
3 1761 05096771 0

[illegible]
[illegible]
275 [illegible]
[illegible]
12

ALEXANDRE DUMAS

LA

DAME DE VOLUPTÉ

MÉMOIRES DE MLLE DE LUYNES

TOME PREMIER

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

AVANT-PROPOS

Nos lecteurs se rappellent peut-être la publication des *Mémoires de la princesse de Monaco* dans *le Mousquetaire*, et la façon, aussi inattendue qu'extraordinaire, dont ces Mémoires étaient tombés dans mes mains.

Ne m'occupant point d'habitude de ce genre de publication, je les donnai à revoir à une dame de mes amies, femme de beaucoup d'esprit ; cette amie n'a qu'un défaut, qui, pour cette circonstance, devenait une qualité : c'est de se croire vieille, parce qu'à force d'avoir lu les chroniques et mémoires des siècles pas-

sés, elle s'imagine avoir connu les gens qui figurent dans ces mémoires.

Les Mémoires de la princesse de Monaco, revus par elle et publiés par moi dans *le Mousquetaire*, eurent le plus grand succès.

Il en résulta que je fus instamment prié par elle de me mettre en quête de nouveaux mémoires.

Je me rappelai qu'un jour, traversant la ville de ***, où j'étais forcé de m'arrêter cinq heures, et ne sachant que faire de ces cinq heures, j'étais allé visiter un de mes amis, employé à la bibliothèque de cette ville.

Sachant mon goût pour les vieilles écritures, il me mit à même de ses vieilles écritures les plus précieuses, et, avec le flair qui caractérise l'homme habitué à ces sortes de recherches, je tombai presque du premier coup sur un manuscrit intitulé : *Mémoires de Jeanne d'Albert de Luynes, comtesse de Verrue, surnommée la Dame de Volupté.*

Par malheur, je n'en pus lire que le premier volume

mais ce premier volume suffit pour laisser une profonde impression dans mon esprit.

Il en résulta que, lorsque mon amie me demanda de nouveaux mémoires à revoir, comme elle avait fait de ceux de la princesse de Monaco, je me souvins des Mémoires de la comtesse de Verrue.

J'écrivis donc à mon bibliothécaire pour le prier, non pas de m'envoyer ces Mémoires, je savais que, par un arrêté du conseil municipal de la ville, aucun manuscrit ne pouvait sortir de la bibliothèque, mais de me le faire copier à l'instant même.

C'était une trouvaille que ce manuscrit !

La comtesse de Verrue avait joué un grand rôle à la cour de Savoie et à la cour de France.

Elle avait vécu sous huit papes : Clément X, Innocent XI, Alexandre VIII, Innocent XII, Clément XI, Innocent XIII, Benoît XIII et Clément XII; sous trois empereurs : Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI; sous deux rois de France : Louis XIV et

Louis XV; sous deux rois d'Espagne : Charles II et Philippe V; sous cinq rois d'Angleterre : Charles II, Jacques II, Guillaume III et George Ier.

Elle avait connu le duc de Vendôme, Villeroi, Catinat, Villars, le prince Eugène, Voltaire, Marivaux, le régent, le duc du Maine, la duchesse du Maine, tout ce qu'il y avait de grand, de spirituel, de vaillant en France.

Elle avait été dix ou douze ans la maîtresse en titre de Victor-Amédée.

Elle avait, après sa fuite du Piémont, conservé ses vieilles relations à Turin, et noué des relations nouvelles avec l'Espagne.

Sa vie, enfin, avait un côté romanesque qui allait admirablement au genre de publication qu'affectionne ma vieille amie.

Trois semaines après, j'avais le manuscrit.

Pendant ce temps, et pour me faire prendre patience, j'avais rouvert mon *Saint-Simon*.

Je me rappelais qu'il consacrait un paragraphe entier, presque un chapitre à madame la comtesse de Verrue. Je relus ce qu'il avait écrit sur elle, et, comme ce que je relus se trouvait parfaitement en harmonie avec ce que je me rappelais du manuscrit, je déchirai les trois ou quatre pages de Saint-Simon où il est question de cette dame, et les envoyai, pour lui servir de préface, à mon amie, qui, du reste, les connaissait aussi bien et même mieux que moi.

Voici ces pages :

« Parmi tant de choses importantes qui préparaient les plus grands événements, il en arriva une fort particulière, mais dont la singularité mérite ce court récit.

» Il y avait bien des années que la comtesse de Verrue vivait à Turin, maîtresse publique de M. de Savoie : elle était fille du duc de Luynes et de sa seconde femme, qui était aussi sa tante, sœur du père de sa mère, la fameuse duchesse de Chevreuse.

» Le nombre d'enfants de ce second lit du duc de

Luynes, qui n'était pas riche, l'avait engagé à se défaire de ses filles comme il avait pu. La plupart étaient belles; celle-ci l'était fort; elle fut mariée toute jeune en Piémont, en 1683, et n'avait pas quatorze ans lorsqu'elle y alla. Sa belle-mère était dame d'honneur de madame de Savoie; elle était veuve et fort considérée. Le comte de Verrue était tout jeune, beau, bien fait, riche, avait de l'esprit et était fort honnête homme.

» Elle aussi avait beaucoup d'esprit, et un esprit suivi, appliqué à tout, tourné à gouverner. Ils s'aimèrent fort et passèrent quelques années heureuses.

» M. de Savoie, jeune aussi, et qui voyait souvent la jeune Verrue, par la charge de la douairière, la trouva à son gré; elle s'en aperçut et le dit à son mari et à sa belle-mère, qui se contentèrent de la louer et n'en firent aucun compte.

» M. de Savoie redoubla de soins, ordonna des fêtes contre sa coutume et son goût. La jeune Verrue sentit que c'était pour elle, et fit tout ce qu'elle put pour ne

s'y point trouver; mais la vieille s'en fâcha, la querella, lui dit qu'elle voulait faire l'importante, et que c'était une imagination que lui donnait son amour-propre.

» Le mari, plus doux, voulut aussi qu'elle fût de ces fêtes, et que, sûr d'elle, quand bien même M. de Savoie en serait amoureux, il ne convenait ni à son honneur ni à sa fortune qu'elle manquât de rien.

» M. de Savoie lui fit parler; elle le dit à son mari et à sa belle-mère, et fit toutes les instances possibles pour aller à la campagne passer du temps. Jamais ils ne voulurent, et ils commencèrent à la rudoyer; si bien que, ne sachant plus que devenir, elle fit la malade, se fit ordonner les eaux de Bourbon, et manda au duc de Luynes, à qui elle n'avait osé écrire sa dure situation, qu'elle le conjurait de se trouver à Bourbon, où elle avait à l'entretenir des choses qui lui importaient le plus sensiblement, parce qu'on ne lui permettait pas d'aller jusqu'à Paris. M. de Luynes s'y rendit

en même temps qu'elle, conduite par l'abbé de Verrue, frère du père de son mari, qu'on appelait aussi l'abbé de la Scaglia, du nom de sa maison. Il avait de l'âge; il avait passé par des emplois considérables et par des ambassades, et devint enfin ministre d'État.

» M. de Luynes, grand homme de bien et d'honneur, frémit, au récit de sa fille, du double danger qu'elle courait par l'amour de M. de Savoie et par la folle conduite de la belle-mère et du mari. Il pensa à faire aller sa fille à Paris pour y passer quelque temps, jusqu'à ce que M. de Savoie l'eût oubliée ou se fût pris ailleurs. Rien n'était plus sage ni plus convenable que le comte de Verrue vînt chez lui voir la France et la cour, à son âge, dans un temps de paix en Savoie. Il crut qu'un vieillard important et romp dans les affaires, comme était l'abbé de Verru entrerait dans cette vue et la ferait réussir. Il lui e parla avec cette force, cette éloquence et cette douceur qui lui étaient naturelles, que la sagesse et la piété

dont il était rempli devaient rendre encore plus persuasives; mais il n'avait garde de se douter qu'il se confessait au renard et au loup, qui ne voulaient rien moins que dérober sa brebis.

» Le vieil abbé était devenu fou d'amour pour sa nièce; il n'avait donc garde de s'en laisser séparer. La crainte du duc de Luynes l'avait retenu en allant à Bourbon; il avait eu peur qu'il ne sût son désordre; il s'était contenté de se préparer les voies par tous les soins et les complaisances possibles; mais le duc de Luynes, éconduit et retourné à Paris, le vilain vieillard découvrit sa passion, qui, n'ayant pu devenir heureuse, se tourna en rage. Il maltraita sa nièce tant qu'il put, et, au retour à Turin, il n'oublia rien auprès de la belle-mère et du mari pour la rendre malheureuse; elle souffrit encore quelque temps; mais, la vertu cédant enfin à la démence et aux mauvais traitements domestiques, elle écouta M. de Savoie et se livra à lui pour se délivrer des persécutions.

» Voilà un vrai roman; mais il s'est passé de notre temps, au vu et au su de tout le monde.

» L'éclat fait, voilà tous les Verrue au désespoir, et qui n'avaient pourtant à s'en prendre qu'à eux-mêmes.

» Bientôt la nouvelle maîtresse domina impérieusement toute la cour de Savoie, dont le souverain était à ses pieds avec des respects comme devant une déesse. Elle avait part aux grâces, disposait des faveurs de son amant, et se faisait craindre et compter par les ministres. Sa hauteur la fit haïr.

» Elle fut empoisonnée; M. de Savoie lui fit prendre d'un contre-poison exquis qu'on lui avait donné.

» Elle guérit; sa beauté n'en souffrit point; mais il lui en resta des incommodités fâcheuses, qui pourtant n'altérèrent point le fond de sa santé.

» Son règne durait toujours.

» Elle eut enfin la petite vérole; M. de Savoie la vit, et servit durant cette maladie comme aurait servi

une garde, et, quoique son visage en eût souffert, il ne l'aima pas moins après. Mais il l'aimait à sa manière : il la tenait fort enfermée, parce qu'il aimait, lui, à l'être, et, bien qu'il travaillât souvent chez elle avec ses ministres, il la tenait fort de court sur ses affaires.

» Il lui avait beaucoup donné; en sorte que, outre les pensions, les pierreries belles et en grand nombre, les joyaux et les meubles, elle était devenue riche.

» En cet état, elle s'ennuya de la gêne où elle se trouvait et médita une retraite; pour la faciliter, elle pressa le chevalier de Luynes, son frère, qui servait dans la marine avec distinction, de l'aller voir.

» Pendant son séjour à Turin, ils concertèrent leur fuite, et l'exécutèrent après avoir mis à couvert et en sûreté tout ce qu'elle put.

» Ils prirent leur temps que M. de Savoie était allé, vers le 15 octobre, faire un tour à Chambéry, et sortirent furtivement de ses États, avant qu'il en eût le

moindre soupçon et sans qu'elle lui eût même laissé une lettre. Il le manda ainsi à Vernon, son ambassadeur ici, en homme extrêmement piqué.

» Elle arriva sur notre frontière avec son frère, puis à Paris, où elle se mit d'abord dans un couvent.

» La famille de son mari ni la sienne n'en surent rien que par l'événement.

» Après avoir été reine en Piémont pendant douze ou quinze ans, elle se trouva ici une fort petite particulière. M. et madame de Chevreuse ne la voulurent point voir d'abord, gagnés ensuite par tout ce qu'elle fit de démarches auprès d'eux, et par les gens de bien qui leur firent un scrupule de ne pas tendre la main à une personne qui se retire du désordre et du scandale, ils consentirent à la voir.

» Peu à peu, d'autres la virent, et, lorsqu'elle se fut un peu ancrée, elle prit une maison, fit bonne chère, et, comme elle avait beaucoup d'esprit de famille et d'usage du monde, elle s'en attira bientôt, et

peu à peu elle reprit ses airs de supériorité auxquels elle était si accoutumée; et, à force d'esprit, de ménagements et de politesses, elle y accoutuma tout le monde.

» Son opulence, dans la suite, lui fit une cour de leurs plus proches et de leurs amis, et, de là, elle saisit si bien les conjonctures, qu'elle s'en fit une presque générale et influa beaucoup dans le gouvernement; mais ce temps passe celui de mes Mémoires.

» Elle laissa à Turin un fils fort bien fait et une fille, tous deux reconnus par M. de Savoie, sur l'exemple du roi.

» Le fils mourut sans alliance; M. de Savoie l'aimait fort et ne pensait qu'à l'agrandir. La fille épousa le prince de Carignan, qui devint amoureux d'elle. C'était le fils unique de ce fameux muet, frère aîné du comte de Soissons, père du dernier comte de Soissons et du prince Eugène.

» Ainsi, M. de Carignan était l'héritier des États

de M. de Savoie, si celui-ci n'avait point eu d'enfants.

» M. de Savoie aimait assez passionnément cette bâtarde pour qu'il en usât comme le roi avait fait pour madame la duchesse d'Orléans.

» Ils vinrent grossir ici la cour de madame de Verrue après la mort du roi, et piller la France sans ménagement. »

Ce sont les Mémoires de cette femme, chers lecteurs, que ma savante amie met sous vos yeux, non point comme une œuvre d'elle ou de moi, mais comme celle de madame de Verrue elle-même.

ALEX DUMAS.

LA

DAME DE VOLUPTÉ

I

Je dois d'abord compte à mes lecteurs, quoique, en réalité, je n'écrive que pour moi et quelques amis, des causes qui me font entreprendre ces Mémoires et de la façon dont ils viennent d'être entrepris.

M. de Voltaire partit hier de chez moi à une heure du matin. Il y avait soupé en compagnie de deux beaux esprits subalternes qu'il m'avait priée de recevoir une fois, pour qu'ils pussent l'aller dire et que cela leur donnât une espèce d'entrée là où ils ne fussent pas entrés seuls.

M. de Voltaire a toujours ainsi à sa suite deux ou trois protégés de second ordre, qu'il pousse tant qu'il peut, d'abord pour maintenir sa popularité, et ensuite

parce qu'il sait que, bien que poussés par lui, ils n'iront jamais loin. De mon côté, j'aime à protéger ces pauvres gens qui vivent de leur plume. On ne sait pas ce qu'ils deviennent plus tard : s'ils restent des cuistres ou des fesse-cahiers, cela fait une bonne action en réserve; s'ils arrivent cahin-caha à gravir le Parnasse, la bonne action vous peut rapporter des intérêts. Ceci soit dit en passant; car je ne me soucie guère de cette espèce, à moins que, comme M. de Voltaire, elle ne soit arrivée à des sommités; quant à ceux dont je parle, je ne les reverrai probablement de ma vie et serais bien embarrassée de retrouver leurs noms. Ils restèrent, pendant les deux heures qu'ils passèrent chez moi, plantés comme des termes en face de mes beaux chenets du temps de François Ier, que j'ai payés si cher l'autre jour à un juif, et qui me tiennent si bonne et si brave compagnie quand je suis seule, rappelant mes souvenirs et tisonnant mon feu.

La physionomie et l'humeur de M. de Voltaire ne plaisaient pas toujours; mais il rachetait ce désavantage par un talent bien rare et qui a manqué à plusieurs beaux esprits : par l'agrément de la conversa-

tion. La sienne était vive et saillante; ceux qui n'en ont pas été témoins s'en formeront une idée en lisant quelques-unes des bonnes scènes de *Nanine* et de *l'Enfant prodigue*. C'était un mélange agréable de bons mots piquants, de réflexions intéressantes, d'applications heureuses, de discussions savantes sans apprêt et sans pédanterie. Ce ton est celui de plusieurs de ses lettres; et il faut avouer que ses entretiens leur ressemblaient beaucoup. Sa conversation avait encore la supériorité, parce que, lorsqu'il était de bonne humeur ou que la société devant laquelle il parlait lui plaisait, il animait tout ce qu'il disait par la vivacité de ses yeux, de ses gestes, et par l'air de gaieté, de politesse et d'indulgence qu'il prenait alors. Plusieurs qui étaient venus chez lui avec de fortes préventions se retiraient émus et saisis.

M. de Voltaire et moi, nous causâmes comme si nous eussions été en tête-à-tête; il me fit des vers que j'eus l'air de trouver excellents, et qui ne me paraissaient pas beaucoup meilleurs que ceux que m'adressaient les poëtes italiens du temps que j'étais duchesse, ou à peu près. C'est qu'alors je voyais tout à

travers le prisme de la jeunesse et de l'enchantement.

Il me lut, croyant me faire grand plaisir, un passage d'une brochure d'un certain Melon qui a été secrétaire du régent, laquelle brochure a pour titre : *Essai politique sur le commerce,* et dans laquelle se trouve cette louangerie adressée à moi :

« ... Je vous regarde, madame, comme un des plus grands exemples de cette vérité. Combien de familles subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts! Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genres, voilà vingt mille hommes au moins ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. »

En ceci, M. Melon me paraissait avoir raison parfaitement, et je suis d'avis que nous autres gens de naissance, ne nous occupant pas assez des gens d'art et ne leur faisant pas une assez bonne place dans la société, cela pourrait bien leur donner un jour l'idée de se la faire meilleure, résultat auquel ils n'arriveront pas sans nous gêner un peu.

Mais revenons à M. de Voltaire. Il m'a donc fait des

vers, il m'a lu quelques lignes de la brochure de M. Melon, puis il a causé avec beaucoup d'esprit et de finesse du temps présent, auquel je ne comprends plus grand'-chose, peut-être parce que je suis vieille; il ne me parlait sans doute du temps présent que pour que je lui parlasse du temps passé, où tout allait bien mieux, selon moi, peut-être parce que j'étais jeune.

Je fis selon son désir, et me mis à voyager à reculons dans le jardin fleuri de ma jeunesse.

Il m'écouta avec la plus grande attention.

— C'était, lui racontai-je, pendant la guerre que le duc de Savoie, allié aux impériaux, soutint contre la France.

» Les armées de Louis XIV avaient envahi le Piémont, et M. de la Feuillade avait mis le siége devant Turin. Son Altesse royale monseigneur le duc d'Orléans avait un commandement dans l'armée.

» Ce prince envoya, dès le premier jour, un officier en parlementaire pour s'informer du quartier choisi par le duc de Savoie, pour qu'on ne tirât pas dessus. Il offrait, de plus, des passe-ports pour les princesses, pour les enfants de Son Altesse royale, afin qu'ils pus-

sent se retirer sans danger où il leur conviendrait de se rendre. Le roi avait eu toutes ces générosités dans le but de plaire à madame la duchesse de Bourgogne, sans nuire en rien au succès de ses armes ou à ses intérêts politiques.

» Le duc reçut le parlementaire.

» — Monsieur, dit-il, répondez à M. le duc d'Orléans et à M. de la Feuillade que je suis sensible, comme je le dois, au procédé du roi votre maître. Je n'accepte rien de tout cela. Mon quartier est partout où ma présence sera nécessaire à la défense de la ville; d'ailleurs, je ne consentirais pas à ce qu'on m'épargnât en accablant mes sujets. Quant à ma mère, à ma femme et à mes enfants, le jour où il me conviendra de les faire sortir, ils sortiront sans qu'il soit besoin d'autre protection que la mienne. Remerciez, en mon nom, le général, monsieur, je vous en prie.

» L'officier s'inclina respectueusement.

» — Maintenant, nous allons à l'église rendre grâce à Dieu pour la levée du siége de Barcelone, et, ensuite, nous aurons une petite fête à laquelle vous nous ferez la grâce d'assister. Vous pourrez dire que la cour de

furin n'est pas moins brillante sous les boulets français qu'au temps de sa splendeur. On vous montrera aussi que les dames de ce pays peuvent rivaliser avec les plus belles de ce monde, et j'espère que vous en rendrez témoignage à nos amis comme à nos ennemis.

» Le parlementaire a retenu ces fières paroles et les a rendues à M. le duc d'Orléans, de qui je les tiens. Il assista aux fêtes, il y fit bon visage, avec cette merveilleuse facilité des Français à se ployer à toute chose. Les dames déployèrent leurs plus beauxa tours et leurs plus séduisants sourires ; il fut reçu comme un galant par toutes : elles prétendaient qu'il devait emporter avec lui un parfum de leur beauté à rendre toutes les femmes de France jalouses, et tous les seigneurs français amoureux.

» Ce qui est sûr, c'est qu'il en rapporta une charmante aventure pour M. le duc d'Orléans, qui me la raconta et ne me fit pas défense de la répéter. Le pauvre prince, d'ailleurs, en eut bien d'autres depuis que tout le monde sait, et qui ne furent ni aussi charmantes, ni aussi parfumées.

» Il avait grande envie de voir la princesse sa sœur,

qu'il aimait fort. On a commencé par la lui donner pour maîtresse avant de lui donner ses filles : ce n'était peut-être pas plus vrai pour l'une que pour les autres. Jamais prince ne fut plus calomnié que le régent; il avait cependant bien assez de vices pour qu'on ne lui en prêtât pas.

» En ce temps-là, c'était un beau prince, tout jeune, déjà corrompu, mais encore romanesque, très-spirituel, très-instruit, très-brave et très-bon; celui des descendants de Henri IV qui lui ressemble le plus, même au physique. On ne saurait le flatter davantage que de lui dire cela.

» Il fit demander à son beau-frère un sauf-conduit pour aller passer la journée chez la princesse Marianne, en donnant sa parole d'honneur qu'il ne verrait rien que ce qu'il devait voir, et qu'il n'y aurait personne dans sa confidence. Il devait se déguiser de façon à n'être pas reconnu.

» Le duc connaissait la loyauté de ce pauvre calomnié; il lui envoya le sauf-conduit, en ajoutant qu'il espérait le voir plus d'une fois en faire usage. M. le duc d'Orléans, dès le soir même, prit un costume de

miquelet (il y en avait dans les deux armées), se présenta à la porte, absolument seul, avec son sauf-conduit, et demanda le chemin du palais.

» On ne l'attendait que le lendemain, aucun ordre n'était donné pour son introduction; comment arriver jusqu'à la duchesse, à une pareille heure, sous un pareil costume, sans être soupçonné?

» Le prince s'abandonna au hasard, entra dans les jardins du palais encore ouverts, à cause de la chaleur, et parce que Victor-Amédée donnait asile à ceux dont les maisons étaient les plus menacées; il y avait donc une foule considérable.

» Il passa inaperçu, allant toujours, cherchant, parmi ces visages, celui qui lui inspirerait assez de confiance pour s'adresser à lui.

» M. le régent a toujours aimé les aventures [illegible]les surtout qui ne ressemblent point aux autres. Il [illegible] semblait très-amusant d'être ainsi perdu au mi[illegible] de ces gens qui l'ignoraient en le détestant. L'effe[illegible] que son nom prononcé eût produit dans ces groupes, si agités déjà de leurs craintes, ne peut se calculer. Il en eût peut-être été victime, la duchesse avec lui, et la con-

fiance aveugle que ces peuples avaient en leur souverain en eût certainement été ébranlée. Aussi M. de Savoie tremblait-il à l'idée d'une imprudence.

» A force de regarder parmi les jolies filles qu'il avait grande envie d'aborder, il en avisa deux assez lestement mises, fort agréables, qui cheminaient ensemble en causant. Il les suivit, écoutant leur caquetage, non pour y puiser des renseignements sur ce qu'il cherchait, mais pour y puiser des renseignements sur elles-mêmes.

» Il trouva l'un et l'autre, et le hasard, bon Dieu! le servit à merveille. C'étaient justement deux filles attachées à la duchesse; elles étaient à la chambre, et l'une d'elles surtout, la plus jolie, semblait tout à fait dans ses bonnes grâces.

» Elles racontaient mille petites aventures du palais, riant à gorge déployée, malgré la tristesse générale, habillant la Saint-Sébastien, la maîtresse du roi, en fidèles servantes, plus jalouses du bonheur de leur maîtresse qu'elle ne l'était elle-même.

» Au bout du jardin, elles se séparèrent; la plus jolie embrassa sa compagne et retourna au palais pendant que l'autre continuait sa route.

» Le prince attendait ce moment et l'aborda.

» Bien que d'une naïveté relative, elle n'était pas sauvage, elle ne se sauva pas devant ce beau jeune homme, très-poli, qui lui demanda chapeau bas si elle ne pouvait pas l'introduire dans l'appartement de madame la duchesse, et lui faire parler à une de ses filles d'honneur ou à une des personnes de son service intime.

» L'enfant le regarda avec soupçon, et répondit en hésitant :

» — J'en suis, moi, de son service intime; mais que lui voulez-vous, monsieur, à Son Altesse royale?

— » Elle récompensera certainement la personne qui m'introduira chez elle ; j'apporte un message qu'elle attend.

» — Une lettre?

» — Non, un message verbal; il faut que je lui parle à elle-même.

» — De la part de qui venez-vous?

» — De la part de son frère, dit-il très bas.

» — Chut! Suivez-moi et taisez-vous.

» — Voici un sauf-conduit du duc de Savoie, pour

que je puisse entrer dans la ville et en sortir librement. Vous voyez que je ne vous trompe point.

» La jeune fille fit un sourire, ce qui signifiait beaucoup. Elle prenait de l'importance à ses propres yeux, par l'idée d'être liée à un grand secret. Elle marcha devant, faisant signe au prince de la suivre; et ils arrivèrent ainsi à un escalier conduisant chez la duchesse, et descendant directement dans le parterre.

» La jeune fille passa la première, lui recommandant de marcher doucement; elle monta deux étages, l'introduisit dans une petite chambre toute blanche, en ferma la porte derrière elle, et lui demanda alors d'un ton décidé :

» — Voyons, maintenant, que lui voulez-vous, à madame la duchesse?

» Le prince se mit à rire.

» — C'est à elle que je dois parler, non pas à vous, la belle enfant.

» — On ne lui parle pas comme cela si facilement, à votre princesse, toute bonne qu'elle est.

» — Je viens de la part de M. le duc d'Orléans, je suis porteur d'un message verbal pour madame la duchesse,

elle m'attend ; il s'agit seulement de la prévenir que je suis là, petite curieuse.

» L'enfant hésitait toujours et faisait une moue qui l'embellissait. Le prince la trouvant plus jolie que les grandes dames, il se mourait du désir de le lui dire, et Philippe d'Orléans n'était pas homme à ne point satisfaire un désir quand il rencontrait une bonne occasion.

» — Mademoiselle, votre nom, s'il vous plaît? demanda-t-il.

» — Josepha, monsieur.

» — Mademoiselle Josepha, vous me paraissez aussi obligeante que vous êtes jolie, et j'ai grande envie de me confier à vous, si vous êtes aussi discrète que vous me paraissez obligeante et que vous êtes jolie.

» — Oh! oui, monsieur, je suis bien discrète.

» — Alors vous saurez tout. Mais mon message n'est pas tellement pressé que je ne puisse songer à moi avant de le remplir. Depuis longtemps, je vogue par la ville, je suis fatigué, je me meurs de faim. N'y aurait-il pas moyen de souper un peu avant d'aller chez Son Altesse royale, qui me retiendra longtemps peut-être et ne me renverra à mon maître que fort tard?

» — Je vais sur-le-champ vous conduire à l'office

» — C'est cela.

» — Alors, venez.

» — Je le veux bien... Mais, à l'office, on se demandera « Quel est donc cet étranger? que vient-il faire? »

» — C'est vrai.

» — Et alors de deux choses l'une : vous compromettrez votre maîtresse ou vous-même.

» — Vous avez raison.

» — Que faire?

» — Dame! allez souper, ailleurs.

» — Non pas : on ne doit pas me voir ailleurs. Si on me reconnaissait pour Français, on me mettrait en morceaux.

» — Ah! mon Dieu! fit la jeune fille effrayée à cette idée.

» — Il y a bien un autre moyen..., fit le prince avec hésitation.

» — Lequel? demanda Josepha avec empressement.

» — Vous ne le voudrez jamais.

» — Dites tout de même, reprit-elle avec résolution.

» — Si vous alliez me chercher à manger, et si vous m'en donniez ici?

» — Dans ma chambre, monsieur! fit Josepha en rougissant.

» — Oui, dans votre chambre, belle Josepha; et où est le mal? M'y voilà bien en ce moment : il importe peu que j'y sois assis ou que j'y sois debout.

» Le raisonnement fut appuyé d'un sourire, d'un regard croisé avec le regard de la jeune fille, qui se fixait sur un beau visage bien franc, bien loyal, bien ouvert, rempli de promesses, et disant aussi clairement que les plus belles phrases :

» Je vous trouve charmante et je vous aime.

» Josepha était une honnête fille; mais elle était coquette, elle aimait à plaire, elle avait grande confiance en elle-même, et puis elle jouissait à ses propres yeux d'une certaine importance, en traitant chez elle le messager de M. le duc d'Orléans, son confident peut-être. L'imagination d'une jeune fille fait beaucoup de chemin en peu de temps, et le mariage est au bout de tous ses rêves. Le Français si bien tourné pouvait être un bon parti; sa maîtresse et son auguste frère pouvaient les unir, les doter, que sais-je?

» — Enfin, se dit-elle, c'est une excellente action que

d'empêcher ce jeune homme de souffrir ou de tomber entre les mains de ces méchants, qui veulent tuer les Français. Tuer les Français! Il y en a de très-aimables, pourtant.

» Elle se décida.

» Le prince s'installa près d'une fenêtre ouverte sur le parc. La nuit tomba tout à fait. Une nuit embaumée, étincelante, une nuit d'Italie au mois de juin. Il jeta de côté et manteau et chapeau pour être plus à son aise, et remercia la jeune fille avec une ardeur dont elle ne s'effraya pas, et qui la réjouit au contraire.

» Ses projets prenaient une apparence de réussite; qu'un de ses pareils songeât à la séduire, cela ne lui vint pas même à l'esprit; un seigneur, à la bonne heure, elle s'en fût défiée; mais un si jeune cadet, et qui paraissait fort pauvre, un miquelet! quelle apparence!

» — Attendez ici, fit-elle au prince, je reviens bientôt, je vais voler pour vous. J'apporterai ce que je pourrai, il faudra vous en contenter. Par exemple, vous souperez sans lumière, au clair de la lune; une lumière nous trahirait et je serais perdue. Attendez!

» Elle laissa M. le duc d'Orléans seul une demi-heure à peine, et revint chargée d'un souper délicat, qu'elle avait maraudé à l'office; elle lui raconta avec toute la grâce et la gentillesse de son âge, les ruses employées pour se procurer les mets qu'elle plaçait à mesure sur la petite table devant lui, et Philippe se confondait en remercîments.

» — Vous mettez deux couverts, j'espère? dit-il.

» — Il le faut bien, ou je me coucherais à jeun. J'ai annoncé que je resterais dans les cabinets de Son Altesse à attendre ses ordres, et que je ne descendrais point.

» Ils s'établirent tous les deux, jeunes, beaux, riants; l'un si corrompu, qu'il jouait l'innocence à s'y méprendre; l'autre si innocente, qu'elle ne soupçonnait même rien.

» Il l'étourdit de compliments, de folies; il l'intéressa, il la fit rire, il la toucha ensuite; il lui parla des dangers qu'il courait, de la mort suspendue sur sa tête pendant ce siége terrible; il lui représenta la vie qu'il allait perdre comme si belle et si riche à son âge.

» — Et si j'étais heureux encore ! Si j'avais quelques doux moments en ce monde avant de le quitter ?

» La pauvre enfant avait monté, pour son malheur, une bouteille de vin de Sicile, ce vin qui porte si vite au cœur et au cerveau. Pour son malheur encore, elle en avait bu, elle, accoutumée à la sobriété ; pour son malheur surtout, le jeune et beau prince était éloquent et passionné.

» La soirée avait de ces émanations enivrantes que les climats chauds connaissent seuls ; elle pensait que ce jeune homme avait bien droit à un peu de bonheur sur la terre, et qu'il serait cruel, barbare, de lui refuser le baiser qu'il demandait avec tant d'instances. Et puis il lui persuada qu'il l'aimait, qu'il ne vivrait pas sans elle désormais ; il lui persuada ce que les amoureux persuadent si bien aux filles qui les écoutent, et qui se laissent tromper parce qu'elles commencent par se tromper elles-mêmes.

» Il en résulta qu'au lieu d'aller souper avec madame sa sœur, de la voir ce soir-là, il ne parut que le lendemain, comme s'il arrivait.

» Il n'osait plus lever les yeux sur Josepha, qui, en

pprenant son rang, fut bien confuse et bien malheureuse. Le prince n'en vint pas moins chez elle en secret. fort souvent même, au milieu des batailles ou de la mousqueterie. Son caprice pour elle fut assaisonné par ce sel dangereux, qui le rendait plus violent et plus durable.

» Il paraît que la jeune fille s'humanisa.

» En quittant l'Italie, il se confessa à la duchesse et la pria de la marier, en se chargeant de la dot.

» Josepha épousa un certain Paolo Mariani.

» Ce Mariani avait été fort riche; il avait des passions ruineuses, et, dès sa jeunesse, il avait dévoré en grande partie sa fortune.

» Du reste, l'histoire de cet homme est étrange; j'écrirai, dans le cours de ces Mémoires, le récit terrible, sanglant, des événements qui composent la destinée de sa famille

» Quant à lui, il était entré dans la maison du prince de Carignan, et il vint avec lui à Paris, où il logea longtemps à l'hôtel de Soissons. On sait que le prince obtint le privilége de fournir le local pour la vente des actions de la banque de Law. Mariani fut préposé à la

location des baraques où avaient lieu les transactions, et il fit là, en peu de temps, grâce à des traits peu scrupuleux, une rapide fortune. Il était devenu un des complaisants du cardinal Dubois; il servait ses plaisirs et partageait quelquefois ses débauches. Dubois venait chez cet Italien, et il y vit Josepha, qui était alors dans tout le luxe d'une beauté de trente ans, bien opulente et bien conservée. Il y vit aussi une charmante jeune personne de quatorze ans, fruit des amours de Josepha et du duc d'Orléans. Le ministre du régent, qui ignorait l'aventure de Turin, combina immédiatement un plan séducteur contre les deux jeunes femmes. A lui la mère; à d'Orléans la fille. C'était là un fait assez habituel à ce vil pourvoyeur.

» La fille de Josepha se nommait Teresa; elle était d'une beauté pure et angélique : deux grands yeux noirs brûlant d'un feu ingénu, un front suave, un sourire divin, une taille à dépiter de jalousie vingt coquettes des mieux faites.

» Josepha avait été de mœurs légères; elle l'était peut être encore; car je sais qu'elle n'a jamais aimé le mari

qu'elle avait dû épouser, et celui-ci, du reste, trouvait ailleurs compensation à l'amour qu'il n'inspirait pas à sa femme. Mais Josepha aimait sa fille, et elle eût mieux aimé la voir morte que de la voir la maîtresse même d'un prince.

» Le cœur a de ces anomalies : il n'y a pas de plus zélé partisan de la vertu que celui qui ne la met pas en pratique.

» Dubois, qui savait quel facile accès on pouvait avoir auprès de l'Italienne, — on nommait ainsi Josepha, — dépêcha vers elle le roué la Faro. La Mariani reçut le capitaine dans un charmant boudoir, tendu, décoré et meublé comme celui d'une petite maîtresse à la mode.

» Disons, à la louange de l'Italienne ou à la honte de la Fare, que les propositions échouèrent.

» Le capitaine se leva pour sortir.

» — Réfléchissez-y bien, fit-il.

» — Il est tard, c'en est assez, répondit Josepha ; ma maison m'appelle ; je vous laisse.

» — Ah ! nul ne pourrait supposer pour qui et pour quelle cause vous êtes retenue dans ce boudoir secret.

» — Dès qu'on suppose, on suppose le mal, et votre présence...

» — Souvenez-vous pour qui je viens supplier.

» — Je veux l'oublier : un sot gagne pour un ami le cœur d'une femme; un infâme l'achète pour un grand seigneur.

» — Craignez le cardinal.

» — Moi !

» — Vous savez comment il se venge de ses ennemis.

» — De ses ennemis, soit, fit Josepha avec dédain et assurance; mais de moi...

» — Vous, il vous aime. L'amour dédaigné se change en haine.

» — Bah ! les verrous de la Bastille ne tiendraient pas contre moi ; d'ailleurs, il est tard.

— Oui, madame, il est tard. Seulement, un dernier mot. Vous connaissez la devise du cardinal : « Ce qu'on ne te donne pas, prends-le. » Vous refusez; il prendra.

» La Fare sortit.

» Quelques jours après, Mariani, qui gênait, fut jeté à la Bastille, les prétextes ne manquaient pas. Josepha fut enlevée en sortant un soir de chez madame de Tencin.

La Fare vint consoler la petite Teresa, et lui conseilla d'aller se jeter aux pieds de Dubois pour demander la grâce de sa mère et de Mariani, qu'elle nommait son père.

» Dubois reçut à merveille la jolie enfant, et lui promit de la conduire le soir même chez le prince. En attendant, on la retint dans les appartements du ministre; et, la nuit venue, on la conduisit, en effet, dans une petite maison où le régent passait quelquefois de ces soirées où la vertu s'immolait souvent.

» La petite Teresa, qui s'était éprise aux belles paroles de la Fare, suivait le capitaine avec un charme secret; celui-ci n'eût pas mieux demandé que de développer dans le cœur de la jeune fille le germe d'amour qui y poussait; mais le régent...

— Mais le régent aimait les primeurs, surtout celles qu'il avait semées, fit Voltaire en m'interrompant et en faisant allusion à la paternité du duc à l'égard de Teresa.

— Vous calomniez comme les autres, vous, monsieur de Voltaire, qui écrivez l'histoire! ai-je répondu.

— Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de connaître la fin de ce récit.

— J'aurai le plaisir de lire le dénoûment dans vos Mémoires.

— Vous voulez donc que j'écrive mes Mémoires?

— Il y a longtemps que vous auriez dû les commencer; c'est un vol faire à l'histoire que de garder pour vous de tels secrets. Assez de gens raconteront à l'avenir les batailles, les négociations, les grands événements de la politique; mais les particularités des ruelles, des alcôves et des cabinets, les acteurs seuls qui y ont joué un rôle peuvent les connaître et les révéler.

— Les écrire, moi? La bonne plaisanterie!

— Pourquoi pas?

— Mais je ne saurais jamais.

— N'écrivez-vous point tous les jours des lettres charmantes?

— Des lettres ne sont pas des mémoires.

— Ne faites-vous pas des vers adorables?

— Je n'en ai jamais fait que quatre.

— N'y a-t-il pas à l'Académie des gens qui n'en ont

pu faire qu'un, et qui, par conséquent, en ont fait trois de moins que vous?

— Dites-moi d'abord comment on fait pour écrire

— Ah! comtesse, comment faisait madame de Coulanges? comment faisait madame de Sévigné? comment faites-vous vous-même?

— N'importe, donnez-moi une leçon.

— Mettez sur le papier tout ce que vous venez de me raconter ce soir, et beaucoup d'autres choses, et encore, et encore, tout ce dont vous vous souviendrez enfin; il n'en faut pas davantage, je vous jure. Votre style est sans prétention, comme votre esprit; vous direz ce que vous avez vu d'original, ce que vous avez su de curieux, et, si, par hasard, vous en veniez à mentir, vous n'en seriez que plus digne de ressembler aux historiens de tous les siècles, lesquels ne s'en sont jamais gênés dans le passé, ne s'en gênent pas dans le présent, et ne s'en gêneront pas davantage dans l'avenir.

Et, sur ce, M. de Voltaire s'est levé, m'a saluée, et est parti, suivi de ses deux protégés, aboyant à ses chausses pour qu'il les reçût dans son logis, qui passe, selon le style académique, pour l'antichambre des Muses

Restée seule, j'ai appelé mes femmes et je me suis couchée; mais, au lieu de dormir comme j'eusse dû faire, j'ai pensé toute la nuit à ces dernières paroles de M. de Voltaire. Je dors peu maintenant, ainsi que cela est d'usage chez ceux qui ont beaucoup vécu dans le passé et qui ont peu à vivre dans l'avenir. J'ai senti battre mon vieux cœur à l'idée de mettre sur le papier, devant mes yeux, devant ceux des autres, cette jeunesse que je ne reverrai plus désormais, ailleurs que dans mes souvenirs, et, encouragée par les suffrages de cet homme qui, d'ordinaire, ne distribue que des injures ou des flatteries, je me suis décidée à commencer ces Mémoires. Je les hâterai le plus possible, afin de les conduire jusqu'au bout ou, du moins, jusqu'à l'époque où j'ai cessé de vivre par les autres et pour les autres. Le reste n'appartient qu'à Dieu et à moi.

Donc, aujourd'hui 8 octobre 1734, je commence cette histoire de ma vie; je dirai tout ce qui sera intéressant à savoir, sans plus m'inquiéter des gouvernements que des particuliers. La vérité est douce à penser, elle le serait bien plus encore à jeter à la face de ceux qui nous gênent : c'est une satisfaction que l'on n'a guère

en ce monde que dans certaines conditions ; probablement, ce sera une des réjouissances du paradis, quoiqu'elle ne nous ait pas été promise.

Je ne sais si les rares lecteurs qui seront appelés à jeter les yeux sur ces Mémoires connaîtront, même après ma mort, les quatre vers auxquels M. de Voltaire, le Parthe qui, en fuyant, m'a lancé la flèche de l'orgueil dans le cœur ; je ne sais pas, dis-je, si les rares lecteurs appelés à jeter les yeux sur ces Mémoires connaîtront, même après ma mort, les quatre vers auxquels M. de Voltaire faisait allusion et qui ne sont rien autre chose qu'un quatrain, composé il y a quelque huit jours par moi pour me servir d'épitaphe, et que voici :

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette *Dame de Volupté*
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis en ce monde.

Mais, qu'ils les connaissent ou ne les connaissent pas, il est bon qu'ils sachent que je n'ai pas toujours été la *Dame de Volupté* qu'on a tant célébrée à Paris depuis trente ans. Comment je le suis devenue, c'est là ce qu'il faut expliquer. Il y a loin, en effet, de Jeanne d'Albert de Luynes à cette comtesse de Verrue, *Dame*

de Volupté d'à présent. Elles ne se ressemblent pas plus, par la pensée et les sentiments, qu'elles ne se ressemblent par le visage ; et Dieu sait ce que j'ai été et ce que je suis devenue. Ce que j'ai été, les autres s'en souviennent peut-être ; quant à moi, je l'ai oublié, grâce au ciel. C'est un regret de moins.

Quant à ce que je suis devenue, mon miroir se charge de me le dire tous les jours. C'est un ami brutal, mais sincère, et j'en suis venue lentement, je le sais, mais enfin j'en suis venue à lui pardonner ce défaut en faveur de cette qualité.

II

Je suis née le 18 septembre 1670, l'année même où M. de Bossuet, que j'ai encore vu étant enfant, jeta ce grand cri : *Madame se meurt, Madame est morte!* ce qui me constitue à l'heure qu'il est, c'est-à-dire au 8 octobre 1734, jour où je commence ces Mémoires, soixante-quatre ans bien comptés.

Mon père, le duc de Luynes, favori de Louis XIII et acteur dans la terrible tragédie de Concini, mon père,

lis-je, fils du duc de Luynes et de Marie de Rohan, — plus connue sous le nom de duchesse de Chevreuse, qu'elle tenait de son second mari, que sous celui de duchesse de Luynes ou de madame la connétable, qu'elle tenait du premier, — mon père n'eut point d'autres frères, mais seulement une sœur utérine, mademoiselle de Chevreuse, fort connue dans la Fronde par ses amours avec le coadjuteur, devenu plus tard le célèbre et tracassier cardinal de Retz.

Comme ce n'est point à moi de dire du mal de ma famille, on ne s'attend pas, je l'espère, à ce que je raconte les aventures scandaleuses de ma tante. D'ailleurs, les mémoires du temps s'en sont chargés.

Or, soit rivalité, soit froideur maternelle à l'endroit de sa fille, toute la tendresse de ma grand'mère, la duchesse de Luynes-Chevreuse, se reporta sur mon père, auquel elle fit donner par son second mari le duché de Chevreuse, bien qu'il n'y eût aucun droit. Entre nous, nous ne nous en faisons pas accroire sur notre origine, et nous savons à merveille que la maison d'Albert ne remonte pas plus haut que la faveur de Louis XIII, faveur conquise par l'adresse qu'avait mon grand-père

dresser les pies-grièches avec lesquelles le jeune roi chassait aux petits oiseaux dans les jardins du Louvre.

C'était donc pour mon père un grand honneur, sans compter le profit, non moins grand, de toucher à la maison de Lorraine, même par cette éloignée succession. Pour le mieux ancrer dans le monde, elle lui fit, en outre, épouser sa sœur consanguine, fille de son père, le duc de Montbason, et de cette fameuse duchesse de Montbason qui eut toute sorte de querelles avec madame de Longueville, et dont la mort mystérieuse et sanglante fut cause que M. de Rancé se fit trappiste, de simple abbé qu'il était, et même plus frivole que ne le comportait l'habit.

On voit maintenant de qui je descends et que mes deux aïeules ont commencé à la manière du Cid de M. Corneille, c'est-à-dire par des coups de maître, l'illustration galante et politique des femmes de notre race; il ne faut donc pas trop me blâmer : si j'ai marché dans la même voie, je ne faisais qu'y suivre la trace de leurs pas; d'ailleurs, à cette époque, cette voie était si battue, qu'elle ressemblait fort à une grande route.

Ma mère, en dépit de cette parenté, était une sainte

et digne femme. Mon père, plus qu'elle encore, si cela se peut, avait toutes les vertus qui manquaient à la majorité de nos ancêtres. Il résulta de cette double sévérité de mœurs une fidélité conjugale qui donna naissance à une grande quantité d'enfants. On les éleva dans des principes de rigidité qu'on trouverait fort ridicules aujourd'hui, mais qui, par hasard, se trouvèrent de mise sous le règne de madame de Maintenon. Mon père et ma mère suivirent en cela non pas la mode, mais, au contraire, leur propre inclination vers le bien.

Le roi lui-même commençait, dès l'époque de ma naissance, à donner, non pas encore l'exemple, mais la pente de cette réforme, par les sévères prélats et les savants chrétiens qu'il plaça près de monseigneur.

Mon père n'était pas très-riche, et, comme ce n'était pas son goût de nous mettre malgré nous en religion, il songea donc à nous pourvoir de son mieux et à se défaire de nous selon notre condition et malgré les oppositions que le manque de bien apportait à notre établissement. Nous étions belles, et particulièrement, moi, j'étais plus belle que mes sœurs, disait-on; nos amis s'efforçaient de prouver que cette beauté, la vertu

et les alliances formaient une dot suffisante, et que, si pauvres que nous fussions, le fussions-nous même davantage encore, nous pouvions prétendre à tout.

Or, il arriva que, vers le temps où j'atteignais ma treizième année, un parent de ma mère fut envoyé en mission en Savoie; il y vit la comtesse de Verrue et son fils pendant la négociation dont il était chargé. L'occasion s'offrit de parler de moi; je ne sais comment il se fit qu'il traça de ma petite personne un portrait dont le comte s'exalta, et voilà cet abbé de Léon (le parent de ma mère s'appelait ainsi) enchanté de l'idée qu'il m'allait marier par-dessus le marché de son ambassade. La comtesse de Verrue était dame d'honneur de madame de Savoie et veuve; elle comptait fort à la cour; elle et son fils étaient riches de leurs biens et de leurs charges. L'alliance était belle : elle fut proposée à mes parents, qui l'acceptèrent, et, quant à moi, qu'on n'avait aucunement pris la peine de consulter, un beau jour, on me prévint de faire faire mes habits de noces et de me tenir prête à partir. On ne se croyait pas obligé naturellement à plus de précautions vis-à-vis de moi.

Je n'avais jamais songé au mariage, et le premier chagrin que me causa le prochain changement dans mon état fut qu'ayant une grande poupée de ma taille à peu de chose près, que j'avais l'habitude de faire habiller des mêmes robes que moi, je voulais absolument qu'on lui fît un trousseau pareil au mien; ce qui équivalait, pour mon père, à une fille de plus à marier. Or, comme nous n'étions pas riches à faire des folies, mon père mit fin à cet enfantillage par un *je ne veux pas* solennellement prononcé.

Mon père eût dû raisonnablement s'opposer à ce que l'on me mariât si jeune, et surtout à ce que l'on m'envoyât si loin. Nos craintes d'exil matrimonial, à mes sœurs et à moi, n'allaient pas au delà de la province, en quelque château ou quelque gouvernement éloigné, avec un voyage à la cour tous les deux ans, des demoiselles, un chapelain et un écuyer pour suite. C'était déjà bien dur. Mais l'étranger, mais la Savoie, il me sembla que c'était le purgatoire anticipé : je ne m'attendais guère, je l'avoue, à ce que je devais y trouver.

Je ne hasardai point d'observations à l'endroit du

mariage, sachant que je ne gagnerais rien à répliquer. Je pleurai seule, avec ma gouvernante Babette, qui ne voulait pas me quitter, et que j'ai, en effet, emmenée partout; mes parents y consentirent volontiers et je m'en trouvai bien, car la bonne fille m'a souvent soignée et consolée, et je lui dois la vie, ainsi qu'on le verra plus tard.

On me montra le portrait de M. de Verrue : il était jeune, bien fait, beau de visage, et m'écrivait une lettre toute pleine du désir de me plaire. Ma gouvernante me montra qu'il fallait considérer tout cela et ne plus me désoler si fort. Or, ma gouvernante ayant plus d'expérience que moi, je la crus, et je me mis à regarder chaque soir ce doux visage que je devais tant aimer plus tard et tant regretter chaque jour de ma vie. Peut-être bien peu de gens croiront-ils cela : c'est cependant la vérité.

Mes parents, sauf le refus fait des présents de noces à ma poupée, et M. de Verrue, se montrèrent fort généreux envers moi. Ma mère me donna une superbe garniture de point de Venise qu'elle tenait de la sienne et où les armes de la maison étaient brodées; elle passait

pour la plus belle que l'on eût vue depuis longtemps.

M. de Verrue m'envoya les magnifiques pierreries de sa maison : j'en fus éblouie ; en regardant d'un œil les joyaux, et de l'autre son portrait, je trouvais les joyaux superbes, et lui plus beau encore. Le même soir, mes sœurs montèrent dans ma chambre, tirèrent les diamants de leurs écrins, et m'en couvrirent ; j'en étais écrasée, mais si fière, que je me trouvai plus grande de toute la tête.

— Oh! ma chère Jeanne, s'écria ma sœur cadette, vous voilà parée comme une reine, et, bien sûr, vous le serez un jour.

J'ai souvent pensé depuis à cette parole, qui était presque une prophétie. — J'ai été quasi reine, en effet.

M. de Verrue arriva la veille du contrat; il s'annonça chez mon père par un beau présent sur lequel on ne comptait point; ma mère me fit alors venir chez elle, et je me souviens encore aujourd'hui de ses paroles, comme si elles les eût prononcées hier.

— Ma fille, me dit-elle, préparez-vous à recevoir, ce soir, M. le comte de Verrue en qualité de futur époux;

nous avons admis sa recherche, non-seulement parce qu'il est riche et de bonne maison, mais encore parce qu'il est honnête homme, pieux, qu'il a de l'esprit et qu'il doit vous rendre heureuse, si vous savez l'être. Vous retrouverez dans madame sa mère bien plus de mérite que dans la vôtre, une tendresse aussi sincère et aussi éclairée. Remplissez vos devoirs envers elle et envers votre mari, soyez très-humble servante de la maison de Savoie, qui va vous gouverner. Ces princes sont de grands princes et qui viennent immédiatement après le roi. Oubliez que vous êtes Française, et aimez votre nouveau pays ainsi que vous avez aimé celui où vous êtes née. Vous ne nous reverrez pas de longtemps sans doute. Souvenez-vous de l'éducation que l'on vous a donnée, et ne nous forcez jamais à déplorer l'amour que nous vous portons. Nos vœux et nos bénédictions suivront la fille que nous allons perdre; le meilleur et le plus à souhaiter est que vous ne reveniez jamais.

En écoutant ces paroles, j'avais grande envie de pleurer; je me contins, cependant; ma mère, toute-puissante sur elle-même, me paraissait si calme, si tranquille,

que je ne la crus point émue, et mes larmes se glacèrent sans couler.

— Allez maintenant, ma fille, ajouta-t-elle pour finir, et faites-vous parer ainsi qu'il convient; on vous avertira quand il sera temps.

Je retournai dans mon appartement, où mes sœurs m'attendaient avec impatience pour savoir de moi quels sont les discours que l'on tient à une jeune fille sur le point de se marier. Pour passer le temps, elles avaient paré ma grande poupée avec sa plus belle robe et tous mes diamants; elle avait ma coiffure, mes dentelles, et se tenait droite en face d'un grand portrait du roi Louis XIII. Pauvre poupée! pauvre Jacqueline! qu'elle était superbe et qu'elle était aimée! — Jacqueline de Bavière, rien que cela! à cause d'une belle histoire que nous avions lue.

En trouvant ma poupée à mon image et à ma ressemblance, les larmes que ma mère avait refoulées au fond de mon cœur coulèrent le long de mes joues et bientôt sur celles de Jacqueline, que j'embrassai en sanglotant. Les rôles étaient changés : j'étais la mère et Jacqueline la fille.

— Ah! ma chère Jacqueline! ma bonne Jacqueline! m'écriai-je, me faudra-t-il vous quitter?

Pourquoi ma mère ne m'avait-elle point parlé comme cela? C'eût été bien moins raisonnable, mais bien plus maternel, à ce qu'il me semble.

Mes sœurs, en me voyant pleurer, pleurèrent aussi et m'entourèrent de leurs bras.

— Non, ma sœur, s'écria l'aînée *généreusement;* puisque vous partez, vous aurez Jacqueline à vous toute seule.

J'ai besoin d'expliquer cet adverbe *généreusement,* que j'ai souligné.

Jacqueline était ma propriété *indivise,* comme disait l'intendant de Dampierre, à propos d'un petit champ qui nous avait appartenu et qui, je n'ai jamais su comment, était devenu la propriété de ses trois fils.

— Vous aurez Jacqueline à vous toute seule, nous vous la donnons.

— Ah! du moins, répondis-je, je ne quitterai pas tout à la fois.

— Mais vous avez un mari, vous, répondit *hargneusement* la seconde de mes sœurs, et nous n'en avons

pas. Un mari qui donne de pareils diamants vaut bien Jacqueline, qui ne donne jamais rien, et à qui il faut toujours, au contraire, donner quelque chose.

Les deux adverbes soulignés peignent mes deux sœurs au naturel.

III

Sur ces lamentations et ces récriminations, Babette et nos femmes entrèrent pour commencer notre toilette. Il fallut dépouiller la princesse de Bavière à mon profit. En vérité, une fois parée, je n'étais guère plus grande qu'elle, et je n'avais pas si bien l'air d'une fiancée. Cependant, ma petite personne me sembla plus importante de moitié. Je me tournai en face de mon miroir. Je fis la révérence au portrait du roi. Je tâchai d'allonger ma queue en me baissant, et de prendre les airs de la duchesse de Richelieu, quand elle nommait les dames à la reine, et tout cela pour que le temps passât plus vite. Il me semblait que M. de Verrue ne se montrerait jamais.

On me vint avertir.

Je me sentis d'abord intimidée ; mais je repris courage en songeant que j'avais, comme ma mère, une gorgerette de point de Flandre, un corps de jupe et un bas de robe, ce qui faisait nécessairement de moi un personnage. Je suivis l'écuyer de la duchesse, qu'on appelait M. de Magloire, et ma gouvernante Babette, qui m'ouvraient les portes ; enfin j'arrivai à la salle du dais, où l'on s'était établi, selon les usages des grandes réceptions.

Mes conducteurs s'effacèrent.

J'entrai.

Ma mère vint au-devant de moi ; elle me prit la main tandis que je faisais la révérence, et me mena devant un grand homme maigre, habillé de violet, avec des cheveux négligés, le nez en bec de faucon, la mine haute et sévère, et l'œil *fouilleur* et à fleur de tête, ce qui lui donnait l'apparence la plus impertinente du monde.

J'eus un instant de terreur, je crus que l'on m'avait donné un faux portrait et que j'étais devant mon mari. L'habit violet eût dû me rassurer ; mais je n'avais point, à cette époque, fait étude des costumes ; quoi qu'il en

soit, je frissonnai. Avais-je le pressentiment des malheurs dont cet homme devait chercher un jour à m'accabler?...

— Monsieur l'abbé de la Scaglia, dit ma mère, voici mademoiselle d'Albert, ma fille.

Je ne levai pas les yeux; je compris que ce monsieur violet était l'oncle du comte de Verrue, le frère de son père; l'abbé de la Scaglia de Verrue, qui devait mener son neveu en France, et le conduire à l'autel, accompagné de l'ambassadeur du duc de Savoie et de plusieurs personnes de qualité ayant l'honneur de lui appartenir. L'abbé avait une voix voilée, qui semblait toujours émue et qui trompait fort; à l'entendre, on l'aurait cru bon. En le voyant, on le croyait moins; en le connaissant, on ne le croyait plus du tout.

Au reste, je n'en donne ici que le crayon. Nous tâcherons de le peindre plus tard.

—Mademoiselle est bien plus belle que son portrait, dit-il, et je suis sûr aussi qu'elle a beaucoup plus d'esprit que ses lettres. Nous avions cependant été émerveillés de tout cela; maintenant, nous serons plus heureux que nous ne le supposions encore.

C'est mon frère qui m'a, plus tard, répété ce compliment; car, pour moi, je n'entendais rien. J'attendais ce qui allait suivre. D'ailleurs, ce prêtre me regardait d'une façon singulière et son regard me troublait.

L'abbé prit à son tour M. de Verrue par la main, et le mena en face de moi.

— Mademoiselle, voici le plus fortuné des mortels, dit-il avec un demi-sourire d'amère ironie.

Cette manière de présenter un futur époux était au moins hardie : que s'en devait-il suivre? Le bonheur annoncé viendrait-il réellement? Hélas! l'abbé de la Scaglia n'a jamais passé pour un grand prophète.

Ces révérences et ces préliminaires terminés, nous nous assîmes en cercle et la conversation commença.

L'abbé m'adressa plusieurs questions entortillées de louanges; ma mère ne me laissa point le temps de répondre. On craignait ma timidité, ou ma hardiesse. Ma mère ne me connaissait point assez pour être sûre de moi. Les soins de la cour, les affaires du monde et mille autres choses ne lui ayant jamais permis de nous suivre et de nous étudier comme elle l'aurait fait sans doute en tout autre état.

M. de Verrue me parla ; je le regardai, pour lui répondre, et je restai toute charmée, et, par conséquent, toute muette. Il avait alors vingt-deux ans à peu près les plus beaux yeux et les plus beaux cheveux de toute l'Italie, une taille à souhait, un sourire frangé de perles et des mains à servir une reine. Son babil était du dernier galant ; on y voyait tout le soin de me plaire, à moi qui n'avais jusque-là reçu de soins de personne. Ma petite vanité ne fut donc pas peu flattée de ce charmant mari. J'avais grande envie de le quitter pour aller le dire, comme faisait M. le chevalier de Guise pendant ses bonnes fortunes ; mais on ne sort pas aussi facilement que cela d'une soirée de fiançailles et de contrat.

Nous en eûmes jusqu'à dix heures.

Le lendemain fut consacré aux visites de famille, le surlendemain aux visites des amis particuliers, le jour suivant fut celui de Versailles et de MM. les princes du sang, où mon père conduisit partout son futur gendre. Ce fut un tourbillon étourdissant, et, depuis ce moment jusqu'au jour du mariage, je n'eus pas le temps de me reconnaître. J'avais quitté l'appartement de mes

sœurs pour prendre, avec Babette, celui de madame de Chevreuse, lequel ne servait que dans les grandes occasions. La messe fut dite à la chapelle de l'hôtel. Le roi n'aimait point que l'on mariât les étrangers chez lui. L'assemblée était nombreuse. L'abbé de Verrue se défendit d'officier par sa parenté proche. Le fait est qu'il n'officiait guère et que son état de prêtre ne l'occupait qu'à ses moments perdus ; il avait au moins cette conscience-là.

Après le diner, le souper et le reste, le coucher eut lieu suivant les usages habituels, et la chemise nous fut donnée en pompe chacun de notre côté.

Nous restâmes seuls.

Ce fut pour moi une grande nouveauté que d'être débarrassée de mes lisières. M. de Verrue se montra honnête homme et homme d'esprit. J'étais trop jeune et trop ignorante pour songer à l'amour ou même pour y faire songer. Cependant, j'en suis sûre, celui que j'eus pour lui dans la suite prit ses racines en ce jour-là. Nous causâmes fort, je n'eus plus peur de lui ; je lui ouvris mon petit cœur d'enfant. Je lui promis de ne rien regretter derrière moi, en le suivant dans son beau pays

d'Italie; d'aimer sa mère autant que je l'aimais lui-même. Hélas! j'ignorais combien cette promesse-là me conduirait loin et me coûterait à tenir.

J'étais donc, aux yeux du monde, sinon en réalité, la comtesse de Verrue; il ne me restait rien de mademoiselle d'Albert, pas même le nom, que notre mariage léguait à ma sœur cadette. On me garda quelques jours encore à Paris, à Versailles et à Dampierre pour me montrer. Ensuite, on parla de faire les coffres et le jour de mon départ fut fixé.

M. de Verrue avait amené un fort grand équipage. Nous devions voyager dans une calèche à six chevaux. L'abbé avait la sienne derrière, et une troisième suivait pour mes femmes; et puis quantité de gens à cheval et même des pages, ce qui n'allait en France qu'aux gens titrés, mais ce dont les seigneurs de Savoie ne se privaient point. Je fus embrassée et pleurée de toute ma famille, ma mère et mon père, lui-même, mirent le *décorum* de côté et s'attendrirent; mes sœurs fondaient en eau, et, comme j'étais déjà en carrosse, je vis accourir la dernière, enfant de six à sept ans, traînant à grand'peine dans ses bras Jacqueline de Bavière, en

habits de gala, les mêmes qu'on lui avait mis le jour de mes noces, avec des cheveux fort épars. Elle essaya de monter sur le marchepied pour arriver jusqu'à nous, et, comme elle n'y pouvait parvenir, elle se mit à crier :

— Tenez, madame la comtesse de Verrue, ayez soin de Jacqueline, je vous en conjure.

M. de Verrue se récria à son tour, demandant ce que signifiait cette entrée.

— Oh! monsieur, m'écriai-je tout éplorée, c'est Jacqueline. Jamais on n'eût pris un ton plus tragique pour annoncer à Philippe le Bon la vraie princesse au milieu de ses malheurs.

—Eh! qu'avons-nous besoin de Jacqueline en voyage? me dit le comte le plus gravement du monde. Faites-lui vos adieux, madame, et séparez-vous d'elle courageusement.

— Monsieur, repris-je, mes sœurs m'ont donné Jacqueline, j'emmène Jacqueline, laissez-moi Jacqueline!

Babette, qui entendait mes cris de la voiture où elle était déjà montée, sauta à terre, accourut et vit de quoi il était question.

Je serrais Jacqueline contre mon cœur.

— Madame la comtesse, dit Babette, M. le comte n'a que faire de cet enfantillage-là; songez donc à ce que vous êtes et où vous allez!

Je me mis à pleurer de plus belle. Mais M. de Verrue, loin de s'en fâcher, fut, tout au contraire, touché de ma peine.

— Je ne demande pas mieux que de prendre Jacqueline, madame, dit-il, puisque vous la souhaitez si ardemment. Seulement, avec votre permission, on la pourrait mettre en un coffre; car il ne me paraît pas absolument nécessaire de l'avoir en carrosse avec nous.

— Dans un coffre! m'écriai-je. Oh! monsieur, elle sera bien mal dans un coffre.

M. de Verrue ne put s'empêcher de rire et proposa un terme moyen : c'était de mettre Jacqueline dans le carrosse de nos gens.

Je consentis à ce sacrifice, à cause de la manière dont il me fut demandé de la bouche et surtout des yeux.

M de Verrue avait un de ces regards auxquels on ne résiste pas.

Jacqueline, bien enveloppée, fut confiée à Babette

qui s'engagea à avoir d'elle le plus grand soin tout le long de la route.

J'étais tranquille; — avec Babette, Jacqueline ne manquerait de rien.

Voilà ce que j'étais quand on me maria!

IV

Pendant la route, l'abbé de la Scaglia vint souvent dans notre calèche. Il me combla de bonbons, de friandises et de morale; les uns ne me plaisaient pas plus que l'autre. Il est des gens dont les parfums n'ont point d'odeur, dont les diamants n'ont point d'éclat, dont les soins n'ont point de charme. Ils rendent tout désagréable, même l'amour.

Mon révérend oncle avait la chance d'être un de ceux-là.

Mon instinct ne me trompait pas.

Quant à mon mari, il n'eut qu'un défaut, c'est sa famille; sans sa famille, c'était un être parfait; c'était un homme à se faire aimer des plus rebelles. Sa patience et sa douceur, pendant cette longue route, ne se

démentirent point un instant, et cependant, maintenant que j'y pense, je devais être une insupportable compagne de voyage. Il alla au-devant de mes moindres fantaisies, il prévint mes moindres désirs; il veilla sur mon sommeil; il fut gai, enfant, aimable, jouant avec moi comme s'il eût eu mon âge. Il plaça même, un beau jour, Jacqueline à côté de lui, et, comme il me parut qu'il lui faisait trop de tendresses, ce fut moi qui la renvoyai dans l'autre voiture. Je crois que j'en devenais jalouse.

Tout alla donc pour le mieux, et, dès le troisième ou le quatrième jour de route, je ne regrettais plus rien du tout.

Nous traversâmes les Alpes au mont Cenis. J'ambitionnais bien sincèrement le moment où je serais au fond de cette vallée que je voyais s'ouvrir à deux ou trois mille pieds au-dessous de moi.

J'y arrivai comme on arrive, hélas! aux choses les plus éloignées, et bientôt s'ouvrit cette splendide contrée où règne Turin. J'étais ravie, ayant toujours aimé les beaux paysages.

Mais, au contraire de moi, je trouvai mon mari tout

triste et tout dolent. Il ne répondait plus à mes plaisanteries, il me reprenait même de ma gaieté; il fit plus, il rudoya la princesse de Bavière, et, comme je lui demandais la raison de tout cela, il me répondit qu'il n'y en avait aucune autre qu'un changement d'humeur. Une de mes femmes nommée Marion, qui était celle que j'aimais le mieux après Babette, et que je consultai à un relais de poste, me dit qu'elle allait étudier cela, et qu'à la prochaine halte elle me donnerait son avis sur ce changement.

J'attendais avec impatience.

L'abbé de la Scaglia, lui, paraissait plus gai, plus ironique, à mesure que croissaient la tristesse et la préoccupation de mon mari.

A la dernière couchée, Marion accourut tout effrayée dans ma chambre.

— Oh! ma bonne Marion, lui demandai-je, qu'y a-t-il donc, et d'où vient que tu es si effarouchée?

— Madame, madame, me répondit la pauvre fille, il y a bien du nouveau, allez, et vous n'aviez pas tort d'être inquiète.

— Bah! et qu'est-il donc arrivé?

— M. le comte vient de donner l'ordre d'enfermer Jacqueline dans un coffre cloué.

— Mais un coffre cloué, c'est un cercueil!

— Mon Dieu, oui! sans compter le reste.

— Le reste! qu'est-ce que le reste? Dis-le-moi, je le veux.

— Eh bien, il paraît que madame la comtesse douairière est perpétuellement de mauvaise humeur, qu'elle gronde du matin au soir, que M. le comte en a une frayeur épouvantable, et que M. l'abbé de la Scaglia se met toujours du parti de madame sa sœur.

— Es-tu sûre de cela, Marion?

— Aussi sûre que de ma mort à venir, madame la comtesse; le valet de chambre de M. l'abbé s'est déboutonné à l'instant même sur toutes ces choses, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son départ de Paris.

— Miséricorde! que deviendrons-nous alors? Voilà donc pourquoi M. le comte est, depuis hier, si différent! il approche de sa mère : il en sent déjà l'influence.

A partir de ce moment, j'eus beaucoup de peine à cacher que j'étais instruite. Je pris des façons de petite

fille en pénitence. Je ne daignai pas me plaindre de l'enlèvement de Jacqueline dont j'enrageais, et je me résignai à être maussade pour me former.

Oh! que tout cela est aujourd'hui loin de moi! que d'événements depuis lors, que de souffrances, que de larmes, que de craintes, que de sacrifices, que de fautes aussi! Je ne puis m'empêcher de m'arrêter complaisamment sur ces derniers moments d'enfance, sur cette limite posée entre deux époques.

Le soir même, j'arrivai à Turin. Je fus reçue en haut du degré de son palais par ma belle-mère, madame la comtesse douairière de Verrue.

J'aime peu les portraits, ils sont rarement fidèles : les gens agissent et se révèlent. Vous verrez madame de Verrue à l'œuvre et vous la jugerez.

Quant à sa figure, elle était une belle et imposante personne âgée de cinquante ans; elle s'était mariée tard et avait conservé le roide et l'aigre des vieilles filles. Elle avait un port de tête royal ; des yeux fauves qui commandaient; un geste lent mais impérieux ; tout ce qu'il faut pour régir et dominer les autres, — les enfants surtout.

Elle m'embrassa froidement et en vraie belle-mère. Mon mari lui prit la main; il en approcha ses lèvres plutôt qu'il ne la baisa, et il me parut qu'il tremblait.

Je me demandai si c'était pour lui ou pour moi.

Plus tard, je vis bien que c'était pour tous deux.

L'abbé reçut un signe d'amitié auquel il répondit par un salut hautain. Ils ne s'aimaient pas, je le comprenais dès cet instant.

Mais ils se ménageaient, je le compris ensuite.

Cette femme et cet homme échangèrent un regard dont je me suis rendu compte plus tard. L'abbé semblait dire : « Voici une rivale que j'amène, plus que jamais vous avez besoin de moi. » Madame de Verrue acceptait l'appui avec un dépit amer, mais elle l'acceptait.

— Soyez la bienvenue, madame, me dit ma bellemère, quoique vous vous soyez fait attendre.

— Madame, les chemins étaient mauvais, et ne secondaient pas notre impatience, avança mon mari pour nous excuser.

— C'est égal, vous avez été quatre jours de trop en route; on pouvait venir plus tôt : madame Royale me le disait encore hier au soir.

— Quand on joue par les sentiers, dit l'abbé, on peut s'oublier quelquefois.

— Qui donc a joué? demanda madame de Verrue d'un air enflammé.

— C'est moi, madame, dit vivement le comte.

— Ce sont eux, ajouta le bon abbé.

— Oh! oh! quel empressement à venir rejoindre sa mère! Je m'en souviendrai.

Le comte de Verrue baissa la tête et n'eut garde de répliquer. J'étais encore plus étonnée et plus interdite que lui, la chose m'étant plus nouvelle : mon père et ma mère, si rigides et si réguliers, n'eussent jamais parlé ainsi à aucun de nous.

Cette maison, grande, immense, sombre, avec son dallage et ses degrés de marbre, me glaçait le cœur; comme il faisait nuit, on portait devant nous des torches fumantes qui nous éclairaient de près, mais qui laissaient dans l'ombre les immenses galeries et les rendaient véritablement effrayantes. Madame de Verrue marchait près de moi et m'examinait comme une marchandise achetée ou un cheval de parade que l'on doit monter le lendemain. Elle entra la première dans une

salle immense où se trouvaient réunies vingt ou trente personnes, toutes parentes à un degré plus ou moins éloigné de la maison de Verrue et auxquelles il fallait faire la révérence.

Je trouvai les costumes étranges et les airs sérieux: on eût dit des portraits de famille, ayant reçu de l'intendant du château la permission de descendre momentanément de leurs cadres. C'étaient presque tous, au reste, des gensde la plus haute qualité et tenant les premières charges de la cour. Ma belle-mère était elle-même dame d'honneur de madame de Savoie, encore régente, ou du moins en ayant gardé l'autorité; ce qui donnait à madame de Verrue un grand crédit dont elle usait largement, moins pour servir ses amis que pour nuire à ceux qui ne lui plaisaient pas.

Je ne remarquai point complétement, ce jour-là, les gens auxquels on me présentait; mes regards s'embrouillaient, tant ma belle-mère me faisait peur avec es grands yeux.

En me conduisant devant chaque personne, on me la nommait et l'on me disait :

— Saluez, comtesse! c'est monsieur votre oncle

Saluez, comtesse!... c'est madame votre cousine...

Oh! que j'en avais, mon Dieu! de ces oncles et de ces cousines à révérences! Cela dura plus d'une heure et demie. Je mourais de faim et je me sentais une irrésistible envie de pleurer.

Mon mari nous suivait comme un enfant attaché à nos jupes. Il me sembla bien petit, et je ne sais par quelle folie de petite fille ou de femme imbécile je m'y attachai fortement à cause de cela, et plus que je n'eusse fait, peut-être, s'il avait commandé dans toute cette assemblée au lieu d'obéir.

Cependant, je tournais un œil d'envie vers un buffet chargé de glaces et de fruits dont tous les autres s'approchaient, excepté moi, en l'honneur de qui il était dressé. C'était un vrai supplice de Tantale.

J'eus alors un moment de révolte, et je ne comprends pas encore comment je m'y décidai; je laissai mon septième cousin issu de germain, planté comme un piquet, au milieu de la salle, et je m'en allai droit au bout de cette grande pièce où se trouvait un gentilhomme fort propre et fort bien posé debout en face des plateaux et des verres, et je lui demandai de me servir. Il s'em-

pressa de me présenter une orange et je ne sais plus quoi dans la plus belle argenterie que l'on pût voir. Ma belle-mère me regardait stupéfaite; je suis sûre que, d'après ce trait, elle me crut capable de tout. Cet acte la mit en garde contre moi, et fit qu'elle se prépara à un gouvernement rigoureux comme étant la seule manière de me conduire.

J'ai peut-être dû à cette rage que m'avait faite l'estomac besogneux le malheur de toute ma vie!

Lorsque j'eus dévoré mon orange et ce je ne sais plus quoi qui l'accompagnait, je retournai vers madame de Verrue, qui m'attendait avec une bouche sans lèvres à force de les mordre.

— Je ne sais, madame, me dit-elle, si, à la cour de France, on a l'habitude de ne point rendre les saluts que l'on reçoit de ses parents; mais, à la cour de Turin, nous tenons à ces choses-là, je vous en avertis.

L'abbé de la Scaglia fit une mine et un geste qui signifiaent : « Que vous avais-je dit? »

Je ne sais ce qui serait arrivé si les officiers n'avaient annoncé le souper, ce qui me fit pousser un grand soupir de joie. Je trouvais la grandeur lourde à sup-

porter, et j'envoyais un regard fort tendre en arrière, vers ma petite chambre, mes sœurs, nos bons rêves et notre liberté!

Le repas fut interminable : il était servi avec une magnificence encore plus princière que dans nos grandes maisons; la noblesse de Savoie n'était pas épuisée comme la nôtre par les guerres de la Ligue, par les échafauds de M. de Richelieu et par les combats de la Fronde; et beaucoup d'entre ces familles pouvaient puiser à même des trésors amassés pendant des générations.

Enfin, nous nous levâmes et l'on songea à rentrer chez soi. Je fus conduite en cérémonie à l'appartement d'honneur: ma belle-mère me le cédait, et elle eut soin de me faire savoir que je devais lui rendre cet honneur en obéissance.

Voici les propres paroles de ma belle-mère :

— Je ne suis rien dans cette maison à dater de ce jour, me dit-elle, et c'est vous qui y commanderez.

Puis, comme je fis un mouvement :

— Je ne vous refuserai pas mes conseils, ajouta-t-elle; et, quand je vous les donnerai, je vous demande

de vouloir bien les suivre. Je connais ce pays et je le connais bien; vous l'ignorez, vous êtes jeune et je suis vieille : il y a donc de grandes raisons pour que vous m'écoutiez.

J'étais interdite; je ne savais que répondre. Mon mari vint à mon secours.

— Madame de Verrue sera trop heureuse de vous obéir comme moi, ma mère, et vous trouverez en nous deux la même soumission, la même déférence.

J'étais surprise, tant ce que je voyais me confondait : cette magnificence, cette richesse, à côté d'un esclavage sans appel, me paraissait une singulière condition malgré ma jeunesse. Je comprenais que ce n'était pas pour M. de Verrue la véritable attitude. Je le sentais gêné devant moi, il devait l'être encore bien plus devant les autres. J'avais hâte d'être seule avec lui pour m'expliquer. Il suivit sa mère; mais je comptais le voir revenir. J'attendis quelque temps debout et levée; puis, minuit ayant sonné, mes femmes me déshabillèrent. Je gardai Marion près de moi, elle me mit au lit et nous causâmes jusqu'à près de deux heures du matin. La pauvre fille tombait de lassitude. Je la

renvoyai. Je luttai encore quelques instants contre le sommeil. Enfin mes yeux se fermèrent malgré moi.

M. de Verrue ne vint pas.

V

A mon réveil, je regardai tout autour de moi; j'étais seule, bien seule.

Je sonnai. Marion entra et donna du jour. La matinée était déjà assez avancée.

Marion regarda autour d'elle avec autant de curiosité, au moins, et plus d'inquiétude que je n'avais fait; puis elle s'approcha de mon lit sur la pointe des pieds, comme si elle craignait que l'on n'entendît le bruit de ses pas, et, d'un air fort mystérieux, elle m'apprit que M. de Verrue occupait un appartement voisin du mien et presque semblable, et qu'avant notre arrivée, la douairière de Verrue avait fait murer les portes de communication depuis la première jusqu'à la dernière

— Ah! madame, me dit la pauvre Marion d'un air tout effaré, vous allez être ici bien plus petite fille qu'à l'hôtel de Luynes!

— Comment devines-tu cela, Marion? lui demandai-je.

— Madame, je ne devine point, et ma pénétration n'est pas si grande : je le sais par les gens de la maison. Madame la comtesse douairière n'entend pas que rien lui résiste ; elle veut commander en souveraine, et M. le comte est le premier de ses domestiques.

— Et moi donc! m'écriai-je, que serais-je alors?

Puis, les larmes aux yeux :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu! continuai-je, que je vais donc m'ennuyer ici! Si je pouvais seulement demeurer enfermée dans ma chambre! Mais non, il me faut être prête pour le déjeuner, m'habiller ensuite en grand habit pour aller à la cour saluer madame Royale et le duc de Savoie.

— Que voulez-vous, madame! on n'est pas mariée pour s amuser.

— Oh ! non, va, je t'en réponds, ma pauvre Marion! Maintenant tu sais quelle jupe, quel bas de robe, quelles pierreries il me faut; prépare-moi tout cela, et rapporte-moi Jacqueline, cela me consolera un peu. Je lui parlerai de la France. Oh! mon Dieu, que n'y suis-

je encore, dans ma pauvre France! Babette estelle levée?

— Je crois que oui, mademoiselle.

— Qu'elle vienne aussi, alors.

Marion sortit pour m'obéir.

Ma pauvre Babette m'évitait depuis le commencement du voyage; j'ignorais la raison de cette apparente indifférence. Je l'ai sue depuis : cette excellente femme se gardait pour les mauvais jours. Elle craignait de se mettre en influence étrangère entre mon mari et moi; elle prévoyait de longues douleurs pour la jeune fille éloignée de tous les siens, livrée à des inconnus. Mais, avant de donner ses conseils, elle voulait savoir les diriger. Aussi, ce matin-là, ne parut-elle encore que pour s'informer de ma santé et pour inspecter ma parure; en vain je lui adressai mille questions. Elle se renferma dans des réponses courtes et banales lorsque sa sollicitude fut satisfaite.

— Mais M. de Verrue, mais M. de Verrue, répétais-je impatientée, ne l'apercevrais-je donc point? Va me le chercher, Babette; va lui dire que je l'attends

Trois fois j'envoyai inutilement; à la quatrième

ambassade, Babette revint me dire que le comte était chez sa mère et me viendrait visiter en la quittant.

— Toujours sa mère, Babette! pourtant il n'est pas e mari de sa mère.

— M. le comte a sans doute des affaires importantes à traiter avec elle, me dit Babette ; il faut un peu songer à cela, madame, et ne pas vous tourmenter afin de ne pas le tourmenter lui-même.

— Hélas! j'avais peu de cette vertu si nécessaire aux femmes, dans ma condition surtout. J'étais vive, emportée, jalouse, mais jalouse à faire honte aux tigres. En ce temps-là, j'aimais déjà M. de Verrue d'un sentiment assez fort pour annoncer ce qu'il deviendrait plus tard et pour développer chez moi le penchant à la jalousie, auquel j'ai dû peut-être toutes mes erreurs. Je séchais d'impatience et de colère en face de cette usurpation de mon bonheur, et j'allais peut-être faire une autre équipée dans le genre de la veille, aller chercher moi-même M. de Verrue jusque chez sa mère lorsque enfin il parut.

Il me baisa froidement au front; je fis signe à Babette et à Marion de nous laisser seuls. Il se promenait par

la chambre et semblait très-embarrassé. Je le regardais aller et venir en lui adressant tout à la fois vingt questions. Mais lui marchait toujours sans me répondre.

— Mais monsieur, expliquez-vous donc, continuai-je, tout en chiffonnant Jacqueline, qui n'en pouvait mais, et sur qui je passais le trop plein de ma colère. Pourquoi ne vous ai-je pas vu depuis hier? Pourquoi madame votre mère, qui m'a déclarée maîtresse au logis, a-t-elle retenu sur vous l'autorité de nous séparer? Que lui ai-je donc fait? Dites!

— Chère comtesse, me répondit mon mari, il faudra rentrer la princesse de Bavière.

— Pourquoi cela? Je n'ai qu'une amie et vous voulez m'en séparer!

— Qu'elle habite un de vos cabinets les plus reculés où vous et moi pénétrions seuls, je le veux bien, j'y consens volontiers; mais gardez qu'elle ne soit vue, même de vos femmes italiennes.

— Pourquoi?

M. de Verrue se mit à rire.

— Oui, pourquoi? Je vous demande pourquoi.

— Mon Dieu, pourquoi, je vais vous le dire, chère

comtesse : parce qu'en Piémont les femmes mariées ne jouent point à la poupée.

— Cela suffit, monsieur. Il ne s'agit point ici de Jacqueline; il s'agit de vous; il s'agit de votre changement à mon égard. Me croyez-vous assez petite fille pour ne pas le remarquer, pour n'en pas deviner la cause? Madame votre mère ne m'aime pas; madame votre mère veut vous empêcher d'être avec moi; madame votre mère veut être la dame de ce palais, et que je sois, moi, la très-obéissante servante de sa grandeur. Eh bien, cela ne sera pas, entendez-vous, monsieur le comte; sa grandeur, qu'elle la garde, je n'y tiens pas, j'aimerais mieux plus de liberté. Mais vous, vous! vous êtes mon mari, je suis votre femme; c'est moi que vous devez aimer et non pas votre mère, et, à moins que vous n'ayez pris votre parti de me rendre malheureuse, vous allez être avec moi comme vous étiez à Paris, comme vous étiez au commencement et non à la fin du voyage. Le voulez-vous?

Je n'ai jamais vu d'homme plus embarrassé que ne le fut le pauvre comte à cette échappée conjugale. Il allait peut-être cependant, s'expliquer avec moi, lors-

que madame de Verrue entra, précédée de son écuyer ouvrant les portes devant elle et suivie de deux demoiselles.

Elle était en grand habit et partait pour la cour.

Je ne songeai pas même à m'excuser de ne l'avoir point vue encore, de ne lui avoir point rendu mes devoirs du matin; elle m'était en ce moment parfaitement odieuse, et je lui aurais plutôt jeté à la tête des injures que des compliments.

— J'espère, *ma fille,* dit-elle en entrant, que vous serez bientôt prête, et que vous ne ferez point attendre Son Altesse royale. Je me rends au palais; mais je vous préviens que, dans deux heures, *il faut* m'y avoir rejointe.

Ce mot *ma fille* fut lancé comme une pointe, et le *il faut* acheva la signification.

Si j'avais eu seulement trois ou quatre ans de plus, j'aurais mieux compris; j'aurais répondu au lieu de me taire, et j'aurais sauvé peut-être mon avenir.

Mais que vouliez-vous que je répondisse, à treize ans et demi?

Dans le moment de silence qui suivit la recomman-

dation, les regards de ma belle-mère tombèrent sur ma pauvre Jacqueline, et je vis frissonner mon mari, qui suivait avec anxiété les yeux de la comtesse. La douairière marcha vivement vers le canapé où était couchée l'innocente princesse, et, la soulevant d'un air de mépris, elle me demanda si je comptais bientôt avoir une fille.

— La précaution est bonne, continua-t-elle, et prouve que vous réfléchissez : apporter de Paris des jouets pour vos enfants lorsque vous vous mariez à peine. Allons! allons! je vois que vous ferez une excellente mère : tant mieux pour mes petits-fils. En attendant, ajouta-t-elle en se retournant vers un page, emportez cela dans quelque chambre écartée, et qu'on enferme ce joujou jusqu'à ce qu'il en soit besoin.

Le ton de madame de Verrue n'admettait pas de réplique. On prit, on emporta la princesse de Bavière et je ne l'ai jamais revue.

Dieu sait ce qui est arrivé à la pauvre Jacqueline.

Si j'insiste comme je le fais sur cette circonstance, en apparence si futile, c'est qu'elle eut sur le reste de

ma vie une influence grave; c'est qu'à tout prendre ce coup de volonté de ma belle-mère fut le premier jalon de la haine qui, à partir de ce jour-là, s'établit entre nous. En m'enlevant ce dernier gage de l'affection de mes sœurs, ce souvenir de mon enfance; en me faisant entrer dans ma vie de femme par la porte des larmes, ma belle-mère me blessa vivement : elle me montra sa résolution de ne me ménager jamais, de me courber à son joug, de me priver enfin, les uns après les autres, de tous mes bonheurs.

Je ne fus point, de mon côté, assez habile à dissimuler cette haine, à cacher cette disposition révoltée, et, de ce jour, le dernier mot de l'indulgence fut dit entre ma belle-mère et moi.

Et voilà comment un grain de sable devient un écueil.

Nous allons maintenant laisser un peu ce qui concerne M. de Verrue, Jacqueline de Bavière et moi, pour nous occuper de la cour de Savoie, de ce qui s'y passait alors; des différents personnages que l'on y voyait, et surtout du grand prince qui illustrait son règne à peine commencé.

VI

Victor-Amédée II, que nous appelions en France *M. de Savoie*, était encore sous la tutelle de madame Royale, sa mère, dont nous allons parler d'abord; car madame Royale était la principale figure de cette cour. Elle avait pris ce titre de *madame Royale,* je ne sais trop pourquoi, puisqu'elle n'était point fille du roi, mais bien de ce charmant duc de Nemours que toutes les femmes adoraient au temps de la première régence; — ce bon temps où l'on s'occupait du matin au soir à se battre et à se faire l'amour, où l'on changeait de parti en changeant d'amant ou de maîtresse, et où l'on soupirait ensemble, sans compter le reste, sauf à s'envoyer le lendemain une arquebusade, en recommandant de ne pas tirer au visage; car on tenait bien plus à ses yeux qu'à sa vie, et un homme défiguré n'avait plus rien à espérer de la fortune, témoin M. de la Rochefoucauld. Il en devint misanthrope et écrivit ces belles maximes que n'eût jamais écrites le prince de Marsillac.

M. de Nemours se battit avec son beau-frère M. de Beaufort, qui le tua bel et bien d'un pistolet chargé de trois balles sans s'inquiéter de la parenté. M. de Nemours laissa deux filles, dont l'une épousa M. de Savoie, fils de madame Christine de France, et l'autre don Alphonse VI, roi de Portugal. Cette dernière était une personne entendue. Il se trouva que son mari n'était capable d'être, à son gré, ni mari ni roi. Elle fit casser le mariage, reléguer Alphonse dans un couvent, et épousa le propre frère de ce déposé, l'héritier du trône. Elle y gagna de garder la même couronne et d'avoir un autre mari.

Les deux sœurs s'aimaient fort : elles avaient dès longtemps formé le projet d'unir leurs enfants et leurs États le plus étroitement possible. Madame Royale, régente, la reine de Portugal, toute-puissante chez elle, résolurent donc de marier Victor-Amédée à l'infante de Portugal, supposée héritière. A peine le jeune duc avait-il quinze ans. Le conseil de régence y fit d'abord quelques difficultés; ce conseil, composé d'après le testament du feu duc, renfermait des hommes intègres, savants et capables, parmi des médiocrités.

Le plus opposant à cette mécanique était le princi pal acteur, le jeune duc lui-même. L'idée d'aller régner en Portugal ne lui souriait pas; il fallait quitter ses sujets, son pays et surtout son premier amour, celui qui devait plus tard reparaître encore d'une façon si étrange : la marquise de Saint-Sébastien, alors jeune et belle, alors dans tout l'éclat de cet esprit terrible d'intrigues et d'ambition qui lui fit jouer un si grand rôle. Madame de Saint-Sébastien était d'une adresse et d'une finesse sans pareilles. Elle était fille du comte de Cumiana, grand maître de la maison du duc et chevalier de l'Annonciade; elle comptait parmi les filles d'honneur de la régente. Brune et leste, elle semblait beaucoup plus jeune qu'elle ne l'était réellement, et l'on n eût jamais deviné les vues profondes qui se cachaient dans cette jolie tête.

Mademoiselle de Cumiana fut placée par son père près de madame Royale comme fille d'honneur. Le prince était bien jeune encore; elle, aussi. Le duc commença de la remarquer et s'occupa d'elle de façon à alarmer sa famille et la régente.

Les filles d'honneur avaient, dans le palais, des

chambres indépendantes les unes des autres; on prétend qu'elles en profitaient, et mademoiselle de Cumiana ne fut pas plus sévère que ses compagnes; mais elle eut peut-être une excuse de plus qu'elles. Celui qu'elle aimait, qu'elle aima toute sa vie, — mon témoignage n'est pas suspect, — était non-seulement le maître de tous, non-seulement un des plus grands princes de l'Europe, mais encore un homme remarquable en toute chose.

La pauvre Cumiana, voyant que tout le monde fléchissait devant le prince, céda comme les autres; elle eut la faiblesse de montrer le chemin de sa chambre au jeune duc; il se garda bien de l'oublier, et, dès la seconde visite, l'imprudente n'avait plus rien à lui refuser.

Victor-Amédée était dans toute la primeur des passions, et commençait à peine à les connaître. Sa maîtresse l'aimait uniquement, et, bien que très-épris, ils eurent tous les deux assez de finesse pour cacher leurs intelligences jusqu'au jour où les suites en devinrent dangereuses et visibles. Ce fut alors une grande frayeur. Cumiana connaissait son père; chez lui, l'ambition ne

pouvait éteindre l'honnêteté, et le séducteur de sa fille fût-il prince ou goujat, ne pouvait attendre ni indulgence ni pardon.

Dans cette extrémité, comme la pauvre fille avait un grand caractère, elle résolut de recourir à un grand remède. Elle fit d'abord venir le médecin Petechia pour être certaine de son malheur ; et, quand elle ne conserva plus de doute, elle se décida, sans rien dire de sa décision à son amant, qui s'y fût opposé peut-être.

Victor-Amédée était en ce moment tout à son amour pour la jeune Cumiana, et il était loin de soupçonner le dessein de la demoiselle d'honneur. C'est cet amour qui le faisait résister aux projets d'union de sa mère. Ce motif, il ne l'avouait point; il en donnait mille autres excepté celui-là; il prenait madame Royale par la tendresse même, par celle qu'il lui portait. Elle en était fort attendrie, sans cependant se sentir ébranlée ; la couronne chatoyait à ses regards, et les rayons aveuglaient même son cœur.

Avant de raconter l'aventure par laquelle mademoiselle de Cumiana tâcha de sortir de la difficile position dans laquelle l'avait mise son amour, disons quelques

mots de cette fameuse comédie politique que Victor-Amédée joua et fit jouer à sa mère à propos de ce mariage projeté avec l'infante de Portugal.

Victor-Amédée annonçait déjà le caractère de ténacité qu'il montra depuis, qui domina lui-même et les autres Il commença par gagner du temps ; puis il chercha des prétextes, il ne refusa pas directement, il louvoya. Madame Royale fut patiente d'abord, puis elle parla haut; elle dit qu'elle était régente et mère; le jeune prince, ce jour-là, joua franchement avec elle, et démasqua ses batteries.

— Vous êtes ma mère, et j'en suis heureux, madame, lui dit-il d'un ton où, pour la première fois, le respect le cédait à la volonté; mais vous n'êtes régente que parce qu'il ne me plaît pas de régner encore. Depuis l'âge de quatorze ans, je suis majeur; c'est donc vous annoncer que votre dernier argument n'a plus de force aujourd'hui.

La duchesse le regarda effrayée.

— Quoi donc! lui dit-elle, qu'est-ce cela?

— C'est, madame, que je ne veux pas épouser l'infante, puisque vous me le demandez; c'est que je ne

veux point quitter ces peuples qui m'aiment et que j'aime; c'est que les États héréditaires de la maison de Savoie doivent être gouvernés par l'aîné de la maison de Savoie, et que je ne faillirai point à ma maison.

— Cependant, mon fils, cette alliance est belle, elle est inespérée, elle comble mes vœux les plus chers; je ne comprends point votre résistance; pour la première fois, vous me parlez ainsi. La rébellion ne vous est pas naturelle, elle ne vient pas de vous.

— Ce que vous appelez ma rébellion, madame, et ce que j'appelle mon droit, ne m'a été inspiré par personne : elle vient de moi et de nul autre. Je suis ce même enfant qui, à deux ans, prit lui-même le collier de l'Annonciade, au lieu d'attendre qu'il lui fût donné; seulement, je suis devenu jeune homme, c'est assez vous dire.

— Mais, monsieur, la France!... Louis XIV!...

— Madame, vous êtes Française et vous avez plus de respect pour Louis XIV qu'il n'appartiendrait à la duchesse de Savoie. Mais je suis Italien; je suis prince souverain, indépendant; je n'ai relevé jusqu'ici que de

Dieu et de vous. J'espère, à l'avenir, ne relever que e Dieu et de mon épée.

Madame de Savoie était trop fine pour insister ; elle réfléchit ; elle sentit à merveille qu'elle ne conduirait point son fils comme elle l'avait supposé, qu'il lui résisterait d'abord sourdement et entre eux deux, pour lever plus tard l'étendard de la révolte et se diriger à sa fantaisie.

Malgré son désir extrême de réaliser son projet chéri, elle se demanda si la confiance et la tendresse de son fils ne valaient pas un grand sacrifice, et si mieux n'était pas de régner en Savoie quelques années encore tranquillement, que d'aventurer ce pouvoir et de rester ensuite dépossédée de tout.

Cette résolution une fois prise, restait l'embarras des promesses faites, restait surtout la France dont la volonté s'était prononcée ; il fallait, à force d'adresse, pallier ces difficultés diverses et ne point payer les morceaux brisés. Madame Royale était de ces personnes qui se décident vite et qui savent choisir leurs moyens. Elle en imagina un qui lui fit honneur parmi les politiques, que l'on connaît peu et que l'histoire n'enregistrera probablement pas.

Je tiens tous ces faits de Victor-Amédée lui-même.

Elle fit prier, le lendemain, monsieur son fils de passer chez elle. En sortant de la messe, elle voulait l'entretenir de choses importantes. Il vint avec cette même cuirasse qu'il avait mise la veille dans ses décisions. En le voyant ainsi résolu, elle ne put se défendre d'un étonnement nouveau.

Ce chétif enfant devenait homme, cet enfant qu'elle avait failli voir mourir entre ses bras, victime de sa tendresse aveugle et des remèdes extravagants qu'il avait pris. Depuis sa naissance jusqu'à l'âge de neuf ans, la duchesse consulta les médecins les plus célèbres de l'Europe; elle fit, les uns après les autres, tous les remèdes qu'ils ordonnaient : le jeune prince s'éteignait.

Un jour, don Gabriel, son oncle, le bâtard de son aïeul, qui l'aimait fort, vint trouver madame Royale, et lui proposa un homme inconnu, qui l'avait guéri d'une maladie d'estomac grave, avec des soins et un régime tout particuliers.

— C'est un parfait, un excellentissime docteur, qui n'a point de réputation parmi les savants, mais qui en a

une grande à Turin parmi le peuple, je vous en réponds. Madame, vous savez combien j'aime monsieur mon neveu, combien je suis occupé de sa santé si précieuse, et vous me croirez quand je vous dirai de me croire, essayez mon Petechia.

Madame de Savoie, enchantée de découvrir encore un médecin qu'elle n'eût pas consulté, et confiante comme M. Argan aux oracles de la Faculté illustrissime, madame de Savoie, donc, demanda le Petechia à grands cris. Don Gabriel le tenait tout près et le présenta le soir même. Il examina, regarda, retourna le petit malade et, pour toutes drogues, pour tout séné et élixir, il lui fit manger, au lieu de bouillie, ces excellents petits pains en bâtons appelés à Turin *grissini*. En deux mois de temps, les remèdes écartés, les *grissini* en faveur, le poupon royal redevint fort et vigoureux et promit cent ans de vie. Par reconnaissance, le duc Amédée avait conservé pour ces pains un goût tout particulier, il n'en mangeait guère d'autres.

Madame la régente se voyait donc appelée pour la première fois, après la conversation que j'ai rapportée, à compter avec son fils

Elle le reçut avec un cérémonial inaccoutumé, dont il feignit de ne pas s'apercevoir, afin de ne le point refuser et de ne pas faire de remercîments.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis hier, mon fils.

— J'en suis heureux madame; vous êtes trop sage pour que vos réflexions ne soient pas salutaires.

— Vous êtes fort décidé, monsieur, et fort volontaire, à ce qu'il paraît.

— Madame, je m'essaye à ce que je dois être un jour, à commander aux autres; pour cela, je commande à moi-même; n'est-ce pas le meilleur moyen?

— Vous commandez à vous-même?... Cependant, en cette circonstance, vous me résistez; vous refusez une couronne, parce qu'une fille ambitieuse et coquette s'amuse à faire naître vos jeunes désirs afin de vous gouverner et de vous conduire. Ne croyez pas me tromper; je suis votre mère, je suis la maîtresse à Turin, je sais tout : on ne me cache rien.

Le prince rougit en se voyant découvert, mais il ne se déconcerta point.

— Eh bien, madame demanda-t-il, qu'avez-vous donc à me dire?

C était lui montrer qu'elle n'avait point parlé jus que-là ou, du moins, que ses paroles étaient oiseuses. Elle le comprit; mais, dans cette entrevue, chacun jouait au plus fin.

— Je voulais en effet vous parler, monsieur; j'avais à cœur de vous satisfaire, et, puisque, absolument, ce mariage avec votre cousine vous déplaît, vous ne le ferez point.

Le duc s'inclina.

— Je n'avais pas besoin du consentement de Votre Altesse pour en être sûr, dit-il.

C'était encore une manière de repousser sa mère que celle-ci dut avaler avec le reste. Il ne lui laissait même pas la permission de lui accorder une grâce, il la prenait lui-même.

— Je ne sais si vous étiez aussi sûr que vous le croyez, monsieur; en tout cas, les moyens d'exécution m'appartiennent, je pense, et vous me ferez l'honneur d'en convenir.

Le prince s'inclina encore, mais en silence cette fois.

— Vous plaît-il de le reconnaître? ajouta madame Royale en voyant qu'on ne lui répondait point.

— A vos ordres, madame.

— Il nous faut être contraints, puisque notre parole est engagée, n'est-ce pas?

— Votre parole, oui, madame.

— Soit! mais ma parole, c'est la vôtre jusqu'à présent; c'est celle du duc de Savoie, ne l'oubliez pas. Il nous faut donc être contraints, et, pour l'être honnêtements, mes sujets seuls peuvent en prendre la charge.

— Je le pense comme vous.

— Soyons donc contraints. Le roi de France ne nous pardonnerait pas; il est bien proche voisin, il est fort, il est redoutable!

— Je n'aime pas le roi de France, ma mère; il a l'insolence du succès, parce qu'on ne sait pas le combattre; laissez-moi, bientôt j'y essayerai.

— Ah! prenez garde!

— Je n'ai pas encore régné par moi-même, madame; attendez de me voir à l'œuvre pour vous épouvanter.

Repoussée de toute part, la régente se renferma dans le projet qu'elle avait conçu; elle le présenta à son fils sous toutes les faces, avec une clarté, une mesure dont

il ne put s'empêcher de la louer ensuite. Il l'approuva et raisonna longuement avec elle à cet égard. Les rôles furent distribués : excepté elle et lui, les acteurs étaient de bonne foi et agirent en conscience, convaincus qu'ils étaient entièrement libres et qu'ils obéissaient à leurs propres sentiments.

M. de Savoie fit en cette occasion son apprentissage politique, dirigé par son habile maîtresse et son habile mère ; il était là à bonne école. Ces événements se passèrent un an seulement avant mon arrivée, et j'en ai eu les détails les plus précis par les dupes et par les dupeurs.

VII

Vers la fin de 1680, les états de Portugal envoyèrent solennellement leur adhésion au mariage. Quand cette nouvelle se répandit dans Turin, c'était quelques jours avant la conversation que j'ai rapportée, quand, dis-je, cette nouvelle se répandit dans Turin, l'alarme fut en tout le pays. On voyait la façon dont les vieux rois espagnols gouvernaient Naples et Milan, et l'on compre-

nait ce que devait attendre le Piémont d'un vice-roi portugais.

Ces rumeurs avaient d'abord été comprimées avec soin par la régente. Mais, à partir de ce moment, au contraire, des agents adroits répandirent partout, et sous main, que l'on ne pouvait point laisser partir le prince; qu'il fallait protester avec force contre son éloignement; qu'enfin Victor-Amédée, le fils de leurs ducs, appartenait à son peuple; qu'on n'avait pas le droit de le lui enlever, et que Piémontais et Savoyards devaient se révolter tous plutôt que de souffrir l'exil de leur prince.

Le marquis de Piangia et le marquis de Parola se firent les chefs de cette résistance : c'étaient deux seigneurs de nom et fort influents. Madame Royale et le jeune duc ne pouvaient demander mieux, et justement ce furent ceux-là qui y vinrent d'eux-mêmes

Ils intriguèrent tant et si bien, que les États de Piémont et ceux de Savoie s'assemblèrent pour réclamer, et vinrent en corps au palais présenter leur supplique à la régente, qui n'en tint compte, et répondit que le mariage était arrangé, que toute l'Europe le-

savait et l'approuvait, et qu'elle n'entendait aucune observation.

— Oui, madame, s'écria le marquis de Pangia, toute l'Europe s'est prononcée, mais non le Piémont et la Savoie, que cela regarde seuls. Ainsi donc, madame, si vous ne voulez pas qu'il arrive quelque grand malheur, ayez pitié de nous, et ne persistez-pas dans une si cruelle résolution.

Madame Royale répondit, au contraire, que cette résolution était prise et qu'elle y persisterait; les députés des états sortirent désespérés et presque furieux pour se réunir chez Parola, où cent avis contradictoires furent ouverts.

— C'est la régente, c'est elle seule qui ordonne ce mariage, criait-on de tous les côtés; mais notre duc ne veut pas nous quitter, lui.

— Oui, disait un autre, avez-vous vu? il avait les larmes aux yeux pendant que madame Royale nous traitait ainsi.

— Il faut le voir seul, crièrent deux ou trois voix.

— Oui, seul, et qu'il nous entende, répéta la majorité, et qu'il s'explique sur son véritable désir; après

tout, il est le maître, et, s'il nous ordonne de le retenir nous le retiendrons, même malgré madame Royale.

Et tous en chœur, comme des forcenés, se mirent à crier :

— Notre duc! notre duc!

Ces cris retentirent par toute la ville; le prince et la régente suivirent le mouvement, et, lorsqu'ils le sentirent mûri à point, ils frappèrent le dernier coup. Madame Royale s'en alla passer huit jours chez ma belle-mère à Verrue, sous prétexte de lui faire honneur et aussi pour bien voir la forteresse qu'il faudrait défendre en cas de guerre probable. Quant à Victor-Amédée, il demeura à Turin, et, le soir même, une députation des seigneurs, conduits par ce bon Piangia et par cet excellent Parola, nobles pantins dont madame Royale tenait les fils, se présenta au palais et demanda à voir le jeune prince. Celui-ci se fit beaucoup prier, bien qu'il les eût vus arriver caché derrière un rideau et qu'il les attendît impatiemment.

Ils forcèrent presque la porte, tant ils étaient ardents, et, se jetant à ses pieds en suppliants :

— Oh! monseigneur! monseigneur! s'écrièrent-ils

tous d'une seule voix, par grâce, restez avec nous! au nom du ciel, ne nous abandonnez pas!

Au milieu de toutes ces voix, on entendait celle du marquis de Piangia disant d'un accent lamentable :

— Monseigneur, madame la régente aime trop Votre Altesse; elle a pour elle des ambitions qui perdent la Savoie, vous-même, monseigneur. Dans ce pays étranger, vous vous repentirez sans doute d'avoir délaissé vos peuples, les fidèles serviteurs de votre maison. Monseigneur, songez à nous! monseigneur, songez à nous!

Le duc paraissait profondément touché; il s'essuyait les yeux comme s'il pleurait, il balbutiait comme s'il ne pouvait parler.

—Messieurs! mes amis! marquis de Piangia! disait-il; je comprends, je sais... Mais, mais... que faire?

— Vous êtes le maître, monseigneur, le maître tout-puissant; votre volonté décide ici en dernier ressort Dites que vous ne consentez point.

— Ce mariage est arrangé, messieurs, reprit le prince, tout est d'accord; les paroles sont échangées. Les vaisseaux qui doivent m'emmener en Portugal sont déjà

partis. Le duc de Cordoue va bientôt descendre à Nice pour m'attendre et me conduire à Lisbonne. Messieurs, je vous le demande, n'est-il pas trop tard?

— Refusez, monseigneur, répliqua le prince de la Cisterne; la Savoie et le Piémont se lèveront en masse pour vous retenir.

— Mais, ma mère, messieurs? s'écria le prince.

— Nous le savons, répondit avec force le marquis de Simiane, c'est madame Royale qui vous force.

— Qui me force?... Messieurs, dit Victor-Amédée, le mot est violent.

— Pardon, monseigneur, pardon, reprit le comte de Provana de Bruin, ex-gouverneur du duc, excusez M. de Simiane; il a été trop loin peut-être, mais sa pensée est la nôtre. Votre illustre mère a daigné me confier l'éducation de Votre Altesse : j'ai mis tout en œuvre pour développer des dispositions naturelles et pour faire de mon souverain un grand prince et un honnête homme. J'ai travaillé pour nous; j'ai préparé le bonheur et la gloire de mon pays. C'est donc à mon pays de profiter de sa fortune, et ceux qui tenteront d'y mettre obstacle doivent être écartés, quels qu'ils soient.

— Monsieur mon gouverneur, dit le jeune duc, faites attention que vous me prêchez la désobéissance.

— Je vous prêche le devoir, monseigneur, je vous prêche la loi que vous impose Dieu lui-même. Un prince n'appartient point à sa mère, il appartient à son peuple. Vous n'êtes pas libre de déposer le fardeau; il vous faut le porter jusqu'à la fin. Vous répondez de vos sujets devant notre maître à tous, devant Dieu! vous resterez!

— Vous resterez, vous resterez! répétèrent-ils.

— Je ne puis, messieurs; en vérité, je ne puis.

— Il vous faut, cependant, nous le promettre.

Et tous se mirent à genoux, en tendant les bras vers leur prince et en criant :

— Restez! restez!

Il se fit encore prier quelques instants, le bon jeune prince; puis il fit semblant de céder et se laissa enfin arracher la promesse qu'il mourait d'envie de prononcer. La joie se répandit du palais dans la rue, et de la rue hors de la ville, et, de là, par toute la Savoie et le Piémont.

La promesse arrachée, ce n'était pas tout.

Le duc eut l'air de songer tout à coup à sa mère et de trembler rien qu'à ce souvenir.

— Et la régente? se prit-il à dire. Messieurs, messieurs, quand elle reviendra, comment lui apprendre...?

— Madame la régente? reprit le gouverneur du duc.

— Oui, monsieur de Provana.

— Votre Altesse me permettra-t-elle de lui donner un conseil?

— Je les accueille toujours, vous le savez, monsieur, répondit le prince en riant, quitte à ne pas les suivre

— Eh bien, monsieur, madame la régente a dès longtemps grand pouvoir sur votre esprit; elle est accoutumée à vous dominer, à vous conduire; quand vous la reverrez, son influence l'emportera, vous nous oublierez.

— Que faire alors? demanda le prince.

— Il faut ne pas la revoir.

— C'est impossible, monsieur : elle revient dans deux jours.

— Elle ne reviendra pas si vous daignez consentir à ma proposition.

— Dites

— La forteresse de Verrue est une des mieux gardées de la Savoie. Quelques lignes de vous, monseigneur, et la régente est, non pas arrêtée, mais constituée prisonnière, soit dans la forteresse, soit même chez elle, où on la retient jusqu'à ce que le refus soit envoyé aux Portugais.

— Ah! messieurs, ma mère!

— Croyez, monseigneur, que nos respects entoureront madame Royale, qu'elle sera traitée comme dans son palais, et qu'excepté la liberté, rien ne lui manquera

— Excepté la liberté!

— L'attachement que porte madame Royale à Votre Altesse est trop connu pour qu'on puisse douter qu'elle vous pardonne.

— Non, messieurs, non, je ne puis consentir, reprit le duc.

Ces dernières paroles étaient prononcées faiblement; les gentilshommes comprirent qu'il n'était besoin que d'insister, si le prince se défendait, c'était pour avoir les honneurs de la résistance. Enfin le prince de la Cisterne, son ami particulier, eut l'idée d'écrire l'ordre, à la comtesse de Verrue et au comte son fils, de retenir

madame la duchesse douairière de Savoie jusqu'à nouvelle injonction dans leur forteresse; de ne la laisser sortir sous aucun prétexte, et de n'obéir en toute chose qu'à la signature de Victor-Amédée déposée sur un parchemin, revêtu du sceau de l'État.

L'ordre écrit, il n'y avait plus qu'à signer. Le prince signa en détournant les yeux et en poussant un soupir.

Un courrier reçut la dépêche : il fut envoyé par la route directe. Pendant ce temps, la régente revenait par un chemin de traverse; elle arriva à Turin huit heures après que l'assemblée fut dissoute. Pour mener la comédie à son dénoûment, le duc eut l'air surpris, atterré ; il se jeta à ses genoux en pleurant, devant témoins, bien entendu, lui avoua la faute qu'il avait commise et se confia à sa merci pour en tirer telle vengeance qu'il lui conviendrait.

— Le refus est parti pour le Portugal ? demanda la régente.

— Oui, madame, répondit le jeune prince en baissant les yeux.

— Alors, il n'y a plus rien à faire ?

— C'est impossible, il a trop d'avance

— Eh bien, mon fils, s'il en est ainsi, que votre volonté soit faite! Puissiez-vous ne jamais vous en repentir! seulement, j'exige de vous une marque d'obéissance.

— Tout, madame, tout pour rentrer dans vos bonnes grâces.

— Les coupables, ceux-là qui vous ont égaré, doivent expier votre faute et la leur. Je les ferai arrêter dès demain.

— Oh! madame, prenez garde! leur parti est bien fort

— Il y a des Français à Pignerol; ils vous aideront.

— Ne craignez-vous pas de leur montrer le chemin de nos villes? Ce chemin, ils ne l'oublieront plus ensuite.

— Mon fils, je vous ai remis l'épée de votre père; c'est à vous de vous en servir contre les ennemis de votre maison; moi, j'accueille des amis, j'appelle des alliés; je ne saurais donc les craindre.

Les marquis de Piangia et de Parola et le comte Provana de Bruin furent arrêtés et entrèrent en prison furieux et maudissant la faiblesse de leur prince.

— Quel avenir et quel règne cela nous annonce! disait-on de toute part. Livrer ses amis!

Plus tard, amis et ennemis virent bien à quel prince ils avaient affaire; celui qui les avait livrés savait les conduire et les défendre. Ce tour d'adresse et de politique fut un des plus habiles, et le duc s'en glorifiait comme de sa meilleure inspiration.

— Voyez, me disait-il plus tard, à l'époque où il me disait tout, voyez la belle œuvre que j'eusse fait en épousant cette infante Isabelle. Deux ans après, la reine de Portugal accoucha d'un fils, et il m'eût fallu revenir chez mes marmottes Gros-Jean comme devant, ce qui m'eût donné une singulière attitude en Europe. Je ne sais rien de plus sot qu'un roi chassé, surtout devant un poupon. J'aurais eu de la peine à m'y résoudre. J'aurais peut-être renié le petit beau-frère : de là, guerre avec le genre humain; de là, mes États compromis. Il est vrai que j'eusse été veuf, puisque ma pauvre cousine est morte en 1690, et qu'elle eût emporté mes droits avec elle. Ne vaut-il pas mieux que cela se soit passé ainsi?

Ce qu'il y a de piquant, car le côté plaisant est tou-

jours caché derrière le côte grave, c'est que le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France à Turin, envoya à madame Royale, juste le jour où l'affaire fut manquée, une *sapata* de circonstance dont ils furent très-embarrassés tous les deux : il l'avait fait venir de Paris et c'était madame de la Fayette, l'auteur de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*, qui l'avait imaginée.

Cette *sapata*, c'était un écran où madame Royale était peinte entourée de toutes les Vertus avec leurs attributs particuliers. En face était M. le Duc de Savoie, plus beau que nature. Au milieu des Ris, des Jeux et des Amours (apparemment madame de Saint-Sébastien), la princesse lui montrait, dans le lointain, Lisbonne et la mer, et, au-dessus, la Gloire et la Renommée sonnant leurs trompettes, agitant leurs lauriers autour de cette devise, empruntée, à ce qu'on m'a dit, au poëte Virgile :

Madre deâ monstrante viam.

L'écran était enrichi des diamants les plus précieux et des perles les plus rares.

Ce qui fit que le cardinal d'Estrées dépensa beaucoup d'argent pour une maladresse.

VIII

Cependant, malgré la *sapata* de M. le cardinal, malgré les verrous qui tenaient en gage les chefs des gentilshommes rebelles, malgré les soldats français de Pignerol, le mariage de Portugal ne se fit pas, et le Piémont garda son prince. C'était où l'on en voulait venir.

Seulement, comme M. le marquis de Piangia et ses compagnons d'infortune étaient toujours en prison, leurs amis, restés libres, tourmentaient le duc du matin au soir, pour qu'il ordonnât leur élargissement.

— Personne ne vous servira plus, monseigneur, criait à tue-tête le prince de la Cisterne, si telle est la récompense que l'on obtient pour vous avoir servi.

— Vraiment, mon cher prince, répondait Victor-Amédée avec son fin sourire, croyez-vous cela? Je compte bien sur vous, cependant.

— Si vous vouliez m'accorder la grâce des prisonniers, monseigneur?

— Ce n'est pas moi que cela regarde, prince ; c'est ma mère.

— Eh bien, sollicitez auprès de madame Royale.

— Puisque vous me le demandez, mon cher prince, je m'y emploierai dès ce soir.

Dès le soir même, en effet, le duc alla, avec une suite nombreuse, chez madame Royale, et, reprenant cet air embarrassé dont il savait si bien envelopper sa finesse :

— Madame, lui dit-il, je viens, comme une faveur personnelle, vous demander la liberté des seigneurs qui m'ont servi contre mon devoir. — Ne me refusez pas : je suis assez puni par le malheur de vous avoir déplu, et il n'est pas juste que d'autres souffrent à cause de moi.

Madame Royale comprit que son fils était hors de pages ; qu'il s'était révélé, en prenant son petit rôlet, comme disait le roi Charles IX, le lendemain de la Saint-Barthélemy, de façon à montrer ce qu'il pouvait faire.

Seulement, lorsque les prisonniers allèrent saluer le prince, Son Altesse les trouva très-contraints, très-froids et presque hautains avec elle.

— Eh bien, messieurs, dit Victor-Amédée sans avoir l'air de rien remarquer, il me semble que je ne vais plus en Portugal et qu'il n'y a plus de régente.

Les seigneurs comprirent apparemment, car leurs visages changèrent du tout au tout, et, depuis lors, ils se montrèrent aussi assidus, aussi dévoués près de leur maître que s'ils ne lui eussent pas dû une prison de quelques mois. Jamais Victor-Amédée ne s'expliqua davantage avec eux; jamais il ne montra le dessous des cartes de cette intrigue, et le secret en resta bien gardé, quoique des femmes en fussent dépositaires : la régente, madame de Saint-Sébastien et moi. Duc ou roi, Victor-Amédée ne fut communicatif qu'avec ses maîtresses. Quant à madame sa mère, elle avait le droit de ne rien ignorer.

Je viens de nommer madame de Saint-Sébastien. Revenons à la position délicate dans laquelle elle se trouvait et à l'aventure que j'ai annoncée.

Je tiens cette aventure de Petechia, lequel en fut confident, et pour cause. — Le duc ne m'en parla pas. — Ce fut toujours un secret muré entre nous. Il avait ses raisons pour cela, et l'a bien prouvé depuis.

La jeune Cumiana fut déterminée à son dessein par trois considérations :

La première était celle de sauver son honneur à tout prix, afin de ne pas briser à jamais sa position, et de pouvoir un jour reparaître à la cour avec tous les avantages d'une réputation inattaquable ouvertement, et sous le couvert du nom d'un mari honoré et placé haut parmi les grandes familles.

La seconde considération prouve que, si jeune que fût la demoiselle d'honneur, elle avait de la profondeur et de l'expérience. Elle réfléchit que le duc était alors bien jeune pour ne pas épuiser rapidement un premier amour dont tous les obstacles étaient vaincus, au milieu d'une cour où les plus belles femmes ne manqueraient pas de prodiguer leurs faveurs à un prince puissant, jeune et beau. Un amour qui se dénoue, se dit-elle, ne se relie jamais; tandis que l'on rattache plus fortement et de plus près un amour qui se brise.

La troisième considération, c'est qu'avant tout elle devait faire en sorte que le duc et madame Royale crussent à un amour vrai et désintéressé, à une faiblesse du cœur et non à un calcul de l'esprit.

La décision de la jeune ambitieuse fut prise résolûment.

Un matin, après la messe, elle demanda à la régente de vouloir bien l'écouter pendant quelques instants.

La princesse la fit passer dans son cabinet.

— Parlez, mademoiselle, dit la princesse.

Son aspect était sévère, car elle pressentait quelque faute; les mœurs de madame Royale étaient rigoureuses; elle avait peu d'indulgence pour des faiblesses qu'elle ignora toute sa vie.

Mademoiselle de Cumiana se jeta à ses pieds en sanglotant :

— Madame, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi !

— Que j'aie pitié de vous! et à quel propos? demanda la régente.

— Madame, madame, je viens vous avouer une grande faute.

— Une faute, à moi, mademoiselle? Je ne suis pas votre confesseur.

Le début n'était pas encourageant; mais mademoiselle de Cumiana ne reculait pas devant un parti pris. Elle continua, pleurant toujours :

— Madame, vous êtes la mère de tous vos sujets ; au nom du ciel, protégez-moi! sauvez-moi!

— Vous sauver! et de quoi?

— De moi-même, madame, et du prince votre fils.

— Ah! s'écria madame Royale, n'est-il pas déjà trop tard?

Ici, l'humiliation de la pauvre créature redoubla; elle baissa les yeux davantage, joignit les mains en suppliant, et reprit au milieu de ses larmes:

— Sans doute, madame, il est trop tard pour sauver ma vertu ; mais il n'est pas trop tard pour sauver ma réputation, l'honneur d'un des plus vieux noms de l'Italie, et aussi peut-être le repos du prince Amédée. Je vous en conjure, ne me repoussez pas!

Et, tout de suite, elle raconta à sa maîtresse les progrès et les désastres de cet amour, l'embarras où elle se trouvait, le désespoir dont son cœur était atteint, et les suites terribles qu'il pouvait avoir.

— Madame, lui dit-elle, jugez-moi comme vous voudrez; mais je n'abandonnerai point mon enfant. Si on ne lui trouve un père, je proclamerai à la face de toute l'Europe quel est le père véritable. Je ne crain-

drai point l'éclat pour consacrer à ce triste fruit de mon crime les soins que je lui dois. M. le duc de Savoie est un prince loyal, un gentilhomme sans reproche ; il a parlé de reconnaître cet enfant, et de donner à sa cour un rang inattaquable à la mère. Les exemples ne lui manqueront pas, et en France notamment.

— Que me demandez-vous donc alors, mademoiselle, puisque votre sort est décidé, dit madame Royale, puisque mon fils l'a réglé d'avance? Vous l'avez détourné d'un mariage objet de tous mes vœux; vous l'avez rendu rebelle et désobéissant envers moi ; vous avez, enfin, essayé votre pouvoir sur lui. Que voulez-vous de plus?

— Ce que je veux, madame, ce que je demande, c'est justement qu'il rentre dans cette obéissance dont il n'aurait jamais dû sortir; c'est qu'il abjure cette rébellion dont vous m'accusez à tort. Ce que je demande, madame, c'est un mari qui me sépare à jamais de lui, qui couvre ma faute de son nom, et qui rende à mon enfant le père que je lui ai ôté. Excusez-moi donc, madame, par respect pour vous-même, par tendresse pour mon père et pour moi, et par amour

pour le pays dont monseigneur est le seul espoir?...

La supplique était étrange, et peu de filles, malgré les exemples donnés par la cour de France, en eussent été capables. Il y avait là-dedans un mélange de grandeur et d'ambition, de hauteur et de bassesse, d'impudence et de vergogne qui peignait tout le caractère de la marquise. Le plus fort était fait, elle s'enhardit et continua.

— Je ne me dissimule pas qu'à vos yeux peut-être mon projet lui-même est une faute de plus. En effet, tromper un honnête homme, c'est plus qu'une faute, c'est un crime ; et pourtant il faut qu'il soit trompé! Je ne voudrais pas, pour mon compte, toucher du pied un homme capable d'épouser la maîtresse du prince en sachant la vérité; mais cette faute, mais ce crime, madame, ce sera le dernier de ma vie. Je vous le jure, du moment que j'aurai promis au pied des autels de consacrer mon existence au bonheur de cet homme, je serai toute à lui, toute à mon enfant; j'oublierai jusqu'à mon amant ; je réparerai, à force de vertu, les erreurs que je déplore et auxquelles une faiblesse coupable m'a entraînée. Oh! madame, croyez-moi, le sacri-

fice sera assez grand pour qu'on n'ait rien à me demander de plus. Je ne reverrai jamais le prince; la femme assez malheureuse pour porter à un autre le déshonneur du passé, doit laisser au seuil du logis nuptial le passé tout entier, et répondre de l'avenir sur l'honneur dont elle se charge. Ah! croyez-moi, madame! daignez me croire, je ne suis point méprisable et ne suis point pervertie! Je fus égarée, sans doute; mais je reviens, mais je demande à genoux votre pardon, mais je vous rends votre fils, mais je le fais libre au prix de ma liberté et de mon bonheur. Cela vaut bien que vous me pardonniez; pardonnez-moi donc, madame, pardonnez-moi!

Madame Royale, en écoutant sa fille d'honneur, ne put se défendre d'un mouvement de pitié et même d'admiration. Visiblement, la franchise était entière et le repentir profond. Elle releva la jeune fille, la fit asseoir, chercha à la consoler, et lui dit enfin qu'elle se chargeait de tout vis-à-vis du duc et de M. de Cumiana, mais qu'il fallait rompre dès ce jour avec le duc et ne plus le revoir que dans les occasions indispensables, ne pas même lui annoncer la résolution qu'elle venait

de prendre, et laisser madame de Savoie maîtresse de tout régler selon son bon plaisir.

— Mais, madame, s'écria la pauvre enfant, il m'accusera!

— Tant mieux!... S'il vous croit coupable, il vous oubliera plus vite.

— Ah! madame, que je commence bien à expier ma faiblesse!... Je vous obéirai.

— J'aurai choisi, désigné, d'ici à demain, l'époux que je vous destine, continua madame Royale. Songez-y, mademoiselle, je deviens complice de votre fourberie, je m'associe à votre fraude; c'est à vous de nous justifier toutes les deux.

— Ne craignez rien, madame, je n'ai qu'une parole, et Votre Altesse peut compter sur moi!...

Le même soir, madame Royale fit venir chez elle son premier écuyer, M. le comte de Saint-Sébastien, honnête homme, assez brusque et un peu rogue, quoique connu pour son bon cœur et sa loyauté; elle l'avait choisi en conséquence, n'étant pas de ceux qui tergiversent avec l'honneur et qui acceptent des tempéraments. Elle lui vanta mademoiselle de Cumiana; elle lui parla de

sa famille, de sa fortune, de sa beauté, même de sa vertu... Les princes et les gens de cour ne doutent de rien !

M. de Saint-Sébastien écouta avec sa gravité accoutumée ce que lui disait la duchesse.

Il ne lui fit aucune objection. Lorsqu'elle eut fini, il se tourna vers elle et lui demanda si elle lui faisait l'honneur de lui proposer la main de mademoiselle de Cumiana.

— Oui, monsieur, et je crois vous faire à la fois un grand honneur et un grand plaisir.

— M. le comte de Cumiana a-t-il consenti à cette alliance?

Madame Royale se redressa de toute sa hauteur.

— Je vous dis, monsieur, que je désire ce mariage : je ne sais si cela vous suffit, à vous; mais, à coup sûr, cela suffira au comte de Cumiana.

Et ces paroles furent plutôt jetées comme un ordre que prononcées comme une explication.

M. de Saint-Sébastien s'inclina avec ce sang-froid magnifique d'un homme sûr de lui-même et dont la vie est sans reproche.

— Le jour où j'épouserai mademoiselle de Cumiana,

dit-il, j'aurai le regret d'offrir à Votre Altesse la démission de ma charge.

— Et pourquoi cela, monsieur? demanda la duchesse tremblant qu'il n'eût un soupçon.

— Parce que la comtesse de Saint-Sébastien, jeune et belle, mariée par ordre de Votre Altesse, et non du choix de son cœur, aimera peut-être son mari par hasard, si elle ne voit point les muguets de votre cour; mais si, par hasard aussi, elle ne l'aimait point, et qu'elle en aimât un autre, vous le savez, madame, dans notre race on n'endurerait point le train d'aujourd'hui... Il vaut donc mieux nous retirer, ma femme et moi, en quelqu'un de nos châteaux, jusqu'à ce que l'on m'aime assez pour que je ne craigne plus...

Le comte de Saint-Sébastien allait au-devant des désirs de madame Royale.

— Vous avez raison, monsieur, dit-elle, et vous êtes libre.

En quelques heures, tout fut convenu : le comte de Cumiana ne fit aucune objection, mademoiselle sa fille encore moins.

Le lendemain, le duc de Savoie, à son réveil, appri

tout par madame Royale; elle vint le trouver chez lui, et eut bien de la peine à le soumettre. Il fallut lui montrer l'immense intérêt qu'il avait à ne point marcher sur les traces de Louis XIV, et à ne pas recommencer mademoiselle de Mancini; tous ces amours-là finissent par des débats humiliants, des ruptures, des avenirs détruits ou fort compromis du moins, et enfin le malheur d'une jeune princesse venant, naïve et inconnue, régner sur tous ces débris.

Le prince se laissa vaincre par l'habileté de sa mère, par dépit peut-être aussi; pourtant, ce commerce rompu laissa dans son cœur une trace ineffaçable, cette trace qui demeure après les sentiments coupés dans leur fraîcheur, que rien n'a usés, que le dégoût et la satiété n'ont point touchés de leurs ailes noires. Ils sont toujours prêts à se rallumer; l'étincelle est là, il ne faut qu'un regard pour la faire jaillir.

Huit jours après, le mariage eut lieu. Le soir, la mariée fut présentée à Leurs Altesses selon le cérémonial. Le lendemain, les époux partirent pour leurs terres, où ils restèrent jusqu'à la mort de M. de Saint-Sébastien, arrivée en 1703 Il ne se crut jamais assez

aimé, sans doute, pour se hasarder à revenir à la cour.

L'enfant mourut en venant au monde. La conduite de la comtesse fut irréprochable; elle garda une dignité et une sagesse au-dessus de tout éloge.

Nul ne se souvint d'elle, que celui qui ne devait plus l'oublier.

Cette anecdote et ces particularités sur madame de Saint-Sébastien sont peu connues. Elle m'ont été confiées par Petechia, qui ne savait rien me taire, et qui, cependant, était si discret pour les autres.

Quant à Victor-Amédée, jamais une seule fois il n'a prononcé devant moi le nom de madame de Saint-Sébastien.

IX

Voilà où en était la cour de Savoie lorsque j'y arrivai, sauf quelques détails qui trouveront leur place en temps et lieu. Maintenant, revenons à moi et à mon état chez ma belle-mère, à ce qui m'arriva et à mes étonnements successifs. Cela ne ressemblait guère à l'hôtel de Luynes !

J'en étais restée à ma présentation ; elle fit son effet ordinaire. Une étrangère est toujours fort examinée, fort critiquée et surtout fort interrogée; je m'en tirai de mon mieux; par bonheur, tout le monde parlait français. Mon beau point de Venise fut très-admiré, ainsi que mes pierreries. Madame Royale m'accueillit à merveille; elle me fit nombre de questions sur la cour de France, questions auxquelles je ne répondis guère, ne sachant de la cour que ce que l'on en disait par hasard devant mes sœurs et moi, lorsque nous descendions au salon; ce qui nous était rarement permis.

La cour était grave, cérémonieuse, compassée. Je n'y retrouvais point l'esprit et l'aisance de notre cour française. Madame Royale donnait cette impulsion par le sérieux de ses manières; elle était fort pieuse, et, comme de raison, ses courtisans s'efforçaient de l'être plus qu'elle. Il va sans dire que ma belle-mère renchérissait sur le tout.

Madame Royale, de souche savoyarde, était devenue tout à fait Italienne; elle ne regrettait point Paris, ou si elle l'avait regretté ou le regrettait encore, elle n'en

laissait rien paraître. Elle ne m'intimida pas; mais M. de Savoie m'intimida fort et me déplut même passablement. Il me regarda de ses yeux fixes pendant que la régente me parlait, puis m'adressa à son tour quelques mots, et, comme je m'en allais, j'entendis qu'il disait assez haut à M. de Santina, un des officiers de sa maison :

— Oh! ce pauvre comte de Verrue! Qui donc a eu la sottise de le marier à cette petite fille?

Ce mot de *petite fille* m'humilia au point que j'en pleurai de rage derrière mon éventail.

— Eh! eh! fit l'abbé de la Scaglia, qui avait aussi entendu le mot, petite fille pourra grandir; on oublie qu'elle a dans les veines du sang des d'Albert, des Chevreuse et des Longueville.

L'abbé de la Scaglia ressentait déjà les premiers feux de cet amour fatal dont il me poursuivit plus tard avec tant d'acharnement. Je ne l'aimais pas; et la réflexion, au lieu de me calmer, augmenta mon dépit.

Mystères du cœur! rien ne plaît d'une bouche détestée; tout est adorable sur des lèvres aimées!

Non loin de Turin est une petite ville appelée Chivas.

Le nom de cette petite ville reviendra dans ces Mémoires, à propos d'événements sombres et terribles que nous avons déjà fait pressentir au commencement de ce livre, et dont quelques membres de la famille Mariani furent les héros ou les victimes.

Mais il ne s'agit pas encore de ce drame sanglant. Il s'agit d'un de ces petits événements que fit surgir autour de nous, pour arriver à un but inique, l'abbé de la Scaglia, le séide intéressé de ma belle-mère.

Un couvent de capucins s'élève au milieu de la ville. Les religieux qui l'habitent ont fait vœu de pauvreté; ce qui n'a pas empêché les ducs de Savoie et un grand nombre de seigneurs d'enrichir la maison de ces moines de nombreuses offrandes. Ces capucins vivent dans le luxe et dans l'abondance. Néanmoins le peuple croit à leur pauvreté; car, tous les matins, un frère quêteur, un certain Luigi, homme intelligent, astucieux, énergique, en sort en habits sordides, la besace sur le dos, pour implorer largesse auprès des fidèles. Ce système de quêtes est souvent une occasion d'intrigues de diverses natures, et il entretient en même temps le dévouement et la piété des fidèles.

Ce Luigi est un cadet d'une des bonnes familles du Piémont. Une ambition déçue le jeta dans les ordres. Il exerçait alors, dans des menées d'alcôve et de boudoir, l'intelligence inquiète et remuante dont le sort l'avait doué.

Je ne sais dans quelle circonstance il avait connu l'abbé de la Scaglia. Toujours est-il qu'ils étaient liés assez intimement. Ces deux hommes étaient bien faits pour se comprendre.

J'étais arrivée à Turin depuis peu de temps. Il s'agissait de donner un directeur à ma conscience, et l'abbé de la Scaglia voulut se charger du soin de choisir mon confesseur.

C'est là une chose fort délicate, et, à cette époque, en Piémont, un confesseur prenait aisément influence sur le cœur d'une jeune femme.

On sait que j'avais à peine quatorze ans. L'abbé craignait mon inexpérience, et il ne voulait pas livrer mon esprit à une influence absolue qui eût complétement exclu la sienne.

Il menait ma belle-mère, il voulait aussi mener mon directeur.

Cet homme avait son dessein.

Il se fit conduire au couvent de Chivas et demanda à parler au frère quêteur. Il se nomma et fut sur-le-champ introduit avec grande déférence.

La cellule de frère Luigi était d'un aspect étrange. C'était une sorte de laboratoire tout meublé de cornues et de fioles bizarres. Luigi était soupçonné de se livrer au grand œuvre. Je doute qu'il eût jamais fait de l'or. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fabriquait une foule de liqueurs merveilleuses ou terribles. Ces spécifiques rendaient la santé, la beauté (au moins le disait-on), prolongeaient la jeunesse, la vie, amenaient à volonté le sommeil, une mort lente ou foudroyante.

Je ne sais plus quels simples traitait Luigi pour en extraire la précieuse essence lorsqu'entra l'abbé de la Scaglia.

Le moine, généralement hautain, assouplit son orgueil et devint même obséquieux avec l'oncle de mon mari.

— Vous ici, monsieur l'abbé?

— Cela t'étonne?

— Oui ; car il faut, pour que vous veniez dans cette pauvre cellule, ou que j'aie besoin de vous, ou...

— Que j'aie moi-même besoin de toi.

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, j'ai besoin de toi.

— Ah! dit Luigi avec un sourire imperceptible.

— Tu sais que je t'ai sauvé la vie.

— Oui, j'étais jeune, j'avais des passions... des passions que je ne savais pas contenir! j'aimais une femme; elle m avait trompé, je la tuai.

— Et, grâce à moi, au lieu d'un crime, on constata un suicide.

— Oui; je vous dois la vie, l'honneur! Plus tard, j'aimai encore; c'était une grande dame. J'étais trop mince gentilhomme. Elle a épousé un grand seigneur. J'ai voulu me tuer. J'ai réfléchi, et j'ai embrassé une mort apparente, et une vie certaine.

Et le moine eut un singulier éclair dans le regard en disant ces deux derniers mots.

— Oui, oui, Luigi; entrer dans les ordres, ils appellent ça mourir au monde, les imbéciles! Ils ne savent pas qu'à l'abri de la robe de capucin, on a tous les plaisirs du monde au sein de la plus grande sécurité et de la plus profonde quiétude.

— Peut-être!... fit le moine avec une expression douteuse. Mais que puis-je pour vous?

— Trois choses.

— La première?

— Parmi ces liqueurs mystérieuses que tu sais composer, pourrais-tu m'en donner une qui enlaidît en quelques jours le plus beau visage?

Le capucin sourit.

— Vous hantez la cour, monsieur l'abbé? lui demanda-il.

— Ma famille y occupe les premières charges.

— Eh bien, un jour de fête, regardez bien tous ces beaux visages sur lesquels brillent la jeunesse, l'élégance, la pureté des lignes, la blancheur éblouissante d'une peau satinée, l'esprit, la coquetterie de la femme qui se sent belle et adorée, et dites-vous : « Le moine Luigi pourrait répandre sur tous ces traits la laideur la plus repoussante. »

La Scaglia fit un mouvement

— Oh! ne craignez rien! Ici, dans ces flacons de cristal habitent toutes les horreurs que l'enfer peut distiller. La fatalité a versé dans mon cœur un poison

qui n'a pas d'antidote; je suis, moi, aussi fort que la fatalité, et j'ai là, sous ce froc qui m'ouvre toutes les portes, des poisons pour l'âme, et dans ces plantes que je distille, dans ces sucs minéraux ou animaux que je prépare, des poisons pour le corps contre lesquels la science vulgaire ne connaît pas de remèdes.

La Scaglia fut presque effrayé de l'expression énergique et fourbe dont Luigi prononça ces paroles. Il demeura un instant interdit.

Luigi prit ce silence pour de l'incrédulité.

— Vous doutez? fit-il avec un sourire amer. Eh bien, écoutez-moi; écoutez cette histoire. Elle est la mienne; vous savez assez d'événements de ma vie pour que je ne vous cache pas ceux que vous ignorez.

— Je t'écoute, fit l'abbé de la Scaglia, qu'intéressaient toujours les intrigues ténébreuses, toi, l'homme des sourdes menées.

Voici cette histoire, que je raconte moi-même : elle était alors secrète; un procès scandaleux la révéla plus tard.

Luigi fut sans doute plus concis que je ne le serai moi-même; mais je me laisse aller un peu complaisam-

ment au détail de tous mes souvenirs; j'écris des mémoires et non un précis historique.

Peut-être aussi raconté-je un peu sans ordre; mais que l'on considère que je glane çà et là dans le vaste champ de mon passé.

X

Le jour commençait à poindre et quatre heures sonnaient au couvent des capucins de Chivas au moment où un frère quêteur, la besace sur l'épaule, sortait de ce monastère.

— Vous vous mettez en route de bonne heure, frère Luigi? lui dit en bâillant le portier qui venait de lui livrer passage.

— Il le faut bien, Pietro; la charité chrétienne se refroidit de plus en plus, et ce ne sera pas trop de douze heures pour recueillir une provende suffisante. Le temps est passé où l'on eût récolté en une matinée la charge d'une mule, et je m'estimerai heureux si ma besace est à moitié pleine avant la fin du jour.

— Et Dieu sait pourtant que ce n'est pas la parole qui vous manque; vous avez de l'éloquence à l'usage de tous, petits et grands... Sainte Vierge! comme ça vous réussissait autrefois! Il n'y avait pas à six milles à la ronde une ménagère qui ne mît chaque jour quelque chose de côté à votre intention, et l'eau me vient encore à la bouche au souvenir de toutes ces bonnes provisions qne vous récoltiez en quelques heures... Ce c'est pas en ce temps-là que frère Luigi serait rentré sans graisser le marteau de la porte!

— Bavard! quelle antienne me viens-tu chanter après matines?

— Ah! frère, c'est que j'ai la mémoire du cœur!

— Tu veux dire de l'estomac...

— Aussi comme je vous étais dévoué!...

Le religieux se retourna et fit deux pas vers le frère portier.

— Pietro, lui dit-il à demi-voix, garde-moi ce dévouement, et peut-être nous reviendra-t-il quelques-uns de ces beaux jours... Sois discret surtout.

— Muet comme une tombe.

— Et toujours à mes ordres?

— Toujours, frère Luigi... Pour vous, le pied sur la règle et les clefs à la main.

— A ce soir donc.

Et le frère quêteur s'éloigna d'un pas agile; car, bien qu'il eût atteint la cinquantaine, il semblait être encore dans toute la force de l'âge. Ce religieux avait à peine perdu de vue les murs du couvent lorsqu'il aperçut, à une centaine de pas devant lui, un homme de haute taille s'avançant rapidement ; sa main droite était armée d'un lourd bâton; de la main gauche, il tenait un mouchoir avec lequel il essuyait fréquemment son visage, ruisselant de sueur.

— Ah! se dit le moine, je l'avais deviné : c'est Bernardo Gavazza. Cela est tout simple : le comte de Mariani s'étant résigné à vivre seul à Turin, Bernardo est naturellement devenu le maître à la villa Santoni. Malheureusement pour lui, il a compté sans moi, et il s'est cru assez fort pour mépriser mes avis. Il faut pourtant un dénoûment à ce long mystère d'iniquité, et je crois que nous y touchons.

Puis, élevant la voix et s'adressant au voyageur arrivé près de lui, le frère quêteur reprit :

— Te voici en chemin de bonne heure, ami Bernardo!

— Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Vous y êtes bien, vous, mon révérend père, sans que personne songe à s'en étonner.

— Moi, c'est tout naturel : le couvent est sans pain, et il y a longtemps que Dieu n'envoie plus la manne à ses enfants en guise de rosée. Je sors donc du monastère, asile que m'accorde le Seigneur, tandis que tu as tout l'air de venir de la villa Santoni, dont le comte Mariani t'a chassé depuis plus de dix mois, et où je t'avais défendu de reparaître... Tu en viens, avoue-le!

— Vous êtes bien curieux, ce matin, mon révérend, répliqua Bernardo en fronçant le sourcil, tandis que ses doigts se crispaient sur le court bâton dont il était armé.

— Que veux-tu, mon cher fils! on ne change pas d'habitude à mon âge, et j'ai celle de deviner ce qu'on ne veut pas me dire.

— Prenez garde, père; il y a des cas où cela pourrait vous porter malheur.

— Enfant! dit le religieux en se redressant fièrement, Dieu te garde de vouloir lutter contre moi;

accepte et suis plutôt le sage conseil que je te donne de ne plus reparaître à la villa Santoni, d'où tu viens et où tu as passé la nuit, j'en suis sûr.

A ces mots, un nuage passa sur le front de Bernardo, sous leurs sourcils noirs ses yeux lancèrent des éclairs, et le bâton dont il était armé siffla dans l'air ; mais déjà le religieux s'était mis en défense : d'une main, garantie par la besace qu'il portait, il para le coup qui lui était destiné, en même temps que, de l'autre main, il saisissait son adversaire à la gorge et le renversait à ses pieds.

— Je pourrais te tuer, misérable! dit-il en sortant un long couteau de dessous sa robe ; je le devrais même...

Bernardo était éperdu, haletant ; la mort lui apparaissait dans son horreur : il n'avait que vingt-cinq ans.

— Grâce! grâce! murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Eh bien, oui, je te ferai grâce, mais à condition que tu répondras sincèrement à toutes les questions que je vais t'adresser.

—Revérend père, je vous ferai ma confession générale.

— Ce serait trop long, et le grand chemin est bien peu commode pour une telle opération. Lève-toi, as-

seyons-nous sur le revers de ce fossé, et réponds nettement à mes questions; je ne t'en demande pas davantage.

Le moine, à ces mots, tendit la main au jeune homme, qui se releva lestement, et tous deux allèrent s'asseoir au lieu indiqué par le terrible frère quêteur.

— D'abord, dit ce dernier, qui tenait toujours à la main son long couteau, il me paraît évident qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire à la villa Santoni.

— Révérend père, il ne s'y est passé qu'une chose fort ordinaire et toute naturelle : madame la comtesse Mariani y a donné le jour à un enfant du sexe masculin.

— Dont tu es le père?

— Oh! mon révérend, quelle énormité!

— Tu vas voir, au contraire, que cela est excessivement simple. Il y a deux ans, M. le comte Carlo Mariani épousa Angela, fille du marquis Spenzzo, lequel mourut peu de mois après. De cette union naquit un fils qui a aujourd'hui un peu plus d'un an... Tu n'étais alors qu'un simple gardeur de bestiaux au service de la famille Spenzzo...

— Tout cela est vrai, *mio padre :* je gardais les bestiaux; mais j'étais capable de mieux faire, et je l'ai prouvé.

— Un peu mieux et beaucoup plus mal, Bernardo! Ne nous pressons pas : le soleil se montre à peine à l'horizon, écoute donc et sois patient, je le veux! Angela Spenzzo, à seize ans, était vive, ardente, passionnée pour le plaisir. Son père était presque mourant, et ne pouvait la conduire dans le monde. Dès lors, les aspirations de la jeune fille se modifièrent; au lieu d'élever ses regards, elle les abaissa, et ils tombèrent sur toi...

— Oh! *padre! padre!*

—Dès lors tu cessas d'être gardeur de bestiaux : on t'enseigna à lire, à écrire, et tu devins l'homme de confiance de Santoni.

— C'est vrai, révérend père; mais où est le mal?

— Nous allons y arriver, mon fils. Sur ces entrefaites, le comte Mariani demanda la main d'Angela, l'obtint, et, comme je viens de le dire, un enfant naquit à la fin de la première année de cette union; mais, depuis longtemps déjà, la bonne intelligence avait cessé d'exister entre les époux; le comte était parti pour un long

voyage, et il y a aujourd'hui même sept mois qu'il reparut à la villa Santoni, qu'il quitta de nouveau trois jours après, pour aller vivre à Turin, où il est encore en ce moment... Tout cela est-il exact, Bernardo?

— Hélas! révérend père...

— Oui, tout cela est vrai; mais tout cela doit cesser d'être ; il faut que l'enfant adultère disparaisse.

— Oh! oh!...

— Il le faut, Bernardo; tout sera fini ainsi, et peut-être alors la paix, le bonheur intérieur renaîtront-ils dans cette famille.

— Oh! père! mais c'est un enfant plein de vie, de vigueur et de santé...

— C'est l'enfant du crime, Bernardo, et Dieu l'avait condamné avant qu'il fût né; c'est mon dernier mot. Et puis, qu'est-ce que la vie d'un enfant qui vient de naître, qui ne s'appartient pas?... — Je te donnerai ce soir ce qu'il faut pour qu'il n'en soit plus question; tu te présenteras à la porte du couvent, et tu y viendras, n'est-ce pas?

— Il faut bien que j'obéisse à mon maître absolu.

— Et tu disparaîtras de la villa Santoni pour n'y jamais revenir?

A ces dernières paroles, Bernardo bondit comme un tigre ; mais le frère quêteur se trouva debout en même temps que lui.

— Je le veux et il faut que cela soit, reprit-il en brandissant son couteau.

— Cela sera donc, répondit Bernardo en laissant tomber sa tête sur sa poitrine en homme découragé; mais il n'en faut pas moins que je me rende maintenant à Chivas, ne fût-ce que pour détourner les soupçons.

— Va donc; je ne te retiens plus.

— Ah! révérend père, je sais bien que je vous appartiens; depuis un quart d'heure, je ne me sens plus que l'ombre de moi-même.

— C'est ainsi que tu dois être, Bernardo; reste dans cette condition, si tu veux vivre.

A ces mots, le frère quêteur se leva : d'un geste, il indiqua à Bernardo la route conduisant à Chivas, et lui-même se dirigea en même temps vers la villa Santoni.

Quel sentiment, quel intérêt guidait Luigi dans cette affaire? Pourquoi entrait-il avec tant d'énergie et de passion dans la destinée de Bernardo et des Santoni? C'est ce que les événements vont nous apprendre.

Le calme le plus profond régnait à Santoni lorsque le frère quêteur y arriva; on lui dit tout d'abord que madame la comtesse Mariani était trop gravement indisposée pour pouvoir le recevoir comme elle en avait l'habitude.

— Bien, bien, fit-il en écartant de la main le valet qui lui parlait; c'est la marquise Spenzzo que je veux voir, et vous savez bien qu'il n'est besoin ni de m'annoncer, ni de me montrer le chemin.

En parlant ainsi, il s'élança dans l'escalier, et, moins d'une minute après, il entrait chez la marquise de Spenzzo, mère de la comtesse Mariani, si gravement indisposée en ce moment.

— Quelle peur vous m'avez faite! s'écria la douairière en le voyant entrer; c'est affreux de prendre les gens d'assaut.

— Eh! ma chère Paola, n'êtes-vous pas habituée à me voir apparaître ainsi dans toutes les circonstances graves?

— Je ne sais trop... Mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui, madame, est jour solennel; car c'est l'anniversaire de celui où, à la face du ciel et sous

l'invocation de Dieu, vous vous êtes donnée à moi, comme je me donnais à vous... Pour vous, c'est un souvenir confus, peut-être; mais il n'a pas vieilli dans ma mémoire.

— Ah! Luigi, que vous êtes cruel de me tenir ce langage en un pareil moment!

— Mais ce langage, Paola, est celui de ma vie entière; vie d'abnégation et de dévouement. Faut-il une fois encore préciser les choses?... Il y a vingt ans, j'eus le bonheur ou le malheur de vous rencontrer dans le palais du doge de Venise: vous étiez la fille d'un grand seigneur, et je n'étais qu'un simple attaché d'ambassade; l'amour nous fit franchir la distance qui nous séparait, vous fûtes à moi; mais, malédiction! deux mois plus tard, pour obéir à votre père, vous épousiez le marquis de Spenzzo... Oh! ce fut pour moi un horrible supplice!... Mais tout n'était pas dit entre nous. Vous portiez en vos entrailles un fruit de notre amour, et, en l'absence de votre mari, chargé d'une importante mission diplomatique, j'étais seul près de vous lorsque vous mîtes au monde votre Angela.

— Oh! grâce, grâce! Luigi, cela est affreux

— Pour vous, madame, il en est ainsi, je le crois; quant à moi, c'est le seul souvenir qui me fasse maintenant tenir à la vie... Vous étiez là, faible mai souriante; les premiers vagissements de l'enfant venaient de se faire entendre lorsqu'une pensée étrange me traversa le cerveau, à moi qui vous assistais secrètement : sans hésiter, je tirai de dessous mes vêtements ce cachet portant les armes de la famille dont je suis le dernier rejeton; je le suspendis sur la flamme d'une bougie, et, lorsqu'il fut incandescent, je l'appliquai au-dessous du sein droit de notre enfant.

— Vous avez fait cela!...

— Je l'ai fait, madame, en prévision de ce qui arrive aujourd'hui; à quoi serviraient, en effet, mes conseils et mes prières s'ils n'avaient pas cet appui?

— Luigi, je vous en conjure, ne soyez pas impitoyable!

— Eh! madame, ne sentez-vous pas que le bonheur de notre enfant est ma pensée la plus chère? Serais-je ici, s'il en était autrement?

— Soyez-nous donc en aide, mon bon Luigi; car je vois que vous savez toute la vérité.

— Je redeviens donc votre *bon Luigi?*

— Ah! Luigi, pouvez-vous croire que vous ayez jamais cessé de m'être cher? N'existe-t-il pas entre nous un de ces liens que rien ne saurait rompre, pas même la mort?... Oui, Angela est coupable, bien coupable... mais est-ce moi, est-ce nous qui aurons le courage de la condamner?

La voix suppliante de cette femme qu'il avait tant aimée fit sur le frère quêteur un effet puissant.

— Calmez-vous, Paola, dit-il à la marquise en lui prenant les mains et les serrant tendrement; je la sauverai... L'enfant n'est pas né à terme; donc...

— C'est une erreur, Luigi...

— Il faut que cela soit vrai.

— Mon ami, vous me faites peur.

— Ah! voilà bien les femmes! Vous m'avez vu, sans pâlir, vous sacrifier ma liberté, mon avenir, ma vie tout entière; et vous voilà saisie d'effroi à propos d'un fœtus qui n'a pas vu la lumière du jour et qui ne doit pas la voir, vous le comprenez sans doute.

Luigi prononça ces dernières paroles avec un ton d'autorité, que la marquise n'eut pas le courage

d'insister; elle attendait, tremblante, que le religieux fît son dernier mot sur le sort du malheureux enfant qui venait de naître et dont l'arrêt de mort était déjà prononcé; mais Luigi se tut, et ce fut après un long silence qu'il demanda si l'on avait écrit au comte Mariani pour lui annoncer l'accouchement d'Angela; la marquise lui ayant répondu qu'elle n'en avait pas encore eu le temps:

— Eh bien, répliqua-t-il, n'écrivez pas aujourd'hui; demain, votre lettre sera plus longue de quelques lignes, et vous n'aurez plus ensuite à vous occuper de cela.

— Resterez-vous ici jusqu'à demain afin de me guider complétement dans ces déplorables circonstances?

— Non, Paola; cela n'est pas nécessaire; mais un homme sur le dévouement duquel vous êtes habituée a compter passera la nuit dans cette demeure pour la dernière fois; puis il retournera dans votre domaine de Chivas, qu'il administre en maître, à ce qu'il paraît, à moins qu'il ne vous plaise de lui donner l'intendance de votre demeure princière, à Turin, jusqu'à ce que les circonstances permettent de le faire rentrer com-

plètement dans son obscurité primitive, dont vous l'avez si malencontreusement tiré.

— Oh! je comprends; c'est de Bernardo Gavazza que vous voulez parler... De grâce, Luigi, soyez plus indulgent pour cet homme qui nous est si dévoué; qui, j'en suis sûre, ferait, sans se plaindre, le sacrifice de sa vie pour nous servir. N'est-ce pas assez que le comte de Mariani, mon gendre, l'ait chassé d'ici en lui défendant d'y reparaître jamais?

— Défense dont Bernardo a tenu grand compte, n'est-ce pas?

— Non, il ne s'y est pas conformé : il savait qu'Angela souffrait; il savait qu'en certains cas nous ne pouvions compter que sur sa force, sa résolution, son dévouement, et il est revenu... Oh! ne vous pressez pas de nous condamner; vous ne savez pas ce que c'est que ce prétendu comte Carlo Mariani, qui s'est présenté à nous comme un gentilhomme et qui n'a jamais été qu'un manant du dernier ordre. N'a-t-il pas voulu tout d'abord nous imposer la vie bourgeoise de bas étage à laquelle il était habitué? C'était avec des chaussures toutes souillées du fumier de ses étables qu'il se pré-

sentait devant sa jeune femme et qu'il se mettait à table, il ne parlait que de labours, engrais, bœufs et moutons, et les fermiers de ses domaines étaient ses amis les plus intimes, pourvu qu'ils payassent régulièrement; car jamais son avarice sordide n'a laissé en lui de place pour la pitié. Aussi avec quelle joie nous avons découvert qu'il n'est pas gentilhomme; que le nom dont il se pare n'est que celui d'une terre achetée par son père, qu'on a vu pendant vingt ans trafiquer en plein vent sur le port de Gênes. Un procès suivit cette découverte : nous demandâmes à la justice d'annuler cette odieuse alliance, et une requête fut par nous présentée à notre saint-père le pape, qui, seul, peut rompre complétement les nœuds formés au pied de l'autel. Dédaignant de se défendre, Mariani partit tout à coup pour un long voyage; puis il revint il y a quelques mois; il eut l'audace de s'établir de nouveau dans cette villa, qui fait partie de la dot de ma fille, et il tenta de reconquérir les bonnes grâces d'Angela. N'y pouvant parvenir, il fit à la pauvre enfant les plus grossières menaces: Gavazza, qui l'entendit un jour, cédant à l'indignation qu'il éprouvait, osa lui dire que ses paroles étaient la meil-

leure preuve de l'absence de sang noble dans ses veines. Mariani le chassa; mais, moi qui étais indépendante, je le repris et lui confiai l'administration de mes biens à Chivas. Aujourd'hui, Mariani nous menace de revenir prendre possession de Santoni, qui est, dit-il, le centre de ses biens et de ceux de sa femme, qu'il entend administrer en personne... Jugez-nous maintenant, Luigi : pouvions-nous, dans des circonstances si graves, renoncer à l'appui d'un homme de cœur capable de nous défendre contre les violences matérielles dont nous étions ménacées?

— Je comprends tout cela, marquise; mais c'est justement parce que Mariani se montre menaçant qu'il importe d'avoir raison contre lui sur tous les points; c'est pour cela qu'après avoir passé encore la nuit prochaine à Santoni, Gavazza doit en partir pour n'y plus revenir... Il le faut, Paola, et il le fera sans que vous soyez obligée de l'en prier, je puis vous en donner l'assurance... Et maintenant, madame la marquise, Luigi disparaît; il n'y a plus ici qu'un pauvre frère quêteur qui vous supplie de faire garnir le mieux possible la besace qu'il porte en expiation de ses fautes.

— C'est déjà fait, cher frère, et j'espère que rien n'y manque; mais vous quittez-nous donc si promptement?

— A l'instant même, Paola, il faut au moins qu'avant de rentrer au monastère, je me montre dans quelque village voisin... Ces détails ne sont pas à négliger; vous le reconnaîtrez un jour.

En ce moment, un domestique apportait la besace lourdement chargée; le moine ne l'en mit pas moins lestement sur ses épaules, puis, étendant la main, il dit à voix basse des paroles de bénédiction, et il sortit.

XI

— Allons, Pietro, disait le révérend père Luigi en entrant chez le portier du couvent, je t'accorde la dîme sur tout cela; mais dépêche-toi de la lever; car le reste doit-être attendu avec impatience à l'office.

Pietro se mit à l'œuvre avec toute l'ardeur d'un chasseur qui saisit une proie longtemps attendue. Pourtant il ne tarda pas à se trouver quelque peu embarrassé.

— Cinq bouteilles de vin fin, se disait-il, comment prendre la dîme là-dessus?... Je n'ai pas le temps de faire des fractions; j'en pose une là, et je ne retiens rien sur les autres, par discrétion... Cinq jambons, trois chapons, deux lièvres; en tout six pièces : c'est une qui me revient; mais laquelle?... J'en prends une de chaque sorte, crainte d'erreur...

Il en était là de ce consciencieux partage, lorsqu'un coup de marteau retentit; Pietro s'empressa d'ouvrir la porte, non sans faire une assez laide grimace, et l'on vit paraître Bernardo Gavazza : il était pâle; ses regards, plus sombres que de coutume, semblaient annoncer une résolution pénible mais bien arrêtée.

— Me voici, dit-il d'une voix ferme et brève.

— Bien, répondit Luigi; cette exactitude est de bon augure... Allons, Pietro, que tout cela disparaisse; tu compteras plus régulièrement un autre jour.

— Comme il vous plaira, révérend père, répondit le portier en vidant lestement dans un coin la moitié du contenu de la besace.

Et, cette consciencieuse opération terminée, il s'empressa de porter le reste du contenu à l'office, tandis que

Luigi, suivi de Bernardo, se dirigeait vers l'infirmerie, où se trouvaient un grand nombre de médicaments confiés à ses connaissances scientifiques. Car Luigi était très-instruit : bien que la chimie fût encore dans l'enfance, il en possédait les éléments les plus importants, et il avait souvent obtenu des produits dont lui seul pouvait apprécier la valeur.

— Tiens, dit-il à Bernardo en prenant dans une armoire une petite fiole haute d'un travers de doigt, il ne faudra qu'une goutte de la liqueur que contient ce flacon posée sur les lèvres de l'enfant, pour que ce qui s'est fait hier se défasse aujourd'hui.

— Ah! père, fit Gavazza d'une voix navrée, vous ne lui pardonnez donc pas, à ce malheureux enfant?

— C'est impossible, Bernardo! Il faut, dans l'intérêt de tous, et plus particulièrement dans le tien, qu'il disparaisse le plus promptement possible. Ne sais-tu pas que le comte Mariani est sur ses gardes, et qu'il sait presque toute la vérité? Qu'arrivera-t-il, si nous ne tranchons dans le vif? La naissance de l'enfant est patente; on constatera qu'il est né viable, qu'il est venu à terme, c'est-à-dire moins de sept mois après le re-

tour de Mariani, qui, à l'époque de la conception, se trouvait à plus de huit cents lieues de l'Italie... Qu'opposerons-nous à toutes ces preuves?... Tu as fait le mal, Bernardo, à toi d'appliquer le remède; or, le remède, le voici; il n'y en a pas d'autre... C'est, j'en conviens, une extrémité devant laquelle reculerait un cœur faible; mais, j'en suis sûr, Gavazza, tu n'es pas un lâche.

Bernardo passa la main sur son front comme pour chasser une pensée importune.

— Non, dit-il après un instant de silence, je ne suis pas lâche; et puisqu'elle ne peut être sauvée qu'à ce prix...

— Tu la sauveras, n'est-ce pas?

— J'espère en avoir le courage.

— Prends donc cette fiole, et retiens ceci : c'est que, quoi qu'il puisse arriver par ta faute, tu seras dans la tombe avant qu'un cheveu ait pu tomber de la tête d'Angela.

— Père! vous l'aimez tant, qu'il est impossible que nous ne nous entendions pas; je vais donc vous obéir comme à elle-même; que Dieu me pardonne si je me trompe.

Luigi prit la petite fiole, et il s'éloigna; mais il mit un temps bien long à parcourir le chemin du couvent

à la villa. C'est qu'il marchait lentement, en donnant carrière à ses tristes pensées. Parfois il s'arrêtait et il sentait toute sa force de volonté se révolter contre le sacrifice qui lui était imposé; puis bientôt il lui semblait qu'un mur d'airain se dressait entre son cœur et sa raison, et la nécessité d'obéir à la fatalité se montrait plus impérieuse et plus implacable.

Il était tard lorsqu'il arriva à la villa Santori, non encore résolu, et pourtant se sentant au cœur toute la force et l'énergie nécessaires pour obéir à la fatalité lorsqu'elle se montrerait absolue et invincible. Minuit sonnait; mais l'heure ne pouvait être un obstacle à cet homme qui depuis longtemps avait les coudées franches dans l'habitation, dont les êtres lui étaient parfaitement connus. Le front pensif, les paupières mouillées de larmes brûlantes, il traversa silencieusement plusieurs pièces, et arriva bientôt dans une chambre où dormait une nourrice, près du berceau du nouveau-né. Là, il fut obligé de s'arrêter; ses genoux fléchissaient. Pourtant, après un temps d'arrêt, il parvint à se traîner jusqu'au berceau, et, à la pâle lueur d'une lampe qui brûlait sur un meuble voisin, il contempla avec une

effusion qui lui avait été inconnue jusque-là l'enfant profondément endormi; puis, tombant à genoux :

— Non, se dit-il les mains jointes et les yeux baignés de larmes, Dieu ne peut vouloir m'imposer un si horrible sacrifice... Tu vivras, pauvre enfant qui ne dois jamais connaître ton père...

Et, n'écoutant que la voix de son cœur, Bernardo quitta cette chambre où il était venu pour commettre un crime.

Toutefois, trois heures après, il revint. Ses bras étaient chargés d'un frêle fardeau qu'il déposa dans le berceau où reposait l'enfant d'Angela, son enfant.

Un instant après, il disparaissait, emportant un objet semblable à celui qu'il avait laissé.

Il gagna à travers champs une ferme située à deux lieues de la villa Santoni ; une femme l'attendait sur le seuil de la maison rustique; il lui remit son fardeau. lui compta de l'or, lui parla à voix basse.

Puis, se retournant :

— Je vous recommande le secret le plus absolu; votre enfant n'est pas mort; un spécifique miraculeux l'a sauvé cette nuit aux portes du trépas. Vous ne parlerez et vous ne direz la vérité que quand je vous préviendrai.

Et il partit.

Le lendemain, à la villa Santoni, on disait que le fils d'Angela était mort dans la nuit; et, en effet, le cadavre d'un enfant nouveau-né gisait dans son berceau.

En même temps que l'on constatait cette mort inattendue, un nouveau malheur frappait la famille Mariani. Le fils aîné du comte expirait subitement, emporté par un mal inconnu.

Le poison de Luigi n'était pas étranger à cette mort, et c'était Gavazza qui avait médité ce crime et l'avait furtivement accompli.

— Ah! père Luigi, avait murmuré Bernardo, tu m'as parlé que du mien; pourquoi l'autre te serait-il plus cher?

Mariani apprit donc presque en même temps la mort de son fils aîné et celle du pauvre enfant qui était né depuis son retour en Italie.

Le comte fut d'abord frappé de terreur; la mort semblait planer autour de lui; mais il ne tarda pas à secouer cette frayeur passagère.

— On veut m'intimider, se disait-il, on n'y réussira pas; de mon côté sont les bons procédés et le bon droit;

c'est à la justice de faire le reste, et elle n'y faillira pas. Dans huit jours, je serai à la villa Santoni ; et que les coupables tremblent! Je chercherai sans repos ces gens qui sont devenus mes ennemis, sans que je sache pourquoi. Il faudra bien que la lumière se fasse. Je n'ai rien à en redouter, moi qui n'ai cessé d'agir au grand jour. Ah! on me méprise et on me conteste ce titre de comte, bien qu'il ait été accordé à mon oncle, dont je suis l'unique héritier? Je serai toujours prêt à en faire bon marché; le père Mariani était marchand à Gênes, soit; je ne le conteste pas; mais c'était un homme de cœur et d'honneur, et les illustrations de la famille Spenzzo seraient impuissantes à faire pâlir un Mariani. J'irai à la villa Santoni, au milieu de ces crimes et de ces infamies, et nous verrons si l'honnêteté et le courage ne seront pas plus forts!

XII

La résolution de M. Mariani était trop sérieuse pour que rien pût l'empêcher de s'accomplir; il fit donc ses

dispositions, et partit de Turin pour aller s'établir définitivement à la villa Santoni, sans trop s'occuper des criailleries et des récriminations qui pourraient l'accueillir. Il se sentait, d'ailleurs, appuyé sur l'estime des gens du pays et des serviteurs qu'il devait employer; ses connaissances en agriculture, en administration rurale, lui avaient fait de nombreux amis parmi les petits propriétaires des environs de Santoni, lors du premier séjour qu'il avait fait dans cette habitation. On l'aimait, on l'estimait, non comme un seigneur, mais les uns comme un bon voisin, les autres comme un bon maître, parlant volontiers le patois des pauvres gens pour en être mieux compris, et ne faisant pas difficulté, aux heures de repos, de s'asseoir, en vrai patriarche, à la table de ses serviteurs.

Donc, M. Mariani savait comment il serait reçu par les gens du pays et les travailleurs de ses domaines; seulement, il était un peu moins tranquille sur la réception que lui feraient sa belle-mère et sa femme; mais ces deux dernières n'attendirent pas son arrivée: averties de son départ de Turin, elles quittèrent la villa Santoni et se retirèrent à Chivas, se plaçant ainsi sous

la protection de Bernardo Gavazza, devenu leur inten dant.

Dès lors la situation était nette; les positions diverses étaient bien tranchées; mais elles étaient malheureusement dominées par une question d'argent, la pire de toutes les questions qu'on puisse avoir à débattre en famille. La marquise de Spenzzo, bien qu'elle se fût dépouillée de la plus grande partie de ses biens en mariant sa fille au comte Mariani, était encore très-riche; mais les dépenses qu'elle faisait excédaient toujours ses revenus, de sorte que la gêne ne tarda pas à se faire sentir à Chivas, tandis que l'abondance régnait à Santoni, sous l'administration sage et éclairée de M. Mariani.

Bernardo Gavazza était au désespoir; c'était un homme adroit, intelligent, très-capable de faire rendre aux domaines dont il avait l'administration tout le revenu qu'on en pouvait espérer, et il le faisait; mais cela était insuffisant, et il fallait recourir aux emprunts

— Après tout, s'écria un jour Bernardo, alors que la marquise et sa fille se plaignaient amèrement de la situation de leurs finances, est-ce ma faute à moi si les trois quarts de vos revenus sont aux mains de ce

Mariani, que le diable confonde! Ce procès en nullité de mariage ne finira donc point?

— Le saint-père, répondit la marquise, a malheureusement renvoyé l'examen de l'affaire à la consulte d'État, qui ne l'examinera guère, selon l'usage, que dans une dizaine d'années; et comme les juges de Turin ont résolu d'attendre la décision de la cour de Rome...

— *Sangue mio!* il me faudra donc voir toujours votre bien grippé par ces mains de singe?... Oh! *corpo di Dio!* ce serait trop de souffrance; il faut que cela finisse; il suffirait pour cela d'une balle bénite, et ça n'est pas chose si rare...

— Silence, Bernardo! interrompit la marquise; votre zèle vous fait oublier le respect que vous nous devez.

— C'est vrai, madame la marquise, répliqua Gavazza, dont ces paroles n'avaient point calmé l'exaspération, je vous dois tant!... mais je lui dois aussi quelque chose, à lui, et, sur mon âme, il ne l'attendra pas longtemps!...

Il parlait encore lorsque parut le capucin Luigi, qui avait conservé l'habitude d'entrer sans se faire annoncer.

— Calmez-vous, Bernardo, dit-il sévèrement.

— Oh! révérend père, si vous saviez...

— Je sais tout ce qu'il faut que je sache, et je dis que mieux vaudrait un sage ennemi qu'un ami de votre trempe... Vous ne serez donc jamais sage?

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un regard tellement significatif, que Bernardo trembla.

— Est-on donc coupable pour aimer ses maîtres? demanda-t-il humblement.

— Il en peut être ainsi, Gavazza, et c'est le cas où vous vous trouvez en ce moment.

— Oh! révérend père, voulez-vous donc me chasser d'ici comme vous m'avez chassé de la villa Santoni?

— Je le devrais peut-être! s'écria le moine, dont le regard devint étincelant.

— Grâce pour lui, s'empressa de dire la marquise.

Puis, se penchant à l'oreille de Luigi, elle ajouta :

— C'est le seul défenseur que nous ayons ici; au nom de Dieu, ne nous l'ôtez pas!

Le regard du religieux s'éteignit aussitôt.

— N'oubliez donc jamais, dit-il avec abandon, que la colère est mauvaise conseillère, et rappelez-le sou-

vent à ce serviteur trop zélé... Et maintenant, maître Bernardo, j'espère que vous ne parlerez plus de balle bénite?

Gavazza ne répondit point; il avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et il semblait réfléchir profondément. Luigi devina aussitôt ce qui se passait en lui.

— Il veut tuer Mariani, se dit-il; c'est une idée fixe que les moyens ordinaires ne pourraient maintenant lui faire abandonner; et pourtant il faut qu'il y renonce.

C'est qu'en effet, il n'entrait pas dans les vues du religieux de perpétuer la haine entre les Spenzzo et les Mariani: tous ses vœux, au contraire, tendaient maintenant à une réconciliation complète; il se proposait, dès qu'elle aurait eu lieu, de solliciter du pape la résiliation de ses vœux, et de devenir, en épousant la marquise de Spenzzo, le chef de deux familles puissantes, honorées, chef d'autant plus absolu que son omnipotence serait appuyée sur des secrets terribles lui assurant une obéissance absolue. C'était une assez belle fin pour un pauvre attaché d'ambassade qu'un chagrin d'amour

avait poussé à se faire capucin; Luigi se berçait de ce rêve comme d'une revanche que lui devait la fortune et qui ne pouvait lui échapper.

Il supposait que Bernardo Gavazza devait en faire un semblable de son côté. Bernardo, en effet, possédait le cœur d'Angela; le comte Mariani mort, il devenait maître absolu à Santoni et à Chivas; car Gavazza aussi possédait un secret terrible.

On comprend aisément, d'après cela, que la balle bénite dont parlait Gavazza ne pût être du goût de Luigi; il fallait à tout prix qu'il mît Bernardo dans l'impossibilité d'exécuter sa funeste résolution la science qu'il avait acquise lui en fournit sur-le-champ le moyen.

Gavazza était descendu à l'office pour faire remplir la besace du capucin; celui-ci prit alors le bâton dont il était toujours armé et y pratiqua avec un instrument tranchant de nombreuses petites entailles de manière à soulever de petits éclats de bois et à hérisser de piquants toute la surface. Cela fait, le moine deposa son bâton dans un des coins de la salle où il avait demandé à demeurer seul un instant pour faire, disait-il, des priè-

res particulières, et il pénétra dans les appartements de la marquise de Speuzzo.

Il était là depuis un quart d'heure lorsque Bernardo, qui avait hâte de voir partir le capucin, lui rapporta sa besace toute rebondie par les provisions de bouche qui l'encombraient.

— Je vous remercie, mon fils; mais veuillez appeler pour qu'on m'apporte le bâton que j'ai laissé dans la pièce où j'ai lu mes prières.

— Je vais vous le chercher moi-même, dit vivement Bernardo, qui revint immédiatement remettre à Luigi ce qu'il avait demandé.

Le capucin prit brusquement, en tirant par un bout, son bâton des mains de Gavazza. Les petits éclats de bois firent alors leur office, et quelques-uns s'enfoncèrent dans les doigts de Bernardo.

— *Corpo di Baccho!* fit Gavazza avec un mouvement douloureux, il y a des épines à ce bâton; j'ai les doigts tout piqués.

— Je suis un maladroit, fit Luigi; veuillez m'excuser. Voyons votre main; si quelque écharde a pénétré dans l'épiderme, je m'en vais vous l'extraire.

— Oh! ce n'est rien.

— Montrez donc; il y a quelquefois du danger à laisser un corps étranger dans les chairs. Eh! tenez, continua Luigi en saisissant la main de Bernardo, la main vous saigne en plusieurs endroits. Je vais vous guérir en deux secondes.

En parlant ainsi, le moine sortit d'une de ses poches un étui de cristal, y prit une aiguille d'une extrême finesse et en fit pénétrer la pointe sous l'épiderme de la main de Gavazza.

— La voici, reprit-il en simulant l'extraction d'une écharde, qu'il feignit de jeter sur le parquet; il n'en fallait pas davantage pour vous débarrasser de cet hôte incommode.

Bernardo remercia le révérend père; mais, quelques instants après, il se sentit atteint d'un tel malaise, qu'il fut obligé de s'aller mettre au lit. Le lendemain, une fièvre terrible le dévorait; son visage était empourpré, et une éruption de pustules commençait à se produire sur toutes les parties de son corps... Le frère quêteur lui avait inoculé la petite vérole dans toute sa violence!

XIII

On était alors au milieu de l'été ; sous l'influence d'une température brûlante, la terrible maladie dont Gavazza était atteint se développa rapidement, et, malgré les soins qui lui étaient prodigués, le malheureux fut bientôt en danger de mort. C'était, comme on l'a vu, un homme hardi, résolu, capable de tout braver pour satisfaire sa vengeance et sa cupidité ; mais il avait néanmoins conservé des sentiments religieux qui se trouvèrent bientôt avivés par le danger qu'il courait ; Luigi, qui le voyait tous les jours, ne tarda pas à s'inquiéter de ses dispositions ; car il y avait entre lui et cet homme un secret dont la révélation pouvait avoir les conséquences les plus terribles, et déjà, à plusieurs reprises, le malade avait parlé de se confesser.

— Calmez-vous, Bernardo, lui disait le moine ; vous avez le temps de penser à cela.

Ces paroles, loin de rassurer Gavazza, doublaient sa terreur religieuse

— Cet homme, pensait-il, ne veut pas que je me confesse, parce qu'il craint que le prêtre ne veuille savoir d'où me venait le poison dont il m'a forcé de faire un si terrible usage. Tant pis pour lui, s'il en est ainsi; chacun, là-haut, doit répondre de ses œuvres, à moins d'en avoir obtenu le pardon, et je ne puis braver la damnation éternelle pour lui assurer l'impunité. Je ne parlerai plus de cela devant lui; car les moyens ne lui manqueraient pas pour me faire mourir sans confession.

De son côté, Luigi crut l'avoir suffisamment rassuré pour qu'il ne songeât plus à la mort; aussi fut-il à la fois frappé de surprise et d'effroi lorsque, le lendemain matin, au moment où il se disposait à entrer chez le malade, la femme qui gardait ce dernier le pria d'attendre un instant.

— Ce pauvre Bernardo achève de se confesser, ajouta cette femme; c'est un vrai martyr, et il mourra comme un saint...

— Il se confesse en ce moment? s'écria le moine, qui ne put complétement dissimuler son effroi.

— Mon Dieu, c'est moi qui, sur sa demande, lui ai

amené un des vicaires de la paroisse, un saint homme, soyez-en sûr, qui mieux qu'aucun autre le mettra sur le chemin du ciel...

Elle parlait encore, que déjà le moine, qui ne l'écoutait plus, avait ouvert la porte et s'était élancé vers le lit de Gavazza.

— Eh! mon père, s'écria-t-il en s'adressant au prêtre vénérable qui prêtait une oreille attentive aux paroles de son pénitent, ne voyez-vous point que ce malheureux, en proie au délire, n'a pas conscience de ce qu'il vous dit?

— Il est parfaitement sain d'esprit, répondit le confesseur, qui paraissait vivement ému; sa mémoire ne lui fait défaut sur aucun point, et c'est mal à vous, révérend, de venir l'interrompre au moment où il achevait de soulager sa conscience d'un poids terrible.

Luigi comprit que Bernardo avait tout dit.

— Je répète qu'il est en délire, reprit-il, et votre zèle vous sera funeste; car vous avez respiré pendant un quart d'heure les émanations de son corps, et c'est pour vous un arrêt de mort.

Le vieillard pâlit; car Luigi parlait avec un tel ac-

cent de conviction, qu'il ne semblait pas possible de douter de la réalité de ce qu'il disait.

— Et, tenez, continua le moine sans laisser au vieillard le temps de se reconnaître, voici déjà la sueur visqueuse, indice fatal, qui perle sur votre front... Pourtant, laissez-moi tenter de vous secourir...

Et, tirant un mouchoir de sa poche, il s'empressa d'essuyer les tempes du confesseur, mouillées en effet d'une sueur froide due à la frayeur que lui avait causée les paroles qu'il venait d'entendre; mais, chose étrange! à mesure que ce mouchoir s'agitait sur le front humide du prêtre, il s'en échappait une sorte de poussière qui s'élevait en nuage à travers l'appartement.

— J'étouffe, dit le confesseur d'une voix défaillante; la respiration me manque!

Le moine courut vers une des fenêtres qu'il ouvrit; au même instant, un bruit sourd se produisit; c'était le vieux prêtre qui tombait inanimé sur le parquet

— Il le fallait! se disait mentalement Luigi en aidant la vieille garde-malade; désormais, je ne douterai plus de l'efficacité de cette poudre; elle est certainement une de mes plus précieuses découvertes.

Pendant ce monologue, il était parvenu, avec l'aide de la garde, à remettre le vieillard sur son siége; mais ce fut inutilement qu'on lui prodigua tous les secours possibles : il avait cessé de vivre, et la garde, éperdue, courut annoncer aux maîtresses de la maison ce déplorable événement. Alors Luigi, resté seul avec le malade, s'approcha de ce dernier, et, lui montrant du doigt le cadavre du prêtre :

— Bernardo, dit-il, c'est toi qui l'as tué. Si tu m'avais laissé le soin de te choisir un confesseur, celui-ci ne serait pas mort...

— Ah ! fit Bernardo terrifié, il ne m'a pas donné l'absolution, et je me sens mourir !

— Non, tu ne mourras pas si tu me restes soumis partout et toujours...

— Révérend père, seriez-vous donc l'ange du mal en personne?

— Je suis ce que je veux être, Gavazza, et moins qu'à personne il t'appartient d'en douter; je vais toutefois te donner une nouvelle preuve de ce que je puis. Veux-tu mourir? Je m'en vais te laisser dans ton lit, où, avant une heure, tu auras rendu l'âme... Veux-tu

vivre? Prends ce sachet, que j'ai préparé pour toi; place-le sur ta poitrine et reste immobile pendant quelques instants, la fièvre qui te brûle s'éteindra; les pustules dont ton corps est couvert vont s'amortir; tes jambes et tes bras reprendront de l'élasticité, et, dans huit jours, tu pourras vaquer à tes occupations ordinaires. Cela t'étonne, n'est-ce pas?

— Non, mon révérend; cela m'effraye; car je suis bien forcé de reconnaître que vous avez sur les gens qui vous entourent droit de vie et de mort.

Au moment où le malade prononçait ces derniers mots, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier.

— C'est ce malheureux qu'on vient enlever, reprit le moine. Qu'il s'en aille en paix... Quant à toi, Bernardo, hâte-toi de guérir, et marche ensuite dans la route que je t'indiquerai sans en dévier en aucun cas; à ces conditions, ma protection ne cessera de s'étendre sur toi.

Gavazza ne put que murmurer une sorte de remerciment; car à sa faiblesse extrême se joignait la terreur résultant de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Luigi se retira. Le cadavre du prêtre fut enlevé. Bernardo put

alors respirer avec plus de liberté et moins de terreur.

Il lui semblait que le remède du moine opérait déjà.

— Mon Dieu, fit-il, il me semble que la vie me revient!...

. . . .

— Doutez-vous maintenant de la puissance de ces poisons, monsieur de la Scaglia, dit alors le moine, qui voulut clore là son récit, et qui tendait à son interlocuteur un flacon de cristal plein d'un terrible toxique et un petit étui renfermant une aiguille semblable à celle dont Gavazza avait éprouvé les horribles effets.

L'abbé de la Scaglia avait peur, et il hésitait à prendre ces dangereux agents de mal et de destruction.

— Ne craignez rien, monsieur l'abbé, fit Luigi avec un léger sourire; ce n'est pas un scrupule qui vous arrête, et ces poisons ne sont destinés qu'à vos ennemis; car, si j'ai bien deviné, des trois choses qu'il vous faut, l'une, c'est un poison qui tue la beauté, l'autre un poison qui tue le corps tout entier. Mais quelle est la troisième?

— La troisième?

— Oui?

— C'est un poison qui tue l'âme.

— Vous croyez donc aux philtres ? demanda le moine avec une ironie imperceptible.

— Non.

— Aux influences du démon?

— Pas davantage.

— Quel venin donc espérez-vous obtenir pour l'infiltrer dans une âme?

— Le venin de la parole.

— La parole écrite, les livres?

— Non, la parole parlée; il me faut un homme habile, un esprit surprenant qui puisse s'emparer du cœur d'une jeune fille.

— Un confesseur?

— Oui, un confesseur... jésuite.

— Je vous comprends. Demain, je vous adresserai l'homme qui sait le mieux prendre à la glu de ses insidieuses paroles le cœur et l'âme de ses ouailles et les diriger ensuite à sa guise.

— Et vous nommez cet homme?

— Le père d'Aubenton.

— C'est bien; comptez sur mon appui et sur ma reconnaissance

Et l'abbé de la Scaglia quitta le couvent de Chivas muni de son triple poison.

Le père Luigi tint sa promesse.

Le lendemain de ma visite à Leurs Altesses, je reçus l'abbé d'Aubenton, le confesseur que l'on me destinait.

Ce père d'Aubenton était un révérend jésuite qui fut depuis bien célèbre en France et en Espagne. Il ne me plut pas; c'était un vilain moine, chiche et crasseux, baissant les yeux et regardant hypocritement par-dessous ses paupières.

Il me salua, les bras croisés sur la poitrine, selon la façon de son ordre; ce qui donne à tous ces frocards un air encore plus sournois qu'aux autres, bien qu'il y ait parmi eux de grands saints et des hommes éminents. Il était fort connu du confesseur du duc, le père gardien des grands jésuites, bon et excellent homme, mort depuis dans des circonstances singulières.

Le roi — Victor-Amédée l'était en ce temps-là — le comblait de bontés et l'aimait sincèrement.

Le père tomba malade, le roi l'alla voir. Comme il

touchait à sa dernière heure, après les premiers compliments, que la situation abrégea fort, comme on le pense, le moribond pria son royal pénitent de faire éloigner tout le monde.

Le roi fit un signe; tous sortirent.

Alors, se soulevant avec effort sur son bras :

— Sire, dit le jésuite, vous avez été bon, excellent pour moi, je ne puis mieux vous marquer ma reconnaissance qu'en vous donnant un dernier conseil, mais un conseil d'une telle importance, que peut-être il suffit pour m'acquitter envers vous : N'ayez jamais de confesseur jésuite!

Puis, comme le roi faisait un mouvement.

— Ne me demandez point les motifs de ce conseil, dit-il, il ne me serait pas permis de vous les donner.

Il retomba sur son oreiller, et le soir, il était mort.

C'était à peu près ce que M. de Mazarin avait dit à Louis XIV, à propos des premiers ministres.

Je tiens ce fait de Victor-Amédée lui-même, il me l'a raconté maintes fois.

Et, en effet, depuis ce temps, le roi n'eut plus de confesseur de cet ordre, et ne voulut pas permettre aux jésuites de tenir l'instruction des collèges.

Le père d'Aubenton était jeune, bien jeune pour un confesseur; à peine avait-il trente ans; je ne sais pourquoi on me l'avait choisi, ou plutôt je le sais bien. Il fallait qu'il eût de grands rapports avec ma belle-mère, et qu'elle fût bien sûre de me dominer par lui.

Il m'adressa deux ou trois phrases dont il écouta la réponse longtemps après qu'elle était faite. Il semblait y chercher un sens caché et m'étudier dans mes paroles. Ensuite, il me demanda si j'approchais souvent du saint tribunal. Ma mère était fort pieuse, et nous y conduisait tous les mois; je le lui dis, il fit un signe de satisfaction en regardant madame de Verrue; car madame de Verrue assistait à l'entretien; mais elle ne bougea pas plus à ce signe que pendant tout le reste de la conversation.

Mon mari me semblait le plus petit garçon du monde en présence de tous ces gens-là : il n'avait pas eu un mot à placer, ou plutôt on ne lui laissait pas placer un mot : il souffrait bien, mais il n'osait le laisser voir. Cet état d'esprit et de cœur m'a toujours paru le plus malheureux qui fût sur la terre ; cette lutte de la faiblesse et de la timidité contre la volonté, l'esprit et

l'orgueil, est pour moi insoutenable et me semble un véritable enfer.

Le père d'Aubenton demeura jusqu'à l'heure du dîner, où on le retint, ainsi qu'un compagnon moine qu'il avait amené, lequel mangeait à faire peur et m'amusa fort : il trouvait là meilleure chère qu'au couvent.

A ce dîner, on agita ce que l'on ferait à l'égard d'un certain abbé Petit, curé de Saint-Léger, fort considéré dans la famille, et qui s'était attendu à diriger ma conscience.

— Feu M. de Verrue le regardait comme un oracle, dit ma belle-mère, et l'a placé sur le pied de tout tenir au logis; je me suis toujours adressée à lui. Mon fils, dès son plus jeune âge, a été remis par son père entre les mains de l'abbé Petit; il attendait ma bru avec impatience pour la diriger. Que vais-je lui dire? Je gage qu'il viendra ce soir.

— Madame, répondit le père d'Aubenton en prenant un de ces airs qui ne se traduisent point, je m'empresserai de me retirer, pour peu que ma présence vous soit un embarras. Les révérends pères ont désiré s'attacher madame la comtesse de Verrue et vous,

pour le plus grand bien de la religion et dans l'espoir de contribuer au vôtre; mais M. Petit est un saint prêtre, très-digne et très-religieux, fort capable de vous guider toutes deux dans ce monde et dans l'autre. Je me retirerai donc. Seulement, il eût fallu, je crois, prévenir auparavant nos pères de la maison professe; ils n'eussent sans doute pas jugé convenable de s'avancer autant pour être repoussés.

Je ne saurais peindre son visage tandis qu'il parlait, ni ce qu'il y avait de promesses et de menaces dans le mouvement de ses lèvres et dans ses narines, qui se dilataient et se resserraient comme un soufflet. Quant à ses yeux, on n'en voyait rien du tout, ni le blanc ni la prunelle; il les voilait de ses longs cils comme d'un rideau de crêpe.

Ma belle-mère en frissonnait.

La compagnie était alors toute-puissante en Savoie. Elle avait trouvé fort à propos, grâce à l'abbé de la Scaglia, l'occasion de s'établir en notre logis, comme en un ouvrage avancé d'où elle surveillait la cour, et de nous mettre au nombre de ceux qu'elle désirait gouverner, sans doute à cause de la comtesse douairière et de sa

charge de dame d'honneur, dont la survivance me revenait, croyait-on. Ils avaient donc demandé comme une faveur que ma conscience fût confiée au père d'Aubenton, une de leurs lumières; ce qu'il prouva bien, par la suite, en donnant à la terre la bulle *Unigenitus*, de moitié avec le cardinal Saprani.

Ma belle-mère ne put refuser, elle eut peur. Cette femme si altière plia comme un roseau; l'abbé de la Scaglia lui avait laissé entrevoir quelques-unes des conséquences d'un refus; le curé Petit et l'amitié qu'elle lui portait ne pouvaient lutter contre la puissance de cet ordre, que Victor-Amédée seul eut la force de tenir en bride, sans néanmoins entièrement rompre avec lui.

J'étais tout à fait passive à cet égard, je n'avais qu'à accepter. Lors même que l'on m'aurait permis de répondre, je n'aurais su que dire. Pour moi, le confesseur ne représentait que la confession, par conséquent qu'une idée assez peu agréable en elle-même; je ne voyais que la grille avec la planchette menaçante, les péchés à avouer, les pénitences à faire.

L'abbé, lui (mon oncle), voyait autre chose dans la confession: une influence occulte, sans rivale, irrésis-

tible; et plus d'une fois j'ai été surprise et troublée des choses étranges que l'on jetait dans mon imagination et des sentiments dissolvants que l'on distillait dans mon âme.

Car l'abbé de la Scaglia a essayé sur moi de tous les poisons qu'il tenait de Luigi, le terrible capucin.

Le débat dura assez longtemps; le père en vint à se faire prier avec instance de demeurer. Mon mari lui-même rompit le silence sur un signe de sa mère, et demanda cette faveur pour ma jeunesse.

Le père s'inclina enfin en signe d'assentiment, et dit :

— Souvenez-vous, au moins, monsieur, que vous nous y avez forcés.

Quelques personnes vinrent dans l'après-dînée. Habituellement, madame de Verrue était au palais à cette heure; mais, pour les premiers jours de mon arrivée, Son Altesse lui permit de s'absenter. On joua au reversi, et fort cher; j'étais intéressée dans le jeu de l'abbé de la Scaglia, un des beaux joueurs de son temps, malgré sa robe. Il possédait de fort gros revenus provenant des emplois qu'il avait occupés sous le feu duc, et qu'il occupait encore sous le duc régnant, et de plusieurs

abbayes. On l'estimait à cause de sa position de secrétaire d'État; on lui accordait une grande capacité dans les affaires ; mais il était peu aimé du monde et des siens. Pour moi, j'en avais peur.

Une heure avant le souper, un vieux majordome né dans la maison, qu'il aimait comme la sienne, vint annoncer à ma belle-mère que M. le curé de Saint-Léger arriverait tout à l'heure, et avait d'avance fait demander si la comtesse le voulait bien recevoir.

La comtesse s'empressa de répondre que oui.

— Sans doute, il soupera céans ? demanda le majordome.

— Certainement, répondit avec humeur ma belle-mère, à qui l'on forçait le quinola.

En effet, quelques instants après, M. Petit entra. Sa bonne et vénérable figure me prévint tout de suite en sa faveur ; ses cheveux, déjà presque blancs, quoiqu'il eût quarante-cinq ou cinquante ans à peine, encadraient une véritable physionomie de patriarche ; son sourire placide, son regard calme et doux révélaient son humeur et son caractère.

Il salua madame de Verrue avec un mélange de fami-

liarité et de respect qui me toucha. Il prit la main de mon mari pour l'attirer de son côté et se faire mener par lui jusqu'à moi qui ne disais mot, mais qui regardais, comme on comprend bien, de tous mes yeux.

— Soyez la bienvenue, madame, me dit-il, et puisse Dieu vous rendre toutes les bénédictions que votre présence apporte en ce logis!

Ces paroles, évidemment, sortaient du cœur le plus paternel que j'eusse encore rencontré depuis mon départ de France, et elles me pénétrèrent. Je me levai en pied et fis au digne prêtre la même révérence qu'à Son Altesse. Il ajouta quelques mots gracieux sur moi, sur ma famille, sur la réputation bien connue de ma mère, et alla se placer auprès du comte, lequel, pour la première fois, me parut à son aise et disposé à causer sans contrainte.

A côté du curé se trouvait une petite figure qui ne tarda pas à attirer mon attention, bien que personne ne lui dît mot, qu'elle restât debout et qu'elle ne semblât être dans la chambre que pour tenir le chapeau de M. Petit et une grande canne dont la pomme dépassait la tête de celui qui la portait.

C'était un jeune garçon de huit ou dix ans à peu près, gros, bouffi, avec des cheveux taillés en boudin, un bon large nez tout rond et tout rouge, une bouche riante et moqueuse, bordée de dents magnifiques, des yeux à peine visibles, mais brillants comme des escarboucles et d'une mobilité incessante. On eût juré qu'il voyait de tous les côtés à la fois. Il était vêtu d'un justaucorps noir bien pincé; son haut-de-chausses, de la même couleur que son justaucorps, et ses bas violets dessinaient des jambes dodues et des mollets insolents. C'était enfin un véritable diminutif d'abbé ou plutôt de chanoine bien gras, bien fleuri, bien drôlatique. On ne pouvait pas dire qu'il fût poupin, il était trop laid pour cela; mais il était impossible de conserver sa mauvaise humeur en le regardant.

Du reste, personne dans la salle ne portait attention à lui; il était là comme une chose convenue, accoutumée, qui n'occupait point. M. Petit le poussait de temps en temps, pour qu'il se tînt droit sans doute; et alors il sautait d'un pied sur l'autre, comme un oiseau qui va s'endormir et que l'on réveille à temps.

Dès que je l'eus découvert, je ne cessai plus de l'exa-

miner, et je trouvai ses prunelles brillantes et miroitantes qui m'examinaient aussi. Je me penchai vers l'abbé de la Scaglia et lui demandai tout bas, pendant que ma belle-mère donnait les cartes, ce que c'était que ce petit bonhomme.

— Ça? dit-il avec un léger mouvement d'épaules. C'est Michon.

— Oui; mais qu'est-ce que Michon?

— Michon, parbleu! c'est Michon... Prenez garde, monsieur le commandeur, vous baissez votre écart.

Et ce fut tout ce que j'en pus tirer.

Mais je n'en étais pas moins fort curieuse de cette manière d'énigme dont on ne me donnait pas le mot. J'attendis encore quelques instants; puis, comme on dit aux enfants ce qu'il faut faire quand ils ont peur, je me levai bravement, et j'allai droit vers l'objet de ma curiosité, qui ne se dérangea aucunement en me voyant venir. M. le curé pensa que je voulais m'adresser à lui et se leva d'un air de bienveillante déférence, qui ne me plut point en cet instant où j'avais mieux à faire.

A l'âge que j'avais, on est téméraire, et l'on réfléchit peu. Je fis à M. Petit une révérence pour lui rendre

son accueil, et je m'adressai à l'enfant lui-même en lui demandant qui il était, et comment il s'appelait. Il me répondit par une inclination de tête qui ne me sembla point de mise de la part d'un être si éloigné de ma condition. Voyant alors mon étonnement, le bon curé tourna vers lui un regard d'une bienveillance et d'une affection paternelles.

— Qui il est, madame? C'est mon fils, mon cher Michon! Pardonnez-lui s'il manque aux façons de la cour, il n'a jamais vu que de vieux prêtres, ma servante et les seigneurs qu'il rencontre dans les salons de madame la comtesse de Verrue, où on a daigné l'admettre, mais où nul ne fait attention à lui.

— J'y fais attention, moi, monsieur, répondis-je, et je veux lui parler. Il m'intéresse et a tout l'air d'avoir de l'esprit.

Le visage du bon curé s'épanouit à cet éloge d'un enfant qu'il aimait comme le sien propre.

— De l'esprit, madame? Oui, il en a, et, s'il n'en avait pas autant, je n'en conviendrais pas devant lui; mais il sait bien qu'il ne faut pas avoir d'orgueil des dons octroyés par le bon Dieu; on doit l'en louer, s'en servir

pour sa gloire, et de tâcher d'en faire le bien des autres en ce monde et son salut dans l'autre.

Michon prit la main de son protecteur et la baisa avec un respect qui prouvait sa tendresse; mais il ne parla point davantage, ce qui me frappa et me piqua au jeu.

Était-ce un muet, ou y mettait-il de l'obstination?

— Monsieur le curé, repris-je, d'où vient donc que non-seulement votre protégé ne dit rien, mais encore qu'il ne répond point à ce qu'on lui dit?

— Madame, il n'ose; je lui ai défendu de se mêler en quoi que soit à la conversation.

— Je voudrais cependant qu'il me répondit, à moi, monsieur le curé, déliez-lui, je vous prie, la langue en ma faveur.

— En votre faveur, madame! Il sera comblé que vous le vouliez bien entendre.

Je m'assis près du bon prêtre. Le petit garçon immobile ne branla point; pourtant ses yeux disaient bien des choses, et je me mis à l'interroger. Il rougit faiblement; et tout de suite, d'une voix grêle et pointue, il répondit avec une netteté et une précision auxquelles je ne m'attendais point.

Le curé souriait et paraissait on ne peut plus heureux.

— Madame, interrompit-il comme je demandais à Michon s'il était parent de M. Petit, permettez-moi de parler à sa place ; je sais mieux que lui ce qui s'est passé autrefois. Le pauvre enfant ne se souvient que de mon affection pour lui, et il en a oublié la source Michon n'est point de ma famille ; c'est mon enfant d'adoption. Il est né d'une pauvre veuve bien digne et bien bonne, qui venait, chaque matin, entendre ma messe avant d'aller à son travail : elle n'y manquait jamais et se mettait à la même place, toujours à gauche de l'autel ; si bien que je ne pouvais m'empêcher de la voir. Quand son fils naquit, elle me l'apporta au baptême et me pria de lui choisir son patron. Je lui donnai celui de mon père, espérant qu'il lui porterait bonheur. A dater de ce moment, la mère ne vint plus seule, et j'admirais comme le bon gros enfant se tenait tranquille et ne faisait jamais entendre un cri. Cela dura ainsi près d'un an. Tout à coup, je ne vis plus la pauvre femme, et trois jours se passèrent sans qu'elle parût Je connaissais son grenier, elle était

parmi les plus misérables de ma paroisse. En sortant de l'église, je me rendis chez elle, je la trouvai étendue, presque mourante, sur un grabat, serrant sur son cœur ce petit innocent, qui n'avait pas ces belles joues roses. A mon aspect, elle poussa un cri de joie.

» — Ah! monsieur le curé, s'écria-t-elle, le ciel exauce ma prière, puisque vous voilà.

» — Il fallait donc me faire prévenir, ma bonne femme, lui dis-je. Qu'avez-vous?

» — Ah! monsieur le curé!... fit-elle en soupirant.

» — Vous avez besoin de secours, continuai-je; pourquoi ne m'en avoir pas demandé?

» — Il est trop tard, monsieur le curé! je le sais depuis longtemps, mon mal est incurable; la mort de mon pauvre mari m'a frappée d'un coup dont je ne relèverai point. C'est tout ce que j'ai pu faire que de mettre au monde cet orphelin et de veiller sur ses premiers pas; maintenant, je vais le quitter et le laisser sous la garde de Dieu et sous la vôtre, monsieur le curé, puisque vous voilà.

» Il eût fallu avoir un cœur de bronze pour résister à cette prière, et, depuis lors...

— Depuis lors, madame, interrompit vivement le petit bonhomme, je n'ai quitté M. le curé ni jour ni nuit, et je ne le quitterai qu'à la mort. Il est devenu mon père ; il m'a aimé, soigné, chéri, autant que je l'aime et le chéris moi-même. Voilà pourquoi je suis ici et pourquoi vous avez entendu tout ce que mon bon père vient de vous dire. Vous comprenez bien que le pauvre petit Michon ne fût jamais venu sans cela chez madame la douairière.

A compter de ce jour, l'abbé Petit et son protégé Michon le joufflu m'intéressèrent prodigieusement. Si j'avais été libre et que j'eusse su ce qu'était devenue la pauvre Jacqueline de Bavière, je lui eusse certainement présenté mon petit Michon. C'était, sans nul doute, de toutes les connaissances que j'avais faites depuis mon arrivée à la cour de Savoie, celle qui m'intéressait le plus.

J'allais pourtant en faire une autre, et celle-là devait marquer dans l'histoire de mes sentiments.

XIV

Je ne sais si l'on se rappelle un certain gentilhomme auquel, le jour de mon arrivée, j'avais, mourante de faim, demandé une orange : le voyant si simplement vêtu, je l'avais pris, malgré sa bonne mine, pour un officier de la maison. Personne ne m'avait désabusée. Je n'avais, il est vrai, interrogé personne, jusqu'au moment où je le vis se mettre à table, et à une des places d'honneur encore ; ce qui m'étonna fort, je l'avoue. Je ne pus m'empêcher alors d'en faire l'observation et de demander à mon mari si, en Italie, il était d'usage que les officiers mangeassent à la table des maîtres. Il se mit à sourire.

Le sourire de M. de Verrue ne ressemblait au sourire de personne. Ses lèvres s'entr'ouvraient à peine ; ce sourire était triste, et il ne s'était pas plus tôt dessiné sur sa bouche, qu'on eût dit qu'il se repentait d'avoir souri.

— Ce seigneur, me répondit M. de Verrue (et il

appuya sur les mots *ce seigneur*) est bien loin de ressembler à un officier, madame : c'est un jeune Allemand de grande naissance, qui voyage pour son instruction. On le destine, à Vienne, à de hauts emplois, et il a été justement recommandé à mon oncle l'abbé de la Scaglia. Voilà pourquoi vous l'avez trouvé chez ma mère en ce jour de réunion de famille. C'est le prince de Darmstadt. Sa famille a beaucoup de seigneuries, qu'on lui garde pour le moment où il deviendra un personnage. Notre cour, la sienne, et Sa Sainteté font grand cas de lui.

Je ne sais si j'ai raconté que j'avais été frappée de la bonne mine de ce jeune homme, de la beauté de son visage et du grand air de sa tournure. On eût dit un prince déguisé, d'autant plus qu'il affectait de porter les vêtements les plus unis, les plus simples et sans aucune broderie, les rubans les plus modestes, et toujours des étoffes sombres ; ce qui donnait un merveilleux éclat à son teint pâle et à ses yeux bleus.

On l'appelait à la cour le Beau Ténébreux, en souvenir d'Amadis, auquel il ressemblait de plus d'une manière; il ne m'avait absolument rien dit la veille

et je n'y songeais plus. Lorsqu'on l'annonça au milieu de mes conversations avec le curé, son nom me fit lever la tête; il entra d'un air tout à fait cavalier et cependant modeste. Son salut s'adressa à tout le monde, mais à moi en particulier; au moins me sembla-t-il ainsi.

En effet, après quelques mots échangés avec madame de Verrue et avec l'abbé, il vint vers la place où j'étais et me fit de nouveau une profonde révérence, en même temps qu'il faisait un signe de respect à M. Petit.

Michon, duquel je me détournai, se mit sur sa patte et ne donna plus signe de vie. Mais, le prince de Darmstadt ayant commencé une conversation entre nous trois, je vis que le petit Michon écoutait de toutes ses oreilles.

Il fut question de tout, de la France, de l'Empire, de la Savoie, de la Toscane, beaucoup aussi de ce qui se passait à Turin dans certains cercles de la cour. Le prince était aussi caustique que le bon curé était mesuré et indulgent : l'un avait la fougue et le mouvement de la première jeunesse, l'autre la quiétude de l'âge mûr, sur lequel plane un cœur tranquille, une conscience irréprochable.

— Monsieur le curé, dit-il, vous savez qu'on essaye de marier M. le duc de Savoie avec une princesse de Parme, maintenant qu'il est certain que le mariage du Portugal est rompu?

— Cela se peut, mon prince, répondit le curé j'ai même vu certain drôle qui se vante de précéder ici un ambassadeur et d'être le *factotum* de monseigneur l'évêque.

— Ah! ah! je sais qui vous voulez dire.

— Un certain abbé... Albero...

— Alberoni!

— C'est cela.

— Ah! vous le connaissez?

— Il m'obsède de visites; il me croit plus influent que je ne le suis. Malgré toute sa puissance, il ne serait pas fâché, je crois, de trouver condition à Turin; il vaque un petit canonicat dans ma paroisse; il l'a écumé, et il le désire comme le *nec plus ultrà* de son ambition.

— Je le crois pardieu bien! un sonneur de cloches! A-t-il seulement reçu les ordres?

— Quant à cela, je l'ignore; néanmoins, il l'assure. Au reste, il n'a pas cherché à m'en faire accroire : il

s'est dit fils d'un jardinier des environs de Parme; et, comme naissance, il ne pouvait guère s'en donner une plus humble. Dans le doute, nous ne lui avons pas permis d'officier. Le canonicat est une fondation d'un prince de la Cisterne, à cause d'un sacrilége commis par ses gens à cette sainte place, il y a à peu près cent ans; il a élevé une petite chapelle, desservie, quand elle l'est, par un chanoine qui n'a rien à faire, qui possède une jolie maison, un jardin, et qui reçoit un casuel assez rond; vrai métier de fainéant! vrai cul-de-sac, aussi! on est là oublié, enterré. Ce pauvre diable d'Alberoni n'en demande pas davantage, et il l'aurait déjà, s'il avait pu prouver son ordination. Le prince a laissé ce bénéfice à ma disposition; c'est moi qui choisis.

— Prenez garde, monsieur le curé! le drôle est fin et retors comme dix chapitres de jésuites. Assurez-vous bien à bonnes sources, et ne vous en rapportez pas à son témoignage.

Ce que c'est que le hasard et à quoi tiennent les destinées! Si le prince de Darmstadt n'eût pas mis le curé Petit en garde contre Alberoni, Alberoni eût proba-

blement obtenu son canonicat, il ne serait point arrivé où nous l'avons vu, et une partie des événements de ce siècle eût tourné autrement.

En regardant en arrière dans ma vie, j'ai trouvé ainsi nombre de grands effets ayant de petites causes; celle-ci n'est pas une des moins remarquables et des moins curieuses.

L'esprit de M. de Darmstadt était d'une grande souplesse et d'une grande variété; mais il était en même temps *teinté en noir*, suivant son expression; il ne voyait rien comme les autres, il n'avait ni les espérances ni les gaietés de son âge, et, en ce temps, il n'avait guère que vingt ans, à peu près; enfin il montrait déjà un sérieux et une raison dont les autres jeunes seigneurs se moquaient. Il refusait toujours d'aller faire la débauche avec eux, et vivait seul, retiré, au milieu de ses livres, allant le soir à la cour ou chez les dames, ou bien encore à des entretiens graves avec des hommes d'État. J'entendais dire quelquefois que le prince n'aimait pas les femmes, qu'il était trop sage pour un si jeune âge, et qu'il y avait certainement des raisons souterraines à cette conduite inexplicable e.

inexpliquée; — plus tard, j'aurais pu répondre à ces doutes, et tout expliquer, moi.

Cette année 1683 vit commencer plusieurs gloires. C'est ainsi qu'en même temps que moi arrivait à Turin, pour y rester quelques semaines seulement, un personnage qui, depuis, a bien occupé la renommée et qui a appris à Louis XIV, pour la première fois, qu'il n'était pas invincible et qu'il pouvait se tromper; deux choses auxquelles Sa Majesté n'avait pas cru jusque-là. Je veux parler du prince Eugène de Savoie; il n'avait que vingt ans à cette époque, il allait offrir ses services à l'empereur.

Je le vis à la cour, lorsqu'il y fut reçu par madame Royale, et il resta presque tout le temps auprès de moi à me parler de la France, de son regret de la quitter et des amis qu'il y avait laissés.

Il s'en allait à la guerre contre les Turcs, où se rendaient aussi MM. les princes de Conti, malgré le roi, qui ne leur pardonna point cette fugue; ils s'en sont repentis toute leur vie.

Le prince Eugène est fils de la fameuse madame de Soissons, nièce du cardinal Mazarin, tant aimée par

Louis XIV dans sa jeunesse, et tant trompée par lui plus tard. Elle avait dû quitter la France en 1680, lors du procès de la Voisin et de la Vigoureux, accusées de sorcellerie et de pis encore. Madame de Soissons, compromise par elles, fut soupçonnée de plusieurs empoisonnements, et, si le roi, en considération de leurs anciens rapports, n'avait point autorisé sa fuite, elle eût été jugée par la chambre de l'Arsenal, qui, assure-t-on, trouva dans ce qu'elle apprit, de quoi la faire brûler vive. Le roi en était si persuadé, qu'il dit un jour au duc de Bouillon, son beau-frère, devant ma mère, à qui je l'ai maintes fois entendu conter :

— J'ai permis à madame la comtesse — on l'appelait ainsi — de s'échapper de France ; fasse le ciel que je n'aie point un compte à rendre devant Dieu et devant mes propres peuples pour ne l'avoir pas fait juger !

Par ce qu'elle a fait depuis et ce que nous verrons, on devine de quoi elle était capable, et l'on ne peut supposer en conscience que la Voisin l'ait calomniée. Monsieur son fils en faisait bon marché. Elle était à cette époque à Bruxelles, et se disposait à partir pour l'Espagne.

Comme je demandais au prince Eugène s'il n'irait point la voir :

— Non, me répondit-il, je me rends directement à Vienne, et, de là, à l'armée. Je n'ai point envie d'être lapidé dans les églises, à côté de madame de Soissons, ainsi que cela est arrivé à d'autres. Les Flamands ne plaisantent pas, à ce qu'il paraît, à l'endroit du diable et de ses suppôts.

Le prince Eugène, sans être d'une taille haute, était bien fait de sa personne, quoique maigre et très-brun, et il avait un visage fort agréable, de beaux traits et des yeux pleins de feu Il portait ses cheveux noirs, sans perruque, ce qui semblait une singularité. Ses succès galants étaient nombreux à la cour de France, il triomphait dans toutes les ruelles ; mais cela ne lui suffisait pas ; il voulait se faire un nom, et se créer un état plus brillant qne celui des cadets de la maison souveraine, ainsi que l'était monsieur son père, dont la considération était mince.

Il demanda d'abord une compagnie de cavalerie, il fallait lui entendre raconter tout cela ! Et il s'adressa, pour réussir, directement au roi. Ce fut ce qui le perdit. M. de

Louvois, alors tout puissant, et accoutumé aux bassesses des courtisans, trouva le jeune homme bien hardi d'oser se passer de son autorisation et de son appui, et lui voua une haine à mort. Lorsque le maître lui en parla il prit un air méprisant et répondit en secouant la tête, geste que connaissaient tous les officiers de l'armée et qui ne pressentait rien de bon :

— Le prince Eugène de Savoie, sire! mais Votre Majesté n'y songe point; il est trop faible, trop délicat pour faire un militaire, il ne supporterait pas une campagne.

— Cependant, monsieur, on ne peut guère refuser au fils de la comtesse de Soissons, au neveu du cardinal Mazarin, cette légère faveur d'une compagnie. Il faut bien qu'il ait au moins un os à ronger, si petit qu'il soit.

— Votre Majesté ne connaît pas ce jeune homme; il est dangereux, il a une ambition de gloire et de réputation qu'il veut acquérir à tout prix.

— A tout prix! répondit le roi. C'est pourtant un petit compagnon, je crois?

— Non, il appartient aux Dunois et touche à la

maison de Savoie ; et les étrangers ne portent jamais bonheur aux emplois qu'ils occupent.

Ce peu de mots suffirent, et détournèrent Louis XIV, déjà mal porté pour le prince Eugène. Lorsque celui-ci se présenta devant Sa Majesté et implora sa réponse par une révérence silencieuse, ainsi que cela se pratiquait à la cour de France, le roi lui répondit conséquemment :

— J'en suis fâché, monsieur, mais vous êtes trop faible pour mon service.

Et il passa.

Le jeune homme ne se tint pas pour battu ; il tourna ses idées d'un autre côté, et, tout en soupirant, se décida à entrer dans l'Église.

— Si je ne suis point assez fort pour le service du roi, se dit-il, je serai bien assez fort pour le service de Dieu.

Le voilà dans les antichambres du père Lachaise, qui tenait la feuille des bénéfices, confondu avec des abbés de toute sorte, et faisant en ce cercle une singulière figure. Il y vint souvent, tant et si bien, que M. de Louvois, le plus vindicatif des hommes, le dénicha

sous la soutane, et lui barra encore le chemin. Il avait une revanche à prendre contre sa mère, qui, au temps de sa puissance, lui avait donné bien du fil à retordre. Lorsque l'abbé de Savoie parvint jusqu'au confesseur, il trouva encore un obstacle, et, pour celui-là, il n'avait guère le droit de parler.

— Monsieur, lui dit le père Lachaise, vous êtes trop libertin pour le service de Dieu.

— Ah! pardon, mon père, il faudrait bien s'entendre, répliqua le prince impatienté et mis hors de mesure par sa réponse : le roi m'a dit que j'étais trop capucin pour faire un soldat, et vous, vous me dites maintenant que je suis trop soldat pour faire un capucin. Lequel des deux a raison?

Ils l'eurent l'un et l'autre, car ils n'en démordirent pas.

En vain le postulant fit jouer toutes ses cordes, il ne trouva que des refus; ce qui l'exaspéra de la belle manière et lui fit prendre le roi, notre sire, dans une haine épouvantable.

MM. les princes de Conti méditaient leur équipée de Hongrie, il résolut de les suivre.

— Seulement, dit-il à ses amis, je ne reviendrai plus.

Il partit ainsi, sans en demander davantage et las des avanies essuyées. Quand M. de Louvois l'apprit, il grommela en goguenardant :

— Tant mieux ! il ne nous gênera plus en ce pays-ci !

— Ah ! s'écria le prince lorsqu'il eut ouï le propos, qu'on lui répéta, je le gênerai bien autrement ailleurs. Je reviendrai en ce pays d'où il me chasse, et j'y reviendrai les armes à la main !

Il a tenu parole; Louis XIV et Louvois ont dû se repentir plus d'une fois de n'avoir point deviné quel capitaine ils envoyaient à leur ennemi.

Le prince Eugène avait particulièrement une abomination sans pareille pour madame de Maintenon. Je l'ai revu souvent et dans des circonstances bien différentes; ce fut toujours dans les mêmes sentiments et avec les mêmes cris de vengeance contre elle et contre le roi.

— Et si j'avais pu arriver jusqu'à Paris, me disait-il la dernière fois que je l'ai vu, si le maréchal de Villars ne m'eût pas arrêté à Denain, si les Anglais ne m'eussent pas faussé compagnie, je donnais la loi dans la capitale du grand monarque; je faisais enfermer la

Maintenon dans un couvent pour le reste de ses jours. Dieu ne l'a pas voulu!

J'ai parlé beaucoup peut-être du prince Eugène, et avant le temps où il fut célèbre; mais j'ai cru qu'il était bon, dès à présent, d'indiqner sa source et ses commen cements si difficiles, puisque nous devons le retrouver grand et illustre.

J'eus et j'ai encore pour lui une véritable amitié, qu'il me rend bien, j'en suis sûre. Nous nous écrivons quelquefois. Quand j'en serai à raconter ses batailles et ses grandes victoires, je tâcherai de faire de mon mieux, bien que les femmes ne s'entendent guère à ces récits guerriers; il est vrai que j'en ai retenu des autres, et de M. de Savoie surtout, qui les aimait fort. La tendance de tuer son prochain est celle qui fait le plus d'honneur aux héros. On apprend la guerre, les ruses et les stratagèmes, comme on apprend le téorbe; c'est à la fois une science et un art. Quant à moi, j'aime trop mon repos, j'aime trop l'aisance et la paix de mon logis, mon bien-être, pour ne pas détester ces troubles et ces combats.

XV

M. le duc de Savoie était encore bien jeune et encore tout à son amour pour mademoiselle de Cumiana; de sorte qu'il ne me regarda point, le premier jour passé; quant à moi, je ne songeais pas à lui. Deux choses m'occupaient : mon mari d'abord, ma belle-mère ensuite.

Je dois faire un aveu sincère et bien naïf. Peut-être, si madame de Verrue eût été bonne et douce, si elle m'eût laissée aimer son fils, si elle ne fût revenue se placer entre nous avec son autorité et ses caprices, peut-être ce sentiment fût-il resté calme, sans orage et sans exagération; mais les efforts de ma belle-mère pour m'enlever la place qui m'appartenait dans le cœur et dans l'existence de M. de Verrue, furent justement ce qui me piqua au jeu et me rendit plus exigeante. Mon mari, dominé et gouverné par elle, me payait en froideur de ma tendresse. C'était une vraie lutte entre mon cœur et ses craintes. Il avait été élevé par sa mère dès le

berceau; habitué à lui obéir en tout, à ne pas concevoir une pensée qui ne fût approuvée par elle, il n'osait pas même lever les yeux qu'elle ne le lui eût permis. Jusque dans le secret de notre appartement, il tremblait devant son souvenir.

Cependant on s'accoutume à tout, surtout dans la jeunesse; après six mois de séjour à Turin, je m'étais ployée moi-même sous le joug. Je ne pensais point à le secouer, et, si quelquefois je le trouvais lourd, je m'efforçais de m'étourdir en me répétant que cela devait être ainsi. Nous étions de l'intimité particulière de madame Royale, qui me montrait une bonté maternelle et s'inquiétait de me voir sérieuse. Elle me disait souvent :

— Qu'avez-vous fait de votre gaieté, *contessina?*

Ce nom me resta longtemps pour me distinguer de ma belle-mère.

Je n'osais répondre à la princesse : « Hélas! madame, j'ai laissé ma gaieté avec ma liberté, qu'on m'a prise, avec mes illusions d'enfant, qu'on a détruites! Je suis bien *contessina;* mais je ne suis Jeanne d'Albert que devant Dieu et mon mari! »

Ces dernières lignes renferment un mystère difficile

à expliquer, mais que je serai obligée d'aborder tout à l'heure. Le fait est assez curieux pour mériter qu'on le dise, malgré la délicatesse d'un pareil sujet, surtout quand j'en suis l'héroïne. Je ne suis point prude, que Dieu m'en garde! en ce pays-ci et par le temps qui court, ce serait un ridicule de la pire espèce.

Cependant il est des choses que je ne puis raconter, que je ne sais point écrire surtout. On les risque tout au plus entre deux sourires, entre deux plaisanteries pour les faire passer sous le sérieux d'une confession. Si M. de Verrue n'était pas mort, il m'en coûterait davantage de parler de lui, ainsi que je l'ai fait, et que je le ferai par la suite ; bien que ces Mémoires ne soient pas destinés à voir le jour de longtemps, j'aurais peut-être pour lui la pudeur des regrets. Il suffit que j'aie été entraînée, que j'aie été poussée même dans cette voie que je suis, et qui lui fut un outrage, pour que je respecte davantage sa mémoire. Si je suis la *dame de volupté*, c'est que je les ai toutes, même celles des délicatesses de sentiment, qui ne sont pas les moindres.

M. de Savoie était presque toujours avec nous; il

ne cherchait aucune femme, et la cour s'ennuyait qu'il ne fût pas plus galant avec les dames. Son oncle, don Gabriel, les prisait fort, et ne cessait de le plaisanter sur sa constance en lui donnant son aïeul pour modèle.

— Si mon glorieux père vous eût ressemblé, monsieur mon neveu, je ne serais pas en ce moment lieutenant général de votre cavalerie, et je n'aurais point passé les bons moments que j'ai eus en ce monde. Il est naturel d'avoir une dame et de l'aimer par-dessous tout ; mais, lorsqu'elle nous laisse, on fait comme elle. Puisque madame de Saint-Sébastien a préféré ce grand bélître à un jeune et joli prince tel que vous, elle ne vaut pas d'être regrettée. Il faut la jeter aux oubliettes. En manque-t-il d'autres à votre cour? Jamais elle ne fut si bien garnie. Ah! si j'avais votre âge!

— Monsieur, je ne songe point à l'amour; je songe que j'ai bientôt vingt ans, que je suis majeur et hors d'âge de tutelle, et je voudrais bien commander moi-même.

— Qui vous en empêche? Vous n'avez qu'un mot à dire, la régence cessera, j'en suis garant; madame

Royale n'est point de ces ambitieuses à conserver le pouvoir malgré tout. Si vous voulez, je lui en parlerai, moi!

— Non, pas encore.

— Toujours attendre et temporiser, c'est un mauvais système.

Don Gabriel était un singulier homme. Il avait l'air d'être bossu et il ne l'était point; mais une blessure reçue dès sa jeunesse (il était fort brave) le faisait pencher d'un côté. Il avait un goût prononcé pour la musique et payait cher des violons qui lui donnaient la symphonie pendant son dîner. Son autre manie était de dresser des petits chiens. Il en faisait chercher dans tous les pays et on lui en amenait quantité chaque année, parmi lesquels il choisissait ses sujets.

Les chiens de don Gabriel étaient vraiment instruits et curieux à voir. Ils dansaient, il jouaient selon le commandement de leur maître, vêtus d'habits fort propres et munis des plus beaux noms de l'histoire : c'étaient des Césars, des Pompées, des Charlemagnes et des Bayards. Pour les femelles, c'étaient des déesses, Vénus, Junon, Flore, Pomone, Minerve, tout l'Olympe.

Chacun des personnages avait une niche élégante; le favori était Idoménée, dont la niche s'appelait l'île de Crète. Ils habitaient une grande pièce, d'où ils ne sortaient que pour visiter leur maître. La cour tout entière allait les admirer; le grand prieur, — on nommait ainsi don Gabriel, destiné à la grande croix de Malte — le grand prieur était ravi du succès de ses élèves; il remerciait et saluait comme les histrions, quand le public est content d'eux. C'était pourtant un homme d'esprit et un véritable capitaine que ce brave bâtard; il s'est battu comme un lansquenet! Il aimait mes enfants et leur en a donné des preuves à sa mort.

M. de Savoie resta huit ans encore dans ce même état, qui lui pesait pourtant. Il ne disait sa pensée à personne; mais il méditait le parti qu'il eut l'air de se faire inspirer par le prince de la Cisterne et deux ou trois jeunes cervelles qu'il dominait de toute la hauteur de son génie. Ce grand parti de gouvernement, il le prit en 1688, et nous y arrivons.

XVI

J'ai dit que mademoiselle de Cumiana avait dû cacher sous l'abri d'un prompt mariage les suites de ses amours avec le duc de Savoie. Depuis son départ de la cour, elle vivait fort isolée et fort ignorée dans un des châteaux du comte de Saint-Sébastien. On parlait peu d'elle à la cour, soit par circonspection, soit pour faire oublier le plus possible une femme qui aurait pu devenir une favorite toute-puissante.

Un jour, le duc de Savoie reçut un message secret, et il fut fort troublé des nouvelles qu'il apprit. Don Gabriel était au courant des aventures de son neveu, et il m'a raconté tout cela.

— C'est bien, dit-il à l'envoyé, j'aviserai.

L'envoyé partit, et Victor-Amédée demeura tout agité, se promenant à grands pas dans son cabinet, et formant mille projets aussitôt abandonnés que conçus.

Voici ce qui arrivait :

Il y avait à peine six mois que mademoiselle de Cumiana était devenue madame de Saint-Sébastien, et elle était sur le point de mettre au monde un fruit venu après tous les délais qu'exige la nature, et capable, par conséquent, de trahir l'époque de sa conception.

Madame de Saint-Sébastien suppliait le duc de lui venir en aide et de la sauver.

Elle aurait pu, avec l'habileté qu'elle possédait, se sauver elle-même. Mais elle n'avait garde de laisser échapper une occasion si opportune de raviver, dans le cœur de Victor-Amédée, un souvenir, un amour que le temps finit toujours par éteindre quand on n'a pas le soin de le remuer.

La lettre qu'elle avait envoyée au duc était, du reste, fort bien tournée, et bien faite pour soulever une vive émotion dans un cœur encore épris.

Elle lui disait qu'elle eût sacrifié la vie à son amour, mais qu'il y avait une chose au-dessus de son amour, c'était l'honneur. Que si autrefois, vaincue par la passion, elle avait pu aventurer sa réputation, elle ne le pouvait plus, aujourd'hui que son honneur était en même temps l'honneur de M. de Saint-Sébastien. Si

elle souffrait, c'était en expiation de sa faute; ce sacrifice rachetait sa faiblesse. Mais elle ne devait plus exposer à la honte ou au désespoir celui qui avait eu foi en elle et qui lui avait donné un nom sans tache.

« Vous me devez de me sauver, continuait-elle, à moi qui vous ai trop aimé; vous le devez à M. de Saint-Sébastien, dont tout le dévouement a été au service de la maison de Savoie. »

Le duc était à cet âge où l'on est fertile en expédients, parce que l'on ose tout. Son plan fut donc bientôt tracé.

Il manda immédiatement à Turin M. de Saint-Sébastien, qui fut assez surpris de cet ordre de son souverain. Le vieux comte se hâta pourtant de venir à un rendez-vous secret que lui avait indiqué le duc de Savoie. Celui-ci, averti de son arrivée, se rendit seul et déguisé, le soir venu, dans une maison isolée d'un des faubourgs de Turin. M. de Saint-Sébastien l'attendait.

— Votre Altesse m'a fait appeler, dit le comte, et j'attends ses ordres, en la remerciant de s'être souvenue d'un vieux serviteur.

— Non, d'un ami dévoué, comte, et ce n'est pas un ordre, c'est une prière que j'ai à vous adresser.

— Une prière est un ordre pour moi.

— Je connais votre dévouement, et vous en remercie. Aussi n'ai-je pas hésité à vous considérer comme le gentilhomme le plus digne de remplir une mission qui intéresse la grandeur de la maison de Savoie.

— Une mission, à moi, qui vis seul, oubliant les affaires et la diplomatie ?

— C'est parce que vous vivez retiré de la cour, que vous êtes plus à même que personne de vous charger de la mission que je vous ai destinée. Je vous envoie à Venise auprès du doge; mais vous n'aurez pas de titre officiel. Supposez un voyage d'agrément pour madame de Saint-Sébastien.

— Altesse, son état ne lui permet pas d'affronter un long voyage.

— Prétextez alors des affaires d'intérêt; tout ce que vous voudrez. Voici une lettre pour le doge de la République; vous attendrez mon arrivée à Venise. J'y arriverai ostensiblement dans peu de jours pour assister aux fêtes du carnaval. Vous comprenez...

M. de Saint-Sébastien partit sans défiance, chargé des instructions de Victor-Amédée.

La comtesse de Saint-Sébastien, pleine de sollicitude pour son mari, le força d'emmener avec lui son médecin. Il pouvait lui être utile ; et il aurait pu devenir très-dangereux pour elle.

Deux jours après le départ du comte, la comtesse éprouva les premières douleurs. Le duc en fut prévenu. Il avait quitté Turin et s'était rapproché du château de madame de Saint-Sébastien.

Il envoya à la comtesse un médecin qu'il avait choisi lui-même, un homme sûr et dévoué. Madame de Saint-Sébastien accoucha d'un gros garçon de la plus belle venue. On tint secret l'accouchement pendant longtemps : le duc de Savoie eut soin de retenir le comte à Venise pendant plus de trois mois, car il n'alla pas cette année aux fêtes du carnaval, comme il l'avait annoncé, et ce ne fut que quelques jours avant son retour dans son château, que M. de Saint-Sébastien apprit qu'il était né un héritier de ses titres et de ses richesses.

La comtesse avait eu l'esprit de garder le lit ou de

se montrer peu à ses gens; une seule de ses femmes était dans le secret.

Le comte fut émerveillé du prompt rétablissement de sa femme et du rapide développement de son fils.

Cet enfant n'a que huit jours, disait-il en contemplant le beau rejeton des Saint-Sébastien; à le voir si fort, on lui donnerait trois mois!

Il ne pensait pas deviner si juste.

On dit que madame de Saint-Sébastien ne put pas réprimer un sourire que le comte prit pour un sourire de satisfaction et d'orgueil maternel.

Je n'ai pas dit que le duc de Savoie, en l'absence du comte, avait eu une entrevue secrète avec son ancienne amante.

L'entrevue fut déchirante et passionnée. J'ai parlé de la profonde habileté de mademoiselle de Cumiana. Habileté et passion jouèrent ici leur jeu le plus consommé.

Le duc rappela leur amour si fatalement brisé; il parla de ces nuits d'autrefois si remplies de charmes et de délices. Il voulut faire revivre le passé, et il se montra plus brûlant qu'autrefois.

La comtesse se montrait agitée, palpitante, outragée. Elle avait de faux élans réprimés par de subits remords. Elle s'abandonnait, éperdue, puis elle s'arrachait aux étreintes du duc, appelant à son secours Dieu, l'honneur, la vertu. Elle se jetait aux pieds du duc ; elle avait des larmes, de vraies larmes, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux, suppliant le duc d'avoir pitié de sa faiblesse et de sa vertu chancelante.

Le duc hésitait; mais il l'admirait de plus en plus, et elle était bien séduisante ainsi.

Il supplia à son tour et parla de ses longs tourments, de ses souffrances incessantes, de ses nuits sans sommeil depuis son abandon.

— Vous dites que vous m'aimez, soupirait le duc, et vous voulez me laisser mourir!

Elle eut alors un beau mouvement, qui certainement dût faire impression sur Victor-Amédée.

— Mourir! vous pour qui je donnerais tout mon sang, tout mon être? Eh! que m'importe la vertu pourvu que vous viviez!

— Tu m'aimes et tu es à moi!

— Oui, à toi, à toi encore une fois; mais une grâce! je te demande une grâce!

— Oh! parle! parle! Veux-tu mes Etats, ma vie?

— Non, non. Mais, quand j'aurai été encore à toi, voilà un poignard, tue-moi!

Elle eut un mouvement plein d'énergique résolution.

Elle vit encore.

Ainsi furent jetées les premières racines de cette confiance sans bornes que, plus tard, Victor-Amédée eut en cette nouvelle Maintenon.

XVII

Pour aujourd'hui, je ne sais pourquoi, j'ai envie de laisser là la cour et la politique, et de vous parler de ma maison à moi, de mon mari, de ces commencements de mon mariage qui eurent une si grande influence sur le reste de ma vie.

M. de Verrue était loin de se douter qu'il m'ôtait mon bonheur et qu'il travaillait à nous désunir à

jamais... Et puis ma belle-mère — je le déclare ici, et plaise à Dieu que cette déclaration tombe sous les yeux de toutes les femmes qui se placent entre leur fils et la jeune épouse qu'elles lui ont donnée! — ma belle-mère fut l'auteur direct, la cause positive de notre séparation et du tort que j'ai fait à M. de Verrue, si tant est que je lui aie fait du tort, ce dont Dieu peut être juge ; quant à moi, je n'en sais rien.

J'ai dit la façon dont j'avais commencé à prendre mon parti de mon esclavage, et comment, moi, petite fille, je ne fus pas plus difficile sur l'autorité de madame de Verrue que monsieur son fils, très en âge de se conduire, et très-capable de nous conduire tous les deux. J'étais accoutumée à la soumission à l'hôtel de Luynes, mais à une soumission ornée, si je puis m'exprimer ainsi. On ne me commandait jamais qu'en ayant l'air de trouver tout simple que je fisse ce qu'on me commandait comme un devoir : je semblais faire ma volonté et cela ne me coûtait pas. Ma mère était sévère, imposante, mais bonne et affable. Madame de Verrue prenait la rigueur pour la dignité, ce qui ne se ressemble guère pourtant : elle ployait tout autour

d'elle ; d'un geste, elle se faisait obéir... Elle avait décidé que, jusqu'à un âge plus avancé, je resterais petite fille, et petite fille dans toute la force du mot.

L'abbé de la Scaglia n'était pas étranger, du reste, à cette résolution ; l'amour étrange qu'il avait conçu pour moi le poussait à écarter toute influence qui eût pu s'emparer de mon cœur et de mes sens.

Et il comprenait que j'étais encore trop jeune pour qu'il tentât une séduction. Il attendait aussi que le père d'Aubenton eût fait son œuvre sur mon cœur et sur ma raison...

Il espérait encore, en faisant la solitude, la contrainte et l'ennui autour de moi, que j'accepterais un jour toute ouverture que l'on m'offrirait pour sortir de cette situation.

De son côté, madame de Verrue craignait l'empire que l'amour devait prendre sur le cœur de son fils ; elle retardait le plus possible la lutte qu'elle prévoyait, et dans laquelle elle était sûre de ne pas avoir l'avantage ; elle espérait, en gagnant du temps, établir son empire d'une manière certaine, et se faire tellement forte, qu'elle ne pût être renversée.

J'étais un obstacle : elle me trouvait moins sotte qu'elle ne l'eût souhaité; j'étais assez jolie déjà pour annoncer ce que je deviendrais plus tard, et la tête lui tournait à l'idée de se voir, chez elle, au second rang; d'être contrainte d'accepter une vraie comtesse de Verrue, maîtresse du logis, régnante, pendant qu'elle serait réduite au métier de conseillère, méconnue bien souvent. Elle essaya donc de m'éteindre, de m'étouffer.

Elle y serait, je crois, parvenue, sans une circonstance que je ne fis point naître, j'en étais incapable, mais que l'occasion et la nature amenèrent. Il en est ainsi des desseins et des combinaisons humaines : il ne faut qu'une seconde pour les déjouer.

J'avais près de quatorze ans lorsque j'arrivai à Turin. J'y passai les deux premières années dans une contrainte qui n'allait à guère moins que me rendre idiote, et le système de ma belle-mère menaçait de réussir. Notre vie était réglée comme celle d'un couvent. Mon mari s'occupait chez lui de minéralogie, dont il avait pris le goût dès son enfance en courant les montagnes; il ne venait chez moi qu'à de certaines heures, et jamais le soir.

Nous avions deux appartements réunis par une antichambre commune. Bien que j'aimasse mon mari, mon imagination n'allait pas au delà d'une conversation assez tendre, d'un serrement de main, d'un regard échangé, enfin tous les menus profits de l'innocence. Quant à M. de Verrue, il était certainement plus instruit; mais cette instruction était comme un livre scellé et qui ne s'ouvre que suivant les ordres du maître.

Nous mangions seuls presque chaque jour, ma belle-mère étant retenue par sa charge au palais. Quelquefois, nous avions des convives : l'abbé de la Scaglia, le plus souvent; le bon curé Petit, mon petit Michon, fiché derrière sa chaise ; quelques parents ou amis, et puis cette quantité d'officiers et de laquais qu'on trouve dans les grandes maisons d'Italie. — C'était donc fort solennel. — Lorsque nous n'allions point à la cour, nous recevions quantité de visites. J'apprenais à tenir un cercle, science assez rare, surtout hors de France où le feu roi, par sa dignité et sa grandeur, avait inculqué de force un peu de ces qualités à toutes les dames.

Je m'ennuyais à périr! je vivais, si cela s'appelle vivre, dans un entourage de glace. Mes seuls bons moments étaient ceux où Michon venait, de la part de son maître, prendre de mes nouvelles ou m'apporter quelque message; j'en faisais comme de Jacqueline : je le retenais, je jouais avec lui quand on ne me voyait pas; je riais en le regardant, et avec délices, moi qui n'osais plus rire que devant mon miroir. Il m'aimait presque autant qu'il aimait le bon abbé lui-même; je crois qu'il l'eût quitté pour moi, sauf à s'en repentir ensuite.

Babette et Marion ne me reconnaissaient plus : je les faisais taire quand elles me parlaient de la France; j'avais peur de mes regrets et de la comparaison. Babette redoutait de m'interroger; elle comprenait mon malheur mieux que je ne le comprenais moi-même, car je ne le devinais pas encore.

Cependant, j'arrivais à un âge où les pensées se métamorphosent et deviennent des sentiments. J'avais seize ans, j'étais belle, j'aimais la parure, j'aimais mon visage, qui me semblait joli et de bonne humeur. J'aurais voulu l'entendre dire aux autres; ils le pensaient,

sans doute; mais le respect! On ne se soucie guère de ce mot-là, à cet âge.

Je commençai à passer plus de temps à ma toilette, à soigner mon ajustement, à en changer trois fois par jour, et à soupirer de me voir toute seule dans ma grande chambre, si gaie, pourtant, lorsque le soleil entrait par l'immense fenêtre et dorait les cheveux des beaux chevaliers croisés peints sur les murs à fresque, selon la mode de ce pays-là. Souvent je passais mes heures de solitude à examiner ces personnages et à composer leur histoire à ma fantaisie. J'avais envie de les interroger; il me semblait qu'ils allaient me répondre; — j'en faisais des amis, des compagnons, et je poussais même l'illusion jusqu'à me figurer qu'ils agissaient.

Parmi ces figures, deux surtout m'étaient particulièrement chères, bien que ce fussent peut-être les moins brillantes : deux pauvres enfants, un berger et une bergère, gardant tranquillement un troupeau, assis au pied d'un chêne, leur chien à côté d'eux Ils se tenaient embrassés et regardaient passer le magnifique cortége de je ne sais quel roi de France, dans la suite

duquel se remarquaient trois la Scaglia, leur écusson sur la hanche et sur la poitrine. Mes amants ne se souciaient guère des cuirasses d'or ou des manteaux de brocart! — ils s'aimaient; — leurs mains, leurs lèvres se cherchaient. Ils jetaient un regard de superbe dédain sur ces grands de la terre allant quêter bien loin les honneurs et la fortune, tandis qu'ils avaient, eux, pauvres habitants d'une chaumière, les joies de l'amour en partage. Ah! qu'ils étaient plus riches! Je m'en doutais bien, je le sentais; — et, faute de pouvoir l'exprimer, je contemplais ces gens heureux; je les enviais, je leur demandais un peu de leur bonheur, sans savoir quel était ce bonheur que j'attendais si impatiemment et qui ne venait pas.

Il m'arrivait aussi, dans les belles nuits d'été, qui commencèrent de bonne heure cette année-là, d'aller songer, au clair de la lune, sous de grands arbres entourés de senteurs pénétrantes qui me parlaient à l'âme. Je me créais des chimères, des visions; je m'amusais à suivre une longue allée brillante de lumière, et puis je me retournais au bout, comme si des pas aimés eussent marché sur mes traces; j'écoutais le bruit des feuilles

et le mouvement des petits oiseaux s'agitant dans leur nid pendant que le rossignol chantait ; j'écoutais les jets d'eau des bassins et les cascades qui tombaient sur les coquilles ; j'écoutais surtout mon cœur, qui murmurait la chanson du rossignol, et j'étais seule!

Je cueillais mes fleurs favorites, j'en formais des bouquets *con amore*, et puis je les jetais loin de moi, faute de pouvoir me répondre quand je me demandais : « A qui donc cela? »

Ensuite, je rentrais. J'essayais de dormir ; je ne pouvais clore mes yeux ; ils voyaient toujours ces ombres, ces paillettes de la lune sur les eaux, ces allées sans fin où nulle voix ne se joignait à la mienne, et ces grands arbres qui gémissaient, doucement agités. Ces fantômes se mêlaient à mes rêves et me poursuivaient ensuite jusque dans mon sommeil.

Il n'était plus question de Jacqueline de Bavière, à présent!

Madame Royale devait bientôt donner une grande fête dans les jardins du palais, pour célébrer les fiançailles de son auguste fils avec notre princesse Anne Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV, fille de Monsieur,

par conséquent sœur de M. le régent, — mais non de la même mère, cette princesse étant sœur de la reine d'Espagne et fille, comme elle, de cette infortunée madame Henriette d'Angleterre, empoisonnée par le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat.

Cette alliance comblait les vœux de tous ; elle était en même temps solide et avantageuse. Le jeune duc, sans la désirer très-vivement, l'avait acceptée, tout en se réservant d'agir suivant sa politique et ses intérêts. Il penchait pour la maison d'Autriche, et il l'a prouvé depuis cette époque.

Cependant, madame la duchesse douairière voulut donner à ce mariage tout l'éclat possible. A cette première fête où la princesse n'assistait pas encore, devaient commencer les plaisirs. A cette occasion, il fut presque ordonné de s'habiller le plus richement du monde. Ma belle-mère ne manqua pas de me prévenir que le point de Venise de la duchesse de Montbazon serait tout à fait séant ce jour-là, avec des pierreries et de belles perles que Son Altesse la régente m'avait données peu de temps auparavant. Elle voulut me faire préparer cela suivant son goût, dont je me défiais, et

avec raison. Comme il s'agissait d'être jolie, je pris du courage ; je fis un coup d'autorité, et j'allai chez la faiseuse lui bouleverser toute son ordonnance ; madame de Verrue ne me vit point habiller, étant depuis la veille près de madame la duchesse, et j'en profitai pour m'attifer à ma fantaisie.

Hélas! je m'en souviens encore. Je vois cette parure, la première que j'aie mise avec le désir de plaire, la première que j'aie portée avec la joie d'une femme débarrassée des langes de la petite fille!

C'était d'abord une jupe de gros moiré d'un blanc de neige, avec des bouquets en broché pareil. Sur cette jupe, se posait un bas de robe à queue fort longue, retroussé sur le côté, en brocart d'argent et couleur de rose, avec le beau point de Venise en draperie du haut en bas, retenu et drapé par des agrafes de diamants entourées de girandolés. Cette garniture faisait tout le tour sur plusieurs rangs. Le collier et les pendants d'oreilles étaient semblables, ainsi que les ornements de la tête. Parmi les cheveux s'égrenait un fil de perles de trente mille livres, qui semblaient semées, et qui se jouaient au milieu des brillants et des émeraudes.

Cette parure me seyait fort, me dit-on, et, lorsque j'entrai, j'entendis ce petit murmure d'approbation qui s'écoute avec joie et orgueil. Je traversai la salle pour aller jusqu'à Leurs Altesses, qui se tenaient à l'extrémité. Ma belle-mère, en m'apercevant ainsi, devint rouge de colère : elle ne me reconnaissait pas le bourrelet qu'elle avait médité, et sur lequel on devait poser en symétrie une douzaine de gros pois plus ou moins entourés, et qu'elle appelait les mazarins de la maison de Verrue, en imitation des douze mazarins sans doute. Je les avais laissés prudemment dans leur écrin.

Madame Royale fit presque une exclamation.

— Ah! que voilà bien une Française! dit-elle.

Les yeux de madame de Verrue lançaient des éclairs. Elle reçut le compliment de Leurs Altesses avec la même bonne grâce qu'un chat buvant du vinaigre sucré. M. de Savoie fit trois pas au-devant de moi et m'adressa le premier compliment qu'il eût fait à une dame depuis le départ de la marquise de Saint-Sébastien. Ce fut une rumeur à la cour.

— C'est pour s'essayer, en attendant madame sa femme, disait don Gabriel; nous en aurons donc raison

alors, et le voilà redevenu jeune homme après avoir été barbon.

Mon mari fut ébloui; il en eut la tête tournée. De toutes parts, on ne parlait que de moi; j'étais l'événement du jour. J'eus l'honneur d'être menée deux fois par Victor-Amédée, et, lorsque je lui rendis son dernier menuet, il me salua d'un air qui me fit penser. Plus tard, il m'avoua que, dès ce jour, il avait ressenti la première impression de cet amour qui a fait tant de bruit en Europe.

A dater de ce moment, il fut décidé que j'étais la plus jolie femme de la cour. On le proclama, on le répéta sur tous les tons de la gamme. Je commençai à le croire. M. de Verrue en fut étonné, il en fut charmé peut-être, et ma belle-mère commença de perdre son temps avec ses sermons et ses exigences; elle avait trouvé son maître, désormais.

Après le bal, nous rentrâmes, mais non pas seuls madame de Verrue, rendue libre, nous accompagna; elle craignait les conséquences du triomphe. J'étais fatiguée, j'avais besoin d'être seule ; je saluai madame de Verrue, je fis un signe d'adieu à mon mari; il prit

ma main, la baisa, la retint un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire; puis il me suivit des yeux pendant que je retournais chez moi et que sa mère l'entraînait, sous prétexte de lui montrer une lettre importante, — à trois heures du matin!

Elle se coucha tranquille, mais de longues années la séparaient de sa première jeunesse, si jamais elle eut une première jeunesse! Elle oublia le lendemain, elle oublia qu'on fait bien du chemin en pensée et que les obstacles comptent double en amour.

Elle se leva à son heure habituelle et reprit les devoirs de sa charge auprès de Son Altesse; elle nous laissa donc libres. Il était écrit qu'elle s'en repentirait longtemps.

Marion entra dans ma chambre et ouvrit mes rideaux; les rayons du soleil me vinrent inonder dans mon lit : j'en fus toute réjouie, et le premier mot qui vint à mes lèvres fut une chanson.

— Ah! madame, qu'il fait beau! s'écria ma servante; regardez le parterre, il est tout brillant de fleurs et de rosée. Si vous êtes encore fatiguée, un tour de promenade vous rafraîchira

— Tu as raison, Marion, et, sans mettre rien que cette coiffe de linon sur ma robe de toilette, j'irai courir un peu par les allées.

Je sautai précipitamment à bas du lit; je m'enveloppai de la première chose venue, et je m'échappai, riant comme un oiseau qui sort de la cage.

Devant mes fenêtres, il y avait un parterre et ensuite une charmille, précédant un bois taillé et coupé suivant la mode française. J'y allai tout droit pour avoir de l'ombre et me jouer à mon aise. Comme je tournais un bosquet, je reconnus M. de Verrue, qui venait vers moi sans me voir. Je ne sais pourquoi je devins rouge malgré moi, ou plutôt sans m'en apercevoir qu'après, au feu qui brûlait mes jours.

Mon premier mouvement fut de me retirer en arrière, afin de ne pas être vue, comme si j'étais coupable et qu'il me dût réprimander.

Il s'avançait vers moi la tête baissée, les bras tombants, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit et qui songe. Je le regardais à travers les feuilles; le cœur me battait! Il venait lentement, mais il venait; il allait passer près de moi. Il ne m'avait peut-être pas aperçue:

j'allongeai la main et je le touchai; il tressaillit comme s'il eût reçu un coup violent, et nos yeux se rencontrèrent. Nous rougîmes tous les deux en même temps

— Ah! vous voilà, madame? me dit-il d'une voix tremblante.

— Oui, monsieur, et vous aussi!

Nous étions aussi bêtes qu'il est permis à des amoureux de l'être. C'est une douce et charmante bêtise que celle-là. On la regrette toujours, surtout lorsqu'on a repris l'esprit qu'elle vous ôte.

Il nous semblait nous voir pour la première fois; nous découvrions en nous des choses que nous n'y soupçonnions pas, et cela d'une façon instantanée. Il nous surgit mille idées subites; nous voulions nous parler et nous commençâmes par nous taire, parce que nous avions trop à dire. Nous marchions à côté l'un de l'autre, je comptais les grains de sable. Lui me regardait, à ce qu'il paraît, mais sans en avoir l'air.

— Madame, me dit-il tout à coup, comme un homme qui prend une résolution désespérée, vous étiez bien belle hier!

Voilà-t-il pas un grand parti, que de faire un com-

pliment à sa femme! Je lui répondis par une grande révérence et par un coup de tête qui signifiait : « Vous êtes trop bon, monsieur! »

Autre bêtise, si naturelle et si facile à commettre que tout le monde tombe dans ce guêpier-là.

Il reprit alors :

— Mais vous êtes encore bien plus belle aujourd'hui.

Voilà pourquoi je vous ai dit qu'il me regardait, apparemment.

Pour cette fois, je ne fis pas de révérence, je ne dis pas de bêtise, je ne dis rien du tout; j'étais charmée. Il y eut un moment de silence. Ce fut encore M. de Verrue qui le rompit.

— Ma mère ne reviendra pas aujourd'hui.

Cela signifiait : « Nous sommes libres, et nous pouvons ne pas nous quitter. »

Je ne demandais pas mieux, et le plus frais de mes sourires lui en donna l'assurance.

— Vous plaît-il vous aller promener en carrosse jusqu'à la villa d'été? me demanda-t-il avec hésitation. Vous avez besoin de prendre l'air, et les bois, les jardins sont bien beaux en cette saison.

— Je le veux bien; mais...

— Me permettrez-vous d'avoir l'honneur de vous accompagner?

— Si vous n'avez rien à faire.

— Oh! nous irons tout à l'heure, après déjeuner; je vais donner des ordres. Vous consentez, n'est-ce pas?

Je me pris à rire comme une folle, et je commis une maladresse d'enfant qui faillit tout faire manquer. Je n'avais ni l'expérience ni la finesse de savoir que, lorsque les gens oublient leur chaîne, il ne faut pas la secouer à côté d'eux : le bruit les réveille et les fait souvenir.

— Ah! m'écriai-je, si madame de Verrue apprend cette promenade-là, elle ne s'en consolera point et nous fera un beau bruit en revenant au palais !

Ce fut comme un seau de glace jeté sur la tête de M. de Verrue; il s'éloigna de moi, devint tout pâle et ne répondit point à ma plaisanterie. J'en compris la portée alors, et je me serais mordu la langue.

Il demeura ainsi quelques minutes, et cela pouvait durer longtemps encore, quand je m'avisai d'un strata-

gême Les plus sottes et les plus innocentes ont l'instinct de la coquetterie et de la conservation de leur conquête. Je jetai adroitement le bas de mon déshabillé de linon sur une branche d'épine et je fis un pas en avant. Le linon se déchira ; je voulus le reprendre ; je me piquai la main bien légèrement sans doute, assez néanmoins pour qu'il y vînt une goutte de sang et que j'eusse le droit de pousser un cri.

Mon mari se retourna.

— Voyez, lui dis-je, je me suis blessée.

Il fallait bien qu'il me regardât. Ce regard décida notre situation et amena tout le reste ; car, lorsqu'il m'eut regardée, ses yeux ne se baissèrent plus. Il prit le doigt blessé, il le prit en tremblant, il le baisa, il le voulut entourer de son mouchoir, qu'il eût mis en pièces, si je l'eusse laissé faire.

Dès lors, sa mère fut oubliée à son tour et je devins la maîtresse absolue. Il reprit son assurance. Il devint gai, libre, amusant. Il me conduisit à mon appartement, où il me laissa très-respectueusement à ma toilette, pour s'occuper de la sienne, et donna l'ordre d'atteler les chevaux.

J'étais aussi bien folle et bien gaie, et, dès que je fus seule avec mes femmes, je me mis à battre des mains en faisant le tour de ma chambre et en disant à Marion

— Je vais aller aux champs, seule avec M. de Verrue ; ma belle-mère ne le sait pas, elle ne le saura pas; nous serons seuls, nous serons tranquilles. Je tâcherai d'y rester jusqu'à demain, pour qu'en arrivant, elle ne nous trouve plus et qu'elle nous fasse chercher. Vous la verrez, vous, et ce sera bien drôle. Vous me conterez cela au retour.

Je ne trouvais là qu'une niche à faire à madame de Verrue, qu'une vengeance à exercer contre elle, et cependant mon cœur se serrait, j'éprouvais une émotion inconnue et charmante ; j'avais en même temps de la joie et de la douleur, de la crainte et de l'espoir; j'attendais... je ne sais quoi, mais j'attendais quelque chose ; je me sentais à la veille d'un changement heureux pour mon destin ; M. de Verrue me paraissait plus beau, mieux fait, plus spirituel que jamais, depuis qu'il me trouvait belle. Oh! la douce journée que nous allions passer!...

Cependant je n'étais pas encore au bout des obsta-

cles, et un incident fâcheux vint encore nous contrecarrer.

Le ciel s'acharnait-il donc à nous désunir à jamais!

On annonça l'oncle de M. de Verrue, l'abbé de la Scaglia.

Le diable lui avait-il donc fait part de notre projet, et venait-il pour le mettre à néant?

Il s'informa de madame de Verrue; on lui dit qu'elle était chez madame Royale, retenue toute la journée par les exigences de sa charge.

Il vit qu'on attelait et demanda qui allait sortir. On lui dit que M. de Verrue avait commandé les chevaux. Il parut satisfait de ce qu'on lui apprenait. Après quelques hésitations, il vint dans mon appartement et se fit annoncer.

On doit savoir si j'avais envie de le recevoir. Je lui fis dire que j'étais au lit, en proie à une affreuse migraine, — la migraine a toujours été la planche de salut des femmes! — et que j'avais besoin d'un repos absolu.

J'avais hâte qu'il partît. Je tremblais surtout qu'il ne rencontrât M. de Verrue. La présence de son oncle

aurait peut-être remis en mémoire à mon mari le souvenir de ma belle-mère, dont l'abbé était le digne représentant, et adieu alors mon influence et mon pouvoir! adieu surtout notre promenade aux champs et les douces et charmantes choses qu'une mystérieuse intuition me faisait entrevoir!

Je ne sais pas s'il soupçonnait une défaite dans ma réponse; la passion vit de doutes et ne marche que sur des mystères. Toujours est-il qu'il tourna quelques instants dans mon antichambre.

Enfin il partit.

Je respirai. Mon mari n'avait pas vu l'abbé.

Nous déjeunâmes chacun chez nous, à la hâte; je mangeai à peine et je *courus* jusqu'à la salle où m'attendait M. de Verrue. Il était en justaucorps mordoré, avec des fleurs d'arabesques bleues, une ceinture blanche à franges de perles, et la plus jolie perruque de toute la Savoie. Moi, j'étais en négligé, bleu de ciel aussi, sans que nous nous fussions donné le mot. Je m'enveloppai dans une mante fort riche pour traverser la ville dans notre carrosse à glaces transparentes. [...]n de mes principes, que partageait bien M. de Savoie,

c'est qu'on ne doit jamais se montrer au peuple sans représentation, pour ne pas lui donner envie de nous manquer de respect.

Otez à Jupiter son nuage doré, qui le soutiendra ?

Nous allâmes donc, comme toujours, en grand équipage. Nous traversâmes la ville, nous parlant très-peu ; trop de gens nous regardaient ; nous avions la pudeur d'un premier sentiment accoutumé à se cacher, comme s'il était coupable.

Le diable se mêle souvent des affaires des mortels : il voulut une seconde fois fourrer ses griffes en celle-ci. Au moment où nous allions franchir la porte qui conduisait à notre villa, nous vîmes un tourbillon de poussière, un grand train de chevaux et de domestiques ; le peuple cria de se ranger ; c'était Son Altesse le duc.

Mon mari pensa à sa mère, qui certainement suivait madame Royale, et le voilà tremblant de nouveau.

— Ah ! me dit-il, pensant tout haut, ma mère est là !...

— Eh bien, quel mal est-ce donc, monsieur ? Ne pouvez-vous prendre l'air sur cette route ?

Il ne répondit point, et descendit, ainsi que c'était l'ordonnance, afin d'assister au passage du prince et de le saluer. M. de Savoie en avait dispensé les dames ; le carrosse passa comme un éclair près de nous, et ma belle-mère ne vit pas que nous étions là ; si elle s'en fût doutée, je crois qu'elle aurait fait arrêter les gens de Leurs Altesses, pour nous morigéner à son aise sur le grand chemin.

Le bruit passé, la poussière disparue, M. de Verrue respira. Nous continuâmes notre route, et nous commençâmes à nous rapprocher l'un de l'autre. Je riais, j'avais peine à contenir ma joie d'avoir si bien joué notre argus.

Nous allions très-vite ; le temps était admirable, nous parcourions un pays enchanteur ; où trouver de meilleures conditions que celles-là pour être heureux ?

A vingt ans, la vie est belle. Nous la voyions parée de mille charmes ; elle étincelait à nos regards comme ces prismes que le soleil frappe de ses riches couleurs.

Hélas ! souvent les couleurs s'effacent, le prisme se

brise; il n en reste rien qu'une vaine image, un vain souvenir.

La maison où nous nous rendions est belle et agréable, bâtie au pied d'une montagne, sur le bord d'une rivière, entourée de bosquets touffus, d'arbres élevés et de fleurs parfumées. On y trouve une fraîcheur très-précieuse en ces climats et en cette saison de l'année. M. de Verrue avait toujours les domestiques suffisants à chacun de ses châteaux; il pouvait y arriver à toute heure sans prévenir; il n'y manquait de rien. Ce n'était pas même un embarras. Il dépensait ainsi des sommes énormes et inutilisées; mais on ne devait pas faire autrement.

Ce jour-là, je n'eus qu'à dire un mot: dîner et souper nous attendaient. Je me souviens de la moindre circonstance; car ce fut proprement mon soir de noces, et assurément un des plus heureux de ma vie.

XVIII

Notre villa, je l'ai dit, était située sur les bords de la rivière, au pied des montagnes, dans un endroit

charmant, où l'on trouvait tout à la fois une vue délicieuse, l'air adorable, le pays enchanteur. Il faisait un temps et un soleil à donner la vie au marbre. — Jamais je n'ai ressenti d'impression semblable.

Quant à M. de Verrue, je crois bien que c'était la même chose pour lui. — La nouveauté était presque la même : excepté quelques échappées pour des filles de chambre ou des suivantes, c'était la première fois qu'il se trouvait en face d'une femme jeune, belle, de qualité, d'une femme à laquelle il fallait plaire pour l'obtenir, et cette femme était la sienne depuis trois ans. — On conviendra qu'en fait d'intrigues, celle-là était piquante. Pour un commençant, c'était du bonheur.

Le dîner fut vite préparé; — nous avons dans nos grandes maisons d'Italie des *en cas* à tous nos châteaux, comme le duc de Mazarin, en France. J'en sais même un où j'ai vu quelque chose de véritablement touchant. Le maître fut exilé par Victor-Amédée pour une conspiration, ou plutôt pour une indiscrétion envers le roi de France. Je ne le nomme point, parce que je l'ai promis au duc d'une façon toute particulière et que je n'oserais enfreindre ce serment; ce

seigneur vit encore ; il y a là-dessous un de ces mystères qui perdent une maison sans qu'elle se relève jamais, et j'ai pour mes enfants des obligations à celle-là.

Ce seigneur donc était exilé ; et cependant, chaque jour, aux heures habituelles, le couvert était mis, le repas servi par le maître d'hôtel et les officiers. On posait les plats sur la table, on les y laissait un instant dans le plus grand silence et le plus grand respect, absolument comme si le marquis eût été présent ; on les retirait ensuite, on les distribuait aux pauvres, en leur recommandant de prier pour Son Excellence ; et, le lendemain, cela recommençait. Le fait fut raconté à M. de Savoie ; il en fut si réellement frappé que, fort peu de temps après, il rappela l'exilé, disant qu'un si bon maître ne pouvait être pour lui un mauvais serviteur.

Je reviens à notre dîner. Nous nous promenâmes en attendant, et le comte se fit un plaisir de me montrer les beautés de sa maison, que je connaissais peu ; nous n'y étions venus qu'avec madame de Verrue, ce qui signifie que nous étions restés immobiles sur nos

siéges à recevoir des compliments après avoir fait des révérences. Elle appelait cela représenter. Je vis les tableaux, nécessité obligée de tout palais italien; je vis des meubles magnifiques; je vis des trésors d'argenterie et de joyaux; je vis surtout un appartement dont la tenture, toute en point de Hongrie sur une brocatelle rose, était encore aussi fraîche que le premier jour.

— Ah! me dit le comte en souriant, cette chambre est toute neuve, parce que mon père en a eu peur.

— Pourquoi peur, monsieur? et de quoi?

— Elle a été arrangée ainsi par mon aïeul pour ses noces avec une jeune et belle comtesse de la Spezzia, dont il était passionnément amoureux.

— Eh bien?

— Eh bien, la veille du mariage, il vint ici une femme fort vieille, qui demanda à visiter le logis et surtout la chambre nuptiale, sous le prétexte d'y réciter des prières et de composer un charme pour éloigner les mauvais esprits; mon grand-père le permit: il était trop amoureux pour ne pas être crédule. La vieille fit le tour du palais du haut en bas, conjurant, marmottant, disant je ne sais quelles paroles, jusqu'à ce qu'elle

rencontrât le fiancé joyeux et enchanté de son sort, qu'il trouvait le plus heureux du monde.

— Puisqu'il aimait tant cette belle dame, c'était tout simple.

— Oui ; mais la vieille se prit à le regarder en pitié, à faire des *hélas!* des *Dieu! est-il possible!* jusqu'à ce qu'il lui demandât à qui elle en avait.

» — C'est ce que je vois, répliqua-t-elle.

» — Et que voyez-vous de si effrayant?

» — Votre malheur, Excellence, et vous ne le méritez pas.

» — Mon malheur! du malheur pour moi, aujourd'hui? Ah! cela ne se peut point.

» — Cela ne se peut que trop! Vous n'épouserez pas la fiancée chérie, et...

» — Je n'épouserai point ma fiancée, lorsque demain je la conduis à l'autel?

» — Non : quand vous irez la chercher, vous ne la trouverez plus; et cette belle chambre...

» — Quoi! vieille maudite! cette chambre?...

» — Ne servira jamais qu'à des amours infidèles. Les femmes qui l'habiteront tromperont leur mari.

» Mon aïeul, furieux, fit jeter la vieille à la porte.

» Le lendemain, dès l'aurore, il courut chez la comtesse, qui s'était enfuie, de son côté, sous les habits d'un page, avec son cousin. Il en est résulté que ce beau lit, que cette magnifique toilette, que ces riches meubles n'ont encore servi à personne, tant mon père et mon aïeul ont eu frayeur de la prédiction. Les draps de fine batiste étendus pour l'ingrate comtesse de la Spezzia y sont encore. Tout est dans le même état que lors du mariage manqué. Voyez plutôt.

— Cela est curieux, et je désire occuper cet appartement.

— Vous, madame? répliqua-t-il tout ému.

— Oui; je ne crois pas aux présages, et, d'ailleurs, je suis assez sûre de moi et de vous pour les faire mentir.

On nous avertit en ce moment que le dîner était prêt. Nous descendîmes. Le repas fut silencieux comme un dîner de mariés; nous n'avions rien à nous dire devant tout ce monde qui nous servait; aussi, cela ne fut pas long : je me hâtai de lever le siége et de reprendre cette promenade que je trouvais si douce. Cette

fois, nous montâmes en bateau; nous étions comme des écoliers hors de leur classe qui se hâtent d'essayer de tout en l'absence de leur régent.

M. de Verrue avait une jolie voix, et ce goût pour la musique que possèdent tous les Italiens. Il commença une chanson des gondoliers de Venise, quand ils vont sur les lagunes. J'en ai entendu beaucoup dans le voyage que je fis plus tard avec Victor-Amédée, et peu d'aussi bien chantées. — Ce chant et le mouvement de la barque me berçaient.

J'appuyai ma tête sur des coussins posés tout autour, à la manière turque; mes yeux se fermèrent; une langueur s'empara de moi; je ne dormais point, mais je n'étais plus sur la terre. Cette voix qui murmurait, qui répétait le mot d'amour si tendrement et dans cette langue italienne, laquelle est elle-même tout amour et toute mélodie; ces senteurs des plantes baignées dans le fleuve, ces haies parfumées bordant la rive, ces branches d'arbre chargées de fleurs tombant en festons sur les ondes, ces insectes qui voltigeaient, bourdonnant autour de nous, ces petits oiseaux cachés dans les feuilles, jetant au hasard, entre deux som-

meils, quelques notes de leurs harmonies, la chaleur du jour qui m'accablait, tout, jusqu'au bruit de la rame fendant les vagues paisibles, tout m'enchantait, tout me transportait en des délices inconnues que je n'ai jamais retrouvées peut-être depuis que j'ai vécu dans la vie de ce monde, où tout est réel, où l'on n'a plus de ces songes éveillés que j'appellerais volontiers des révélations!

Mon mari s'approcha de moi, approcha ses lèvres de mon oreille et me dit... Quoi? Je ne sais... Mais il parla longtemps; mais les paroles entraient dans mon cœur, et le pénétraient, le vivifiaient, comme la rosée pénètre les fleurs.

Je ne répondais point, j'écoutais, j'écoutais encore. Sa main chercha la mienne et la pressa. Je m'appuyai sur lui; nos gens étaient loin, à l'autre bout de la barque; les rideaux de brocart du pavillon nous cachaient, et je reçus de lui ce premier baiser dont l'impression ne saurait s'oublier ni se renouveler jamais. De toutes les virginités, c'est la plus vite envolée, et c'est aussi la plus douce à prendre et à donner!

Je n'ai point conté celà à M. de Voltaire, il se serait

moqué de moi. Ce siècle ne comprendrait pas que nous eussions émietté notre jeunesse de la sorte. Il vit plus vite et plus largement. La régence l'a guéri des langueurs amoureuses; M. le régent était un excellent médecin de ces sortes de maladies. A mon avis, c'est un malheur, mais je n'y saurais rien faire et ne puis rendre à ce temps ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire le sentiment des finesses du cœur; il ne cherche que les faits et les certitudes, et ne donnerait pas six deniers de nos rêveries. Chacun son goût. Pour moi, ces voluptés passent les autres, et des longues années de ma jeunesse, fort peu bien employées d'ailleurs, ces mièvreries-là sont ce que je regrette le plus.

La nuit était tombée; c'était le moment de retourner à Turin, de reprendre nos habitudes guindées et nos chaînes si lourdes. M. de Verrue me regardait toujours, et, moi, je ne détournais plus les yeux. Il m'était venu en tête un projet qui tenait encore de la petite fille, une espièglerie à faire à madame de Verrue, un bonheur à nous donner aussi.

— Mon ami, dis-je (j'osais dire : *Mon ami!*), si nous restions pour souper ici?

— Le voulez-vous bien? répliqua-t-il d'un air joyeux et embarrassé en même temps.

— J'en serai ravie! Commandez donc.

Les ordres furent promptement donnés et promptement exécutés.

Nous fûmes servis, non pas dans la salle à manger de gala, mais sous une treille en fleurs, avec des flambeaux, une musique lointaine, le Pô coulant à nos pieds et réfléchissant les lumières : c'était charmant!

Nous bûmes du vin de lacryma-christi, dans des coupes de cristal taillées au roc de nos terres, et, après le fruit, quand nous nous levâmes, il était onze heures. C'était bien tard pour retourner à Turin! Madame de Verrue serait couchée, ou bien elle resterait au palais; à quoi bon alors? Nous serions grondés ni plus ni moins. Donnons-nous ces chers moments de liberté, le plus longtemps possible.

Ces réflexions se firent *in petto*, sans rien dire; le résultat fut le même et la communication spontanée.

— Si nous restions! nous écriâmes-nous en même temps.

— Cela est-il possible? ajoutai-je.

— Vous risquez-vous à la chambre de ma grand-mère? répliqua mon mari.

— Sur-le-champ.

Ces beaux points de Hongrie, cette toilette d'or, ce lit d'ange reçurent, pour la première fois, une jeune femme, une fiancée de la maison de Verrue. — Hélas! il me le faut avouer, la prédiction de la vieille se réalisa dans toute sa vérité. — Si elle eût menti, probablement ces Mémoires n'eussent point été faits.

Qu'aurais-je eu à raconter? — Les femmes strictement vertueuses ont peu à dire sur elles-mêmes. — Elles ne peuvent s'occuper des autres que dans des circonstances particulières, dans des états ou des charges qui les mettent à même de s'initier à des secrets intéressants. Les lettres de madame de Sévigné ne seraient pas si charmantes si elle n'y parlait que d'elle et de cette madame de Grignan que je n'ai jamais pu souffrir. Heureusement, Louis XIV avait des maîtresses, les dames des amants, et elle était très au fait de tout cela.

Le lendemain nous fûmes éveillés par un message

de ma belle-mère en furie. Elle envoyait sa première femme, laquelle avait toute sa confiance, pour s'informer de mes faits et gestes, maudissant sa charge, qui la forçait à rester près de Son Altesse, sans pouvoir s'assurer, par ses yeux, de ce qu'elle redoutait le plus. Cette fille, qui s'appelait *mamselle* Luce, et qui était Suissesse, s'était rendue digne de sa maîtresse par son caractère et son air revêches, copiés trait pour trait sur ceux de la douairière.

Marion ne la pouvait souffrir. — Dès qu'elle la vit arriver, ce matin-là, Marion, que nous avions emmenée, lui répondit qu'elle allait savoir si M. le comte et madame la comtesse étaient éveillés, afin de porter son message.

— Éveillés! reprit Luce. Se seront-ils éveillés en même temps? Cela ne leur arrive guère.

— Cela leur arrivera probablement aujourd'hui, répliqua Marion d'un air de triomphe; quand on habite le même appartement...

— M. le comte est-il donc dans le même appartement que madame la comtesse?

— N'est-il pas dans l'ordre qu'il y soit?

— C'est bien, ma mie, répondit Luce, qui se contenait mieux; cela ne nous regarde ni l'une ni l'autre; ce sont les affaires de nos maîtres. Voyez, je vous prie, si l'on peut me recevoir.

Marion n'eut rien à répondre. Elle se trouvait là parce que j'en faisais une sorte de demoiselle suivante, lorsque Babette, souvent malade, restait au logis. J'en avais assez, des Italiennes. Je ne les prenais que dans les circonstances d'étiquette; elles m'ennuyaient fort; je les croyais espions de ma belle-mère, et je ne me trompais point.

Marion, ce matin-là, ouvrit avec précaution les rideaux dorés de ce lit d'ange, et nous fit une belle révérence, en ajoutant :

— Madame la comtesse douairière envoie prendre des nouvelles de Vos Excellences. Mamselle Luce est là qui vient de sa part.

O puissance de l'amour! mon mari n'eut pas peur, il se mit à rire.

— Faites entrer mamselle Luce, Marion, afin qu'elle puisse dire à ma mère que je ne me suis jamais mieux porté de ma vie.

Mamselle Luce entra, plus jaune que le ruban de sa cornette, et resta stupéfaite, ébahie.

— Monsieur le comte!... balbutia-t-elle, madame la comtesse !...

— *Douairière!* reprit mon mari en appuyant sur le mot, *douairière*, mamselle Luce.

— Madame la comtesse douairière, répéta la confidente d'un air de crème tournée, désire savoir si Vos Excellences ont bien passé la nuit, et pourquoi elles ne sont pas revenues hier au soir à Turin; si c'est une raison de santé?...

— C'est une raison de plaisir, mamselle Luce, pas autre chose, répondis-je. Nous nous amusions ici; nous y sommes restés, voilà tout. Assurez bien madame de Verrue de notre profond respect, et dites-lui que, d'ici à... deux ou trois jours, nous retournerons assurément à Turin.

— Cependant, madame, Son Altesse madame Royale n'est pas prévenue.

— J'enverrai un de mes gentilshommes à madame la duchesse, interrompit mon mari, dont l'absence de la douairière avait fait un comte de Verrue, dans toute

la force du mot, vous n'avez que faire de vous inquiétier, mamselle Luce.

Je me cachai le visage sous la couverture, tant j'avais envie de rire, et tant le nez allongé de mamselle Luce me divertissait. Mon mari me semblait haut de trente coudées, comme la statue de Nabuchodonosor dans l'Écriture. Mamselle Luce se retira à reculons, confondue, et se préparant à un rapport sur nous qui devait faire une révolution chez madame de Verrue. Marion l'accompagna, en ouvrant presque les deux battants, avec une cérémonie ironique et moqueuse.

Nos éclats de rire la poursuivirent et achevèrent de l'exaspérer. Nous devions le payer plus tard; mais la jeunesse calcule-t-elle?

Cette journée passa comme un songe, puis la suivante, puis une autre encore. Nous avions envoyé un gentilhomme à Leurs Altesses; madame de Verrue n'avait donc rien à dire, madame Royale ayant répondu qu'elle était charmée de nous savoir à notre villa de la Smalta, et qu'elle nous autorisait à y rester suivant notre fantaisie.

Il fallut cependant rentrer, non pas *chez moi*, mais

chez la comtesse douairière; car l'autorité tout entière était entre ses mains.

Satisfaite d'avoir conquis mon mari, je ne songeais pas à la lui reprendre; ce fut une grande faute. Elle n'eût point gardé le pouvoir qu'elle eut toujours, et, qui sait? M. de Verrue serait peut-être encore heureux auprès de moi, qui ne serais certainement pas la *dame de volupté.*

Ma belle-mère nous reçut comme à l'ordinaire. Son œil scrutateur épiait seulement jusqu'à nos moindres sourires; — elle était trop fine pour démasquer ses batteries et se plaindre. Elle ne parlait que de choses générales, du mariage de Son Altesse le duc, des toilettes de la princesse, des devoirs à rendre, de tout, enfin, excepté de ce qui l'occupait. Pourtant, elle me demanda si je voudrais être dame d'honneur de la jeune duchesse.

— Je vous ferai nommer si cela vous convient. Comme la princesse est Française, elle vous aurait pour très-agréable, j'en suis sûre, et vous n'avez qu'à parler.

Je refusai net. — Les esclavages de la cour, tout dorés qu'ils sont, n'ont jamais été mon fait. Je n'aime

à servir personne, et j'aime fort qu'on me serve : deux choses incompatibles auprès des princes. M. de Savoie ne fut pour moi qu'un amant semblable aux autres pendant longtemps. Dès qu'il eut pris des airs d'autorité, je rompis les liens qui devenaient des chaînes.

Nous verrons cela plus tard. Revenons, si vous le voulez, à la cour que nous avons quittée, au mariage du prince et à tout ce qui précéda ou suivit cet événement. Il est temps de parler de Victor-Amédée, de nous occuper de son caractère, plus extraordinaire encore qu'on ne l'a dit, et que les historiens futurs ne le pourront représenter. Je l'ai connu mieux que personne, je le puis bien peindre, et je le peindrai sans partialité. J'ai été pour lui en même temps une amie et un conseil ; il m'écoutait quelquefois ; je dirai tout : s'il était encore de ce monde, il ne me pardonnerait pas. Hélas ! il m'a précédée !...

XIX

Avant de parler du duc de Savoie, ou plutôt du premier roi de Sardaigne, il est un personnage dont nous

n'avons rien dit encore et qui, cependant, mérite une attention toute particulière par la curiosité de son caractère et de son état. Il est facile de comprendre que c'est le prince Philibert-Amédée, chef de la branche des Carignan et cousin germain de Victor-Amédée.

Le ciel lui refusa l'ouïe et la parole : le malheureux prince naquit sourd et muet ; mais il lui accorda tous les autres dons, et, sans cette infirmité, nul doute qu'il ne fût devenu un des hommes les plus éminents de ce siècle. C'était un prodige d'intelligence et de sagacité; il eut une grande part à la confiance de son cousin, qui le consultait, surtout dans sa jeunesse, pour les choses secrètes; il suffisait de lui écrire un mot, il lisait le reste dans le regard, aussitôt qu'on l'avait mis un peu au courant. Il était déjà âgé lorsque j'arrivai en Piémont, et je l'ai cependant bien connu. Son fils a épousé ma fille : ce qui nous ramènera vers eux dans la suite.

L'éducation qu'on donna à ce prince, par les ordres du prince Thomas, son père, fut si bien dirigée et tomba en terrain si fertile, qu'il comprenait presque tout à l'aide du mouvement des lèvres et de quelques

gestes. J'ai dit exprès ce peu de mots sur son compte avant d'aborder Victor-Amédée, parce qu'il se mêla à presque tous les événements du commencement de ce règne. Venons au héros principal de ces Mémoires.

Victor-Amédée, dès qu'il prit possession de la couronne, affecta de la dédaigner. Il commença, dès lors à jouer un rôle et à cacher sa pensée, par système. C'était un prince adroit et fin jusqu'à la dissimulation; d'autres disent jusqu'à la ruse et à la perfidie; il mettait de l'orgueil à ne point être deviné, à voiler ses desseins, à jouer ses adversaires et même ses amis. Affectant une grande haine pour Louis XIV, le méprisant même en son particulier, il l'imita en toutes choses, jusque dans les moins louables. Ce ne fut pas sa faute s'il ne fit pas la cour de Turin en tout point semblable à celle de Versailles; il y tâcha sans cesse: il eut d'abord sa Montespan, ce fut moi; sa Maintenon, tout le monde la connaît. Il eut son duc du Maine, ce fut mon fils; sa duchesse d'Orléans, c'est ma fille. Il eut Monseigneur dans son fils aîné. La seule chose qu'il se soit imposée de lui-même, c'est son abdication;

et il s'en repentit plus d'une fois. Encore a-t-il pensé à Charles-Quint. Il aimait les grands modèles.

Il était assez ladre dans ses façons, bien que généreux et grand dans ses idées. Pour son compte, il ne dépensait même pas le nécessaire à son rang. Excepté lorsqu'il voulut me plaire, et qu'il se montra magnifique, il était d'une simplicité peu digne d'un si grand prince. Après mon départ, il alla jusqu'à la lésinerie. Il ne portait, et des années entières, qu'un habit couleur café, sans or ni argent, de gros souliers comme un paysan; l'hiver, des bas drapés; l'été, des bas de fil; jamais de soie, même pour les occasions d'apparat. Quant aux dentelles, il ne voulait pas en entendre parler, sous prétexte que les fabriques de ses États n'en fournissaient point, et qu'il fallait les acheter à l'étranger. Il n'entendait choisir pour ses chemises que de la forte toile de Guibert. On les garnissait de batiste plissée, comme pour les séminaristes.

Lorsque je lui faisais quelques observations à ce sujet :

— Ma santé ne s'accommode que de cela, répondait-il.

Son épée, si souvent victorieuse, était d'acier

rouillé. Il défendait qu'on la nettoyât. Encore la faisait-il garnir d'un cuir le long de la poignée, pour ne pas user les basques de l'habit.

Il ne se servait jamais que d'une canne en jonc, avec une pomme de coco ; et sa tabatière, la seule qu'il possédât, était en écaille garnie d'un cercle d'ivoire. Je lui en voulais donner quelquefois une en rondin, prétendant que celle-ci était trop belle.

La seule partie de son ajustement dont il prît soin était sa perruque et son chapeau. Sa perruque était à la brigadière, des cheveux les plus choisis et les mieux ajustés du monde. Son chapeau, de fin castor, garni de plumes et de galons, surmontait bizarrement sa toilette, avec laquelle il jurait.

Dans les promenades, il s'affublait d'un surtout bleu, pour les jours de pluie. C'était un de ces vêtements sans forme qui couvrent et ne parent point les gens.

Il ne possédait qu'une seule robe de chambre pour l'été et pour l'hiver. Elle était de taffetas vert, doublée d'ours blanc. L'hiver, l'ours était en dessous ; l'été, il était par-dessus, ce qui lui donnait une étrange

figure. Il n'était pas rare de le voir tout en nage, par les fortes chaleurs, sous ce balandran. Jamais il ne voulut le quitter, quelque gêne qu'il en éprouvât.

La dépense de sa table était fixée comme celle des petits bourgeois. A Turin, c'était dix louis par jour ; à ses maisons de campagne, c'était quinze louis, parce qu'il nourrissait les ministres, les premiers gentilshommes de sa chambre et les étrangers. Encore, pour plus d'économie, ne leur apportait-on que la desserte de son couvert, les pièces tout entamées, sans plus de vergogne. On a vu qu'elles manquaient parfois et qu'on leur ajoutait à la hâte un rôti de plus. Le roi (il l'était alors) en plaisantait ensuite avec ses commensaux.

— Je vous traite mal, messieurs ; mais je ne suis pas Louis XIV : il ne faut pas me demander au-dessus de mes forces.

Son fils aîné était loin d'avoir les mêmes goûts, et le roi régnant encore davantage. Aussi le trouvait-il très-mauvais.

— Brillerez-vous plus avec vos diamants? leur disait-il. Croyez-vous qu'un prince mesure sa grandeur à ses dépenses? Que vos peuples soient riches,

qu'ils soient heureux, et portez l'habit de ratine des bacheliers, vous serez plus grands que les rois de l'Inde avec toutes leurs pierreries.

On assure que le roi d'aujourd'hui finit par le croire; mais son frère aîné, qui est si tristement mort, ne se fût point arrangé de ces ratines et de ces portions congrues. Il y avait en lui l'étoffe d'un grand prince, et, en le perdant, le Piémont a fait une véritable perte.

Les qualités éminentes de Victor-Amédée resplendissaient dans la paix comme dans la guerre. Il était à la fois habile administrateur, fin politique et brave général. Il tint en Europe une place que nul n'aurait occupée comme lui. Personne n'en connaissait aussi bien les cabinets et les intrigues. Il savait les caractères, les habitudes, les mœurs de tous les princes, de toutes leurs maîtresses, de tous les secrétaires d'État, de tous les personnages influents. Lorsque cette si regrettable duchesse de Bourgogne, sa fille, partit pour la France, il l'instruisit et la dressa à la mécanique de cette cour, comme s'il y eût vécu de toute éternité. Elle domina le roi, madame de Maintenon, et fut la maî

tresse en ce pays-ci, à un moment où il était si difficile à gouverner, et cela, par les conseils du roi, son père.

J'ai souvent eu des preuves de cette finesse et de cette grande connaissance des autres. Nous en serons plus instruits par la suite.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, le prince de la Cisterne, le comte Provana, son gouverneur; don Gabriel, même le prince de Carignan, le harcelaient tous les jours pour qu'il prît les rênes de l'État. Il en avait certainement grande envie; mais il voulait se faire violenter, afin de ne point blesser madame Royale, et d'avoir l'air d'obéir seulement aux vœux de ses sujets et aux circonstances. C'était chaque matin des conciliabules interminables, dans lesquels il leur soufflait ce qu'ils devaient lui dire pour le décider. Il élevait des objections afin qu'on les détruisît; il faisait parler sournoisement à madame sa mère, et recevait les réponses avec modestie.

Le comte de la Tour, un de ses principaux confidents, esprit ardent, courage impatient et téméraire, après une conférence de plusieurs heures avec son jeune maître, le quitta en disant au prince de la Cisterne :

— Je vois qu'il faut le forcer, je le forcerai, et, si vous voulez m'en croire, cela sera fait dès demain.

Ils allèrent ensemble à Rivoli, et rédigèrent une circulaire aux ministres d'État, aux grands de la couronne, aux généraux, aux commandants des places de guerre, pour leur notifier que, dès ce jour, il était décidé à revendiquer les droits que son âge et sa naissance lui donnaient.

Puis ils revinrent triomphants, le titre à la main, et l'apportèrent à la signature du prince. Celui-ci les attendait impatiemment; il n'en fit pas moins mille difficultés avant de se rendre.

— Et ma mère! répétait-il sans cesse, et ma mère! C'est pour elle une blessure dont je ne puis être l'auteur. Je la connais.

— N'est-ce que cela? interrompit sans cérémonie don Gabriel. Je vais trouver madame Royale, et je vous apporte le consentement; moi aussi, je la connais.

Il y courut, en effet. Madame la régente l'écouta sans sourciller; quelles que fussent les tempêtes de son cœur, elle ne lui laissa pas moins achever sa harangue.

— Mon fils souhaite de régner, dit-elle, et il n'ose

point me montrer ce désir. Ses sujets le sollicitent, et, dans la crainte de m'affliger, il se refuse à leurs prières. Vous aviez raison, monsieur; vous me connaissez mieux qu'eux, et je vais bientôt mettre tout le monde d'accord.

Elle prit une plume, et écrivit à monsieur son fils une lettre, véritable chef-d'œuvre d'adresse et de désintéressement. Je l'ai longtemps conservée ; mais M. de Savoie me l'a fait reprendre. J'en suis doublement fâchée, aujourd'hui qu'elle deviendrait un document historique. Elle la fit d'un trait de plume et sans la relire.

Elle lui disait qu'à leur âge à tous les deux, il était fait, lui, pour gouverner lui-même, et elle pour réparer sa santé détruite. Elle lui demandait instamment ce repos et le conjurait de lui permettre d'abandonner la chose publique, qu'elle avait menée si longtemps en son nom et dans l'espoir de ce jour tant souhaité.

Rien de plus tendre, de plus modeste que ses expressions ; rien de plus noble que son langage.

Don Gabriel revint triomphant. La conspiration avait réussi. Victor-Amédée entrait en possession de la couronne de ses pères.

— Vous le voulez, messieurs ; ma mère le demande, j'y consens donc. Puissé-je régner d'une façon aussi glorieuse qu'elle, et rendre mes peuples aussi heureux qu'ils l'ont été sous sa loi ! Tels sont mes vœux ; que le ciel les exauce !

J'étais déjà à Turin à cette époque. Je me souviens de l'effet produit par cette nouvelle et de l'humeur hérissonne de ma belle-mère, dont la puissance déchéait avec celle de sa maîtresse. Elle trouvait M. de Savoie très-ingrat et très-outrecuidant de venir remplacer une princesse qui, depuis tant d'années, l'entourait de sa sollicitude et de son habileté.

Elle se plaignait fortement dans nos entretiens particuliers, bien qu'elle n'en montrât rien en public.

Mon mari, encore en tutelle comme le jeune prince, n'osait rien répondre ; mais il aurait bien voulu l'imiter et secouer le joug.

Madame de Verrue eut beaucoup de peine à se consoler. L'idée surtout de voir une dame d'honneur à la future duchesse, tandis qu'elle serait reléguée avec la douairière, la mettait hors des gonds. C'est pourquoi elle désirait tant que je prisse cette place ; elle

aurait conservé sa domination, et, par moi, elle aurait tout conduit.

Tout enfant que j'étais, je compris cela et je ne me fourrai point dans ce guépier.

Une fois le prince maître de l'État, son mariage décidé, madame Royale n'avait plus qu'à rester dans le palais et à s'occuper d'œuvres pies. Elle connaissait assez son fils pour savoir qu'il ne permettrait point qu'elle se mêlât en rien de ses affaires désormais. Elle eut le bon esprit de se retirer d'elle-même et d'attendre qu'il lui demandât un conseil; ce qu'il ne fit que dans les occasions où il était très-décidé à agir suivant sa guise.

J'ai déjà annoncé le mariage de Victor-Amédée avec la princesse Marie-Anne d'Orléans.

Il ne m'appartient pas de juger cette princesse, j'en parlerai très-peu ; ma position est trop délicate, non que je lui aie jamais manqué de respect, non que j'aie eu d'autres torts envers elle que ceux de ma faute et de l'amour de son mari pour moi. Je sais qu'elle ne m'en a point voulu de ce vol ; elle tenait peu à l'amour, elle tenait peu à la puissance.

Regrettant la France, regrettant sa famille, elle n'aima véritablement en Savoie que ses enfants. Lorsqu'elle arriva, elle fut pour moi bonne et prévenante elle me souhaitait toujours auprès d'elle, et nous passions des heures interminables à parler de Versailles, de Paris, de Saint-Cloud, de la cour enfin, où mon âge ne m'avait pas permis d'aller, mais que je connaissais néanmoins par mes parents et mes amis. En outre, j'avais eu l'honneur d'être assez souvent conduite au Palais-Royal pour jouer avec les filles de Monsieur, dont madame de Savoie était la plus jeune; l'aînée avait épousé le roi d'Espagne, pour son malheur, hélas! malgré la grandeur de l'alliance.

Les princesses françaises font toujours une grande difficulté pour les alliances étrangères.

Ces deux filles de Monsieur avaient l'espérance d'épouser Monseigneur; elles s'en étaient monté la tête et toutes les deux l'aimaient en secret, sans se l'avouer mutuellement. La pauvre reine d'Espagne se traîna pendant un mois au pied du trône de Louis XIV pour le supplier de ne point l'envoyer à ce supplice d'un mariage abhorré.

— De quoi vous plaignez-vous, madame? lui dit-il. Je ne pourrais rien faire de plus pour ma fille.

— Non, sire ; mais vous pourriez faire davantage pour votre nièce.

Madame de Savoie était tout aussi désolée qu'elle, et plus encore, car la Savoie n'est pas l'Espagne. Je reçus ses confidences à cette époque. Elle me conjura de devenir sa dame d'honneur. Je refusai, et j'en ai été bien heureuse depuis. Ce qui s'est passé fût arrivé également, et je me regarderais comme coupable d'un abus de confiance envers celle qui eût été ma maîtresse; c'est sur la même ligne qu'un vol domestique.

La princesse n'était pas jolie comme la reine d'Espagne. Elle avait cependant pris, de la pauvre madame Henriette, une grâce charmante. Elle dansait mieux que personne; elle avait une voix touchante et douce; son accent, en italien surtout, allait au cœur. Son auguste époux ne l'aimait point, elle était trop bonne et trop simple. Elle le prenait trop droit. Lui, qui sophistiquait sans cesse, ne croyait pas à la franchise des autres. Il cherchait un sens caché aux paroles même les plus simples, et, par cette raison là, par

mille autres aussi, le mariage ne fut pas heureux.

La princesse eut cependant six enfants. Excepté le roi actuel, jusqu'ici ils sont tous morts jeunes.

XX

Je crois avoir dit que M. de Savoie avait pour Louis XIV des sentiments bien divers. Il l'admirait malgré lui; ce qui ne l'empêcha pas de chercher à lui nuire, toutes et quantes fois cela lui fut possible; ses affections étaient pour la maison d'Autriche; il eût voulu son élévation et l'abaissement du roi de France, ce qui me fit penser souvent, je l'avoue, qu'il l'admirait jusqu'à l'envie.

J'étais, on le sait, au nombre des dames familières des deux duchesses; je rencontrais donc souvent M. de Savoie chez elles. Il n'avait point de maîtresse en ce temps-là; par conséquent, il quittait peu leur cercle. Bien qu'il ne s'occupât de personne en particulier, il avait dès lors une préférence pour moi.

Cette préférence ne s'apercevait pas encore, nul ne

s'en doutait, je ne me l'avouais point; c'était comme une manière d'instinct qui me la faisait découvrir.

On parlait des plaisirs de Venise, du carnaval, de la somptuosité des habits et de l'agrément qu'on aurait à voir cela.

— J'y compte aller, quant à moi, dit tout à coup M. de Savoie.

— Vous, mon fils? dit la duchesse avec étonnement.

— Moi-même, madame; ne m'est-il pas permis de m'amuser un peu, à mon âge?

— Je ne dis pas que cela vous soit défendu; cependant, cela est étrange; n'y verra-t-on pas un but politique?

— On voit un but politique dans toutes les actions des princes, madame; bien fou celui qui s'occuperait de ces mièvretés-là.

— Mais, mon fils, si le roi de France...

— Mais, madame, le roi de France ne saurait m'empêcher d'aller au bal; je ne l'empêche pas d'aller à confesse et de cajoler madame de Maintenon. Vous oubliez toujours que vous n'êtes plus mademoiselle de Nemours et que vous êtes la mère d'un duc de Savoie

qui espère compter en Europe. — Voyons, mesdames, lesquelles de vous se laisseront séduire par les belles promesses de la seigneurie de Venise? qui viendra avec moi?

— Moi, répondit la duchesse régnante, si vous le voulez bien.

— Vous, madame, cela va sans dire, puisque j'y suis; mais ces dames?

La duchesse se tourna vers moi.

— Madame de Verrue, m'y voulez-vous accompagner? me dit-elle.

A mon tour, je me tournai vers ma belle-mère, ce qui fit rire tout le monde, et je répondis :

— De tout mon cœur, madame ; mais...

— Mais qui peut vous en empêcher, si vous en avez tant d'envie? reprit aigrement la douairière. Mon fils et moi, serions-nous assez peu séants pour ne pas sentir l'honneur que nous fait Son Altesse?

— J'irai donc, madame. Oh! bonheur!

Madame de Verrue me lança un regard foudroyant. Cette exclamation de petite fille en vacances révélait trop mon esclavage. Je n'en tins compte, et ma jour-

née se ressentit de ma joie. En rentrant, j'eus à subir un discours tout entier.

— Vous irez seule, madame; mon fils reste ici. Son Altesse ne l'a point convié à la suivre. Il vous faudra tâcher de surveiller votre conduite, et d'être ce qu'il convient à une personne de votre qualité.

Je ne répondis que par une révérence. C'était ma façon de m'en tirer toutes les fois que je ne voulais pas faire mieux. Quant à M. de Verrue, il ne répondait jamais.

Trois jours après cette conversation, nous étions en route pour Venise. Les préparatifs de M. de Savoie n'étaient jamais plus longs.

Madame la duchesse conduisit cinq ou six jeunes dames; néanmoins, cela ne menait pas grand train, et l'on n'eût jamais reconnu, dans ce pauvre équipage, un souverain allant visiter une république. Le dernier des patriciens de Venise était plus somptueux en sa suite.

La route s'égaya fort; pour moi, je fus triste. L'absence de ma belle-mère ne me compensait point celle de mon mari. Après quelques lieues cependant, le chagrin se dissipa.

Nous entrâmes à Venise par une belle matinée de février, et nous allâmes descendre chez l'ambassadeur de Son Altesse, qui nous reçut magnifiquement.

Dès le même soir, on parla d'aller en masques à la place Saint-Marc.

— Mesdames, nous dit le prince, nous sommes ici pour nous amuser, et nous nous amuserons beaucoup. Quant à moi, je compte attaquer tout le monde, et je vous engage à en faire autant. — Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'ambassadeur de France, qui s'était empressé d'accourir pour saluer la princesse, vous donnerez la main à madame la duchesse de Savoie. Je veux que chacun sache combien je suis honoré de l'alliance de Sa Majesté Louis XIV, et combien je tiens à en perpétuer les conséquences.

M. d'Avaux ne fut pas dupe de ces compliments : fin diplomate lui-même, il découvrit facilement les desseins cachés du roi ; ou, du moins, il les soupçonna, et dès lors la lutte s'établit entre eux.

Nous allâmes en gondole à la place Saint-Marc, où cette foule noire et de toutes les couleurs nous étourdit bien vite, nous qui n'en avions pas l'habitude.

On était venu complimenter Son Altesse de la part du doge et de la sérénissime république; de sorte que, son arrivée étant connue, la police de l'inquisition nous entourait déjà.

Victor-Amédée resta longtemps près de la duchesse et de l'ambassadeur; puis il commença à lutiner quelques masques sans conséquence. Ils lui répondirent fort honnêtement, comme si on le connaissait. Il s'en impatienta, et il s'impatienta aussi de trouver sans cesse les yeux du comte d'Avaux fixés sur lui. Tout en folâtrant, il me prit par le bras et m'emmena plus loin.

— Madame, me dit-il, vous qui êtes Française, ne sauriez vous occuper les regards de M. d'Avaux ailleurs que de mon côté? Je ne suis point venu à Venise pour ne parler à aucune dame, et, sans manquer à la duchesse, je serais pourtant charmé de savoir si les patriciennes ont tout l'esprit qu'on leur prête.

— Qui vous en empêche, monseigneur? Le comte d'Avaux ne dirige pas votre conscience apparemment.

— Non; mais, en France, aujourd'hui, on est pointilleux à cet égard, et, s'il prenait une plaisanterie pour

des infidélités, l'illustre oncle de madame ma femme m'en pourrait réprimander. Tout cela, entre nous, madame de Verrue, et comme un service d'ami.

Les yeux du comte d'Avaux m'interrogeaient, ou plutôt cherchaient à lire dans ma pensée. Je crus être impénétrable, et je me sentais fière de la confiance du prince.

Nous restâmes ainsi toute la nuit; Victor-Amédée de plus en plus entreprenant, s'en prenant même aux colombines et aux arlequins qu'il rencontrait en route, et s'émancipant avec eux.

Vers le matin, un messager du doge vint annoncer que le médianoche de Son Altesse était prêt au palais ducal, la République ayant coutume de défrayer ses hôtes couronnés.

— Mais je n'ai point encore vu le doge, dit le prince à M. d'Avaux.

— Votre Altesse ne le verra pas non plus, monseigneur. Vous serez servi dans une chambre où vous trouverez peut-être quelque provéditeur ou bien *messire Grande,* accompagné de quelques patriciens; on vous recevra avec une magnificence royale, on veillera

à ce que vous ayez en abondance les recherches et les primeurs de tous les pays, que l'on ne peut trouver qu'à Venise; mais on ne vous importunera point. Tout se fait ici en silence et avec mystère : vous serez seul en apparence, et pourtant vingt regards épieront, vingt oreilles écouteront jusqu'à la moindre de vos paroles. Quant au doge, vous vous verrez en cérémonie, avec une étiquette et des difficultés plus nombreuses que si vous étiez chez le roi mon maître. Vous êtes ici inconnu, comme voyageur. Ainsi l'on vous recevra ce qu'ils appellent simplement. Mais quelle pompe, si vous étiez entré à Venise votre couronne en tête et vos gardes autour de vous!

— Ces nobles marchands sont donc bien riches?

— Plus nobles que les princes, plus marchands que les juifs, plus riches que les trésors de l'Inde! Il faut vivre à Venise pour la bien connaître.

— Je n'en ai malheureusement pas le temps, répliqua le prince avec regret.

M. d'Avaux le regarda de façon à lui faire comprendre qu'il ne croyait guère à ce regret-là.

Nous entrions alors dans ce magnifique et curieux

palais des doges; nous montions l'escalier des Géants, nous passions à côté des bouches de lion où l'on jette les dénonciations au conseil des Dix, ces terribles dénonciations dont la pensée seule fait trembler. Je ne puis me défendre encore d'un sentiment de terreur en songeant à cette ville terrible, où tout se sait, où l'on n'ose pas même penser, enfermé dans sa chambre. Je ne me souviens qu'en frissonnant de ces noires gondoles, hermétiquement fermées, contenant on ne sait qui, allant on ne sait où. J'entends ces cris plaintifs des bateliers à chaque canal lorsqu'ils se rencontrent, et ces sbires qui viennent vous arrêter tout à coup au bal, au milieu d'une fête, *de la part de Son Altesse le doge et de la sérénissime république*; et ces cachots que l'on ignore toujours, et où l'on ne pénètre que pour n'en plus sortir. Cela est mortel. Malgré tous les charmes de ce pays, je ne le voudrais point habiter

Je n'ai pas à rendre compte de notre voyage à Venise, ni de la réception que le doge et la dogaresse firent à Leurs Altesses royales. Cela serait trop long et sortirait de mon cadre. Deux choses seulement sont dignes de remarque, et je les dirai.

La première est toute politique et je la puis dévoiler aujourd'hui; les suites ne sont plus à craindre. M de Savoie y avait rendez-vous avec plusieurs membres de la ligue d'Augsbourg, qu'il parvint à joindre, malgré le double espionnage du doge et de l'ambassadeur. Le masque et le carnaval le servirent merveilleusement bien en ceci.

Je n'ai su que longtemps après le rôle involontaire que madame la duchesse et moi avions joué dans cette comédie. Un soir, nous avons occupé M. d'Avaux pendant que le duc, masqué, nous suivait sous les habits d'un laquais à sa livrée, accompagné de deux députés déguisés de la même manière; nous allâmes escortées ainsi plus de deux heures autour de tous les théâtres et de tous les fantoccini de la place Saint-Marc. Pendant ce temps, le prince de la Cisterne, enveloppé du bahuta de Son Altesse et absolument de la même taille que lui, paradait sous nos yeux avec les masques. Il ne nous parlait point et feignait de ne pas être de notre compagnie, — afin de se mieux divertir, nous avait-il annoncé en partant.

Nous y fûmes trompées, l'ambassadeur aussi. Cepen-

dant, il apprit plus tard la vérité, et l'on en verra les suites.

L'autre fait est plus étrange et plus inconnu. Je le rapporte d'abord pour ces raisons, et puis parce qu'il fera paraître le caractère de M. de Savoie sous un jour nouveau, que peu de gens ont découvert.

Ce grand esprit, ce profond politique, ce brave guerrier était crédule comme un enfant et sujet aux superstitions les plus ridicules. Il ne faisait rien le vendredi qu'il n'y fût contraint; il ne sortait jamais du pied gauche, il pâlissait devant un grain de sel répandu sur la table, et croyait aux sortiléges et aux sorciers. Dans beaucoup d'occasions de sa vie, il se laissait guider par eux.

C'est même une histoire de ce genre que je veux vous raconter. Elle est restée dans mon souvenir en dépit de moi, et je ne puis m'empêcher d'y songer encore. C'est, en effet, un singulier rapprochement.

J'ai déjà dit que le prince me marquait quelque attention; pendant le voyage, il semblait occupé d'autres idées, et, les deux premières semaines, rien n'y parut.

Un soir, nous nous étions promenés dans la gondole

découverte avec la dogaresse. Nous allions nous mettre à table lorsque le duc, que nous n'avions pas vu depuis le matin, arriva.

Il semblait préoccupé ; ses sourcils se fronçaient involontairement; il ne parla guère, et, quand le souper fut fini, il rentra chez lui sans rien dire, ce qui ne lui arrivait jamais.

— Qu'a donc monseigneur? dit assez sottement la sotte dame d'honneur de Son Altesse.

— Il se sera laissé prendre par une belle inhumaine qui se sera moquée de lui et qui l'aura abandonné au moment décisif, répondit la princesse en riant.

Elle n'était point jalouse.

— Il aura été au Ghetto ou au quai des Esclavons, reprit un jeune Contarini, le plus étourdi de tous les étourdis de Venise.

— Et quoi faire, monsieur? demanda M. d'Avaux, plongeant son regard dans cette tête de linotte.

— Ma foi, monsieur l'ambassadeur, c'est ce que le conseil des Dix et vous savez mieux que moi, car vous l'y faites suivre tous les jours.

Il y avait là de quoi déconcerter tout le monde.

Ce fut ce qui arriva.

Excepté M. d'Avaux, chacun resta béant. Celui-ci avait trop d'habitude et de présence d'esprit pour se troubler.

— En vérité, monsieur, répliqua-t-il en riant de l'air le plus naturel, j'ignore si le conseil des Dix vous a chargé de pareille mission; pour moi, je n'oserais. Vous avez trop besoin d'être espionné vous-même, à ce qu'il paraît, puisque le mot d'espionner est mis à la mode de ce pays.

— Quoi! on n'épie pas M. de Savoie au Ghetto et au quai des Esclavons? Ah! cela est un peu fort, monsieur l'ambassadeur. Mon père le disait hier en confidence à messire Grande, qui lui a fait signe de ne pas continuer, s'apercevant que j'étais là.

— Eh bien, monsieur, si je devais gager, je gagerais que cela n'est point, du moment que le seigneur votre père l'a dit à messire Grande sans s'apercevoir que vous étiez là, comme si on ne s'apercevait pas de tout à Venise!

La chose en resta sur ce point, ce qui n'empêcha pas chacun d'y penser. On se sépara peu à peu.

Comme je rentrais dans mon appartement, j'y trouvaï Marion attendant d'un air de mystère. Elle mit un doigt sur ses lèvres et me pria de la suivre jusqu'à une petite chambre qu'elle habitait dans les entresols. Quand nous fûmes au seuil, elle me dit tout bas :

— Madame, Son Altesse monseigneur le duc vous attend depuis longtemps ici.

— Moi?

— Oui, madame, et il m'a ordonné de rester à la porte pour vous garder quand je vous aurais introduite. Entrez vite, je vous en prie, il est tard.

J'entrai, étonnée et interdite.

Le duc se leva à mon approche. Il était assis près d'une table, le coude appuyé et la tête dans sa main.

— Madame, me dit-il, ne trouvez point étrange ce que je vais vous demander. Je ne doute point de votre attachement pour ma maison, et j'en attends de vous une preuve. Voulez-vous me suivre demain, bien masquée et bien dissimulée, et vous laisser conduire où je désire vous mener?

— Monseigneur, je ne sais si je comprends bien, mais il me semble...

— Ne craignez rien, madame, vous êtes en sûreté sous ma garde, et je vous donne ma foi de prince qu'il ne vous sera rien dit ni rien fait dont vous puissiez être blessée.

— En vérité, monseigneur...

— Consentez, madame, consentez : il s'agit des intérêts les plus graves, il s'agit de l'État, il s'agit de mon bonheur. Nulle personne au monde ne le saura. croyez-le.

Je me fis prier longtemps ; mais il insista, il me pressa de façon à m'obliger de promettre.

Il fut convenu que, le lendemain, je me dirais malade, que je resterais chez moi, et qu'à la nuit close, je me tiendrais toute prête et masquée à la porte de terre du palais, où il m'attendrait. Le reste le regardait.

Vous jugez que, toute la nuit, toute la journée, je fus inquiète. J'étais surtout curieuse, je l'étais beaucoup. Je n'éprouvais pour le duc aucun penchant ; mais il m'avait assez révélé le sien, et je le craignais. Nous ne nous parlâmes que selon l'accoutumée, et j'aurais oublié ma maladie préparatoire si un de ses regard ne m'eût avertie. Nous étions restés fort longtemps

près l'aube à l'église pour un sermon et un office. Je prétextai une grande fatigue et je me dispensai de la promenade.

Victor-Amédée fut exact, et moi aussi ; il m'attendait déjà et me présenta la main ; je lui donnai la mienne. Nous nous mîmes en chemin sans prononcer une parole, suivis d'un vieux valet de chambre du prince qui ne le quittait jamais.

Nous traversâmes deux ou trois passages obscurs, puis nous arrivâmes à un petit canal sombre où une gondole se présenta. Nous y montâmes, toujours sans rien dire. Le prince me fit signe de m'asseoir près de lui, et bientôt nous fendîmes les eaux avec la rapidité d'une flèche perçant la nue. J'en perdais presque la respiration.

Le voyage ne dura guère ; la gondole s'arrêta, et le laquais ouvrit le rideau en disant à voix basse :

— Monseigneur, nous sommes arrivés.

FIN DU TOME PREMIER

St-Denis — Imp. J. Dardaillon — 1.807-11.23

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LA DAME DE VOLUPTÉ

II

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Titre	Vol.
Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	1
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
César	2
Charles le Téméraire	2
Chasseur de Sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la Reine	3
La Colombe	1
Compagnons de Jéhu	3
Comte de Monte-Cristo	6
Comtesse de Charny	6
Comtesse de Salisbury	2
Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Docteur mystérieux	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants	2
Emma Lyonna	5
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
La Fille du Marquis	2
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
La Guerre des femmes	2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
Histoire de mes bêtes	1
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Homme aux contes	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Ile de Feu	2
Impressions de voyage :	
Une Année à Florence	1
L'Arabie Heureuse	3
Les Baleiniers	2
Les Bords du Rhin	2
Le Capitaine Arena	1
Le Caucase	3
Le Corricolo	2
Un Gil-Blas en Californie	1
Le Midi de la France	2
De Paris à Cadix	2
15 jours au Sinaï	1
En Russie	4
Le Speronare	2
En Suisse	3
Le Véloce	2
La Vie au Désert	2
La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isaac Laquedem	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans Oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de Glace	2
Le Maître d'armes	1
Mariages du Père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Mille et un fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
Le Prince des Voleurs	2
Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	
Propos d'Art et de Cuisine	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Saltéador	1
Salvator	5
La San Felice	4
Souvenirs d'Antony	1
Souvenirs dramatiques	2
Souvenirs d'une Favorite	4
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Terreur prussienne	2
Testament de Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Vicomte de Bragelonne	6
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ALEXANDRE DUMAS

LA DAME DE VOLUPTÉ

(MÉMOIRES DE MADEMOISELLE DE LUYNES)

II

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

LA

DAME DE VOLUPTÉ

I

Nous descendîmes ainsi que nous étions montés, dans le même silence. Dans ce canal, étroit et sombre comme un souterrain, les eaux clapotaient contre une grande muraille noire percée d'une seule porte, avec deux sales poteaux de chaque côté. On se fût cru à mille lieues de cette brillante place Saint-Marc, si remplie de foule et de lumières, sans le bruit des instruments et des éclats de voix qui, de temps en temps, rompaient le silence de cette solitude.

La porte s'ouvrit après que Beppo y eut frappé d'une certaine façon. Nous entrâmes dans un corridor où une lampe fumeuse nous éclairait à peine. Il fallait avoir seize ans; il fallait être Jeanne d'Albert, si bien

boratoire de ce savant n'est hanté ni par le diable ni par les patriciens de Venise ; lorsque je m'y trouve surtout, vous pouvez vous démasquer.

J'hésitais encore ; mais, sur une nouvelle demande, je cédai. Le vieillard remonta sa lampe et m'examina longtemps, rougissante sous son regard ; puis il se mit à sourire, en disant en italien, sans doute par distraction :

— *Bene!*

Quel sourire que le sien! deux rangs de perles d'Ophir ! et quelle ironie ! quel sarcasme! quelle suprême moquerie dans ses lèvres pincées et rouges comme du corail ! Je ne sais comment Victor-Amédée put s'y laisser prendre. A dater de ce moment, je n'eus plus peur.

Nous entrâmes dans une chambre immense et délabrée, entourée des échantillons de tous les objets possibles, depuis les diamants jusqu'aux ordures. On y voyait des armes, des pierreries, des tableaux, des étoffes, des animaux empaillés, des statues, des bêtes vivantes, des faïences, des cristaux, des pièces d'argenterie, des chiffons, des médailles, de tout enfin. Il

s'y faisait des bruits incroyables, dans les coins où la lumière ne pénétrait pas; je ne sais quels êtres pouvaient y grouiller.

Nous nous avançâmes vers une table boiteuse, entourée de trois escabeaux luisants de vieillesse. Notre hôte y déposa sa lampe et nous fit signe de nous asseoir.

La conversation continua dans cette langue inconnue que j'ai dite. Le docteur parlait beaucoup. M. de Savoie écoutait, interrogeait, approuvait quelquefois. J'ai su depuis que c'était du grec. Le prince avait une grande facilité pour les langues, et les parlait presque toutes aussi bien que la sienne.

Mon tour vint : le sorcier prit ma main, l'ouvrit, un peu malgré moi, la regarda longtemps et sembla l'étudier avec attention. Il fit remarquer différents signes à son élève, dévoré d'impatience et de curiosité. Puis il alla chercher une manière de fouine morte dont il me fit toucher la tête. Il regarda ensuite dans son intérieur, consulta ses entrailles, son cœur, ses yeux, écrivit quelques lignes cabalistiques, et, se tournant vers M. de Savoie et lui montrant un écusson de France

pendu contre la muraille, il lui dit, cette fois, en bon français :

— Malgré tout, vous y reviendrez.

Le prince ne fit aucune réponse.

Nous restâmes plus de deux heures dans cette consultation, à laquelle je ne comprenais rien et dont je fus cependant le sujet et le but. Lorsqu'ils eurent épuisé la matière, nous nous levâmes, et le duc parla en langue vulgaire en s'adressant à moi.

— Je n'oublierai jamais cet acte de complaisance et de bonté, madame, me dit-il ; je n'ai qu'une chose à attendre de vous : c'est un silence absolu sur ce qui vient de se passer. Vous avez rendu, sans vous en douter, un grand service à la Savoie.

— Jeune dame, ajouta le devin en français, souhaitez-vous savoir votre fortune?

— Oui, si elle doit être bonne.

— Bonne et mauvaise, comme tout en ce monde; plutôt bonne que mauvaise : vous êtes née sous une étoile singulière, vous n'y pouvez échapper. Il vous faudra, malgré vous, devenir ce que vous n'auriez pas voulu être. Il vous faudra quitter qui vous aimerez, et

accepter une existence tout éloignée de celle que vous deviez mener. Je veux vous faire un présent, un présent inestimable, et tel que nul autre ne le pourrait offrir. Prenez ce paquet de poudre, et gardez-le plus précieusement que vos yeux ; car il y a là-dedans votre vie à vous, d'abord, et puis celle d'un enfant que vous sauverez du poison par lequel la famille entière périra. Cet enfant sera le plus cher, le plus nécessaire au monde entier, et, sans vous, il disparaîtrait comme tous les siens. Conservez bien cette poudre, entendez-vous?

Je pris le petit sachet de papier avec une sorte de regret et de crainte; je le mis dans ma poche et je suivis M. de Savoie, qui m'entraînait en me répétant qu'il n'oublierait jamais le service immense que j'avais rendu à lui et à ses États.

J'étais tout ahurie, tout étonnée, je ne sus que répondre ; je serrai machinalement le divin antidote dans ma main, et nous regagnâmes le canal sans que j'eusse pu trouver une parole à répondre à mon royal conducteur.

Les abords de la maison du devin paraissaient déserts; tout sur l'eau était silencieux, la nuit

était profonde et rien ne se montrait autour de nous.

Toutefois, comme notre barque s'éloignait, j'entendis à notre droite une sorte de cri de rage étouffé, et à notre gauche un soupir, qui me firent frissonner et qui parurent contrarier le prince.

— Avons-nous été suivis? murmura le duc. Ah! bah! je ne puis être en ce point surveillé par la police de M. d'Avaux ou par celle de la soupçonneuse République. Et puis Venise est la ville des mystères et des drames nocturnes. Tout cela ne nous regarde sans doute pas.

Je sus plus tard qui avait poussé ce cri et ce soupir.

Deux hommes étaient là qui me suivaient comme leur ombre.

L'un pénétré d'un amour tendre, muet, discret, plein d'abnégation et de dévouement.

L'autre brûlant d'une passion orageuse qui s'irrite contre les obstacles, qui va où l'ardeur du sang le pousse, même à travers les crimes!

Oh! souvenirs émouvants! étrange contraste! ange et démon, que de consolations, que de déboires je vous dus!

Le prince me reconduisit jusque chez moi. Nous nous séparâmes à la porte. Je regagnai ma chambre et mon lit, où je ne dormis pas plus que la nuit précédente, tant je me sentais singulièrement émue de tout cela. C'était ma première aventure; elle était semée de nombreux incidents; il faut bien payer son tribut.

J'eus depuis l'explication de ce qui s'était passé chez le devin. La voici :

Ce devin était un de ces vieux juifs cosmopolites qui ont couru les quatre coins de l'univers. Je ne puis nier sa véritable science, et j'ai de bonnes raisons pour cela : tout ce qu'il a prédit est arrivé, sans compter que je lui dois la vie. Il avait annoncé à Victor-Amédée ses guerres, ses irrésolutions dans ses alliances, tous les événements de son règne enfin. Mais il le surprit bien davantage en lui disant :

— Il est des choses que je ne puis absolument distinguer, et qui se présentent confuses à mon esprit. Nous pouvons les éclaircir si vous êtes de bonne foi avec moi. Une grande partie de ces faits se passeront sous l'influence d'une femme que vous devez aimer,

que vous aimez déjà. Sa main seule peut m'apporter la clef de ces mystères et me mettre à même de vous donner le conseil que vous sollicitez de moi. Faites que je la voie, que je lui parle, et je saurai, après, tout ce qu'il faudra savoir.

Le prince était encore assez jeune pour rougir. Il ne se rendait pas compte de ce sentiment qu'il eut plus tard pour moi; mais, en sondant son cœur, il lui sembla que j'étais désignée, et, moitié curiosité politique, moitié désir d'amour, il s'en voulut assurer. Il me demanda donc de le suivre, ainsi que je l'ai raconté tout à l'heure. Le magicien lui assura que j'étais bien la personne supposée, qu'il m'aimait fort, que je l'aimerais aussi, que nous aurions ensemble des enfants, et que ce serait moi qui le quitterais.

Je m'étends beaucoup sur cette prédiction, parce qu'elle eut une vraie influence sur l'avenir qui m'attendait et que j'aurai à en parler plus d'une fois.

Le lendemain de cette excursion, Marion me remit, de la part de Son Altesse, une fort belle petite boîte en filigrane d'or, entourée de pierreries et doublée de cristal de roche. Elle était suspendue à un anneau et à

une chaîne d'un métal perdu, brillant comme de l'acier poli. C'était un présent du juif pour y enfermer ma poudre et l'avoir toujours à mon cou. Ce bijou était d'une ancienneté sans date, et des plus rares qui se pussent voir.

Je l'ai encore; il ne m'a point quittée depuis.

II

Quelques jours après son retour à Turin, Victor-Amédée eut la preuve de la perspicacité de M. d'Avaux. Il sut qu'on avait épié ses actions, qu'on connaissait ses rapports avec le roi Guillaume d'Angleterre et avec l'électeur de Bavière également. Son ambassadeur à Venise lui fit part d'un de ses entretiens avec M. d'Avaux, entretien dans lequel ce dernier lui avait rendu compte, jour par jour, de ses démarches, qu'il supposait si cachées, preuve que le seigneur Contarini était bien informé. L'ambassadeur ne lui dissimulait pas, en même temps, qu'on avait de profondes méfiances à la cour de Versailles et qu'il aurait beaucoup à faire pour les détruire. Il devait s'attendre à des demandes exagé-

rées et s'apprêter néanmoins à y satisfaire, s'il ne comptait pas rompre entièrement.

Ceci devenait grave.

Déjà, pour donner un gage de tranquillité à Louis XIV, le duc avait recommencé, contre les Vaudois ou Barbets, la guerre impolitique et impopulaire dont son père avait vu les abus ruineux. Ce prétexte, car c'en était un véritable, lui fournit le moyen de lever des troupes et d'armer des sujets, sans donner à son puissant voisin le sujet de se plaindre.

Il avait, depuis longtemps, en vue de lui reprendre Pignerol et Casal. Il n'en cherchait que l'occasion, et s'efforçait de la faire naître sans avoir l'air de la chercher.

De son côté, Louis XIV, qui ne connaissait pas encore son jeune allié, croyait sa domination facile, et se contentait d'étendre sa griffe de lion vers les États qu'il protégeait, pour les saisir plus tard peut-être. Il croyait avoir affaire à un homme de vingt ans, sans expérience, sans talent. L'affaire de Venise lui donna à réfléchir; il commença à examiner de plus près, et ses ambassadeurs reçurent des ordres sé-

vères pour surveiller M. de Savoie et ses desseins.

Celui-ci ne s'endormait point, en sachant Casal, la plus forte position de l'Italie, entre les mains du roi de France, et sous le commandement de M. de Tressan, homme aussi brave qu'habile.

Casal avait été vendu au roi par le duc de Mantoue, prince fainéant et voluptueux. Il eût vendu de même le reste de ses États pour satisfaire à ses plaisirs et à ses maîtresses, lesquelles étaient de la pire façon et tout à fait indignes de lui.

Victor-Amédée eût bien voulu s'emparer de ce gâteau, mais les forces lui manquaient. Il n'était encore sûr de rien avec l'empereur et les confédérés, et il ne songeait à se déclarer qu'avec la certitude d'un appui et d'un secours efficace. Aussi se risqua-t-il à toutes choses avant de se brouiller, sans profit, avec l'oncle de la duchesse, qui pouvait si facilement l'anéantir.

Sa prudence éclatait déjà.

Le maréchal de Catinat commandait pour le roi en Dauphiné et dans les Cévennes. Il écrivit à M. de Savoie et lui témoigna le désir de le voir et de s'entendre avec lui sur bien des choses. « Non pas de

la part de son maître, lui disait-il, mais de la sienne propre, et dans la joie de connaître un prince de si belle espérance. »

M. de Savoie reçut cette lettre, la montra à madame sa mère, et lui demanda si elle ne serait pas bien aise de recevoir à Turin M. de Catinat.

— Le ferez-vous donc venir?

— Peut-être, madame; mais le connaissez-vous?

— Je ne le connais pas. Lorsque j'étais à la cour de France, M. de Catinat ne marquait point. C'était un petit gentilhomme parvenu par son mérite.

— Je souhaiterais beaucoup de petits gentilshommes semblables à mon service... S'il vient, du reste, sa visite sera singulière, car j'en attends une autre en même temps : celle de mon cousin Eugène, qui s'est couvert de gloire en Hongrie, et qui sera le premier héros de l'Europe, si Dieu le permet.

— Mon fils, prenez garde! Il y a un proverbe de mon pays qui m'a toujours paru fort sage : « Qui trop embrasse, mal étreint. »

Le prince sourit, ce fut tout. Il ne répondait point quand il ne lui convenait pas de le faire. Madame Royale

raconta devant moi ses inquiétudes à ma belle-mère; je sus ainsi la chose d'origine, et je me réjouis fort de voir le maréchal et le prince Eugène, avec lequel j'avais fait connaissance à son dernier voyage, et qui me semblait un prince fort distingué. Quant au maréchal, il me parlerait de la France, de mes parents, de la cour, de tout ce que j'avais aimé et que je regrettais encore.

Sur ces entrefaites, un matin que je jouais avec mon petit Michon, il me demanda tout à coup si le comte et moi ferions bientôt à M. Petit la visite que nous lui avions promise.

— Pourquoi cela, petit Michon? Nous n'y avons plus pensé, je l'avoue.

— Parce que M. le curé veut vous préparer une collation friande et que j'en prendrai ma part.

— C'est donc toi qui es pressé?

— C'est moi, et puis c'est aussi cet abbé Alberoni, qui doit faire les chatteries et les bonnes choses. Il vient chaque jour chez M. le curé et lui demande quand cela sera décidé, parce que c'est, dit-il, le chemin de la fortune qui s'ouvrira devant lui.

— Le chemin de la fortune s'ouvre donc par une porte de sucre et de biscuit? m'écriai-je en riant.

— Je ne comprends rien à cet homme-là, madame; il fait des thèses et des discours auxquels on ne voit pas clair. C'est le fils d'un jardinier, assure-t-on, et il parle de devenir premier ministre. Un devin le lui a annoncé et il y croit.

— Compte-t-il donc être premier ministre de M. le duc de Savoie?

— Bah! c'est trop peu de chose! Il sera, dit-il, premier ministre d'un grand royaume.

— Je ne soupçonne pas trop, alors, en quoi notre collation et notre présence peuvent le servir.

— Enfin, madame, il ne rêve qu'à cela. Il vit tout seul dans sa chapelle, et il invente des plats nouveaux tous les matins, afin d'en composer dont Vos Excellences soient satisfaites.

Je parlai, le soir même, chez Son Altesse, de mon petit Michon, qui y était fort connu, ainsi que de l'abbé Alberoni et de ses friandises. Madame Royale était gourmande : depuis qu'elle ne s'occupait plus du gouvernement, elle avait de grandes séances avec ses

officiers et ses marmitons. Elle se mit à rire de cet abbé et de ses préparatifs de fourneaux.

Madame Royale était simple et fuyait souvent les exigences de son état pour vivre en particulière. Elle aimait fort les apartés avec ses favoris et ses favorites. Tant qu'elle fut régente, elle sacrifia ce goût. Mais, depuis son *abdication*, elle s'en dédommageait.

— L'abbé Petit n'a-t-il pas une maison des champs? demanda-t-elle à madame de Verrue.

— Oui, madame, il en a une charmante, où se trouvent quantité de tableaux et de curiosités. Elle est tout près de celle de mon fils.

— Eh bien, *contessina*, prévenez votre Michon que, mardi prochain, nous irons tous nous promener de ce côté, que je me reposerai à sa villa, et que, s'il s'y trouve quelque collation préparée, je ne refuserai pas d'y faire honneur.

Je ne fus point surprise : madame Royale faisait souvent de ces promenades. Ma belle-mère et moi, nous en avions la jouissance, que la cour recherchait fort. Bien qu'elle n'eût plus de pouvoir établi, elle en avait encore un très-réel sur l'opinion de son auguste

fils. Il se faisait un devoir de lui être agréable, et lui refusait peu de choses en ce qui concernait les faveurs de cour. Quant au gouvernement, il écoutait ses conseils; mais il se réservait d'en être le juge, et ne faisait que ce qu'il lui convenait de faire, sans jamais en rendre raison.

Le curé fut prévenu dès le lendemain, et, au jour désigné, il nous reçut avec sa bonté et sa modestie ordinaires. Alberoni se distingua. Nous ne le vîmes qu'après la collation; au moment du fruit, il vint recevoir les compliments de Son Altesse et réchauffer ses espérances d'avenir. Madame Royale, instruite par moi, le fit causer. Elle se plut à l'interroger et à l'entendre. Il avait infiniment d'esprit, du plus fin et du plus bouffon; en sondant son regard, on y trouvait une profondeur inattendue, que cette folle enveloppe cachait au vulgaire.

A l'âge que j'avais alors, je n'en vis pas davantage, je le pris pour un Pasquin. Plus tard, lorsqu'il se fit connaître et qu'il parvint à une autre situation, je me rappelai les particularités de cette première entrevue.

Madame Royale prit plaisir à lui faire raconter sa vie

et ses projets. Il lui dit tout net qu'il était fils d'un jardinier de Parme, et qu'il avait désiré monter très-haut, dès l'âge le plus tendre

— J'ai pris le petit collet pour aborder où mon sarrau de toile ne m'aurait pas introduit, madame. Mon père et ma mère me traitaient de fou ; mais, si je n'étais l'abbé Alberoni; si, au lieu de greffer des poires, je n'avais su inventer des sauces, je ne serais pas aujourd'hui aux pieds de Votre Altesse royale, à la remercier de ses bontés, à lui en demander la continuation et la suite. Voilà ce que c'est que l'habileté.

— Vous avez raison, l'abbé, tout cela est juste; mais je voudrais savoir, pour vous bien servir, ce que vous comptez être un jour.

— Hélas! madame, premier ministre, rien que premier ministre, répliqua-t-il d'un air humble et soumis.

— De mon fils?

— Oh! non, madame, d'un plus grand potentat. Soit l'Empereur, soit le roi de France, ou le roi d'Espagne, je ne sais pas.

— Ah! vous n'avez pas encore choisi; je comprends. Mais ne trouvez-vous pas le saut bien grand, de votre

canonicat à une semblable position? N'y a-t-il point des échelons pour y arriver? et quel est celui que vous désirez choisir en ce moment?

— Ah! madame, le plus difficile, car c'est le premier.

— Ne peut-on vous aider? Voyons, je vous promets de parler au duc.

— Au duc de Parme? demanda-t-il vivement.

— Ah! il s'agit du duc de Parme?... Je serai peut-être moins puissante. Pourtant, je tâcherai.

La princesse riait fort en lui parlant, et le fin compère comprit qu'il pouvait oser.

— Le canonicat de Son Excellence est un bon petit poste, madame; on y gagne sa vie à ne rien faire, que dire quelques prières bien douces et bien faciles; on y chante vêpres, seul avec son clerc; on y dit la messe devant trois vieilles femmes et leurs chiens de Bologne, et l'on s'en va tout doucement au paradis, escorté des regrets de ses voisins, à qui l'on donne un joli repas chaque semaine, sans se gêner. C'est un bénéfice enviable de toutes les façons, excepté...

— Excepté pour les premiers ministres en herbe, je le comprends. Ensuite?

— Ensuite, madame, puisque Votre Altesse daigne comprendre si vite, elle comprendra bien aussi que je voudrais sortir de là.

— Parfaitement.

— J'ai deux ambitions, madame : celle d'être premier ministre, qui ne peut pas me manquer, et celle de me promener dans les rues de Parme dans le carrosse de monseigneur l'évêque : c'est par celle-ci qu'il faudrait commencer.

— Voulez-vous que je demande à monseigneur de Parme de vous promener en carrosse dans la ville de Parme à ses côtés? Je ne vous promets pas de l'obtenir; car il faut une raison à cette promenade.

— Aussi je la trouverai, si madame a l'extrême bonté de m'écouter jusqu'au bout. Il vaque un office de chapelain dans sa maison; si je puis avoir cette place, le premier échelon est franchi, et je tiens mon rôle de premier ministre.

— Si j'étais la duchesse de Parme, je vous la donnerais; la duchesse de Savoie ne peut que vous promettre de la demander dès demain. Ainsi fait-elle. J'espère que monseigneur de Parme ne me refusera pas,

il a de l'esprit, il aimera un homme d'esprit, se présentant comme vous, j'en suis sûre. L'abbé, vous serez chapelain.

— Que Dieu vous entende et vous bénisse, madame la duchesse ! Vous aurez commencé une belle fortune, et vous n'aurez pas à vous en repentir.

Il accompagnait ces paroles de mille grimaces et de mille singeries, dont la compagnie se pâmait, Son Altesse plus que personne. Elle en raffola sur-le-champ, elle lui fit répéter ses folies, et rit aux larmes de la composition de sa maison et de son gouvernement quand il serait premier ministre. S'est-il souvenu de cette journée lorsqu'il l'est devenu tout de bon ? J'ai souvent eu envie de le lui demander.

Madame Royale fit écrire à l'évêque de Parme ; il donna la place de chapelain à Alberoni et commença en effet son élévation.

Avant de partir, celui-ci vint saluer madame la duchesse, ma belle-mère et moi. Il nous envoya de Parme d'excellentes conserves, et cela jusqu'au jour où il quitta l'Italie. Je me suis toujours étonnée qu'il ait pu arriver à la grandeur, étant si reconnaissant D'ordi-

naire, la première condition, c'est d'être ingrat envers ceux qui vous ont servi.

III

J'ai maintenant, il me semble, bien parlé des affaires des autres. Il est temps de retourner aux miennes et de vous tenir au courant. J'ai vu tout ce que je viens de raconter. J'ai vu beaucoup d'autres choses ; mais, quant à ce que j'ai éprouvé, quant aux secrets de mon cœur, il m'est doux de les rappeler; il m'est doux de les tracer sur ce papier, confident innocent et fidèle, qui ne gronde pas, qui ne me fait aucun reproche, qui accueille tout de la même façon, et qui ne me trahira pas, de mon vivant, du moins. S'il me trahit après ma mort, je ne serai pas là pour le savoir, et je me soucie assez peu de la postérité : je n'y crois point.

D'ailleurs, ces pages tomberont peut-être entre les mains d'un bon cœur, d'un charmant esprit qui saura deviner pourquoi je les ai tracées, qui appréciera les sentiments et les idées de la pauvre créature dont les

fautes n'ont jamais fait de mal qu'à elle-même. Cette idée m'est douce; je voudrais connaître cet ami futur que le ciel me destine, je le bénis d'avance et je lui dis : Merci à vous qui apprendrez aux autres à me mieux connaître; à vous qui direz aux siècles futurs que *la dame de volupté* ne fut ni ambitieuse ni avide de richesses; elle fut tendre, elle fut malheureuse, souvent, bien qu'on en ait pu penser, et, si Dieu eût donné au comte de Verrue le même cœur qu'à elle, ils eussent offert un modèle et un exemple aux époux de ce monde; je l'ai déjà répété, et je pourrai bien le répéter encore.

Je n'ai pas besoin de dire qu'après le séjour à la campagne, notre bonheur fut très-grand et très-complet. Madame de Verrue ferma les yeux, elle feignit de ne s'apercevoir de rien et n'entra plus ni chez son fils ni chez moi sans nous avoir fait prévenir.

L'abbé de la Scaglia était absent pour quelque mission : madame Royale lui en donnait souvent; elle le tenait en grande estime, et le chargeait de beaucoup de secrets. Nous étions calmes et tranquilles, mon mari et moi; nous tâchions de ne point montrer notre ten-

dresse et d'être ensemble devant les autres comme auparavant. C'était le plus difficile.

Ma belle-mère voyait moins son fils ; elle affectait une froideur sévère, espérant le ramener ainsi et le conduire à l'amende honorable. Il commençait à trembler, en effet, loin de moi ; mais, dès que je paraissais, dès que mon regard rencontrait le sien, il reprenait du courage et de l'espoir. Nous allions partout ensemble ; nous retournions souvent à notre chère villa et à la chambre en point de Hongrie. Nous nous rappelions sans cesse ces premiers moments de bonheur, et nous en croyions la durée éternelle. Un événement très-naturel, qui d'ordinaire comble de joie les familles, et qui pour nous était la révélation publique de notre union renouvelée ou plutôt formée, vint redoubler nos embarras.

Il fallait l'avouer à madame de Verrue. Nous n'avions point dérobé ce pauvre petit ; c'était l'enfant de notre amour ; nous étions heureux de l'avoir ; encore fallait-il qu'il fût reçu par son aïeule comme une bénédiction du bon Dieu qu'il était pour nous tous, et je ne savais trop si elle y consentirait.

Nous le cachâmes tant que cela fut possible. Une fille

coupable d'une faute ne prend pas des précautions plus minutieuses. Ma souffrance me trahit. Madame de Verrue devina tout à ma pâleur, à mes incommodités continuelles. Chaque fois qu'elle me regardait, je rougissais. Mon mari rougissait davantage encore; il détournait la tête et levait le siége. Il craignait les explications. Je ne tardais pas à le suivre, j'en avais aussi grand'peur que lui.

Un jour, comme j'étais déjà détalée, madame de Verrue me rappela. Je n'osai pas aller plus loin; je sentis qu'il fallait revenir et que le moment de la révélation arrivait. Ma belle-mère me rappela encore; je retournai vers elle. Son regard me toisa avec un éclair de haine, et sans préambule elle me dit :

— Vous êtes grosse, madame?

Je ne répondis point, tant la déclaration à brûle-pourpoint me semblait brusque.

— Quand donc le comptez-vous avouer? quand donc comptez-vous en faire part à Leurs Altesses? Est-ce que vous prétendez vous cacher, par hasard?...

— Madame...

— Tout ceci est très-ridicule, je vous en avertis. Après

vous être comportée avec mon fils d'une façon inqualifiable pour votre âge; après avoir mené une existence qu'une effrontée désavouerait certainement, ne voulez-vous point faire la prude et dissimuler ce qui s'en est suivi? Voilà une belle modestie, vraiment! Comme si vous ne deviez pas être fière de donner un héritier à la maison de Verrue! A quoi seriez-vous bonne sans cela?

Je me regimbai, lorsque je m'entendis injurier ainsi.

— Ne suis-je pas mariée, madame, s'il vous plaît? En quoi ai-je manqué à la modestie? En quoi ai-je montré des façons d'effrontée? Si je donne un héritier à la maison de Verrue, il me semble que je suis de la maison d'Albert, et que...

— La maison d'Albert! s'écria-t-elle, enchantée d'avoir trouvé un sujet véritable de m'humilier. Vraiment, la maison d'Albert? Ah! vous croyez que cela se ressemble? Qu'est-ce donc que la maison d'Albert? D'ailleurs, est-ce une maison, et, dans pareille classe, donne-t-on ce nom aux familles? Votre grand-père était un fauconnier, ma belle demoiselle de Luynes; votre aïeul était moins encore, apprenez-le, si vous

l'ignorez, et chacun sait ce qui a fait de ce fauconnier un duc, n'en pouvant faire un gentilhomme.

— Alors, madame, repris-je, toute pâle de colère, pourquoi la petite-fille de ce fauconnier a-t-elle été arrachée à son pays, à cet hôtel de Luynes où l'on vit si heureux, à cette famille que tant de respects entourent, pour venir souffrir auprès de vous? Pourquoi l'héritier de la maison de Verrue est-il devenu mon mari? Ce n'est pas ma dot qui vous a tentée, je n'en ai point reçu. Ce n'est ni ma beauté, ni le charme de mon esprit : à treize ans, on n'a ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, vous ne me connaissiez pas. Qui donc vous a pu conduire à une alliance avec ce duc de Luynes, qui n'est pas gentilhomme et que vous méprisez tant?

L'étonnement tua, chez madame de Verrue, la colère. Dans le premier moment, elle me laissa dire, parce qu'elle ne comprenait point mon audace. Soumise jusqu'ici, je me relevais pour la première fois. J'étais la mère de l'aîné de sa maison en ce moment; j'étais la femme du comte de Verrue, et non une étrangère que l'on peut impunément offenser. Elle pressentit un adversaire qu'elle aurait de la peine à vaincre, et dès lors

ma perte fut jurée, je n'en doute pas. Cependant, elle voulut combattre et ne pas me quitter sans avoir épuisé tout son fiel.

— Si je vous avais connue, madame, si j'avais prévu ce que la fille de treize ans deviendrait plus tard, vous ne seriez point ici, je vous le jure. Mais je crus cet abbé de Léon; confiante en son amitié, désirant surtout assurer le bonheur d'un fils que j'aime par-dessus tout, j'ai consenti à vous recevoir ici, en mendiante, vous venez de le dire, à vous tout donner, n'exigeant en échange que votre jeunesse, votre vertu, votre beauté pour l'héritier d'une des plus vieilles maisons de l'Italie, me disant, pour excuser la mésalliance, que le comte de Verrue était bien assez grand seigneur pour faire une grande dame sans le secours de sa noblesse à elle, et qu'il était plus noble de tout offrir sans rien recevoir. Puisque vous le demandez, voilà pourquoi je vous ai prise, madame, et pourquoi vous m'insultez aujourd'hui, en reconnaissance de mes bontés.

J'étais retombé sur mon siège, suffoqué par la rage, par l'impuissance, par toutes les passions contenues et dans l'impossibilité d'éclater.

Elle eût continué ainsi deux heures, que je n'aurais pas répondu davantage; j'étouffais, je me sentis mourir Elle n'eut aucune pitié de moi; se levant, au contraire, et enchantée de m'avoir réduite au silence, elle me fit une révérence ironique en me disant :

— Je vais vous envoyer vos femmes pour délacer votre corps de jupe, madame, et je vous engage à n'en plus porter. Cela devient inutile, je sais tout.

Marion et Babette, qu'elle fit mander en me quittant, accoururent, poussant des cris et des exclamations sans fin. Marion alla chercher M. de Verrue dès que je fus reconduite à mon appartement, en lui annonçant que la méchante douairière nous allait tuer, mon enfant et moi, s'il n'y voulait mettre ordre.

M. de Verrue se lamenta fort; mais il n'était point homme à mettre ordre à rien en face de sa mère. Il se trouva très-empêché entre nous deux. Je lui déclarai que je ne resterais pas une heure de plus en son palais, après le traitement que j'avais reçu; que j'allais écrire à ma famille, et prier mon père de me venir chercher.

— J'attendrai son arrivée en quelque couvent, ajoutai-je; il serait peu séant que j'habitasse cette maison

où madame votre mère m'a reçue par charité. Les filles de duc et pair de France n'endurent point de pareils traitements.

— Et moi! et moi! que deviendrai-je? répétait-il en pleurant; et mon fils?

— Vous, monsieur, vous aurez madame votre mère pour vous consoler. Quant à votre fils, soyez tranquille, je vous le renverrai dès que j'aurai pu m'en débarrasser.

Ma furie était semblable à la malédiction de l'Écriture, elle allait jusqu'à la troisième génération. M. de Verrue se jeta à mes genoux, il me supplia, il me demanda pardon, il pleura, il baisa mes mains, il parvint à toucher mon cœur qui l'aimait; je le baisai à mon tour, je mêlai mes larmes aux siennes, je lui pardonnai, je pardonnai à son fils; mais, à l'endroit de la douairière, rien ne pouvait m'apaiser.

Il fallait lui signifier sur-le-champ qu'elle eût à chercher un autre logis, qu'elle nous laissât libres *chez nous* en ne nous embarrassant pas davantage de sa présence et de sa domination.

Mon mari serait plutôt mort que de faire une sem-

blable levée d'armes; il se remit à pleurer de plus belle et à me supplier sur tous les tons. Je ne me laissai point attendrir, et, tout en l'embrassant, je lui répétais:

— J'en suis aussi désolée que vous, ce n'est pas ma faute; il faut choisir entre nous deux; si elle reste, je sortirai.

Après cette scène, je m'endormis, fatiguée que j'étais. M. de Verrue ne se vit pas d'autre refuge que notre bon abbé Petit; il n'espéra qu'en lui seul, et, dès que j'eus fermé les yeux, il courut chez lui, trouvant cette manière plus courte et plus sûre que de l'envoyer chercher. Le curé écouta tout, il se doutait de cette situation. Il connaissait depuis longtemps madame de Verrue; il m'avait devinée, il prévoyait cette zizanie et s'était préparé à la combattre.

— La personne à employer dans tout ceci, c'est madame Royale, dit-il. Elle seule aura le pouvoir et la volonté de dominer madame votre mère. Elle seule entrera dans les sentiments de madame votre femme, sa compatriote et la fille d'une maison qu'elle a toujours honorée de ses préférences. Allez près de la princesse, monsieur, ou, si vous ne vous en sentez pas le cou-

rage, j'irai pour vous, je vous l'offre de grand cœur.

Mon mari accepta avec reconnaissance, avec bonheur ; il remit tous ses pouvoirs à l'excellent prêtre, qui, en le quittant, s'en alla droit au palais, avec sa simplicité habituelle, avec ses modestes habits et son placide visage, bien plus connu des malheureux que des riches. Aussitôt qu'elle sut qu'il était là, madame Royale donna ordre de l'introduire, elle qui refusait souvent les dames et les seigneurs les plus brillants.

M. Petit s'exprima, comme toujours, en fort bons termes. Il raconta à Son Altesse la révolution intestine arrivée chez nous, il lui exposa la position que me faisait madame de Verrue, et la supplia d'apaiser la tempête qui, sans elle, menaçait de tout bouleverser.

La duchesse connaissait ma belle-mère. Elle ne s'étonna point ; elle promit à l'abbé Petit de s'intéresser à sa demande, et, comme elle me supposait la plus facile à séduire, elle voulut commencer par moi.

Sans s'inquiéter des façons ni de l'étiquette, dont elle faisait bon marché depuis la fin de la régence, elle prit son écuyer, une demoiselle suivante, et vint chez moi tout de suite, en carrosse de ville.

Je ne l'attendais pas, on le pense bien, je dormais encore.

Elle ne souffrit pas qu'on m'éveillât; et voulut, au contraire, m'éveiller elle-même. Jamais surprise n'égala la mienne, lorsque je la vis auprès de mon lit; j'en perdis la parole.

— C'est bien moi, dit-elle en riant; ne soyez point si étonnée. Nous allons causer un peu ensemble, si vous voulez m'entendre, ou plutôt si vous le pouvez; on dit que vous êtes malade; cela ne sera rien, je l'espère.

Elle ne souffrit point que je me levasse, et s'installa auprès de mon lit. Avec son charmant esprit et toute sa bonté, elle me fit raconter ma situation, mes douleurs, mes colères, mes résolutions de quitter la maison de mon mari, si ma belle-mère persistait à y demeurer avec nous. Il ne me fallait point être priée pour jeter tout mon feu.

—Vous connaissez ma mère, vous, madame, m'écriai-je; vous connaissez le duc de Luynes, et vous savez si leur fille est venue en ce pays comme une mendiante!

La princesse m'écouta avec patience, sans m'inter-

rompre. C'était le seul moyen d'obtenir sur moi quelque empire.

Lorsque j'eus terminé, elle reprit mon discours d'un bout à l'autre, et jeta bas mes raisons une à une. Elle me représenta mes torts, tout en ne cherchant point à excuser ceux de la comtesse; elle me parla de mon mari, de mon enfant, de ma renommée, de tout ce qui pouvait m'émouvoir.

J'y fus d'abord insensible; mais, comme elle insistait avec une véritable tendresse, je m'y laissai prendre, et m'attendris. Elle en profita pour m'arracher la promesse que je ne partirais point et que je ferais avec madame de Verrue comme s'il n'était rien advenu.

Je ne sais ce que madame Royale dit à madame de Verrue, mais elle la calma tout à fait. Depuis lors, nous n'avons plus eu aucune discussion; elle m'en a bien plus détestée pour cela, et elle s'est bornée à se venger sourdement.

Elle agit avec une finesse et une adresse si supérieures en me cajolant et en cajolant son fils, qu'elle reprit en fort peu de temps tout son empire. Elle le retint *sous sa loi,* ainsi que disent les poëtes; d'abord,

en flattant le sentiment qu'il me portait; ensuite en l'inquiétant sur celui que je lui portais moi-même.

Il fut donc successivement, et suivant la volonté de sa mère, tendre, empressé, confiant et jaloux. Il fut mon amant d'abord, mon mari ensuite, mon ami jamais. Elle tua dans son cœur cet attachement qui survit à tout, en lui inspirant peu à peu des craintes sur mon caractère, en me peignant, — et cela avec des nuances et des précautions infinies, — en me peignant, dis-je, comme une étourdie, une folle, une visionnaire d'amour-propre, enragée de domination, n'aspirant qu'à l'humilier, à l'amoindrir, à faire tout ployer sous ma volonté.

Il en résulta qu'après les premiers moments passés, il n'eut plus d'amour, il n'eut plus rien du tout. Je lui devins, non pas odieuse, ce serait trop dire, cela aurait dépassé, sans l'atteindre, le but de la douairière, mais complétement indifférente. Il ne vit en moi qu'une femme portant son nom, tenant sa place à table et près des princes, assez belle et assez spirituelle pour ne pas blesser sa vanité de mari, mais incapable de rien autre chose, et un vé-

ritable zéro pour la fortune et la gloire de sa maison.

Mes belles espérances s'envolèrent une à une; car, moi, je l'aimais toujours, mais je l'aurais aimé bien davantage encore s'il l'eût voulu, car il fût demeuré le seul amour de ma vie, en dépit des apparences, en dépit de mes fautes et de mes erreurs. Il aurait fallu rester forte; hélas! je ne l'étais point.

Voilà ce que madame de Verrue a fait de nous deux, et les voies qu'elle a préparées à la séduction qui marchait vers moi. Ah! les belles-mères, Dieu vous en garde!

III

On le voit, M. de Verrue fut bien vite rentré sous la férule de madame sa mère. Malheureusement, mon enfant ne vint pas à terme. J'accouchai dans de grandes douleurs à cinq mois, sans imprudence, sans provocation, simplement, dit le médecin, parce que je n'eus pas la force de le porter davantage.

Ce fut un grand malheur, je le répète; si j'avais pu

avoir un fils, ma belle-mère eût perdu tout son pouvoir sur mon mari, j'étais puissante. Sans lui, je fus vaincue, l'habitude de l'esclavage l'emporta.

Je cherchais à m'en consoler par les distractions. Je hantais fort les bals et les fêtes; j'allais à tous les cercles, et je fis constamment la cour à Leurs Altesses pour fuir ma maison, où je ne trouvais que des ennuis. M. de Savoie commençait à me regarder de plus près encore. Il vint même deux ou trois fois me surprendre à la campagne, lorsque, par hasard, je m'y retirais pour prendre un peu de repos.

On en parla sourdement ; mais le soin que je mis à n'y point répondre fit tomber ces rumeurs dès l'abord.

Un jour que j'étais assise dans un salon où passait fort peu monde, je me jouais avec un petit singe qu'on avait donné à madame Royale et qui était le plus joli du monde ; j'entendis auprès de moi le bruit que faisait le prince de Carignan, lorsqu'il désirait qu'on le regardât.

Je me retournai aussitôt; il me fit signe de venir m'asseoir sur un canapé dans une manière de niche, avec des glaces, et, là, notre conversation muette commença.

Il s'agissait de son auguste cousin, et il voulait m'entretenir de l'amour qu'on lui supposait pour moi, et, comme je m'écriai que cela n'était point vrai, il tapa du pied avec impatience. Il me répéta que cela était très-sûr et qu'il le savait bien.

— Non, monsieur, répétai-je à mon tour.

— Son Altesse vous aime, écrivit-il très-vite, je le sais; mais, si vous êtes sage, vous ne l'écouterez point, et vous lui montrerez que vous n'entendez point manquer à votre mari. Il faut, madame, rester dans l'ordre; sans quoi, on est toujours malheureux. C'est un homme voué aux réflexions forcées qui vous donne ce conseil. Suivez-le.

— Monsieur, soyez tranquille, répondis-je; je veux rester fidèle à M. de Verrue, non-seulement par devoir, mais encore par amitié.

— Alors tout est bien, et je suis tranquille, en effet.

— D'ailleurs, M. le duc de Savoie a une épouse aussi jeune et plus belle que moi; il doit l'aimer sans doute, et il l'aime; pourquoi aurai-je la hardiesse de croire qu'il puisse tourner les yeux de mon côté?

Le muet secoua la tête et traça dans son langage ex-

traordinaire et figuré deux ou trois lignes où il disait que les plus beaux fruits d'un arbre semblaient toujours être ceux que l'on ne pouvait pas atteindre.

Cet illustre muet me portait un intérêt véritable; plus tard, il me rappela ces avertissements; je me les rappelais bien sans lui; ils ne pouvaient plus servir à rien, hélas!

Victor-Amédée ne me dit pas un seul mot que je ne pusse entendre. Mais il prit l'habitude de partager mon jeu et de s'asseoir auprès de moi, de me faire demander de mes nouvelles par ses gentilshommes, lorsque je manquais un jour à me trouver au cercle de Leurs Altesses. Cela n'était guère marqué que pour moi et les courtisans au nez fin; les autres y pouvaient voir un attrait d'esprit ou une envie d'être agréable à madame sa femme, qui me voulait traiter en amie et en compatriote. Je ne m'y trompais point, je m'écartai peu à peu.

Le prince me demanda tout haut à madame de Verrue, qui ne manqua pas la belle occasion de noter mes caprices, mon humeur désagréable, et la peine qu'elle avait à vivre avec moi

Madame Royale n'était pas présente; sans quoi, elle n'eût pas osé parler ainsi devant elle, qui savait le fond des choses. Le duc n'essaya pas de me défendre; il avait trop de finesse déjà.

Le lendemain commençait la semaine sainte, époque à laquelle tout le monde s'enferme en des couvents, ou fait la retraite chez soi en passant la moitié de son temps dans les églises. Les offices et les vêpres durent fort tard. Chacun a une lanterne ou une chandelle allumée pour lire ses prières; mais, au moment de sortir, on les éteint toutes en même temps : il en résulte une obscurité et une infection incroyables.

De bonnes âmes restent à prier dans ces ténèbres, ou bien des âmes tendres en profitent pour se réunir et se faire, au pied des autels, des serments clandestins qui n'en sont pas mieux gardés pour cela. Le jeudi saint surtout, les chants se prolongent infiniment, et, là, on veille toute la nuit près du saint tombeau.

J'étais triste et je voulus aller prier à mon tour, accompagnée seulement de mes gens et de Marion, qui, pour ce jour-là, devint tout à fait demoiselle suivante, car je n'emmenai qu'elle. Nous allâmes dans une

chapelle appartenant à la maison de Verrue, où il n'y avait personne, à ce que nous croyions, du moins. Le confessionnal de ma belle-mère s'y trouvait; il était placé dans la partie la plus obscure. Elle ne supportait pas qu'on la vît agenouillée, même devant le représentant de Dieu.

J'allai me placer dans le fond et je me mis à prier, Marion un peu éloignée de moi. J'étais tout à côté du confessionnal, enfoncée dans mes patenôtres. J'entendis quelqu'un venir, mais je n'y pris pas garde, et, sans retourner la tête, j'aperçus une robe noire semblable à celle d'un pèlerin ou d'un moine qui passait fort vite.

Il y en avait tant aux églises ce jour-là, que cela n'avait rien d'extraordinaire. Au bout d'un instant, une voix sembla sortir du confessionnal qui me fit peur, et j'allais crier, lorsque cette voix me dit :

— Ne craignez rien et écoutez-moi. Il s'agit de vos intérêts.

Je me retournai pour tâcher de voir qui me parlait ainsi ; mais tout était si sombre, que je ne distinguai rien. C'était effrayant.

— Vous êtes malheureuse, reprit-on ; vous avez une méchante belle-mère.

Je ne répondis rien, je pensai que c'était là son confessionnal et qu'elle y pourrait bien être cachée, elle ou quelqu'un chargé de m'épier de sa part.

—Vous vous défiez de moi, vous avez tort : je suis un ami. Si vous le voulez, le bonheur peut vous être rendu.

J'ouvris l'oreille un peu plus grande, mais je ne répondis toujours pas.

— Vous pouvez vous débarrasser de ce Verrue et trouver un meilleur sort, ajouta la voix mystérieuse.

— Oui-da! répliquai-je en colère et plus vivement que je n'aurais dû, je ne veux point me débarrasser de mon mari.

— Quoi! vous l'aimez?

— Je l'aime, certainement, je l'aime ; et qui est-ce qui en doute?

— Ainsi, vous ne permettriez pas qu'on vous aimât?

— Je donne toute permission de prendre de l'amour, à condition que je ne le devrai point rendre.

— Comment! si un galant, riche, puissant, jeune, amoureux, venait vers vous, vous le repousseriez?

— Je ne sais qui vous êtes ni pourquoi j'ai la faiblesse de vous répondre. Je devrais vous faire prendre par mes gens et mettre hors de cette chapelle, qui appartient à mon mari, et où vous n'avez pas le droit d'entrer.

— Soyez cruelle jusqu'au bout; faites-le, et vous vous en repentirez après.

Cette assurance me donna à penser que cet inconnu pouvait bien être M. de Savoie lui-même, qui me voulait sonder, et qu'en le faisant mettre dehors, j'allais amener un événement qui me conduirait ensuite plus loin que je ne voudrais, et qu'il ne faudrait pour la fortune de ma maison. Je me décidai donc à lever le siége sans rien ajouter davantage.

L'homme du confessionnal s'en aperçut et s'empressa d'ajouter :

— De grâce! restez encore, je n'ai pas tout dit.

— J'en ai assez, j'en ai trop entendu.

— Non, un instant, je vous en supplie! ne me laissez pas ainsi

— Je ne parle pas à des inconnus, à des malfaiteurs, peut-être.

— Ah! madame, vous ferez mourir les gens! mais nous nous retrouverons, malgré vous, et alors...

Je n'en voulus pas écouter davantage; j'appelai Marion, je fis avertir ma livrée et je sortis.

Mon écuyer voulut aller tourner la clef et fermer la chapelle; c'était un bon moyen de vengeance, sans doute, mais ma gloire en pouvait souffrir; on me pouvait accuser de l'avoir caché là et d'en être la complice. Je fis signe de laisser la grille ouverte, en ajoutant qu'un pèlerin m'avait demandé la permission de prier le saint patron de Verrue, et que, d'ailleurs, le comte ou sa mère pouvait arriver également.

Je rentrai chez moi fort intriguée, l'esprit occupé, et me demandant quel était cet étranger et dans quel but il m'aurait interrogée, si ce n'était de la part de Son Altesse.

— Un autre n'oserait point, ajoutai-je. Il faut être tout-puissant pour s'attaquer à moi, qui ne cherche personne, et s'y attaquer de cette manière.

Je me trompais cependant, j'étais moins inattaquable que je ne le pensais. J'en eus bientôt la preuve.

La semaine sainte tombait, cette année-là, à la fin d'avril ; le printemps, à cette époque de l'année, est, en Italie, dans toute sa beauté. Ce ne sont que fleurs de toute sorte, avec cette jeune verdure si fraîche qui apporte de bonnes senteurs et de douces pensées.

La veille de Pâques, j'étais restée presque toute la soirée à l'église, au milieu des chants, de l'encens, des prières ferventes. J'étais dolente et fatiguée. Je soupai seule chez moi, et, comme un clair de lune charmant faisait rire devant mes yeux les roses du parterre où M. de Verrue avait commencé de me trouver belle, je me laissai tenter, et m'y allai promener par les allées.

Je m'y promenai tant et si bien, que le jour arriva, ce jour de résurrection, salué dès l'aube par les cloches, par le canon, par les acclamations de la foule, déjà répandue dans toutes les rues.

Le peuple va se décarêmer dans les cabarets et chez les petits marchands qui bordent les maisons. Rien n'est plus gai que ce coup d'œil. Beaucoup de dames et de seigneurs en jouissent, inconnus, cachés sous des mantes et de grands feutres espagnols. C'est

une des récréations du bel air L'envie m'en prit. J'appelai Marion, qui n'avait guère plus dormi que moi, et qui était en compagnie du petit Michon, lequel accourait pour me souhaiter le premier les bonnes fêtes.

Je me fis habiller ainsi qu'il convenait pour cette escapade. Je pris, pour toute escorte, ma suivante et mon abbé poupin, et je me lançai parmi la canaille, enchantée de n'être pas reconnue et de pouvoir m'amuser, en vraie petite fille, de tout ce que j'allais voir.

Michon riait et sautait. On le connaissait partout, sa bonne figure réjouie prêtait à rire dès qu'elle paraissait. Je lui donnai quelque monnaie qu'il dépensa en saucissons et en lard salé de toutes les espèces. Je m'arrêtai avec lui auprès d'une boutique de pâtisseries, où il s'en trouvait d'excellentes, et j'en allais manger une, lorsque je vis un bras s'avancer de mon côté pour écarter une manière de bélître qui me gênait en passant. Je me retournai pour remercier mon libérateur, et, sous les grands bords d'un feutre noir, je vis briller les yeux du prince de Hesse, un de mes plus fidèles et de mes plus assidus courtisans. Il me

demanda de rester avec moi pour me préserver; je ne le refusai point, et nous nous mîmes à marcher près l'un de l'autre, ayant Michon et ma suivante derrière nous.

Il commença à parler de lui d'abord, selon la coutume de tous les hommes, et de moi ensuite, et puis de tous les deux, c'est-à-dire qu'il me voulut faire entendre qu'il se mourait d'amour pour moi, qu'il n'avait jamais trouvé l'occasion de me l'apprendre, et qu'il prenait celle-ci aux cheveux dans la crainte de la laisser échapper et quelque singulier que je pusse trouver ce parti-là.

C'était un moment hors de saison, me semblait-il, à moi, Française, que la semaine sainte, pour me vouloir faire pécher; et cependant, en Italie, c'est un des plus opportuns, à cause de la facilité de se rencontrer à l'église sous des habits qui déguisent les gens. Mais, semaine sainte ou carnaval, n'étant pas disposée à accueillir la demande, je la trouvai fort mauvaise, et je rudoyai ce pauvre Hesse de la bonne façon. C'était une excellente créature, il ne m'en voulut point, se contenta de soupirer et de me répondre :

— Le moment n'est peut-être pas venu; je repasserai plus tard.

Il n'en continua pas moins, pendant toute la promenade, à soupirer très-haut, si bien que je le quittai et que je rentrai beaucoup plus tôt que je n'eusse souhaité de le faire. Ma fatigue était extrême, je me jetai sur mon lit pour me reposer jusqu'à l'heure de la messe, où je devais assister en grande pompe à la cathédrale avec toute la cour.

Je ne dormis pas. Ces deux hommes et leur parole dorée ne me sortaient pas de la mémoire. Peut-être ne faisaient-ils qu'un ; peut-être le prince était-il, en effet, le mystérieux inconnu de la chapelle. Pourtant, si c'était lui, quelle apparence qu'il ne m'en eût pas parlé? Et si ce n'était pas lui, qui ce pouvait-il être?

Je répondis mal à ces questions. Il faut bien l'avouer, je fus plus longtemps à ma toilette, je la soignai davantage. Je voulus être charmante et je me trouvai plus belle que je n'avais cru l'être jusque-là. Mon mari m'avait si vite délaissée, que j'en prenais défiance de moi-même.

Je partis avec lui et ma belle-mère. Nous nous ren-

dîmes au palais. Nous avions l'honneur de suivre leurs Altesses et nous devions les attendre selon leur bon plaisir.

Je ne paraissais plus à la cour, depuis plusieurs semaines. Lorsque M. de Savoie m'aperçut, je vis très-bien une expression de joie sur son visage; je détournai le mien, car je rougissais.

Les cérémonies eurent lieu comme à l'accoutumée. Les princes avaient communié la veille, et presque tous les courtisans aussi. En ce pays, on communie plus facilement que chez nous; on ne se fait pas un scrupule de l'amour. Presque toutes les dames ont un galant pour le moins; les plus sévères s'en tiennent là, mais les autres ne s'en gênent guère, et on ne pense pas faire mal. Si les prêtres refusaient l'absolution de ce péché-là, les églises seraient vides.

On alla ensuite chez madame la duchesse, où était servie une magnifique collation, les dames à table. On n'est pas exigeant pour les rangs comme ici, et, heureusement, il n'y a point là de ducs et pairs qui fassent de la tyrannie comme les nôtres.

Victor-Amédée ne s'assit point; il fit le tour de la

table, parlant à chaque dame. Quand ce fut à moi, il me demanda, avec une voix très-émue, si ma santé était meilleure et si je pourrais prendre ma part des fêtes qu'il comptait donner, et cela bientôt, entre-ci et la Pentecôte. Il ajouta que, d'ailleurs, il les remettrait si je n'étais pas assez bien, ne voulant absolument pas que j'y manquasse et qu'elles perdissent leur plus bel ornement.

Le duc, fort sur son épargne, n'avait pas coutume de prodiguer les fêtes; il ne pouvait me dire plus clairement qu'il me les destinait. J'en demeurai songeuse le reste de la collation, malgré ce que je fis pour avoir mon air habituel, et j'en enrageais, M. de Savoie me regardant sans cesse et semblant jouir de cette préoccupation. Elle n'était pas ce qu'il croyait. Je cherchais simplement le moyen de me débarrasser de lui sans porter dommage à notre état à la cour. Je le connaissais bien; il avait de la rancune, comme tous les hommes de ce caractère-là.

Cette séance finit, à ma grande joie, par les vêpres, auxquelles il fallut aller. J'y réfléchis tout le temps, et, voyant ce bon M. Petit à l'autel, l'idée me vint de lui conter l'affaire, et cela incontinent. Je le fis donc

demander aussitôt après son office; je prétextai la fatigue pour ne pas aller au souper de Leurs Altesses, et je restai seule dans ma chambre, très-impatiente d'ouvrir mon cœur au digne abbé.

Il ne se fit pas attendre. Jamais aucune misère ne l'attendait, et, me trouvant pâle et triste, il m'en demanda promptement le sujet.

— Hélas! je suis tourmentée, mon bon père, et c'est là ce que j'ai voulu vous dire tout de suite.

— Parlez, madame; ayez confiance, Dieu vous entend.

Je lui contai l'histoire, depuis le premier jour où je l'avais devinée, y compris le confessionnal et le prince de Hesse.

Il m'écouta sans m'interrompre ; ensuite, il me loua de mon honnêteté, de mes craintes, d'être venue à lui sur-le-champ, sans laisser le temps au mal de gagner du terrain.

— Il n'y a qu'une chose à faire en ce moment, car le plus dangereux de tout ceci, c'est l'amour de Son Altesse; qu'elle sache qu'elle perd son temps, elle cherchera ailleurs Refusez les fêtes.

— Hélas ! je ne demande pas mieux ; mais comment les refuser?

— Il n'est pas besoin de subterfuge; faites qu'il vous les offre de nouveau et dites non, hardiment.

— Et s'il s'en prend à moi, s'il s'en prend surtout à M. de Verrue, s'il ruine son crédit et son avenir?

— C'est difficile, je le sais; si vous étiez plus âgée, il faudrait louvoyer peut-être ; mais une si jeune personne ne peut s'exposer au danger; soyez droite et franche.

— Ai-je le droit de perdre mon mari, sans qu'il en sache le motif?

— Prenez garde, madame, de marchander avec le devoir; c'est un péché que d'en supposer M. de Verrue capable.

— Je n'y songe même pas ; mais, s'il était instruit, il trouverait peut-être un moyen que nous ignorons.

Le curé secoua la tête.

— Temporiser, c'est tout perdre, madame. Songez à la qualité du galant, songez à son pouvoir, songez à son mérite.

— J'aime mon mari, monsieur, répliquai-je simplement.

— C'est la meilleure raison, madame ; cependant l'absence ne nuit pas.

Nous causâmes longtemps, retournant la question de toutes les manières. La conclusion fut qu'il fallait ôter l'espoir au prince, et, si l'on me forçait d'assister à ces fêtes, tout avouer à ma belle-mère, ma meilleure défense, et ma meilleure barrière en ceci.

En conséquence, dès le lendemain, je pris un air grave et j'attendis M. de Savoie de pied ferme pour lui faire mon compliment de congé.

Il vint à moi dans un moment où je m'étais retirée près d'une fenêtre, et me demanda si j'étais remise de cette fatigue subite qui m'avait empêchée de reparaître la veille au souper.

— Non, monseigneur, au contraire, je suis plus fatiguée que jamais.

— Il faut vous guérir pour les fêtes qui commenceront bientôt, madame.

— Je serai plus malade en ce temps-là, monseigneur.

— Qu'est-ce à dire, madame?

Je voyais dans ses yeux une ironie et une façon d'être certain de son fait qui me révoltaient.

Je lui répondis avec une hauteur suprême :

— Cela veut dire, monseigneur, que je n'aime pas les fêtes et que je ne compte pas y assister.

— Mais si on attend que votre santé vous le permette?

— Oui, monseigneur, même en ce cas-la, et surtout dans ce cas-là.

— C'est bien, madame, répliqua-t-il d'un ton piqué.

Je crus en avoir assez dit, et, sans attendre qu'il me congédiât, je fis une révérence des plus humbles, et je me retirai.

Cette énormité parlait plus haut que tout. Il resta encore un instant près de la fenêtre pour se remettre. Il était fort en colère; il revint près des dames, et fit l'agréable tout en enrageant. Il en eut assez pour ce jour-là; il ne me parla plus, et resta plusieurs semaines à bouder.

Je n'avais pas confié mon secret à mon confesseur en titre, le père d'Aubenton. Je n'avais que de la répulsion pour ce jésuite, et ses airs de cafard n'étaient pas faits pour me séduire et m'engager à me dévoiler à lui.

Bien souvent il avait cherché à sonder tous les replis de mon âme. Mais il n'avait vu que ce que j'avais bien voulu laisser voir. Il avait eu des insinuations singulières. Il voulait voir ce dont j'étais capable et dans quel sens on pouvait me diriger. Je ne sais pas s'il travaillait au profit de l'influence de la Compagnie ou bien au profit des amours de l'abbé de la Scaglia. Quoi qu'il en soit, il m'initia à des intrigues de cour que je ne connaissais pas encore, en me supposant capable d'y être mêlée et me demandant si je n'y participais pas. Il me parla aussi des passions secrètes qui s'allumaient entre divers membres d'une même famille.

— Frère et sœur, cousin et cousine, oncle et nièce, n'en sont pas exempts quelquefois, me dit-il.

Voyant que je demeurais stupéfaite et indignée de ces révélations, il n'alla pas plus loin. Mais il avait appuyé sur ces deux mots *oncle* et *nièce.*

Il termina en me disant de tenir mon cœur contre toutes ces amours illicites.

Infamie!

Je sus plus tard qu'à l'issue de cette conversation, il eut un entretien avec l'abbé de la Scaglia.

Ils en eurent une plus significative à l'époque où je suis de mes Mémoires.

Le d'Aubenton avait, malgré mon silence et ma réserve, éventé les amours du duc de Savoie, et on conçoit de quelle importance était pour lui et la Compagnie la découverte d'un pareil secret.

Désormais, je pouvais devenir un instrument de la puissance des jésuites.

Aussi le père d'Aubenton s'était constitué l'auxiliaire de M. de Savoie, et il prêchait mon cœur d'un amour qui n'était pas tout à fait celui de Dieu.

L'abbé de la Scaglia, avec ses passions surannées, fut éconduit d'une belle façon. Le père confesseur prit un air indigné et lui fit honte de ses desseins. L'abbé comprit que le vent soufflait d'un autre côté, et il se promit bien de chercher à connaître à quelles influences étrangères obéissait le directeur de mes conférences, qu'il avait pourtant choisi lui-même, sur la foi du moine Luigi.

Puis, après avoir longtemps songé :

— Je perds le poison de l'âme, se dit-il; mais j'ai au moins d'autres poisons terribles. Ah! père d'Aubenton,

vous prétendez diriger au profit seul de votre puissance le cœur de la *contessina ;* eh bien, avant que vous puissiez l'utiliser, je briserai, j'anéantirai l'instrument que vous espérez faire agir.

Je crois qu'à cette époque l'abbé de la Scaglia n'ignorait pas les secrètes aspirations de M. de Savoie. L'oncle de mon mari était un peu diplomate, et il avait vécu au milieu des intrigues. Il avait donc l'œil sûr et exercé.

Revenons maintenant à Victor-Amédée.

Un soir, madame de Pezzia, jouant avec lui fort familièrement, se mit à rire et lui demanda ce qu'étaient devenues ces fameuses fêtes qu'il annonçait depuis si longtemps, et si l'on n'aurait jamais la joie d'y assister?

— Ceci n'est pas ma faute, madame ; la divinité à qui je les offre, les refuse.

— Monseigneur, elle les prendra bien lorsque vous les lui offrirez tout de bon. Ce sera le moyen de l'attendrir et de l'amener à vous écouter.

— Le croyez-vous, madame?

— En doutez-vous, monseigneur ? Je vous supposais plus instruit en ce qui touche les dames. Elle refuse

pour se faire prier. Votre inhumaine n'est pas plus invincible que les autres.

Madame de Pezzia était une vieille femme de beaucoup d'esprit, en possession de son franc parler à la cour. Elle avait été fort galante et ne s'en cachait que tout juste ce qu'il fallait pour n'être point cynique. Elle racontait volontiers sa jeunesse et excusait celle des autres. Elle ne s'était point faite dévote de profession; seulement, elle priait Dieu, elle allait à l'église et disait que le Seigneur valait mieux que ses créatures et que cet amour-là était le seul qui n'eût point de lendemain pénible et d'abandon à déplorer. Le duc l'aimait et la mettait de ses parties.

J'entendis cette conversation en tremblant. Je me croyais délivrée, je ne l'étais point; j'allais recommencer les combats, et certainement ceux de l'intérieur s'ensuivraient. Je tâchai de ne pas m'en déconcerter. J'y réussis assez bien.

Quant à M. de Savoie, il ne me regarda point, il ne fit semblant de rien, et l'observateur le plus attentif n'aurait pu penser qu'il ne songeait qu'à moi seule.

Deux jours après, nous fûmes prévenus, comme

toute la cour, que Son Altesse allait donner des fêtes splendides et qu'il fallait s'appréter à y paraître et à y faire honneur.

La situation devenait critique. J'eus de nouveau recours à mon abbé. Nous tînmes un long chapitre dans lequel il fut décidé que je n'irais pas à ces bals, que je prendrais ma santé pour prétexte, que je tiendrais bon envers et contre tous.

Madame de Verrue ne manqua pas de me demander, dès le lendemain, quel habit j'allais préparer.

— Aucun, madame, répondis-je.

— Comment, aucun? s'écria-t-elle. Vous voulez donc être autrement que les autres et faire honte à notre maison?

— Non, madame; mais je ne compte aller à aucun de ces bals.

— D'où vient cette fantaisie, madame, s'il vous plaît?

— Je suis malade depuis longtemps, les veilles me fatiguent et la chaleur des salles où l'on danse m'est fort nuisible.

— En vérité, je ne vous puis concevoir. Quoi! vous

vous donnez des façons de vous faire prier, et vous oubliez qu'une invitation de Son Altesse est un ordre! Je vous avertis que nous n'y consentirons point et qu'il vous faudra venir avec moi, sans tous ces grands airs de France, qui ne sont point de mise ici, entendez vous?

— Je vous demande pardon, madame, je n'irai point.

— Vous irez, vous dis-je!

— Je n'irai point, répétai-je avec tant de fermeté, qu'ils se regardèrent remplis d'étonnement.

Je ne les avais pas accoutumés à cette décision.

— Vous n'irez point et votre santé seule s'y oppose?

— Oui, madame.

— Vous n'avez pas d'autres raisons?

— Je n'en ai pas d'autres, et lors même que j'en aurais, je saurais les taire.

— Vous vous défiez de notre discrétion?

— Non, madame, mais de votre bonne volonté pour moi.

Nous nous attaquâmes ainsi de propos aigres-doux pendant un instant; mon mari ne disait mot, selon

son habitude. En pensait-il davantage? Je ne le crois pas; il s'était habitué à rester si bien neutre dans mes discussions avec sa mère, qu'il le devenait tout à fait.

L'heure appelait la douairière au palais. Elle me lança en partant un trait de Parthe.

— Souvenez-vous, madame, que vous viendrez au bal de Leurs Altesses, parce que vous le devez et que je le veux.

Je ne répondis pas. A quoi bon?

M. de Verrue regarda partir sa mère, ensuite il se tourna nonchalamment de mon côté et dit :

— Tout de bon, ma chère comtesse, vous ne voulez pas aller au bal de la cour? Pourquoi cela? Quelle fantaisie! qui vous en empêche?

— Je vous l'ai dit, monsieur, c'est ma santé.

— Vous êtes blanche et couleur de rose, madame; vous ne persuaderez à personne que vous êtes malade.

— Qu'importe qu'on ne le croie pas, si cela est?

— Pourtant, préparez votre toilette; ma mère saura bien vous y faire aller, dût-elle demander à Son Altesse des carabiniers de son régiment pour vous y conduire.

Et, tournant sur ses talons, selon une mode qu'avait donnée le prince de Hesse à tous les jeunes seigneurs du temps, il me laissa seule.

Je persistai à ne m'occuper de rien. Cependant tailleurs et brodeuses, joailliers et orfévres, tout était en combustion; on ne dormait nulle part.

Nous étions au lundi; la fête avait lieu le lundi suivant. J'avais vu dix dames dans la matinée; toutes venaient savoir des nouvelles de ma parure.

— J'ai un habit tout prêt, répondis-je. D'ailleurs, je me sens si malade, que je n'irai sans doute point. Je serai déjà forcée de manquer ce soir au cercle de madame Royale.

On me plaignait, on me faisait des compliments plus ou moins sincères. Chacun se répéta que j'étais malade, que je n'irais point à la cour, et cela tant et si bien, que ce fut la nouvelle du cercle, et que le duc l'entendit répéter comme les autres.

La marquise de Pezzia, qui observait tout, devina le fait et les conséquences. Elle tenait Victor-Amédée dans un coin et tâchait de lui arracher un aveu, le rôle de confidente lui plaisant par caractère; et puis les

Italiennes accordent à l'amour tant de charmes, qu'après l'avoir perdu, elles ne songent qu'à le retrouver, pour le compte des autres.

Le prince ne dit rien, il souriait; elle n'en demandait pas davantage.

— Monseigneur, ajouta-t-elle, continuons notre conseil, s'il vous plaît. La dame qui refuse les fêtes pourrait bien persister malgré tout. Savez-vous ce qu'on fait alors?

— Non, madame, appreuez-le-moi, j'aime à m'instruire.

— Elle ne s'occupera d'aucuns préparatifs, elle se fera céler huit jours d'avance; elle dira qu'elle est à la mort, jusqu'au moment de partir, où les sollicitations la pourraient vaincre; mais point de joyaux, point d'habits, rien de prêt, il faut rester. Il est un moyen de parer à cela quand on est habile.

— Mais dites-le donc, marquise! j'attends depuis deux heures.

— Eh bien, monseigneur, cela est facile : on a une sœur, une mère, une femme à laquelle on persuade que le bal ne peut avoir lieu sans cette belle, qu'il la faut faire veuir, qu'il lui faut faire faire à son insu

un bel habit bien étincelant, bien éclatant, les faiseuses ont sa mesure, on le lui envoie de la part de la princesse deux heures avant le bal. Dès lors point d'excuse possible, et, dût-on crever, il faut paraître.

— Le conseil est bon, marquise.

— Je n'en donne pas d'autres à monseigneur.

Il fut suivi de point en point. Madame la duchesse régente m'envoya, deux heures avant le bal, un de ses pages avec trois estafiers, portant une corbeille dans laquelle reposaient, sur un lit de ouate, une jupe, un corps de jupe, un bas de robe couleur bleu de ciel, avec une broderie de perles fines; les dentelles mêmes en étaient semées, ce qui formait la plus riche et la plus charmante nouveauté qu'on pût voir.

Ma belle-mère resta stupéfaite, en face d'un pareil présent; puis elle me jeta avec sa voix criarde :

— J'espère que maintenant vous irez au bal, madame!

V

Je me trouvais indécise, contrariée; je dirai plus, furieuse. J'étais forcée, j'étais vaincue. Mon mari me

regardait en riant et soulevait, l'un après l'autre, les glands de perles qui garnissaient mon habit, et s'amusait à les faire jouer.

— C'est fort beau, madame, fort beau! En vérité, madame la duchesse vous a traitée royalement; on voit que vous êtes une compatriote et une amie. Habillez-vous promptement, vous arriverez après Leurs Altesses.

Je ne répondis point. Il n'y avait pas à reculer : il fallait obéir ou bien employer un moyen héroïque, tel que de me faire saigner, par exemple; sans cela, pas d'apparence de m'en dispenser. Je pris mon parti, et, me tournant vers M. de Verrue :

— Monsieur, lui dis-je, envoyez promptement querir le médecin; je suis fort malade, il faut me tirer du sang à l'instant même.

Le comte éclata de rire.

— Le médecin? vous saigner? A d'autres, à d'autres, ma belle comtesse! Vous avez fait une gageure sans doute, et vous la voulez gagner. Je ne puis vous aider à cette folie.

— Eh! monsieur, m'écriai-je impatientée, ce n'est pas moi qui perdrai, ce sera vous.

— Moi! et comment puis-je perdre? Je n'y suis pas intéressé, je suppose.

Je levai les épaules et me tournai d'un autre côté sans répondre.

— Ne baraguignons plus, madame, et finissons-en. Je vais appeler vos femmes.

— Comme il vous plaira : elles m'aideront à me mettre au lit.

Nous discutâmes longtemps; je me défendais. Enfin, il m'arracha que j'avais un motif grave, et sur-le-champ il me demanda lequel. Je cherchai à reprendre mes paroles; il n'était plus temps.

— Maintenant, madame, je ne vous quitte pas, je ne vous laisse pas que vous ne m'ayez tout dit.

Ce fut une persécution complète.

La patience n'était point ma qualité. Je répliquai en colère :

— Eh bien, monsieur, puisque vous l'exigez, apprenez donc ce qui se passe. M. le duc de Savoie a daigné jeter les yeux sur moi; il me veut pour sa maîtresse, et ces fêtes où vous vous obstinez à me conduire sont les préliminaires de nos accords.

M. de Verrue eut un instant de saisissement dont il se remit très-vite. Il n'en resta qu'une petite rougeur.

— Êtes-vous sûre de cela, madame ?

— Si je n'en étais pas sûre, vous le dirais-je, monsieur?

— Cela est d'une honnête femme, d'une très-honnête femme, madame, et, à votre âge, c'est faire preuve d'une raison peu commune, je vous en remercie.

— Mon Dieu! monsieur, c'est que je vous aime et que ma mère m'a enseigné à aimer aussi le devoir que j'ai promis de remplir. Il ne faut ni me louer ni me remercier pour cela.

— Oui, c'est d'une honnête femme, reprit-il comme s'il ne m'eût point entendue, et d'une si honnête femme, qu'il n'y a rien à redouter et que l'on peut vous exposer au péril : vous n'y succomberez point. Préparez-vous et allons à ce bal.

Mon étonnement fut grand, je le laissai voir; il insista plus sérieusement, disant qu'il avait toute confiance, qu'il était sûr de moi, et que, par conséquent, il croirait me manquer de respect en ne me conduisant pas lui-même au-devant de ce danger qui n'en pouvait être un pour moi.

— Quoi! monsieur, vous savez tout et vous voulez... ?

— Je veux vous prouver que vous méritez tous les éloges, que je vous remets le soin de mon honneur et que vous êtes une des plus parfaites personnes du monde entier.

— Monsieur, je n'ai pas si bonne opinion de moi que vous-même, et je vous supplie de m'en dispenser.

— Madame, vous me désobligerez par votre obstination, et je compte que cela cessera tout à l'heure.

— Monsieur, vous y tenez donc absolument? C'est au moins singulier, convenez-en.

— Je tiens à ne pas me mettre en lutte ouverte avec mon souverain, madame, et il ne convient ni à mon honneur ni à ma fortune que vous manquiez rien en tout ceci. Vous irez.

— J'obéis donc, monsieur.

J'ai raconté cette scène en détail pour montrer comment j'ai été conduite, presque forcée, et comment j'en suis venue où l'on m'a envoyée malgré moi.

Je m'habillai selon l'ordre.

Je dois avouer que j'étais belle et que j'eus avec mon

miroir un petit colloque de quelques minutes, qui finit par un sourire et un compliment.

M. de Savoie, toujours maître de lui, me reçut comme les autres. A peine une légère rougeur me fit-elle deviner son émotion. Il ne me dit rien de ma parure, et il fut le seul. C'était pour que je le remarquasse et que je susse bien d'où elle arrivait.

Je fus très-maussade à cette fête. Je me retirai de bonne heure. Je fus menée par M. de Hesse, auquel je pensai ne pas rendre son menuet. Je refusai les courantes et les cotillons, ce qui étonna toute la cour, car j'y faisais fort bien, et l'on aimait à me voir. Enfin, je marquai, autant que je le pus, ma mauvaise humeur.

M. de Verrue revint avec moi et me blâma, doucement il est vrai, mais il me blâma. C'était, selon lui, donner trop d'importance à une chose qui n'en avait point; c'était laisser croire au prince que je le craignais, et il en pourrait abuser.

— Du reste, ajouta-t-il, j'en parlerai à ma mère.

— Au nom de Dieu! monsieur, n'en faites rien; c'est là ce que je redoute, et voilà pourquoi je ne vous ai rien dit plus tôt. J'ai l'honneur de connaître

madame votre mère, elle tournera tout contre moi.

Il me promit presque de se taire; mais j'étais certaine qu'il ne le ferait point ; et je ne dormis pas, dans la prévision de ce qui arriverait et de ce qui ne manqua pas, en effet, d'arriver dès le lendemain.

Aussitôt que madame de Verrue fut revenue du palais, elle entra dans mon appartement, ce quelle avait recommencé à faire depuis que son fils n'y entrait plus.

Elle parut la tête haute, les yeux étincelants, pleins d'ironie et de cette moquerie doucereuse qui cachait chez elle la rage et la furie.

— Qu'ai-je appris, madame? fit-elle. Nous devons à des visions cornues votre belle maussaderie d'hier! Vous voilà convaincue que M. de Savoie, époux d'une princesse accomplie, n'a rien trouvé de plus glorieux que de soupirer pour vos charmes! — C'est à vous qu'il offre ses fêtes! c'est vous qui changez ses goûts, ses habitudes, ses idées! Comment ne nous sommes-nous pas doutés de cela? Comment vous seule avez-vous découvert ce grand événement? Je vous aime trop pour ne pas vous engager à perdre ces sottes

pensées, madame, et surtout à ne les laisser voir à personne. Non-seulement vous vous couvririez de ridicule, ce qui vous serait permis à la rigueur, mais vous apporteriez la honte sur votre nom, sur la maison de votre mari. Vous empêcheriez sa fortune et la nôtre, et c'est ce que je ne vous pardonnerais pas. Je vous engage donc à revenir au bon sens, à ce que vous devez, à ne point rechercher ces distinctions stupides, en vous rangeant aux obligations de votre état.

Je voulus répliquer, j'étais outrée. Elle ne m'en laissa pas le temps, et sortit.

Je dois ajouter que, si M. de Savoie eût été présent, s'il m'eût été possible, même en ce moment, de m'approcher de lui, j'eusse été capable de tout pour prouver que je n'avais point de visions cornues, et que ces visions-là pouvaient se montrer à d'autres yeux que les miens.

Heureusement, j'eus le temps de réfléchir, et je me promis, au contraire, de prouver par ma réserve et ma conduite, que, si je m'étais trompée, du moins ce n'était ni par prévention, ni par envie de mal faire, il s'en fallait.

M. de Verrue ne me parla point de cet incident; je retournai sans difficulté à trois fêtes données par Son Altesse, et les choses se passèrent comme à la première.

Je commençai à penser que M. de Savoie portait ailleurs ses vœux, bien qu'il n'y parût point, ou que, du moins, il avait renoncé à me les adresser. On annonça une quatrième fête avec un carrousel, et beaucoup d'autres magnificences. Je m'y préparai sans crainte, et cependant elle devait être bien importante dans ma vie.

VI

Cette fête nouvelle fut criée à grand renfort de trompettes et de hérauts dans les rues de Turin. Son Altesse ayant résolu de la faire sur le modèle des anciens champs clos du temps des chevaliers, on y devait jouter à armes courtoises, comme aux carrousels de Louis XIV en sa jeunesse, avec des quadrilles de différentes nations. Le duc, sans qu'on en devinât le motif, se voulut faire Bohémien. Ce fut donc à qui entrerait dans ce quadrille-là, qui devait être magnifique.

M. de Verrue fut désigné comme un des chefs par Victor-Amédée lui-même. Les dames avaient aussi l'ordre de choisir des habits de caractère; on les avait engagées à se mettre plusieurs ensemble pour former des groupes de personnages d'histoire et de roman. La duchesse avait choisi le costume d'une des héroïnes de ce beau poëme du Tasse, qui est un sujet tout à fait italien, et souhaita que j'en prisse un analogue. Ainsi elle se fit Clorinde, et voulut absolument que je représentasse Armide.

Lorsque M. de Savoie l'apprit, il demanda si le paladin Renaud n'avait pas été un peu combattre le Turc en Bohême, à quoi madame de Pezzia répondit que cela était certain. Excepté moi, personne ne remarqua cela. Mais je remarquais tout.

Cette Armide est une manière de magicienne, une païenne qui séduit les chrétiens et qui veut les faire damner, quoi qu'il en coûte. Elle a pour cela des philtres et des charmes ; elle est éternellement belle, éternellement jeune, et dispose des diables de l'enfer. Pour ce personnage, il fallait une magnificence tout orientale. Ma belle-mère me prêta ses pierreries, on les

joignit aux miennes, à celles de deux vieilles tantes qui en avaient véritablement des trésors, de sorte que j'étincelais. Ma robe était une sultane en drap d'or et d'argent, brodée du haut en bas de roses en rubis avec des feuillages d'émeraudes. Cela pesait tant, que j'eusse souhaité trois personnes pour le soutenir. Je n'avais que mon petit Michon, tondu, teint en noir, vêtu en Turc, c'est-à-dire avec des trousses, des colliers et une fraise comme dans les tableaux vénitiens. Toute la cour remarqua ses mollets. Le curieux est qu'il ne grandissait point et qu'il avait toujours l'air d'un enfant de sept ans, même lorsqu'il en avait douze. On saura plus tard pourquoi j'insiste là-dessus.

Ma robe était ouverte par en bas sur le côté, à la façon des chasseresses; elle laissait voir ma jambe bien tournée et mon pied chaussé d'un cothurne antique avec une infinité de pierreries brodées dessus. J'avais une jaquette en toile d'argent garnie de petits talismans en ces pierres bleues incrustées d'or qu'on appelle, je crois, des turquoises. Il y en a beaucoup dans ce pays-là. Ma coiffure était singulière. Mes cheveux, en boucles, tombaient sur mes épaules, à moitié

retenus dans un réseau de diamants ; j'avais un diadème des joyaux les plus rares, et une escarboucle digne d'une reine. Au milieu se trouvait un hibou, l'oiseau des sorcières, admirablement travaillé avec des pierres imitant les plumes et des yeux de rubis balais. Je l'ai encore. De ce diadème sortaient des plumes élevées pour montrer la sauvagerie de cette Armide ; et tout le reste, mes oreilles, mes bras, mon cou, ruisselait de pierreries. Ma ceinture seule en était cousue. Lorsque je parus sur l'estrade, on m'applaudit. C'était, après celui de madame de Savoie, le plus beau et le plus seyant habit qu'il y eût dans la mascarade. Encore le mien était-il préférable, je le crois. Les femmes en crevaient de dépit et de jalousie.

Le duc entra dans l'arène, à la tête de ses Bohêmes, sur un magnifique cheval blanc dont la housse et tous les harnais n'étaient qu'orfévrerie et diamants. L'habit du prince ne se pouvait également regarder au soleil. Je compris le secret de son déguisement en voyant sur sa poitrine une boîte absolument semblable à celle que j'avais moi-même et que m'avait donnée le sorcier

de Venise ; seulement, elle était un peu plus grande et portait pour devise :

Je préserve de tout.

Cette amulette était le plus bel ornement de ce costume, si riche pourtant. Chacun le remarqua et les courtisans y cherchèrent un mystère. Ils ont le nez si fin, qu'ils les savent flairer de loin. En passant devant nous, Victor-Amédée baissa sa lance et salua les princesses et les dames. Nous vîmes alors les lettres brodées sur sa bannière. Elles étaient de nature à donner de l'occupation aux sphinx de la cour.

A l'inconnue!

Puis une montre avec cette légende :

Tranquille au dehors, agitée au dedans.

Madame de Savoie se retourna de mon côté — j'étais debout auprès de son fauteuil — et me dit tout bas :

— *Contessina*, il faudra chercher cet inconnue ce soir et savoir à qui le duc me sacrifie.

L'accent qu'elle donna à ce mot me prouva que sa

rancune n'était pas grande. Quant à moi, je ne pouvais plus m'y tromper : l'amulette était la déclaration muette qu'il ne m'était pas permis d'ignorer et que je ne pouvais repousser davantage.

Ainsi cet étalage, cette magnificence, ce monde, cette fête splendide, si en dehors des goûts de M. de Savoie, tout était pour moi. J'étais l'héroïne, la reine de cette cour; un mot de moi, et tous se jetaient à mes pieds avec le souverain lui-même. J'eus un moment d'étourdissement; je fermai les yeux; il me sembla que j'allais tomber de bien haut. Pour la première fois, l'ambition, l'amour de la puissance s'éveillaient en moi, j'en ressentais une atteinte ignorée jusque-là, et mon regard suivit le prince, qui s'éloignait, avec un regret et une expression qu'il eût été fort heureux de saisir.

Le carrousel fut beau et dura longtemps. M. de Savoie fut vainqueur, ainsi que cela devait être; les souverains ne cèdent aucune victoire. Le prince Eugène était en ce moment à Turin et commandait le groupe des Indiens. Il dut se soumettre au chef de sa maison comme les autres ; mais, après lui, il fut le mieux cou-

ronné. Victor-Amédée se servit lui-même pour arriver à ce qu'il avait résolu. Lorsqu'ils vinrent tous les deux à l'estrade des dames recevoir le prix de leur courage, M. de Savoie prit le prince Eugène par la main et dit à Clorinde :

— Belle guerrière ! voici un jeune étranger auquel je cède le bonheur insigne d'être couronné par vous, malgré le regret que j'en éprouve. Il vient de si loin et il en est si digne, que je n'oserais essayer de le lui ravir. Permettez donc qu'une de ces dames, dont les yeux brillent autour de vous, me remette cette écharpe, don si précieux à mon cœur et à mon souvenir.

La princesse lui répondit par un petit discours fort bien tourné, qu'elle termina en disant à Renaud qu'elle lui désignerait elle-même la belle dame à laquelle il devait s'adresser, afin de lui épargner l'embarras du choix au milieu de tant de merveilles.

De toutes celles qui l'entouraient, j'étais, je n'en doute pas, la plus belle et la mieux parée ; elle me remit le gage de la victoire. Le prince avança la tête, s'agenouilla, je lui passai l'écharpe par-dessus la cuirasse.

Il était baissé, on ne le pouvait voir. Il prit ma main,

qui tremblait un peu, et la baisa avec une ardeur qui ne pouvait rien laisser ignorer à la plus novice.

Je me retirai vivement ; mon air sévère n'allait point à l'office qu'on me faisait remplir. Madame Royale, un peu malade, n'était point présente ; sans quoi, elle eût bien deviné tout.

On entra dans la salle du banquet. Sous prétexte qu'il était mon chevalier, le duc me voulut servir ; c'était dans l'ordre et selon les usages que nous cherchions à représenter. Nul ne le trouva extraordinaire ; mais quelques-uns déjà démêlèrent la vérité, et je me vis entourée plus que jamais. Si ma belle-mère n'eût eu ses plans, est-il vraisemblable qu'une femme aussi rompue aux intrigues de la cour eût hésité à comprendre ce qui devenait clair, étant prévenue comme elle l'était ? Quant à M. de Verrue, il n'en croyait que sa mère, et si, par hasard, un doute se présentait à son esprit, il avait tant de confiance en moi, son respect était tellement profond, qu'il n'aurait jamais songé à m'accuser ni à craindre.

Moi, j'étais flottante entre la colère et l'orgueil ; pour la tendresse, elle était toute à mon mari.

Cette journée me parut longue. Je souhaitais d'être chez moi, en liberté, à songer. M. de Savoie ne se permit ni un mot, ni un geste, ni un regard dont je pusse me plaindre; mais ce furent des allusions répétées, des manières de me louer sans s'adresser à moi, et de façon à se faire comprendre de moi seule, qui en disaient plus que toutes choses. Il me mena deux fois pendant le bal, je ne lui rendis qu'un menuet, et je le priai la seconde fois, de trouver bon que je n'eusse pas cet honneur, parce que le poids de ma robe me fatiguait extrêmement.

Il ne répondit rien.

A partir de ce jour, je fus en butte aux plaisanteries, aux railleries de madame de Verrue, qui ne m'en épargna aucune et qui m'accabla de quolibets. C'étaient de continuels lardons sur les orgueilleuses qui se croient adorées des plus illustres, dont la vanité est insatiable et qui se font tigresses alors qu'on ne songe point à les attaquer. Tout cela était dit certainement dans l'unique but de me pousser à bout. Elle voulait se défaire de moi à tout prix. La pauvre femme a été bien punie de cette visée si long-

temps chérie, par tout ce qui est arrivé dans sa maison, et qu'elle se serait épargné en me soutenant.

J'ai négligé de dire que, pendant ces annees d'habitation conjugale avec M. de Verrue, j'étais accouchée presque coup sur coup de mes filles et de mon fils. C'est ici le seul lieu où je veuille parler des enfants nés de mon mariage, car c'est le côté pénible de mon cœur, le seul qui me soit un regret, presque un remords. Je les ai quittés avec douleur et je ne les ai plus revus. Mon fils mourut peu après son père, et mes filles, élevées au couvent, y demeurèrent.

Leur aïeule, par haine pour moi, je le crois, ne les put souffrir et les rendit malheureuses; elles s'attachèrent à leurs béguines et ne les voulurent plus quitter. Ce fut entre nous une séparation complète.

Ces pauvres enfants ont contre moi des sentiments que je ne leur reproche pas : on ne leur a dit que ce qui pouvait me nuire. Cependant la dernière m'a écrit quelquefois, aux jours de devoir; je lui ai répondu fort amicalement; elle en a été touchée, et je ne doute pas que, si nous pouvions nous voir, nous ne finissions par nous aimer, elle du moins, car moi, je

l'aime fort. Nous n'en parlerons plus maintenant.

Deux ou trois mois se passèrent de la même façon. L'abbé de la Scaglia était revenu habiter le logis. Devant lui, madame de Verrue ne dit plus rien dont j'eusse à me plaindre. Elle me traita avec autant de froideur et de sécheresse, mais sans rien exprimer. Les fêtes cessèrent, non pas les occasions de voir M. de Savoie. Nous passâmes même, par son ordre, plusieurs semaines avec lui et mesdames les duchesses à la maison de Rivoli. Il se montra fort attentif et fort aimable. Il avait infiniment d'esprit et du plus agréable, du plus varié. Il savait beaucoup de langues et avait lu tous les livres. Madame Royale était fière de ce fils, et avec raison.

— Et puis, me disait-elle souvent, sa grand'mère était la fille de Henri IV; madame, il est aussi près de lui que le roi votre sire. C'est ce qui me fait espérer qu'il lui ressemblera aussi.

Ce prince était, en effet, arrière-petit-fils de Henri IV et tenait à la maison de France de plusieurs côtés; bien qu'il affectât de n'y attacher aucune importance, il en était au fond très-enchanté ; on lui entendait souvent répéter :

— Mon aïeul Henri IV disait ceci...

Ou bien :

— Comme a fait mon aïeul Henri IV.

Il ne pouvait choisir un meilleur modèle.

Je me croyais hors de danger, voyant ce long temps écoulé sans nouvelles tentatives, ou du moins j'espérais que le prince avait renoncé à une entreprise impossible, lorsqu'un soir que je me promenais en carrosse, seule, avec deux demoiselles italiennes, une d'elles, s'étant trouvée malade, me demanda la permission d'entrer dans une maison au bord du Pô, où elle avait sa sœur. Je demeurai seule avec l'autre, qui aussitôt sortit une lettre de sa poche et me la donna.

— Madame, me dit-elle, on m'a commandé de vous remettre ceci.

— Et qu donc, mademoiselle?

— Madame, lisez, je vous prie, et vous verrez bien.

J'ouvris sans le moindre soupçon, la voie ne me paraissant pas suspecte. Je vis une page fort tendre et fort respectueuse, sans signature, il est vrai, et avec une écriture qui n'était pas tout à fait celle du prince. Cependant la lettre était conçue de façon à ne pouvoir

laisser de doute sur celui qui l'avait écrite. Il se plaignait de ce que je ne comprenais ni son silence ni sa retenue.

Les expressions étaient arrangées de telle sorte, qu'il était impossible d'y rien reprendre, ni de s'en offenser.

J'interrogeai sur-le-champ la demoiselle, qui s'appelait Julia Mascarone, et je lui demandai sévèrement si elle connaissait le contenu de cette lettre; elle me répondit qu'elle n'en savait absolument rien.

— Alors, qui vous l'a remise?

— Une des filles de chambre de Son Altesse madame Royale, qui l'a trouvée, m'a-t-elle assuré, dans le cabinet de la princesse, la dernière fois que vous avez assisté à sa toilette; elle a pensé que vous l'aviez perdue et m'en a chargée.

— Pourquoi attendre d'être seule avec moi, en ce cas? pourquoi ne me l'avoir pas donnée tout à l'heure?

Elle s'interloqua un peu de la question, et, pressée enfin, elle avoua que la fille de chambre, qui était son amie, le lui avait fait promettre ainsi. Quant à elle, elle n'en savait pas davantage.

— Eh bien, Mascarone, votre amie s'est jouée de

vous et vous a fait servir de courrier à une fort méchante plaisanterie. Si elle vous demande comment je l'ai reçue, ce qu'elle ne manquera pas de faire, vous aurez soin de lui dire que j'ai déchiré ce poulet, ainsi que je le fais, et que je vous ai commandé de ne jamais vous charger de semblables commissions, sous peine d'être chassée sur-le-champ.

On juge que cette affaire m'occupa fort. Le prince n'était pas homme à en rester à cette tentative manquée. Il allait certainement recommencer à me poursuivre, et, s'il se mettait dans l'esprit de me vouloir tourmenter, c'était bien facile.

Je n'eus pas plus tôt déchiré cette lettre, que je m'en repentis. C'était une preuve à montrer à ceux qui doutaient. J'en retrouvai un assez grand morceau dans le pli de ma mante, je le serrai soigneusement pour le cas où il me faudrait persuader les incrédules et me faire aider dans ma défense. En attendant, je me résolus au silence, c'était le parti le plus prudent.

Je ne me trompais point : les tentatives recommencèrent ; jusqu'à l'ambassade de France, qui, sans s'en douter, servit de boite aux lettres ! Le cardinal d'Estrées

m'en envoya une, un matin, arrivant de Paris et qu'il croyait de mon père. C'était encore le prince qui choisissait ce biais. Ce furent des craintes de toutes les minutes. Je gardai ces lettres jusqu'à ce que je me visse assez obsédée pour en perdre le courage et pour vouloir à tout prix sortir de là. Je ne dormis point de plusieurs nuits. Je savais quelles difficultés j'aurais à vaincre. Je savais quels ennemis j'aurais à combattre, et combien, au lieu de m'aider, on chercherait à me nuire et à me décourager. Il me fallait une résolution bien ferme; avant de la prendre, j'allai trouver chez lui, en secret, mon saint pasteur. Je lui montrai ces lettres. Je lui dis que j'étais décidée à la fuite, et que, le soir même, je découvrirais tout à mon mari, en lui demandant de m'emmener.

— C'est, me dit-il, le seul moyen. Si vous échouez, j'essayerai ensuite; et enfin, si nous échouons l'un et l'autre, il vous restera votre famille et la France. Ce sera le dernier parti.

Je rentrai plus vaillante; madame de Verrue était partie avec Son Altesse pour passer quelques semaines de retraite dans un couvent de Chambéry. Je ne la

craignais pas, le moment était favorable; et, dès que nous eûmes dîné, avant l'heure où nous avions coutume de recevoir, je priai mon mari de venir avec moi dans mon cabinet des livres, où je désirais avoir avec lui un entretien sérieux.

VII

M. de Verrue était trop bon gentilhomme pour ne pas remplir ses obligations envers une femme. Il s'inclina à ma demande, et marcha sur mes pas; il en était visiblement contrarié, bien qu'il ne le dît pas; cela se devinait par ses gestes.

Dès que nous fûmes seuls, il m'avança un fauteuil, et s'assit à côté de moi. En voyant que je me taisais, il me dit avec beaucoup de politesse :

— Eh bien, madame, en quoi puis-je vous être agréable? J'attends que vous daigniez m'en instruire.

J'étais émue, on le comprend. Je me taisais encore; enfin, je compris qu'il fallait m'expliquer.

— Monsieur, dis-je, c'est que j'ai cru devoir vous montrer ceci.

Et, tirant toutes les lettres de ma poche, y compris le morceau de la première, je les lui remis entre les mains. Il les prit et commença de les lire les unes après les autres.

— Qu'est cela, madame? demandait-il à chaque instant.

—Vous le voyez bien, monsieur : ce sont des lettres d'amour.

— Et de qui, s'il vous plaît?

— De Son Altesse monseigneur le duc de Savoie à votre épouse indigne, la comtesse de Verrue.

Il fit un mouvement de surprise et d'impatience.

— Encore! s'écria-t-il.

— Ce n'est pas ma faute; et, si vous m'aviez écoutée, depuis longtemps il n'en serait plus question. On a pour exemple madame de Saint-Sébastien.

— Et que prétendez-vous que j'y fasse, madame?

Cette question m'exaspéra. Il était donc bien abruti par son servage, que son honneur même, à défaut de son cœur, ne répondait pas à cette question! Je me contins cependant.

— Je prétends que vous me permettiez de me retirer

à Verrue, ou dans vos terres de Savoie, jusqu'à ce que Son Altesse veuille bien oublier l'attention dont elle a daigné m'honorer.

— Madame, c'est impossible; ma mère...

— Encore! m'écriai-je à mon tour. Madame votre mère a sa charge, elle s'en peut occuper, et nous laisser libres de nos actions, monsieur. Écoutez, et sachez ma pensée, car je n'y reviendrai plus ; c'est pour la dernière fois que je m'explique avec vous à ce sujet. Madame votre mère a sur vous les droits et l'empire que devait avoir la mère de vos enfants : elle m'a pris votre cœur, votre tendresse, elle m'a pris jusqu'à vos pensées, et cependant, après m'avoir dépouillée ainsi, madame votre mère me hait, elle est jalouse de moi ; l'ombre même de notre union, qu'elle a longtemps empêchée et qu'elle est parvenue à briser, cette ombre lui fait peur. C'est elle qui, vous rendant sourd à vos intérêts, à la voix de votre honneur même, vous a détourné d'entendre mes plaintes et mes supplications. C'est à elle que je dois mon malheur, c'est à elle que vous devrez le vôtre, si vous persistez à l'écouter de préférence à moi.

— Madame !

— Il en est temps encore, exaucez ma prière, écrivez à madame de Verrue que vous lui abandonnez entièrement ce palais, jusqu'au moment où il vous conviendra d'y revenir, avec vos enfants et votre femme ; que vous quittez la cour ; que vous allez vivre pour vous pendant quelques années. Qu'avez-vous besoin de Son Altesse? Que vous font ses bienfaits et ses faveurs? En quoi pouvez-vous craindre sa puissance? Vous êtes riche, vous êtes grand seigneur ; dans vos terres, vous êtes tout-puissant aussi, vous avez des courtisans, au lieu d'être courtisan vous-même. Je vous aime d'une affection que rien ne saurait changer. Vos enfants s'élèvent, ils sont beaux, ils sont forts, intelligents, charmants enfin ; ils vous aimeront aussi et vous serez le maître à votre tour, et vous secouerez ce joug qui, depuis si longtemps vous pèse et vous humilie. Ah! monsieur, le bonheur est près de vous, vous n'avez qu'à étendre la main pour le saisir. Pourquoi le repousseriez-vous, au contraire?

Mon mari me regardait sans m'interrompre : mais je voyais ses yeux briller, mais je voyais des larmes

trembler à ses paupières : je crus avoir remporté la victoire et je m'approchai de lui. Il me laissa venir, il ne m'attira pas.

— Mon ami, mon cher comte, lui dis-je, écoutez ma voix ; sauvez votre honneur, sauvez votre bonheur et le nôtre, je vous le demande à genoux.

— Ah! relevez-vous, madame, s'écria-t-il, car j'avais fait le geste de m'agenouiller ; relevez-vous ; je ne souffrirai jamais que vous vous abaissiez, même devant moi.

— Je supplie pour tout ce qui m'est cher, je ne m'humilie point, mon ami ! trop heureuse si je parviens à vous persuader.

— Certes, vous dites vrai... Mais ma mère?

— Ah! que l'habitude de l'esclavage est difficile à perdre! A quel point un homme est amoindri devant une obéissance servile! Que je vous plains, si votre cœur n'est pas plus fort que vos craintes !

Il ne répondit rien. J'étais bien tentée de me retirer, d'abandonner une cause qui était la sienne et qu'il défendait si peu ; la colère me dominait.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, prenez garde! madame de Montespan a commencé ainsi !

— Grâce à Dieu! vous n'êtes pas madame de Montespan, madame.

— Non, monsieur; mais je suis une femme, et la patience humaine a ses bornes, les forces s'usent dans la lutte.

— Non pas celles d'une honnête femme, luttant pour l'honneur de son mari et pour son devoir.

Cette belle phrase lui parut le superlatif de l'éloquence; il se détourna ensuite comme pour me cacher ses larmes. Je ne me contentais guère de mots, en une circonstance aussi grave; j'en voulais finir.

— Eh bien, monsieur, que décidez-vous? repris-je.

— Je vais écrire à ma mère, et je vous transmettrai sa réponse; d'ici là, croyez-moi, ne changeons rien à nos habitudes et ne montrons rien de ce qui nous occupe, ne prêtons à rire à personne.

— C'est votre dernier mot, monsieur?

— Absolument.

— Fort bien; j'y renonce, et je sais ce qui me reste à essayer.

Je lui fis la même révérence qu'à la reine et je sortis

dans une indignation que je ne puis rendre et que l'on comprendra. J'écrivis en hâte à l'abbé Petit; il vint à l'instant même.

Je lui contai tout; il alla reprendre M. de Verrue et ne fut pas plus heureux que moi.

— A la grâce de Dieu, madame! me dit-il tout découragé; écrivez à votre famille.

Il m'est odieux d'avoir à rapporter ces combats, de montrer comment ma défaite a été marchandée, et comment on m'a jetée de force au péril où j'ai succombé. Je ne veux pas suivre jour par jour cette histoire pénible. Madame de Verrue persuada à son fils que les lettres n'étaient pas de Son Altesse. Elle alla jusqu'à insinuer que je fuyais un faux galant pour m'en ménager un véritable. Il ne le crut peut-être pas, mais il eut l'air de le croire, pour se préparer une excuse et un moyen.

Vaincue en Piémont, il me restait la France. Je priai ma mère de me demander à mon mari pour quelques mois. Il va sans dire qu'on déclina cette invitation. J'étais réellement malade, car en même temps les persécutions continuaient, et du côté du prince, qui m'ob-

sédait, et du côté des autres, qui ne me laissaient plus un instant de repos.

Ma belle-mère avait éventé l'amour de M. de Darmstadt et l'affubla sur-le-champ du personnage d'amant préféré. Il fallut lui interdire l'entrée du logis, ce qui l'étonna fort, et ce qui réjouit M. de Savoie, lequel avait la bonté d'en être jaloux. Madame de Verrue avait l'air de travailler pour Son Altesse, et, qui sait? elle en était bien capable.

Mon médecin était un homme d'esprit : un jour, il vint chez moi, il m'échappa de lui dire que j'avais le mal du pays. Cette parole ne tomba pas à terre. Il avait deviné quelque chose de ce qui se passait sans en soupçonner la cause. Le lendemain, il m'ordonna les eaux de Bourbon.

— Ah! docteur, m'écriai-je, vous me sauvez la vie!

— Je le sais bien, madame, et c'est là mon métier. Je le fais toujours en conscience, Dieu merci!

J'écrivis à mon père que j'étais condamnée à prendre les eaux, et je le suppliai de se trouver à Bourbon, où j'avais à l'entretenir de choses qui m'importaient le

plus sensiblement, puisqu'on ne me permettait pas d'aller jusqu'à Paris.

Cette lettre fut envoyé par Babette, pour plus de sûreté, et je ne doutai pas que le duc de Luynes ne se rendît à ma prière; Babette, à mon insu, y ajouta quelques mots des plus pressants. Ils étaient de nature à inquiéter beaucoup ma famille, et la bonne fille espéra que, de cette façon, on viendrait à mon appel.

Elle souffrait autant que moi; je n'avais pu me cacher d'elle ni de Marion, et elles me plaignaient souvent ensemble.

Madame de Verrue n'osa pas m'empêcher d'aller à Bourbon; elle en avait pourtant grande envie. Elle imagina seulement que son fils ne m'y pouvait conduire et qu'il n'était pas séant que j'y allasse seule avec mes gens.

Là-dessus, au moment où l'on s'y attendait le moins, l'abbé de la Scaglia s'offrit à m'accompagner.

— Je veux faire ce plaisir à ma chère nièce, dit-il.

Je me hâtai d'accepter; le moyen m'était indifférent pourvu que j'arrivasse au but. Ma belle-mère en fut toute déconcertée.

M. de Savoie pâlit en apprenant mon départ; M. de Darmstadt avait justement pris congé de lui la veille; il se rendait en Espagne pour quelques mois. Le prince s'imagina que c'était concerté entre nous. Lorsque j'allai lui faire mes révérences d'adieu, ainsi qu'à mesdames les duchesses, je le trouvai triste et grave.

Il me demanda si je reviendrais bientôt, je répondis que je ne savais pas.

— Ah ! vous allez revoir notre belle France ; ne la regardez pas trop, vous qui l'avez presque oubliée, vous ne la pourriez plus quitter.

Cette exclamation, échappée à la jeune duchesse, déconcerta le sérieux du cercle.

On me trouvait pâle, défaite ; on comprenait que j'avais besoin d'être soignée ; on me plaignait, on me regrettait : tous souhaits de cour, auxquels on ne croit point lorsqu'on en connaît la portée et qui se distribuent en manière de jetons d'échange.

Madame de Verrue me fit rester la dernière, sous prétexte de me reconduire elle-même. Je vis le duc jusqu'à la fin; l'adieu se prolongea donc autant qu'il

put durer. Je ne fus pas touchée de sa mélancolie, il était cependant bien respectueux.

VIII

Le lendemain, je montai en carrosse avec l'abbé de la Scaglia, Babette, Mascarone et mon écuyer. Marion et mes femmes suivaient dans une calèche ou idevait me servir au retour, après ma guérison.

Mon oncle fut aux petits soins pour moi pendant tout le voyage. J'eus une des plus sensibles joies de ma vie en tombant dans les bras de mon excellent père, à mon arrivée dans ce pays de Bourbon, où j'avais tant souhaité de me trouver transportée.

M. de la Scaglia ne me laissa pas seule avec mon père, pendant toute la première journée. Avait-il ses instructions? Agissait-il de lui-même ? Je crois que c'est l'un et l'autre ; il écoutait juste assez sa belle-sœur pour me tourmenter avec elle, chacun à un point de vue différent.

Mon pere était impatient de m'interroger, et moi plus impatiente encore de lui ouvrir mon cœur ; aussi, lors-

qu'enfin je fus rentrée chez moi, je lui envoyai Babette, pour le prier de venir dans ma chambre, malgré l'heure avancée, afin que nous pussions causer en liberté.

C'était un fort homme de bien que mon père, un homme d'une vertu rigide, chacun le savait, et ma famille entière professait des mœurs et des principes aussi sévères qu'irréprochables. Cependant, M. de Luynes était aussi bon, aussi indulgent, aussi juste que pieux.

Ma mère n'avait pas le même cœur; elle était sèche et prude, j'étais bien plus sûre de m'entendre avec mon père. Il ne manqua pas d'accourir aussitôt qu'on l'eut appelé, et, s'asseyant vite auprès de mon lit, il me demanda incontinent de quoi il s'agissait.

— Monsieur, m'écriai-je, je suis perdue, si vous ne parvenez à me secourir!

— Perdue?... Ma fille, n'avez-vous point un bon mari que vous aimez, un état magnifique, au-dessus des espérances du bien que nous pouvions vous donner? N'avez-vous pas des enfants bien venus, bien portants, Dieu merci?

— Oui, mon père, oui, tout cela est vrai ; pourtant, écoutez-moi, et vous verrez.

Je lui racontai de point en point ce qui s'était passé depuis mon mariage, ce que j'avais souffert, les humiliations et les mauvais traitements que j'avais endurés. Je lui peignis les hauteurs de madame de Verrue, les insultes dont elle m'avait abreuvée, et j'en vins ensuite à l'amour du prince, à ce que j'avais fait pour le fuir, à ses poursuites réitérées, à l'incroyable aveuglement de mon mari et de sa mère, qui m'avait forcée de recourir à lui pour me protéger.

M. de Luynes m'interrompit, en me félicitant de ma prudence ; il m'embrassa et s'exclama sur ma position difficile et sur ce qu'il ne voyait d'autre moyen d'en sortir que de le suivre à Paris, où M. de Verrue me viendrait rejoindre.

C'était la chose la plus naturelle du monde; mon mari ne connaissait la France et la cour que pour les avoir vues quinze jours, au moment de notre mariage.

La paix en Savoie ne l'appelait point au régiment qu'il commandait : il pouvait, il devait venir ; cependant, j'assurai à mon père qu'il ne viendrait point.

— Sa mère ne lui laissera jamais quitter sa férule, elle craindrait qu'il ne se révoltât ; et puis, si j'ose vous le dire, je ne sais si elle serait bien fâchée que je succombasse ; elle voudrait me trouver un tort, elle me hait.

— Pas à ce point-là ! car ce serait se haïr elle-même, apporter le déshonneur dans sa maison, il est impossible que vous ne vous trompiez pas, ma fille.

Je n'insistai point, c'était mon idée, et la suite a montré combien elle était juste, hélas ! Mais mon père n'était pas homme à supposer un pareil calcul. Nous causâmes ainsi plus de deux heures. Je ne lui cachai rien de ce que j'éprouvais, de ma tendresse si mal récompensée par mon mari. Il me plaignit fort ; pourtant, il bénit le ciel qui me donnait cette défense. Sa conclusion fut qu'il parlerait à l'abbé de Verrue, très-sûr de trouver en lui un aide et un approbateur.

— C'est un vieillard important et rompu dans les affaires ; il a passé par des emplois considérables ; il a été ambassadeur, ministre d'État ; il doit voir les faits tels qu'ils sont, et trembler du péril qui nous menace tous.

— Je n'ai pas grande foi en ses reliques, mon père.

Il me quitta, malheureux et désolé; il était si bon, mon père! Il tint sa promesse et entra chez l'abbé de la Scaglia aussitôt qu'il le put avec décence. Il lui raconta tout au long ce qui se passait, sur quoi l'abbé se récria fort, et dit qu'il ne se doutait point de ceci, qu'il n'en avait jamais entendu parler, et que sa belle-sœur et son neveu lui paraissaient du dernier coupable en agissant de la sorte.

— Laisser une jeune femme exposée aux séductions d'un prince tel que celui-là, auquel il ne manque rien pour plaire d'abord, et qui a, de plus, une ténacité de vues que rien ne déconcerte! Je ne comprends pas... Heureusement, me voilà prévenu et j'y saurai mettre ordre.

— Le meilleur ordre à y mettre est l'absence. M. de Savoie, ne voyant plus ma fille, l'oubliera ou se prendra ailleurs; cela ne peut manquer. J'emmènerai madame de Verrue à Paris; son mari la rejoindra incontinent; ils y passeront une année ou deux, et, à leur retour, il ne sera plus question de rien.

IX

Ils discutèrent longtemps : mon père, avec la droiture et la loyauté du plus honnête homme du monde ; l'abbé, avec sa finesse et sa perspicacité italienne, jointes à une perversité profonde et à une méchanceté calculée. Ils se firent l'un à l'autre des concessions que M. de Luynes eût observées, tandis que M. de la Scaglia ne cherchait qu'à gagner du temps. On convint qu'il annoncerait à madame de Verrue notre projet de pousser jusqu'à Paris, et que mon mari en serait prévenu par moi. S'ils y consentaient, tout était pour le mieux ; s'ils s'y refusaient, nous partirions pour Turin, et l'influence de l'abbé, jointe à mes prières, obtiendrait très-certainement ce que nous désirions.

M. de Luynes crut à ce leurre ; je ne m'y laissai point prendre ; je connaissais trop l'abbé, et je commençais à me défier de cet oncle, si facile à tout accepter et si prodigue de belles paroles. Je tâchai pourtant de me tranquilliser, de reprendre la confiance et l'espoir, de jouir en paix de la présence de mon père

et de quelques autres personnes de ma famille, qui m'étaient venues voir.

On me trouva fort belle; ma réputation alla jusqu'à la cour de France, où le roi eut la bonté de dire à mon frère, le duc de Chevreuse, qu'il eût désiré me voir. Je le désirais bien plus que lui encore, mais le moyen!

Six semaines passèrent comme un songe. Les lettres s'échangèrent avec Turin assez vivement. Mon père avait écrit lui-même, afin de ne pas essuyer un refus, qui ne lui manqua pas néanmoins; tout déguisé qu'il était, il s'y laissa prendre.

On le priait de me venir reconduire, au lieu de m'emmener; mon mari ne pouvait quitter la cour de Savoie, sous aucun prétexte, et sa tendresse s'alarmait à la seule pensée d'une absence déjà si longue. Il ne pouvait vivre plus longtemps loin de moi; mais, si M. de Luynes voulait venir, s'il était assez bon pour accepter l'invitation offerte, on pourrait s'entendre et préparer l'avenir.

A force de répéter la même chose à ce bon et noble vieillard, on le lui persuada. Il ne pouvait me suivre;

mais il promit de me rejoindre avant qu'un mois se fût écoulé.

Je secouais la tête, et je ne croyais point; mon père me blâmait, il m'accusait tout de bon, et je fus réduite au silence. Le moment de la séparation approchait; ce fut pénible de m'arracher des bras de M. de Luynes, qui s'attendrissait à mes sanglots.

— Ah! mon père, lui dis-je, je ne vous reverrai jamais!

Il partit avec le duc de Chevreuse, avec mes sœurs, qui étaient venues aussi; ils comptaient tous que nous passerions l'hiver ensemble; mais, moi, j'étais sûre que nous étions séparés pour bien longtemps, et le destin s'est chargé de réaliser ma croyance

Le soir même de leur départ, je demandai à l'abbé si nous n'allions point nous en aller aussi; il me répondit que rien ne pressait, que nous avions encore quelques jours favorables pour les eaux et qu'il en fallait profiter. Comme j'insistais, il changea de matière, et s'enquit de mon goût pour les voyages, pour les beaux endroits. Il me proposa de nous en aller par le pays, lentement, pour voir et pour bayer. Je ne de-

mandais pas mieux, moi qui ne cherchais qu'à ne point retourner en Savoie, qu'à rester le plus longtemps possible en France, et loin de mes persécuteurs. Et puis j'espérais donner à mon mari quelque inquiétude et l'obliger à me rappeler ; j'aurais risqué le duc si j'avais compté sur M. de Verrue.

Notre voyage se passa à merveille, pendant deux ou trois jours. Ainsi qu'il n'avait cessé de le faire depuis notre départ de Turin, mon oncle me combla de tous les soins, de toutes les attentions imaginables. On eût dit un amant près de sa maîtresse, plutôt qu'un vieil abbé près de la femme de son neveu.

A Lyon, où nous séjournâmes une semaine entière, il me fit quantité de présents en pierreries, en étoffes magnifiques, en meubles même, qu'il envoya à Turin par le chemin le plus court. Il me donna, entre autres, la plus belle montre que l'on eût faite depuis qu'on fait des montres, avec des émaux, des aciers fins, des turquoises et des diamants en quantité. C'était une fort magnifique pièce, que j'ai encore, qu'on admire toujours, que ma fille voudrait bien tenir, mais qu'elle

n'aura qu'après ma mort; je compte la lui faire attendre le plus longtemps possible.

Il m'avait semblé plusieurs fois que les yeux de l'abbé prenaient, en me regardant, des flammes juvéniles qui n'étaient ni de son état, ni de son âge. Pourtant je ne voulus pas y croire moi-même, et je chassai ces soupçons jusqu'au moment où ils se changèrent en certitude, par un rapport que me fit Marion, dans l'indignation de son âme.

La veille de notre départ de Lyon, M. de la Scaglia lui proposa une grosse somme pour l'introduire, la nuit, dans ma chambre; elle devait ensuite faire le guet afin qu'on ne le troublât point et qu'il eût tout le temps de me persuader ou de me vaincre. Elle l'avait hautement refusé, le menaçant de me prévenir, à quoi il lui fut répondu que, si elle avait cette insolence, elle ne resterait pas deux heures à mon service; il la chasserait.

Je tombai de mon haut à ce discours. Qui eût soupçonné l'amour dans ce vieux prêtre, si froid en apparence, si faible, si dénué de charmes? Comment espérait-il le faire accepter? Comment pouvait-il croire qu'après avoir résisté à M. de Savoie, j'écouterais

un homme qui ne pouvait me plaire d'aucune façon?

Je fus pourtant désespérée de cette entrave nouvelle, et je compris pourquoi il avait fait de si beaux discours à mon père, afin de ne me point laisser partir. Il me voulait garder, le loup, le renard qu'il était, espérant que je me jetterais dans ses bras pour me sauver des autres.

— Il ne savait guère à qui il s'adressait.

Après un peu de réflexion, je me résolus à ne point savoir ce que je savais, à ne rien changer à mes manières, et à me jeter plutôt dans un couvent, si, à Turin, les persécutions recommençaient, et si je me trouvais en butte à un nouvel ennemi. L'essentiel était d'arriver. Je contrefis la malade, et je refusai de continuer plus loin le voyage.

L'abbé de la Scaglia s'en montra fort contrarié; il fit venir trois médecins qui, semblables à ceux de Molière, ordonnèrent chacun un remède différent. Ils ne s'accordèrent que sur une chose: si je ne voulais pas absolument demeurer à Lyon, afin de recevoir leurs bons soins, ce qui serait néanmoins le plus sage, il fallait me hâter de retourner chez moi, de me reposer et de vivre dans un parfait repos.

— Ce qu'il faut à madame la comtesse, dit le Purgon de la bande, c'est un bon bateau pour descendre le Rhône, et ensuite un vaisseau qui la conduise à Gênes, sans qu'elle ait besoin de se fatiguer. Voilà mon avis.

Je l'aurais battu. On juge si l'a moureux hiton accepta vite cette manière d'aller, qui nous laissait tête à tête pendant la journée, et qui nous rapprochait forcément pendant la nuit !

J'eus beau dire, beau me plaindre, beau me faire ordonner par les acolytes de prendre un autre chemin, il n'en voulut pas démordre ; on planta notre carrosse dans un bateau, celui de mes femmes dans un second, et nous voilà tous les deux seuls en cette grande caisse, où il ne voulut point souffrir que Marion ni Babette demeurassent avec nous durant le jour.

Dès le premier moment, aussitôt que nous fûmes assis et installés et que le bateau fut en marche, il commença par me lancer quelques mots, espérant que je les allais comprendre ; je fis la sourde oreille ; ce qui le força à s'expliquer plus clairement. Il ne chercha point à me persuader que je le devais aimer pour mon plaisir, mais bien pour le sien et dans mon intérêt,

me faisant un tableau épouvantable du sort qui m'attendait, si je refusais de l'entendre, et me promettant, au contraire, tout ce qui me pouvait agréer, si je l'écoutais.

— Vous haïssez M. de Savoie, me dit-il, vous désirez retourner en France, vous serez servie selon vos vœux. Je vous promets de vous emmener, et incontinent même, si vous voulez, nous rebrousserons chemin jusqu'à Paris, et, de là, je me charge de morigéner ma belle-sœur et mon neveu, de telle sorte qu'ils ne songent plus à vous tourmenter.

— Vous le pouvez donc?

— Si je le peux! Vous avez apparemment oublié que je suis respecté, honoré, craint au palais de Verrue; qu'il m'est resté de beaux biens que votre mari et sa mère s'estimeraient fort heureux d'avoir. En faisant sonner haut l'honneur, ils seront forcés de m'entendre; ils se feraient assommer en me résistant.

— Eh bien, monsieur, puisque vous pouvez tout, pourquoi avoir refusé mon père?

Il fut un instant déconcerté. La question était directe. Il se remit bien vite.

— Est-ce que je pouvais consentir à vous perdre?

Est-ce que je pouvais vous laisser sans moi, si loin? Vous ne connaissez donc pas l'amour, vous qui prétendez cependant aimer votre nigaud de mari, qui n'a seulement pas l'esprit de le voir et de vous le rendre?

Je le laissai dire, je lui laissai défiler ses promesses, ses menaces, sans être plus pénétrée des unes que des autres; lorsqu'il eut tout raconté, je m'enfonçai dans le carrosse, je fermai les yeux, et, me tournant un peu de son côté :

— Bonsoir, monsieur! je vais dormir, répliquai-je.

— Comment, dormir! c'est là le cas que vous faites de mes paroles?

— Monsieur, le sommeil fait oublier, et tout ce que je puis faire pour vous en ce moment, c'est d'oublier ce que je viens d'entendre. Autrement, il me faudrait vous répondre d'une autre façon, et c'est ce que le respect dû à votre âge, à votre qualité, à votre état, m'interdit de faire. Pourtant, ne recommencez plus, car ma patience ne saurait supporter deux fois un pareil discours.

Jamais je ne vis furie pareille à la sienne. Il devint rouge, à faire croire qu'il aurait une apoplexie; ses

yeux s'animèrent de façon à me tuer, s'ils en eussent eu le pouvoir. Il commença à me menacer de nouveau, avec une véhémence tout italienne; puis, se radoucissant tout à coup, il se jeta à mes pieds, pleura, sanglota, m'assura qu'il mourrait de chagrin si je le repoussais, me demanda pardon d'avoir osé se servir de termes qu'il regrettait, m'assura qu'il était mon esclave, et que la moindre de mes volontés serait pour lui une loi suprême. Il fit ensuite toutes les extravagances qu'une grande passion explique et excuse, mais qui, à plus de soixante ans, n'ont qu'un côté frappant, c'est le ridicule. J'eus si grande envie de rire, que je n'y pus résister, et que j'éclatai au nez du vieux paillard, mais d'un rire si franc, si gai, que je serais morte plutôt que de le retenir.

Il me regarda avec des yeux encore plus féroces qu'auparavant, ce qui ne me calma point; au contraire, je n'en ris que plus haut et plus fort, me laissant aller à mon entraînement. Je voulus enfin lui répondre, lorsque cela me fut possible, mais lui répondre de la bonne manière, pour qu'il ne fût pas tenté d'y revenir

— Quoi! lui dis-je en essuyant les larmes que ma gaieté démesurée faisait couler; quoi! monsieur, vous qui seriez mon grand-père, vous pouvez croire un instant que j'ai résisté à M. de Savoie, que je veux le fuir, lui et tous les autres, pour me conserver à l'honneur de vos bonnes grâces? En vérité, vous croyez cela? Ah! si vous étiez Français, je vous renverrais à Molière et à *l'École des femmes;* mais vous vous garderiez bien de regarder ce tableau fidèle; on fuit les miroirs, lorsqu'on est sûr de s'y voir en laid. Rentrez donc en vous-même, monsieur; songez à ce que je suis, à ce que vous êtes, et ne me rompez plus la tête de vos sornettes amoureuses. Faites pénitence; songez à bien mourir, et non pas à pécher et à faire pécher les autres.

Il était à mes genoux; lorsque je commençai à rire, il se recula d'abord, puis il se releva lentement, les yeux sur moi, et, à mesure qu'il me regardait, l'expression de ses traits et de ce regard changeait du tout au tout.

Pendant que je parlais, il m'écouta sans chercher à m'interrompre; lorsque j'eus fini, il se mit à sourire,

mais d'un sourire terrible, effrayant, qui me glaça. Puis il se releva tout à fait, et s'assit à la place qu'il avait quittée, à côté de moi.

— Est-ce votre dernier mot, madame? me demanda-t-il avec une tranquillité dont je fus épouvantée, en le voyant si pâle et la physionomie si bouleversée.

— Oui, monsieur, certainement.

— Irrévocablement?

— Irrévocablement.

Je n'avais plus envie de rire, je vous en réponds. Il se rejeta dans le fond du carrosse, croisa les bras, baissa la tête et réfléchit pendant au moins un quart d'heure.

Ce temps lui suffit pour combiner un infâme dessein.

Il s'était rappelé que le moine Luigi lui avait remis, en même temps qu'un poison foudroyant, un puissant narcotique.

Il résolut de se servir de ce somnifère pour vaincre toute résistance.

A l'aide d'un breuvage préparé, il pouvait satisfaire son horrible passion, me dominer ensuite, et arrêter sur mes lèvres toute résolution accusatrice.

Il attendit la nuit suivante pour accomplir ce projet.

Je viens de nommer le moine Luigi. Je m'aperçois que depuis longtemps je n'ai point parlé de lui et que j'ai oublié de donner la suite du récit de son histoire.

Laissons donc un instant l'abbé de la Scaglia à ses noires combinaisons et revenons au capucin.

X

La domination de l'audacieux moine s'était accrue et s'étendait sur toute la maison des Spenzzo. Il s'en fallait pourtant de beaucoup que Bernardo lui fût aussi soumis qu'il paraissait l'être. Cet homme se sentait humilié; il avait vu avec une vive douleur diminuer son influence depuis que les apparitions du moine chez les dames de Spenzzo étaient devenues plus fréquentes : il n'était plus l'homme indispensable, le seul sur lequel ces deux femmes pussent s'appuyer pour soutenir la lutte contre Mariani, lequel, d'un autre côté, se montrait plus résolu que jamais à ne rien céder de son autorité et à faire respecter ses droits. Et puis cette horrible maladie dont Gavazza était atteint n'allait-elle pas laisser des traces hideuses? Angela, qui ne

s'était donnée à lui que par caprice, par penchant aux plaisirs faciles, ne le repousserait-elle pas en le voyant tout stigmatisé des traces cutanées laissées par l'invasion variolique qu'il avait subie? Il sentait donc la nécessité de se relever dans l'esprit de ces femmes frivoles, dont la prodigalité toujours croissante menaçait l'avenir en augmentant le déficit qui existait dans leurs finances.

Pour consolider sa position chancelante, pour reprendre l'ascendant qu'il avait eu et qui s'était sensiblement amoindri dans ces derniers temps, il fallait frapper un coup décisif capable d'établir entre ces femmes et lui un lien de solidarité qu'il leur fût désormais impossible de rompre. Tel fut dès ce moment l'unique objet de ses pensées; rien ne put l'en distraire. Sans doute le terrible frère quêteur était toujours à ses yeux une puissance redoutable; mais, à mesure que l'énergie lui revenait avec la santé, cette puissance lui paraissait moins invincible, et bientôt sa résolution fut prise.

— Ah! mon pauvre Bernardo, comme vous voilà fait! s'écria Angela la première fois que Gavazza convalescent parut devant elle; pourquoi cette affreuse

maladie n'a-t-elle pas atteint de préférence ce manant qui trône là-bas dans les étables de nos domaines?

— Ne soyez pas en peine, répondit Bernardo; on guérit, comme vous voyez, du mal que j'ai eu; mais j'en sais un dont on ne guérit pas, et qui pourra bien ne pas tarder à le visiter.

Angela frémit, car, quelque coupable qu'elle fût, la pensée du crime auquel Gavazza faisait allusion n'était peut-être pas encore entrée dans son esprit; toutefois, elle ne repoussa point cette terrible pensée, et elle ne montra ni surprise ni colère en l'entendant formuler.

Angela, n'était pas forte pour méditer un crime; mais, âme dépravée, elle n'était pas forte non plus pour en repousser le profit ou la complicité.

— Achevez bien vite de guérir, mon ami, se borna-t-elle à dire, et ne vous exposez pas à une rechute en vous tourmentant l'esprit. On ne sait pas ce qui peut arriver; qui vivra verra!

— Oui; mais, en attendant, l'année ayant été mauvaise, nos fermiers payent difficilement; il ne me reste plus à vendre qu'une coupe de bois, et il nous faudra faire un nouvel emprunt pour payer les intérêts

du dernier que nous avons contracté, tandis que ce marcassin qui vous a si indignement trompée et dépouillée empoche de gros fermages et se moque de vous avec les valets dont il fait sa société, ce gentilhomme manqué dont le père marchait sans souliers dans les rues de Gênes... Oh! il faut que cela finisse, et, si je connaissais un prêtre qui voulût bien bénir les balles que j'ai fondues à son intention...

— Parlez plus bas, Bernardo! interrompit vivement la comtesse; ne sentez-vous point que de si imprudentes paroles peuvent nous compromettre?

Il se fit un instant de silence; puis Angela reprit en souriant, comme s'il ne s'agissait que d'une plaisanterie:

— Je ne crois pas, d'ailleurs, que des balles bénites soient indispensables pour améliorer notre situation.

— Cela est vrai, répliqua Bernardo, à la pensée duquel ces paroles venaient rappeler un terrible souvenir; il y a bien d'autres choses dont on meurt vite!...

— Mon ami, soyez prudent, je vous en conjure!.. songez que nous n'avons que vous pour nous défen-

dre, et qu'une démarche trop hasardée pourrait vous perdre.

Ces paroles prouvèrent à Gavazza qu'il était compris, et qu'il ne s'agissait plus que du choix des moyens.

— Angela, dit-il à demi-voix en tombant aux pieds de la comtesse, ma vie vous appartient, vous le savez; la dernière goutte de mon sang sera toujours prête à couler pour vous; eh bien, dites, dites seulement que vous acceptez mon dévouement, et que, quelque chose qui puisse arriver, je conserverai, mort ou vivant, une place dans votre cœur.

La comtesse était tremblante; mais déjà son mari lui avait fait signifier l'ordre de rentrer au domicile conjugal, et la seule pensée de se remettre en la puissance de cet homme lui faisait horreur; son imagination s'exalta subitement.

— Oui! s'écria-t-elle, à toi mon cœur et à lui ma haine!

— L'arrêt est prononcé, dit Bernardo en se relevant; le reste ne regarde que moi.

Et il sortit, laissant Angela en proie à la plus vive émotion.

Deux jours après cette scène, un jeune berger entrait à la villa Santoni, venant, disait-il, demander les ordres de son maître. C'est qu'en effet M. Mariani ne dédaignait pas de s'occuper des moindres détails de l'exploitation agricole, et il était toujours prêt à donner audience à ses gens, qui l'aimaient tous à cause de cette familiarité patriarcale. Le berger put donc entrer dans la salle à manger du rez-de-chaussée, où son maître attendait qu'on lui servît à déjeuner.

— Tu dois avoir chaud, mon brave Zarca, lui dit le comte; car je t'ai vu parquer, hier au soir, près du champ Catano, à plus d'un mille d'ici. Mais tu n'étais pas seul; quel est donc l'homme avec lequel tu causais en ce moment?

Zarca rougit, balbutia en roulant son bonnet dans ses mains, et finit par dire que c'était un voyageur qui lui demandait son chemin. Le comte attribua l'embarras du jeune homme à sa timidité, et, après lui avoir donné des ordres pour la conduite de son troupeau, il lui dit d'aller à l'office et de se faire donner à déjeuner. Zarca obéit avec une satisfaction marquée; il pénétra dans la cuisine, et, au lieu de demander

à manger, il rôda autour du fourneau sur lequel se préparait le déjeuner de son maître. Il y avait dans son allure, dans ses mouvements, quelque chose d'embarrassé qu'un observateur attentif aurait pu remarquer, mais dont les gens de la maison ne s'étaient pas aperçus; lorsqu'au moment où il allongeait le bras vers un vase posé sur le feu, un gros singe, aussi familier avec les serviteurs qu'avec le maître, s'élança sur le bras du berger, qui jeta un cri de surprise et laissa tomber sur le sol un petit flacon qui se brisa. Le singe alors sauta sur les débris de cristal; mais à peine les eut-il flairés, qu'il fut pris de convulsions violentes, et, après s'être débattu pendant quelques secondes, il expira. Ce qui parut le plus extraordinaire dans cet accident, c'est que Zarca fut subitement pris d'un accès de frayeur qui parut un instant lui avoir ôté la raison: les muscles de son visage se contractèrent violemment; ses cheveux se hérissèrent; ses yeux hagards semblaient se tourner attentivement vert la porte, et il s'élançait pour prendre la fuite, lorsque parut M. Mariani, attiré par la rumeur de cet événement.

Il voulut interroger Zarca; mais déjà ce dernier avait

eu le temps de se remettre : il répondit qu'il avait trouvé le flacon sur le grand chemin ; qu'il ne l'avait approché du feu du fourneau que dans l'intention de parvenir à le déboucher, ce qu'il n'avait pu faire jusqu'alors, et qu'il ignorait complétement quel en était le contenu.

M. Mariani ne parvint pas à obtenir de renseignements plus précis, et, ne pouvant se résoudre à accorder la moindre importance à cet accident qui semblait tout fortuit, il renvoya le pâtre à ses troupeaux. Toutefois, un sombre pressentiment resta malgré lui dans sa pensée, et, ce jour-là même, après le repas du soir, qu'il avait l'habitude de prendre à la même table que ses serviteurs, il disait à ces derniers :

— Je ne sais ce qui arrivera ; je crois qu'on en veut à ma vie, et je suis bien résolu à la défendre envers et contre tous. Je puis succomber pourtant ; dans ce cas, mes amis, vengez-moi ; car on aura frappé un honnête homme qui ne vous veut que du bien.

Et il rentra chez lui triste, abattu, presque découragé.

— Qu'ai-je donc fait à cette femme ? se demandait-il. Je l'aimais de toute mon âme : pourquoi cette haine

dont elle me poursuit en échange du désir si ardent que j'avais... que j'aurais encore de la rendre heureuse?

A cette même heure, la réponse à ces questions se faisait près de la cabane du berger Zarca.

— Tu n'es qu'un sot et un poltron ! disait au jeune berger un homme de haute taille dont le visage était tuméfié et criblé de marques pustuleuses, et mal t'en a pris d'avoir eu peur au moment décisif; car, si tu avais été brave, je te donnerais en ce moment plus d'écus que tu n'en pourrais gagner en dix ans.

— C'est vrai, répondit Zarca, le cœur m'a manqué.

— Et il te manquera toujours!...

— Non, j'en suis sûr, maintenant que j'ai subi l'épreuve... Essayez un peu; mettez-moi à l'œuvre et vous verrez!

— Eh bien, oui, nous verrons!

Trois heures plus tard, Bernardo disait à la comtesse Marion :

— Les balles bénites ne sont pas tant à dédaigner que vous le pensiez; si j'en avais eu une aujourd'hui, toutes vos souffrances seraient finies.

— J'y ai pensé, mon ami, répondit résolûment An-

gela, et en voici deux, dont mon confesseur m'a garanti l'infaillibilité.

Bernardo les prit avec une indicible expression de joie.

— Oh! merci! merci! dit-il; vous avez fait maintenant la moitié du chemin; à moi seul le reste.

Et il partit comme un trait, emportant ces balles, en la puissance desquelles il avait foi.

XI

Bien que la convalescence de Bernardo semblât devoir être très-rapide, les traces de la dangereuse maladie dont il avait été atteint étaient encore fraîches, fort vives et presque repoussantes. Un autre se fût affligé de cette dernière circonstance, lui s'en félicita; il lui importait, après ce qui venait de se passer entre lui et Angela, qu'on le crût toujours malade, faible, incapable de vaquer à aucune affaire. Ce fut donc très-péniblement en apparence qu'il regagna sa chambre, et à peine y fut-il rentré, qu'il se laissa tomber tout haletant sur son lit.

— Ah! sainte Vierge! s'écria la garde en l'apercevant, quelle imprudence!... Vous être levé dans un tel état!... Vous avez juré de n'en pas revenir !

— C'est vrai, Martha, répondit-il d'une voix mourante, j'ai été bien imprudent; mais vous savez qu'on ne s'accommode guère d'un serviteur obligé de rester au lit... J'ai voulu essayer mes forces... Aussi ai-je les pieds bien malades.

— Oh ! Jésus Maria! reprit la garde en s'empressant de le déchausser, est-il possible que vous ayez pu mettre un pied devant l'autre !

— Cela ne m'arrivera plus, ma bonne Martha.

— Je le crois bien ! Vous ne serez pas capable, avant six semaines au moins, de marcher sans béquilles.

— Que la volonté de Dieu soit faite!

— Oh ! signor Gavazza, vous êtes un trop digne homme pour que le bon Dieu n'ait pas pitié de vous, reprit la vieille Martha en accommodant le plus doucement possible le malade dans son lit; mais il est certain, malgré cela, que, s'il se passe d'ici à un mois quelque chose d'extraordinaire à Chivas, ce ne sera pas vous qui l'irez dire à Rome.

Il y avait quelques instants que la vieille s'était retirée après avoir tout mis en ordre, lorsque le frère Luigi entra doucement et à pas comptés.

— Hum! fit-il en voyant le malade se soulever avec effort, je croyais te trouver sur pied, Bernardo.

— Révérend père, c'est justement parce que j'ai essayé de m'y mettre que me voici de nouveau obligé de garder le lit... Et cela me met au désespoir; car l'argent ne doit pas tarder à manquer ici, tandis qu'à Santoni, ce marcassin de comte entasse l'argent en traitant nos domaines en pays conquis.

— Cela, dit le moine d'une voix grave, prouve que l'on est sage là-bas et qu'on est fou ici, où l'on dépense à tout propos des sommes fabuleuses. Quoi! madame la marquise de Spenzzo possède, indépendamment de ce qu'elle a donné à sa fille, des terres valant plus de trois millions d'écus romains, et elle manque d'argent!

— Au moins, révérend père, vous me rendrez cette justice de reconnaître que ce n'est pas ma faute, s'il en est ainsi.

— Soit, Gavazza; mais il me paraît que l'on con-

voite ardemment ici l'argent qui se gagne là-bas. Tiens, mon ami, un bon conseil : ne joue pas au plus fin avec moi. Tu couves, j'en suis sûr, quelque mauvaise pensée.

— Oh! *mio padre !* que puis-je, en l'état où je suis?

— Je comprends parfaitement ce que tu veux, et je sais au juste ce que tu peux ; mais je veux, moi, que le comte soit maître absolu à Santoni, tandis que tu te contenteras de jouer ici le rôle de cheville ouvrière. Plus tard, on te fera une position indépendante; mais il faut attendre; c'est mon dernier mot.

Gavazza était furieux ; il se mordait les lèvres pour ne pas éclater; mais il se dit enfin que ce moine, quelque fort qu'il fût, n'était pas invincible; que sa qualité de religieux le rendait, dans l'état présent des choses, plus vulnérable que tout autre, et il promit de se conformer au programme que Luigi venait de lui imposer. En même temps, il prenait mentalement avec lui-même l'engagement de briser le plus promptement possible les liens dans lesquels le moine essayait de l'envelopper.

— Révérend père, se disait-il mentalement, vous

avec beau faire, je sens bien que nous sommes ennemis; mais pourquoi?... Vous ne sauriez rien posséder en propre, votre qualité de religieux s'y oppose; la marquise est soumise à votre volonté, sans que vous en puissiez tirer aucun avantage, et vous n'osez pas contrarier Angela, même dans ses plus minimes volontés... Tout bien examiné, mon révérend père, je suis plus fort que vous, et vous serez bientôt forcé de le reconnaître.

Dès le lendemain, et en dépit des représentations de la garde Martha, Bernardo, appuyé sur deux béquilles se montrait dans les rues de Chivas, recevant les félicitations des uns, les compliments de condoléance des autres, mais laissant soigneusement croire qu'il ne pouvait marcher, et paraissant en quelque sorte cloué au sol par la faiblesse et la douleur. Ce soir-là même, un violent orage éclatait sur la petite ville de Chivas ; le ciel était en feu; le tonnerre fendait les nues avec fracas; la grêle et l'eau tombaient à torrents.

Le berger Zarca gardait ses troupeaux dans la montagne. Effrayé par ces convulsions de l'atmosphère,

au bruit desquelles se mêlaient le bêlement de ses moutons et les aboiements de ses chiens, il se tenait, morne et silencieux, assis dans sa cabane, lorsque, à la vive lumière d'un long éclair, il crut voir au loin un homme marchant à travers champs, et se dirigeant vers lui.

— Jésus! se dit-il en faisant, avec un redoublement d'effroi, le signe de la croix, on dirait Bernardo Gavazza! Que vient-il faire ici?... Le bon Dieu n'est-il pas assez en colère?... Non, non, je ne bouge pas d'ici... Et pourtant il me traite mal, le bon Dieu : le toit de ma cabane, à moitié effondré, livre passage à la pluie; je n'ai pas une poignée de paille sèche; je viens de manger mon dernier morceau de pain, et ma faim n'est pas apaisée...

Ces plaintes furent interrompues par un coup de tonnerre qui fit trembler le sol.

— Oh! reprit Zarca en tombant à genoux, je sais bien que j'ai tort de me plaindre; car il y a beaucoup de gens plus malheureux que moi.

— Eh bien, dit une voix au milieu des ténèbres, montre-toi fort et rien ne te manquera.

Au même instant, un éclair jaillit des nues, et Zarca reconnut Bernardo Gavazza.

— Ah! maître Bernardo, reprit le jeune berger, vous m'avez fait peur!

— Tant pis! car, *corpo di Dio!* les gens qui ont peur ne sont bons à rien, et, avec ce défaut-là, tu garderas les moutons en plein vent, jusqu'à ce que tu crèves de misère, d'ennui ou de frayeur.

— Ah! c'est qu'il fait un temps...

— Ne t'en plains pas, Zarca; je l'aurais commandé qu'il ne serait pas plus à mon gré.

— Alors, maître Gavazza, nous n'avons pas les mêmes goûts.

— Peut-être! il ne s'agit que de s'entendre... Mais j'ai là quelques beaux écus romains qui ne demandent qu'à passer de ma poche dans la tienne.

— Qu'ils fassent donc vite le chemin, dit le jeune berger, dont un nouvel éclair montra le visage rayonnant de joie.

— Ils le feront, Zarca, si tu montres assez de cœur pour ne pas les effaroucher... Tiens, vois, ils sont tout prêts à se mettre joyeusement en marche.

— Oh! maître Bernardo, je suis un homme maintenant .. Et, tenez, voici que l'orage ne m'effraye pas plus que la chute d'une étoile filante. Chacun pour soi, *san Dio!* et le bon Dieu pour tous.

— Très-bien! maintenant, ne parlons plus en l'air: d'ici à la villa Santoni, il ne doit pas y avoir pour plus de dix minutes de chemin?

— Pour cinq minutes au plus.

— Et M. Mariani doit être à table, dans la grande salle, au milieu de ses serviteurs.

— C'est certain, il n'y manque jamais... Oh! c'est un vrai bon maître, celui-là!...

— Oh! les dames de Spenzzo sont autrement bonnes maîtresses, et les écus que voici ne sont qu'un échantillon de ceux qu'elles donneront à qui les servira.

— Et que faut-il faire pour cela?... Parlez donc, maître Bernardo.

— Il faut me jurer obéissance, Zarca, et tenir ton serment.

— Je le veux bien, dit le jeune berger dominé par une avidité précoce.

— Tu le jures?

— Je le jure.

— Eh bien, fit Gavazza en tirant de dessous son manteau un fusil à deux coups, voici le juge qui doit prononcer ce soir même entre les dames de Spenzzo et le Mariani.

— Ah! s'écria Zarca saisi d'effroi.

— Eh bien, qu'est-ce ? reprit tranquillement Bernardo ; crois-tu ce compagnon-là capable de se tromper d'adresse?... Secoue donc cette faiblesse d'enfant... D'ailleurs, c'est moi qui agirai. Marchons.

— Oui, dit Zarca toujours tremblant.

— Nous allons donc nous rendre à Santoni. Il y a là un chien de garde qui te connaît, car il a été le compagnon des tiens.

— Mirco?... Oh! oui, bonne bête! dès qu'il peut s'échapper, c'est pour venir me retrouver aux champs.

— Je le savais, et voilà pourquoi je viens chercher ton concours. Tu pourras donc facilement passer pardessus le petit mur de la première cour, t'emparer du chien et l'empêcher d'aboyer lorsque j'arriverai. Je te suivrai de près, tu ouvriras une des petites por-

tes de manière à ne faire aucun bruit, et l'affaire sera vite terminée. Prends donc le devant et hâte-toi!

Moins rassuré que jamais, Zarca ne bougeait pas.

— Est-ce que tu refuserais de marcher, maintenant que tu en sais assez pour me faire pendre? reprit Bernardo d'une voix menaçante. Prends garde! car, sur les deux coups dont mon fusil est chargé, il y en a un pour le traître qui essayerait de me vendre.

Et, comme, en parlant ainsi, il abaissait horizontalement son arme, Zarca s'écria :

— Non, non, maître Bernardo, je ne vous trahirai jamais; mais je croyais qu'avant de nous mettre en route, vous vouliez me faire faire connaissance avec ces écus romains que je n'ai pu encore apercevoir qu'à la lueur des éclairs.

— Tiens, dit Gavazza en lui remettant une bourse, en voici un petit échantillon; le reste de la bande viendra bientôt; mais nous avons déjà perdu bien du temps; partons.

Le berger prit la bourse, l'ouvrit, en examina le contenu, et, bondissant de joie, il se dirigea vers la villa où son maître était alors à table au milieu de ses serviteurs.

XII

L'orage était apaisé; mais la pluie continuait à tomber fine et serrée. Deux hommes le havre-sac sur le dos marchaient péniblement à travers champs; c'étaient deux soldats déserteurs de l'armée du duc de Savoie qui traversaient le Piémont pour aller se réfugier à Venise.

— Par saint Janvier! disait l'un, je commence à croire, Lorenzo, que nous avons eu tort de quitter le régiment. On y est mal, c'est vrai, mais encore y mange-t-on quelquefois, et il y a plus de douze heures que nous marchons l'estomac vide: il n'est pas possible que nous allions loin en suivant ce régime-là. Pour moi, je ne dépasserai certainement pas l'habitation que l'on aperçoit d'ici sans y faire halte.

— Tu as tort, Giacomo, répondit l'autre: je connais le pays; cette habitation appartient à une famille alliée à celle du duc de Carignan; ce serait nous mettre dans la gueule du loup, tandis que nous trouverons aisément un asile à Chivas, dont nous ne sommes pas éloignés de plus de quatre milles.

— Quatre milles! c'est énorme. Ne pourrions-nous tenter, sans nous adresser aux maîtres, d'obtenir de quelque domestique charitable de cette maison un morceau de pain et une poignée de paille dans quelque écurie?

— Nous en courrons la chance, si tu le veux absolument.

— Et je le veux d'autant plus qu'il me semble qu'une des portes est entr'ouverte...

— Entrons donc, répliqua Lorenzo.

Et il franchit le premier le seuil de la porte; mais il avait à peine fait un pas à l'intérieur, qu'il se retourna vers son camarade en lui disant à voix basse :

— Silence ! il y a des gens à quelques pas d'ici qui causent et paraissent craindre au moins autant que nous d'être entendus.

Ils s'arrêtèrent d'abord, puis ils parvinrent à se glisser doucement à l'intérieur, dans l'angle formé par la porte à demi ouverte et le mur qui servait d'appui. De là, la pluie ayant cessé et le temps s'étant éclarci, ils purent entrevoir deux hommes dont l'un était armé d'un fusil

et dont l'autre tenait en laisse un chien de garde qu'il caressait pour l'empêcher de gronder.

— Tiens-le bien, Zarca, disait l'homme au fusil, et, dans une minute, les dames de Spenzzo seront débarrassées pour toujours de ce pourceau que le marquis a eu la faiblesse de laisser entrer dans sa famille

— C'est pourtant un noble homme ! fit Zarca en soupirant.

— Noble, lui ?... Il a volé la noblesse, comme il vole depuis trop longtemps les revenus de ces domaines ; mais il n'en fera pas davantage... je le tiens !...

A ces mots, il épaula son fusil, ajusta dans la direction d'une haute fenêtre du rez-de-chaussée ; puis un éclair jaillit et fut suivi d'une explosion, à laquelle succédèrent des cris d'effroi partant de l'intérieur de la maison.

— Fuyons ! dit à demi-voix l'homme au fusil, et, quelque chose qu'il arrive, n'oublie pas que les dames de Spenzzo te donneront toujours plus pour te taire qu'on ne t'offrirait pour te faire parler.

Et ils s'enfuirent à toutes iambes.

— Si nous restons ici un instant de plus, dit à son tour Lorenzo, nous sommes perdus!

Et, de même que les meurtriers, ils s'élancèrent dans la campagne et gagnèrent le large le plus rapidement possible.

— Voilà une singulière aventure ! dit Giacomo lorsqu'ils se crurent assez éloignés pour faire halte et reprendre haleine.

— Et qui pourra peut-être nous être utile, répondit Lorenzo; car j'ai retenu le nom de celui qui tenait le chien, et, à la lumière produite par le coup de feu, j'ai vu que le visage de l'autre était couvert de pustules à peine amorties. Un crime vient certainement d'être commis, et peut-être donnerait-on une bonne récompense à qui ferait connaître les coupables.

— Il faudra voir ; tâchons, avant tout, de trouver à souper et un gîte pour cette nuit.

Tandis que tout cela se passait, le révérend frère Luigi se dirigeait vers son couvent. Bien que sa besace fût suffisamment garnie, il paraissait inquiet : à plusieurs reprises il s'était présenté à l'hôtel de Spenzzo, sans y trouver Bernardo, qui, lui avait-on dit, se promenait

dans le voisinage à l'aide de ses béquilles, et cela avait suffi pour lui faire craindre quelque grave événement.

— Cet homme-là est audacieux, se disait-il, impatient d'atteindre le but qu'il se propose, et il n'est que trop encouragé par la marquise et Angela à tenter la fortune en frappant un grand coup. Ces femmes-là ne veulent pas voir qu'elles se perdront en même temps que lui en le lançant dans cette voie. Heureusement, je sais attendre, moi, et il n'est pas facile de me tromper.

Interrompu dans ses réflexions par le bruit de pas pesants, le religieux releva subitement sa tête, penchée vers la terre en signe d'humilité, et il se trouva subitement en face des deux soldats, qui continuaient à s'entretenir de leur aventure à Santoni. A l'aspect de la besace si dodue que portait le moine, Giacomo, qui était le plus affamé, ne put se contenir.

— Révérend père, dit-il, ayez pitié, nous vous en supplions, de deux pauvres soldats qui se sont égarés en chemin et n'ont pas mangé depuis hier!

— Et comment se fait-il que vous soyez arrivés jusqu'ici sans trouver de secours? repartit Luigi. D'après

le chemin que vous suivez, vous avez dû passer, vers la fin du jour, devant la villa Santoni, aux portes de laquelle un malheureux n'a jamais frappé en vain.

A ces mots, les deux soldats se regardèrent comme pour se consulter; puis Giacomo reprit :

— Nous nous sommes en effet arrêtés à cette habitation; mais nous n'avons pu y rien recevoir, la frayeur nous en ayant fait sortir plus vite que nous n'y étions entrés.

— Peur! vous, des soldats?...

— Révérend père, répéta à son tour Lorenzo blessé par ces paroles, de bons soldats peuvent ne pas vouloir se mesurer contre des assassins.

— Vous avez trouvé des assassins à Santoni? demanda avec anxiété le frère quêteur, qui déposa sa besace à ses pieds comme pour écouter avec plus d'attention.

— Oh! frère, ce ne sont pas choses à raconter sur le grand chemin...

— Surtout quand on meurt de faim, ajouta Giacomo.

— C'est vrai, mes enfants, dit Luigi en remettant sa besace sur son épaule. Heureusement, nous ne sommes

qu'à cent pas du couvent, où, à ma recommandation, vous allez trouver de quoi réparer complétement vos forces.

Tous trois se dirigèrent vers le couvent; le portier, qui reconnaissait Luigi au coup de marteau, ouvrit sur-le-champ, bien que l'heure réglementaire fût passée; mais ce ne fut pas sans quelque frayeur qu'il vit entrer les deux soldats à la suite du frère quêteur.

— Tiens, Pietro, dit ce dernier en posant sa besace sur une table, prélève double ou triple dîme s'il le faut; mais donne-nous à souper promptement, et ne ménage pas la réserve de ton caveau; j'aurai soin de combler promptement les vides que nous pourrons y faire.

Pietro apporta d'abord des verres et du vin; puis, explorant la besace, il se mit à préparer le souper avec d'autant plus de zèle qu'il en devait prendre sa part. Tandis qu'il était ainsi occupé, le frère quêteur reprenait, avec les deux soldats, l'entretien commencé sur le grand chemin, et qui se continua avec d'autant plus d'abondance que les rasades se succédaient plus rapidement. Les deux déserteurs devinrent, dès la seconde bouteille, très-expansifs; la troisième était à peine

entamée, que Luigi n'avait plus rien à apprendre de ce qui s'était passé à Santoni deux heures auparavant, et l'ivresse des deux narrateurs était déjà telle, que le frère quêteur put, à plusieurs reprises, échanger son verre contre les leurs sans qu'ils s'en aperçussent.

— Mon révérend, cria tout à coup le portier en apportant un plat d'où s'élevait un fumet tentateur, voici une omelette dont vous me direz de bonnes nouvelles.

Mais il s'arrêta tout à coup en voyant les deux soldats la tête appuyée sur la table et profondément endormis.

— Révérend père, dit-il après un instant de silence, je gagerais bien que ces gens-là ne se sont pas endormis sans votre permission.

— C'est vrai, Pietro : il m'est toujours facile de faire dormir les gens que je trouve trop éveillés. Mais nous causerons de cela une autre fois; pour le moment, nous n'avons pas un instant à perdre : il s'agit de garrotter solidement ces deux hommes... L'*in pace* est vide, n'est-ce pas?

— Toujours, mon révérend; est-ce que le père procureur voudrait se donner la peine d'user de cette vi-

laine chose! Cela serait capable de l'empêcher de digerer. Il est donc vide, ce vilain cachot, à preuve que j'en ai la clef, dont je me suis emparé parce que, entre nous, j'ai découvert dans ce trou un passage secret qui le fait communiquer avec la cave particulière du père supérieur...

— Je le savais, Pietro, interrompit Luigi en souriant. Mal avisé serait celui qui voudrait ici me cacher quelque chose. Maintenant, apporte des cordes...

— Une omelette si bien réussie! exclama Pietro en joignant douloureusement les mains.

— Nous la mangerons un quart d'heure plus tard, voilà tout, et nous en aurons chacun double part qui pourra être d'autant mieux arrosée que, de l'*in pace* où nous allons transporter ces dormeurs, tu pourras faire une courte visite à la cave particulière du père supérieur, dont tu as si habilement trouvé le chemin.

En parlant ainsi, Luigi s'était emparé des cordes apportées par le frère portier; aidé de ce dernier, il ne lui fallut que quelques minutes pour garrotter solidement les deux soldats endormis, qu'ils transportèrent

ensuite sans beaucoup de peine dans un de ces horribles cachots appelés *in pace*, qui existaient alors dans presque tous les couvents, et d'où les religieux qu'on y mettait après un semblant de jugement à huis clos ne devaient plus sortir vivants. On n'en usait plus depuis longtemps au couvent des capucins de Chivas, où l'on était en général d'humeur très-débonnaire en temps d'abondance.

XII.

La nuit avait été pleine de terrible anxiété à l'hôtel Spenzzo; assises et serrées l'une contre l'autre sur un sofa, la marquise et sa fille n'osaient échanger un mot; toutes deux savaient que Gavazza était parti secrètement pendant l'orage; elles avaient d'abord voulu prier pour le succès de son entreprise; mais la terreur leur avait fait, dès les premiers mots, rentrer dans la gorge cette prière sacrilége, et, depuis ce moment, en proie à une indicible terreur, elles étaient demeurées muettes et tremblantes, prêtant l'oreille au moindre bruit.

Vers minuit, elles avaient entendu ouvrir et fermer la porte extérieure; puis un bruit de pas était arrivé jusqu'à elles et s'était bientôt évanoui, et les heures avaient continué à s'écouler lentes et terribles pour ces deux coupables dont le châtiment commençait.

Enfin, au point du jour, on gratta doucement à la porte de la comtesse Mariani, qui s'empressa d'ouvrir.

— C'est lui! dit-elle d'une voix altérée. Ah! Bernardo, vous nous avez fait bien souffrir!

Elle continuait à trembler en parlant ainsi, et son émotion était si violente, qu'il fallut que Gavazza la soutînt pour qu'elle pût retourner s'asseoir près de sa mère.

— Est-ce donc ainsi, dit-il en s'efforçant de sourire, qu'on sait accueillir un messager de bonnes nouvelles?... Vous êtes libre, madame! le misérable qui vous avait imposé son nom pour vous dépouiller impunément ne vous causera désormais aucun chagrin.

— Quoi! balbutia la marquise, Mariani...?

— Est mort, madame! et ainsi mourront tous ceux qui oseraient attenter à votre bonheur. Mais pourquoi cet effroi qui se peint sur vos traits? Qui donc oserait

faire remonter jusqu'à vous la responsabilité d'un acte dont je suis seul l'auteur? Ne savez-vous pas que je vous ai fait le sacrifice de ma vie? Elle est à vous, et, quoi qu'il arrive, je ne la défendrai qu'autant qu'il le faudra pour que votre honneur reste intact. Mais pourquoi s'occuper d'éventualités impossibles? Aucune preuve ne saurait s'élever contre moi; mes mesures ont été soigneusement prises; c'est un secret entre Dieu et nous; malheur à qui oserait tenter de le pénétrer!

— Dis plutôt malheur à toi-même! s'écria le moine Luigi, qui apparut tout à coup comme l'ange vengeur.

La foudre tombant aux pieds des trois complices ne les eût pas plus terrifiés que l'apparition de ce moine au regard étincelant, plein de menaces et de malédictions. Les deux femmes demeurèrent immobiles et muettes; il s'écoula quelques instants sans que Bernardo eût conscience de ce qui se passait autour de lui; mais il avait trop d'audace pour que son saisissement ne fît pas promptement place à cette assurance qui ne l'abandonnait presque jamais.

— Révérend, dit-il en reprenant tout à coup un

calme apparent, cet emportement, qu'il me soit permis de le dire, est peu digne de votre caractère et de votre robe, et je crois qu'il vous serait difficile de justifier l'apostrophe que vous venez de m'adresser.

— Oh! c'est trop d'impudence! répondit le moine, et je ne sais à quoi il tient que je ne te laisse aller au gibet! A quelle heure es-tu sorti hier au soir? Quelle heure était-il quand tu es rentré cette nuit? Qu'as-tu fait dans l'intervalle?... Tu te tais? Eh bien, je vais te le dire.

Et Luigi raconta l'assassinat du comte Mariani sans en omettre la moindre circonstance. Cette fois, Gavazza était vaincu; il voulait répondre, et la parole expirait sur ses lèvres.

— Et tu osais dire tout à l'heure à ces malheureuses, reprit le moine, que ce crime était un secret entre Dieu, elles et toi!... Ne sais-tu pas que j'ai l'habitude de deviner ce que l'on veut me taire? Mais ici je n'ai pas eu à faire usage de cette faculté : tu as si follement agi, tu as laissé tant de traces de ton passage, que, si je n'étais parvenu à arrêter dans leur marche les deux principaux témoins de tes crimes lorsqu'ils

se rendaient chez le procureur criminel, cet hôtel serait déjà investi par la force armée, ces malheureuses femmes, qui t'ont comblé de biens, te suivraient bientôt jusqu'à l'échafaud.

Il avait à peine prononcé ces mots, qu'Angela poussa un cri aigu et roula sur le parquet en se tordant les membres.

— Luigi, s'écria en même temps la marquise en se mettant à genoux devant le moine, sauvez-nous, je vous en conjure !

— N'est-ce pas pour cela que je suis ici à cette heure, Paola? répondit-il en la relevant.

Puis, se penchant vers la comtesse en proie à une violente attaque de nerfs, il lui fit respirer certain sel particulier, et il parvint ainsi à la calmer comme par enchantement.

— Maintenant, reprit-il, repoussons toute vaine terreur, afin de soutenir victorieusement la lutte si imprudemment commencée. Cette lutte sera longue; car, quelle que soit l'origine des Mariani, leur famille est nombreuse et puissante. Ainsi que je le disais tout à l'heure, les deux principaux témoins sont en mon

pouvoir; ils ne parleront pas sans ma permission.

— Luigi, dit avec effusion la marquise en lui prenant les mains, vous avez notre foi, et vous êtes notre seule espérance.

— La foi, l'espérance sont choses bien fragiles, vous le savez, Paola, répliqua le moine en souriant amèrement ; mais je n'en accomplirai pas moins courageusement la mission que je me suis imposée, et, j'en suis sûr, le succès couronnera mes efforts, si, comme je l'espère, vous suivez scrupuleusement mes conseils.

— Révérend père, dit Bernardo, dont cette scène semblait avoir affaibli l'énergie, je vous ai désobéi, et je m'en repens sincèrement. Pardonnez-moi, et je jure d'être désormais à vous corps et âme.

— Assez, dit impérieusement Luigi ; voilà déjà trop de temps perdu. Dans quelques instants on viendra bien certainement annoncer aux dames Spenzzo la mort du comte Mariani. Personne n'ignorant la mésintelligence qui régnait entre elles et le comte, il faudra recevoir cette nouvelle dignement, gravement, sans montrer une douleur démentie à l'avance, mais seulement de la surprise et une tristesse contenue ; puis,

sans crainte, sans hésitation, on abordera la question des intérêts matériels. Madame la comtesse, madame la marquise, sa mère, appelleront leur notaire, et le chargeront d'assister à l'apposition des scellés qui certainement se fera aujourd'hui même à Santoni. Toi, Bernardo, tu accompagneras le notaire, comme homme de confiance de ces dames.

— Oh! révérend père, dans l'état où je suis! .

— Là est justement la planche de salut : tu iras en voiture à Santoni avec le notaire ; là, tu participeras dans une certaine mesure aux actes qui s'accompliront; puis, vaincu en apparence par la fatigue, tu t'évanouiras après avoir mis à nu tes pieds ensanglantés.

— Et puis ? demanda Bernardo avec résignation.

— Et puis tu reviendras ici te mettre au lit, et tu y resteras pendant huit jours au moins.

— Révérend père, c'est une terrible tâche !

— A ton aise, Bernardo ; s'il te semble plus doux d'aller à la potence...

Gavazza poussa un cri d'effroi ; la marquise et sa fille éclatèrent en sanglots.

—Silence! dit impérieusement Luigi en se levant; on

frappe à la porte de l'hôtel ; l'heure suprême est arrivée. Mais il ne faut pas que l'on me trouve ici... A bientôt! et que mes paroles demeurent dans votre mémoire.

A ces mots, il s'élança hors de l'appartement, et sortit de l'hôtel par une des portes du jardin.

XV

On éprouvait à l'hôtel Spenzzo un trop grand besoin de l'appui du moine Luigi, pour ne pas lui obéir aveuglément ; nul n'eût osé s'écarter du programme qu'il avait tracé ; il fut donc fait comme il l'avait dit : la marquise et la comtesse se montrèrent à la fois tristes et calmes à l'annonce qu'on leur fit de la mort du comte Mariani, qui fut par elles reçue de la manière la plus convenable ; Bernardo lui-même parut attristé dans une juste mesure par ce lugubre événement, de sorte qu'il ne put s'élever d'abord le moindre soupçon, car on avait vu, la veille, Gavazza se traîner péniblement à l'aide de ses béquilles dans les rues voisines de l'hôtel.

Cependant l'instruction judiciaire de cette mystérieuse affaire n'en suivait pas moins son cours, activée qu'elle était par le signor Marco Mariani. Celui-ci, en effet, avait juré de venger son frère, et il était parvenu à grouper les plus terribles présomptions.

D'autre part, Zarca courait les cabarets de Chivas, tirant de ses poches de l'argent à pleines mains, et criant dans ses accès d'ivresse :

— Buvons! buvons! quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

Enfin les balles extraites du corps de la victime, et marquées toutes deux d'une croix, furent reconnues par un enfant de chœur, qui déclara les avoir déposées sur l'autel où devait se célébrer le saint sacrifice de la messe, afin qu'elles fussent bénites par l'officiant. De tout cela, Marco Mariani avait fait un faisceau qui, grossissant chaque jour, devint trop imposant pour que la justice pût demeurer inactive.

Un matin, alors que les maîtresses de la maison étaient encore au lit, la villa Santoni fut investie par une troupe d'archers; puis plusieurs officiers judiciaires pénétrèrent à l'intérieur et s'emparèrent de la

personne de Bernardo Gavazza. Ce dernier se récrie; il proteste de son innocence; il invoque le témoignage de la marquise, de la comtesse, qui, réveillées par tout le bruit qui se fait autour d'elles, arrivent à peine vêtues et tentent d'interposer leur autorité.

— Les circonstances sont graves, mesdames, leur dit l'officier supérieur de justice, et elles pourraient être encore aggravées par une intervention intempestive.

— Mes chères et bonnes maîtresses, disait de son côté Bernardo, qui affectait de montrer une tranquillité parfaite, vous savez aussi bien que moi que l'on m'accuse injustement; il s'est fait une tempête qui a aveuglé et aveugle encore les plus clairvoyants. La justice se trompe; mais elle reconnaîtra bientôt son erreur. En attendant, j'aimerais mieux souffrir mille morts que de voir une larme tomber de vos yeux, et ce sentiment, quoi qu'il puisse arriver, je le garderai jusqu'à la mort. Conservez-moi votre estime, et ne vous occupez pas autrement de moi, c'est la seule grâce que je vous demande... Maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers les gardes qui l'entouraient, je suis prêt, marchons.

Pendant que l'on conduisait Gavazza aux prisons de Turin, où il devait attendre la fin de l'instruction qui se poursuivait, le moine Luigi faisait, au couvent des capucins de Chivas, une découverte accablante : il avait constitué le portier Pietro geôlier des deux soldats enfermés dans l'*in pace*, et il était parfaitement tranquille de ce côté : ce lieu de détention était sûr, il n'y avait pas même d'exemple qu'un des moines qu'on y avait renfermés autrefois eût jamais tenté de s'évader, tant la chose semblait impossible. Voyant la tournure fâcheuse que prenaient les choses, Luigi pensa que, au lieu de faire disparaître complétement ces hommes, que le hasard lui avait livrés, il ne serait peut-être pas impossible de les faire tourner contre l'accusation, en leur imposant une déposition toute contraire, quant aux faits dont ils avaient été témoins. A cette condition, on pouvait leur promettre leur grâce comme déserteurs, leur mise en liberté très-prochaine, et une somme suffisante pour qu'ils pussent retourner tranquillement dans leur famille.

— Dans la position où ils se trouvent, se disait le

moine, il est impossible qu'on n'accepte pas avec empressement la moindre planche de salut.

Ce fut donc avec la certitude de ne pas rencontrer d'obstacle sur ce point, qu'un soir il invita Pietro à se munir d'une lanterne pour descendre avec lui dans l'*in pace*. Mais, quand il eût pénétré dans le souterrain et promené la lumière autour des murs, quelle ne fut pas sa stupéfaction : le caveau était vide!...

Expliquons comment les deux prisonniers avaient quitté l'*in pace* où les avait enfermés Luigi, et ce qu'ils étaient devenus.

Lorsque les deux soldats déserteurs, Lorenzo et Giacomo, sortirent du sommeil de plomb dans lequel les avait jetés la substance narcotique que le frère Luigi avait mêlée à leur vin, ils essayèrent d'abord instinctivement de se mettre hors du contact de la terre humide sur laquelle ils étaient étendus. Mais grande fut leur surprise de se trouver, au milieu des ténèbres les plus profondes, dans l'impossibilité de faire un pas, enchaînés qu'ils étaient par le milieu du corps à deux anneaux scellés dans le mur de leur cachot.

— Ah ! fit Giacomo en s'adressant à son compagnon, je te l'avais bien dit, que nous regretterions le régiment.

— C'est toi qui parles, Giacomo?... Eh bien, mon garçon, j'avoue que je me trouve dans d'assez vilains draps, et, si l'on ne t'a pas mieux traité que moi...

— Je suis enchaîné.

— Comme moi... Mais qu'avons-nous donc fait à ce maudit moine pour qu'il nous traite ainsi? En y réfléchissant, je ne suis pas éloigné de croire que nous avons eu la langue trop longue.

— Tu crois; et moi, j'en suis sûr; je me rappelle maintenant que nous avons raconté à ce maudit frère quêteur toute notre aventure de la villa Santoni, et, en cela, nous avons été bêtes comme des huîtres. Le frère quêteur, maître de notre secret, a voulu en tirer parti, et il a trouvé moyen de nous faire mettre à l'ombre.

— Tu dois avoir raison, dit Lorenzo; mais alors tout n'est pas désespéré : d'abord, si l'on avait voulu se débarrasser complétement de nous, nous serions morts; c'était si facile! Ce qui prouve ensuite que l'on veut que nous vivions, c'est que voici une cruche

pleine d'eau que j'ai failli renverser d'un coup de pied, ce qui eût été très-fâcheux, car je meurs de soif.

— C'est absolument comme moi.

— Eh bien, tends les bras par ici... Tiens, voici la dame-jeanne, et je sens à mes pieds quelque chose comme un pain d'assez belle dimension... Je le tiens! Buvons et mangeons! Par le diable, nous n'en pouvions pas dire autant tous les jours au régiment!

— C'est vrai, dit tristement Giacomo; mais la lumière du soleil nous éclairait et nous pouvions marcher. Ah!...

— Il ne s'agit pas de se désoler, mille diables! fit Lorenzo. Voyons, tu es comme moi, enchaîné par le milieu du corps?

— Et si solidement, que les anneaux de la chaîne m'entrent dans la peau au-dessus des hanches.

— C'est justement le plaisir que je ressens en ce moment; mais, vrai-Dieu, cela ne durera pas longtemps.

— En qui espères-tu donc?

— En moi seul, mille tonnerres! Allons donc, du cœur au ventre; on ne meurt qu'une fois; tâchons que ce soit le plus tard possible.

Ce disant, Lorenzo, sans plus écouter les jérémiades de son compagnon, trempa dans l'eau un des anneaux de sa chaîne et commença à le frotter avec ardeur contre la cruche de grès.

— Entends-tu cette musique? demanda-t-il à Giacomo après quelques instants.

— Parfaitement; mais je ne vois pas à quoi cela nous servira : tu n'as probablement pas l'espoir de t'envoler au travers de la voûte de cette cave?

— Je ne sais ce qui arrivera. L'important, c'est que nos mouvements soient libres, et je suis sûr maintenant que, dans deux heures, il en sera ainsi.

En effet, en moins d'une heure, Lorenzo usa si bien sur le grès un des anneaux de sa chaîne, qu'il lui fut facile de la briser ; après quoi, il dégagea Giacomo par le même procédé. Au moment où il achevait cette opération, une sorte de bruit sourd et lointain se fit entendre.

— Tenons-nous sur nos gardes, reprit Lorenzo, et tombons résolûment sur le premier individu qui se montrera, afin de le faire parler et de l'obliger à nous livrer passage.

Le bruit continua; il devint même plus intense; puis il s'y mêla un cliquetis de clefs, et une voix humaine murmura quelques paroles que les soldats ne purent entendre distinctement; mais personne ne parut, et les deux soldats sentaient déjà s'évanouir l'espoir que cet incident avait fait naître en eux, lorsqu'un mince rayon de lumière traversa tout à coup les ténèbres qui les environnaient. Lorenzo s'avança avec précaution dans la direction de cette lumière et il reconnut bientôt qu'elle venait d'un lieu voisin de celui où on les avait emprisonnés, et qu'elle arrivait à eux par une fissure qui existait dans la muraille ; il examina soigneusement cette fissure.

— Maintenant, dit-il tout bas à son compagnon, je jurerais sur ma tête qu'il y a eu là quelque ouverture beaucoup plus grande que celle qui existe en ce moment.

— C'est peut-être la porte de ce cachot, répondit Giacomo.

— Non, la porte est à l'extrémité opposée ; j'en ai senti les ferrures et ce n'est pas un ancien forgeron comme moi qui peut se tromper sur ce point... Ah ! si

j'avais seulement un morceau de fer, ne fût-il long que comme le doigt!...

— Jour de Dieu! fit Giacomo, voilà qui tombe bien! Je viens justement de m'apercevoir que ces coquins de moines ont oublié de me prendre mon couteau.

— Donne, donne vite... Par le sang de saint Janvier! nous allons voir du nouveau.

Lorenzo prit le couteau, il en introduisit doucement la lame dans la fissure qui donnait passage au rayon de lumière, et bientôt, par cette fente élargie, ses regards plongèrent dans une vaste cave où tonneaux et bouteilles, admirablement rangés, offraient un coup d'œil des plus séduisants. Un des moines du couvent, portant un trousseau de clefs à la ceinture, et tenant une lampe à la main, marchait lentement entre les rangs de cette silencieuse et liquide armée, qu'il avait l'air de passer en revue. De temps en temps, il s'arrêtait pour compter les rangs des compagnies les moins nombreuses, et il hochait la tête d'un air mécontent, et, bien qu'il ne parlât qu'à demi-voix, la fente ménagée par le soldat était assez large pour que les paroles fussent distinctement entendues par les prisonniers.

— Voilà qui est bien surprenant ! disait-il ; il y avait certainement dans ce coin trois douzaines de bouteilles de madère ; je n'en trouve que trente, et il y a plus de huit jours que je n'y ai goûté... Ma dernière pièce de vin du Rhin est en vidange, et il y a des vides dans les rangs de nos meilleurs vins de France ! Il est impossible que j'aie été aussi vite que cela, et puis je ne prends jamais sans compter. Je suis sûr maintenant que quelque frère usurpe en cachette mes fonctions de sommelier... Mais je le découvrirai et malheur à lui !...

En écoutant ces paroles, Lorenzo continuait à faire jouer doucement son couteau dans la fente du mur ; tout à coup la lame rencontra une résistance nette et solide.

— Il y a du fer là, se dit l'ancien forgeron ; tâchons de savoir si c'est pêne ou verrou.

A ces mots, il appuya de toutes ses forces sur la lame, en même temps qu'un de ses genoux pressait le mur. Tout à coup l'obstacle rencontré par la lame céda, et une large pierre tourna sur elle-même.

— Suis-moi ! cria Lorenzo à son compagnon.

Et tous deux s'élancèrent par l'ouverture qui venait

de se produire et s'emparèrent du frère sommelier, devenu subitement muet et immobile de frayeur.

— Remettez-vous, frère, dit Lorenzo ; nous ne sommes pas aussi diables que nous en avons l'air, et ce n'est pas dans un enfer meublé comme celui-ci qu'il pourrait nous venir du noir dans l'âme, à l'intention d'un bon vivant comme vous paraissez l'être.

— Que voulez-vous ? qui êtes-vous?... fit le moine effaré.

— Ce que nous voulons, c'est que vous vous calmiez d'abord, car vous n'avez rien à craindre de nous ; ensuite, que vous nous disiez où nous nous trouvons.

— Ce lieu, mes enfants, répondit le frère, qui se remit quelque peu, n'est autre que la cave particulière de notre révérend père supérieur, dont je ne suis, moi, que le sommelier indigne... Mais, enfin, qui êtes-vous vous-mêmes, et comment avez-vous pénétré ici?

— Qui nous sommes, mon révérend ? Cela, soit dit sans vous offenser, ne regarde que nous ; quant à la manière dont nous avons pénétré dans ces souterraines demeures, j'allais vous prier de vouloir bien nous le

dire· car, je vous le jure, je l'ignore complétement, et mon compagnon n'en sait pas plus que moi là-dessus.

— Il faut pourtant bien que vous y soyez venus, puisque vous y êtes?

— Et si l'on nous y a transportés malgré nous! dit Giacomo.

— Silence! fit Lorenzo en lançant en arrière un coup de pied à son compagnon. Ce bon père n'est pour rien, j'en suis sûr, dans la violence qui nous a été faite; mais tous les habitants d'un saint lieu comme celui-ci doivent être solidaires : je ne doute pas que le révérend ne consente à nous faire sortir d'ici le plus secrètement possible, ce dont nous lui serons éternellement reconnaissants.

— Permettez au moins que je me reconnaisse, dit le père sommelier; je n'en puis croire mes yeux et mes oreilles : il me semble que je fais un mauvais rêve.

Le frère était dans une grande perplexité : il avait évidemment affaire à trop forte partie pour songer à résister; s'il appelait du secours, il courait risque d'être égorgé au premier cri par ces hommes, dont

l'un tenait un couteau à la main; mais comment, d'autre part, se résoudre à laisser piller cette riche cave, ses seules amours depuis tant d'années!

— Voyons, mon révérend, reprit Lorenzo, qui ne perdait pas de vue le moine et suivait tous ses mouvemens, soyons de part et d'autre de bonne composition. Outre ces quatre bouteilles que nous emportons, nous allons en vider deux autres, afin d'avoir l'honneur de trinquer avec Votre Révérence; puis vous nous conduirez hors du couvent à l'insu de tout le monde, et nous prendrons le large, munis de votre sainte bénédiction... Que gagneriez-vous à nous livrer à des ennemis que nous ne connaissons pas et que, probablement, vous ne connaissez pas plus que nous? Il vous faudrait avouer vos visites nocturnes à la cave particulière du père supérieur.

Le frère sommelier semblait enfoncé dans de profondes méditations.

— Voici tout ce que je puis faire, dit-il après un assez long silence : je vais vous introduire dans l'église par la sacristie; dans une heure, les portes s'ouvriront au public pour la première messe, il fera à peine

jour, et il vous sera facile de sortir sans être remarqués de personne.

— J'avais deviné en vous notre sauveur, frère! dit Lorenzo. Buvons; on ne sait pas ce qui peut arriver : peut-être, un jour, nous reverrons-nous dans des circonstances différentes, et vous reconnaîtrez alors que nous sommes meilleurs compagnons que nous le paraissons aujourd'hui.

— Suivez-moi donc, reprit le père sommelier; marchez doucement, n'échangez pas une parole, et, une fois hors d'ici, que Dieu vous conduise!

Un instant après, les deux soldats déserteurs sortaient du couvent, et ils gagnaient au large à travers champs.

XVI

Il est temps, je crois, de revenir à ce qui m'est personnel et de raconter la suite de l'aventure menée par l'amour de l'abbé de la Scaglia.

L'abbé avait attendu la nuit pour mettre à exécution son infâme projet.

Nous descendions le Rhône, on le sait. Le temps était magnifique. L'air était chaud; mais un léger souffle de vent courant le long de la vallée du Rhône rafraîchissait un peu l'atmosphère. Le soleil était près de disparaître à l'horizon. Tout était calme autour de nous. On n'entendait que le hélement des bateliers et les craquements de la barre du gouvernail, que, de temps en temps, poussait le timonier.

Peu à peu le soleil disparut, les ombres s'épaissirent, et le vent tomba tout à fait. L'air devint lourd et tiède.

Préoccupé de ses sinistres desseins, l'abbé ne parlait pas. — Oppressée par l'état de l'atmosphère, j'étais muette aussi. — J'étais prise d'une grande fatigue et d'une soif ardente. Je demandai Marion pour qu'elle m'apportât une orange. L'abbé se leva vivement et alla vers le bateau dans lequel se trouvaient mes femmes et nos gens. Il revint m'offrir lui-même quelques fruits rafraîchissants et une limonade glacée.

Je bus avec délices.

Mon engourdissement ne cessa pas; il devint, au contraire, plus profond, et bientôt je ne pus résister

au besoin de dormir qui s'empara de moi, irrésistiblement.

C'était là l'œuvre de l'abbé, et il attendait ce moment avec l'impatience du crime.

Il prit mon bras, le secoua pour s'assurer de la solidité de mon sommeil; je ne remuai pas; il sourit étrangement, et me regarda d'un œil lubrique et dévorant; il couvait sa victime, prêt à l'étreindre et à assouvir son odieuse passion.

Tout à coup la portière s'ouvrit; un homme masqué saisit le bras de l'abbé, qui bondit avec un cri de rage.

— Pas de bruit! dit l'inconnu d'une voix impérieuse... Et si vous ne voulez pas vous perdre, sortez!

L'abbé se dressa, furieux et grinçant des dents.

Il vit d'un côté son espoir déçu, et de l'autre un abîme creusé sous ses pas.

Mais il avait une grande force de volonté, une grande habitude de dissimulation, et il se remit bientôt.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? demanda-t-il à l'inconnu.

Et il portait la main à des pistolets placés près de lui.

— Qui je suis? répondit l'homme masqué. Vous ne le saurez jamais. Qu'il vous suffise d'apprendre que je donnerais mon sang pour sauver la vie ou la réputation de la femme que vous vouliez souiller. L'attentat que vous méditiez, mon intervention, doivent demeurer à jamais ensevelis dans l'oubli. Ainsi ne craignez rien. Mais je veille sur cette malheureuse victime des mauvaises passions de sa famille, et si, avant son arrivée à Turin, vous tentez encore quelque chose sur elle, je crois que je vous tuerai comme un chien.

L'abbé, déterminé par la parole ferme et incisive de l'inconnu, baissa le front et sortit sans répliquer un seul mot.

Marion vint s'asseoir auprès de moi et protéger mon sommeil.

L'homme masqué demeura un instant, triste et rêveur, à me contempler; des larmes silencieuses coulèrent le long de son visage.

Il pleurait sur mon malheur, sur mon abandon, sur les injustices de la famille de mon mari et sur l'aveuglement du comte de Verrue.

— Comme il est indigne d'elle!... soupira-t-il. Pauvre femme!

Il surmonta enfin sa douleur, essuya ses yeux, prit une de mes mains, la baisa avec une respectueuse ardeur, et disparut, en se faisant violence, comme si on l'arrachait à tout son bonheur.

Lorsque je me réveillai, Marion me raconta tout; elle m'apprit le nom de mon sauveur.

C'était le prince de Darmstadt.

Le Scaglia revint près de moi dès que le jour parut. Il était calme et riant; son visage n'avait pas gardé trace des émotions de la nuit.

Le prince de Darmstadt m'avait sauvée! Mais cette aventure me mettait à la merci du Scaglia. Il lui était en effet facile de faire croire à des relations coupables entre le prince et moi, tandis que personne ne voudrait ajouter foi à son crime, que son caractère, son âge, sa position rendaient invraisemblable.

— Madame, me dit-il d'une voix ferme et accentuée, je ne vous crains pas et vous avez tout à craindre de moi. Je commence par vous prévenir, afin que, si vous nourrissiez la fantaisie de m'accuser, ou d'aller rire a

mes dépens avec votre mari, vous sachiez bien que vous trouverez à qui parler. Vous pouvez raconter des scènes qui paraîtront ridicules, j'en conviens, des faits que vous dites infâmes peut-être. Racontez-les, et le ridicule et la honte retomberont sur vous ; car je repousserai vos allégations de telle sorte, que nul ne sera tenté d'y croire. Écoutez le reste à présent et ne l'oubliez pas.

Je m'inclinai en faisant la fière, car je voulais le braver et ne pas lui laisser voir ma terreur.

— J'écoute, monsieur.

— Vous avez en moi un ennemi mortel, un ennemi qui ne vous pardonnera jamais, qui vous fera tout le mal qu'il est possible de faire à un être détesté ! Ce sera désormais ma seule étude, et rien ne me coûtera pour cela. Je vous reconduirai à Turin par le chemin le plus court. Votre maladie m'occupe peu, et votre vue est pour moi un supplice. Si vous me connaissiez davantage, vous frémiriez de crainte, à l'idée de cette haine dont vous m'avez doté aujourd'hui. C'est désormais entre nous une affaire de vie ou de mort. Je ne vous prends pas en traître; vous êtes prévenue, garez-vous !

— Vos paroles répondent à vos actes, monsieur; mais je ne vous crains plus, et je fais cas de vos menaces comme de vos flatteries. Attaquez, je me défendrai. J'ai mes armes.

Dès le premier soir, le bateau fut abandonné et nous reprîmes la route de terre. Je fis monter une de mes femmes dans ma voiture. L'abbé nous suivait dans une autre voiture. Nous passâmes par le mont Cenis, et, peu de jours après, nous arrivâmes à Turin. Ma santé couvrit tout.

Le prince ayant pris définitivement la route d'Espagne en nous voyant quitter le Rhône, j'avais trouvé le moyen de lui envoyer un regard et un sourire qui lui parurent sans doute renfermer bien des choses, car ses traits rayonnèrent de bonheur.

Il m'aimait bien, lui... comme on doit aimer!

Dès le soir de notre arrivée, j'eus lieu de connaître que les menées de l'abbé de la Scaglia seraient suivies d'effets prompts et terribles. Ma belle-mère revint du palais si bien endoctrinée, que je fus reçue par elle en ennemie, et en ennemie sans merci. L'abbé avait été la chercher jusque chez madame Royale, qu'il avait

vue sans doute aussi et qu'il avait disposée en conséquence. Des persécutions m'attendaient encore de ce côté-là.

Madame de Verrue, lorsque je m'approchai pour l'embrasser, me repoussa.

— Non, madame, non, je ne puis accueillir de la sorte une personne qui médite la ruine de ma maison, qui veut porter à l'étranger les biens de nos ancêtres. Avant de vous laisser concevoir de plus coupables espérances, je vous déclare que ni vous ni mon fils ne sortirez plus d'ici; je vous déclare que vous êtes prisonnière de l'honneur, de la fortune des Verrue, et que je vous garderai bien ! Vous êtes maintenant la maîtresse de m'embrasser, si vous le désirez encore.

— Tout autant qu'avant de vous avoir entendue, madame, répliquai-je. Puisque vous n'avez rien à me dire, permettez-moi d'aller rejoindre M. de Verrue qui m'attend.

Et je sortis, plus fière qu'elle. Ces gens-là oubliaient toujours que j'avais dans les veines du sang de la duchesse de Chevreuse. Les filles de la maison de Rohan n'ont pas coutume de se laisser ainsi manquer,

même par leurs belles-mères, et je ne voulus pas que madame de Verrue eût le dernier.

— Mon père viendra bientôt, pensai-je, et rien ne m'empêchera de partir avec lui. Je ferais plutôt agir le roi de France; il est puissant, lui!

Lorsque j'allai saluer madame Royale, elle me fit l'honneur de me dire, presque sérieusement, qu'on lui avait raconté beaucoup de mal de moi.

— Je le croirai, si vous me forcez à le croire; cela dépendra de vous, ajouta-t-elle; lorsqu'on devient comtesse de Verrue, il faut oublier qu'on a été mademoiselle d'Albert.

Puis, sans me laisser le temps de lui répondre, elle m'interrogea sur ses amis de France, sur le roi, sur la cour de Versailles, en duchesse de Savoie, qui se rappelait cependant avoir été mademoiselle de Nemours.

Quant au prince, dès qu'il m'aperçut, malgré sa puissance sur lui-même, il changea de couleur; il fut sérieux et presque sévère. Évidemment, il avait aussi entendu les plaintes, et il feignait de les accueillir. Je ne me trompai pas à son égard; il était heureux de me

revoir; il voulait que je m'en aperçusse et que je fusse la seule à m'en apercevoir.

Ce devoir rendu, je me dis malade, et je sortis le moins possible. Les persécutions et les tourments recommencèrent avec plus d'acharnement, avec plus de cruauté; de son côté, Victor-Amédée continuait à me faire circonvenir par tous ceux en qui il croyait pouvoir mettre sa confiance. J'étais entre ces deux écueils, seule, sans amis, sans appui à espérer de personne que de mon père.

Le bon M. Petit avait quitté Turin pour Chambéry, ainsi que mon petit Michon. Ils devaient y rester plusieurs mois; des affaires importantes, relatives à sa cure, y appelaient le zélé pasteur. M. de Darmstadt était à Madrid, très-distingué, disait-on, de la reine d'Espagne. Il avait le vol pour les reines!

J'attendais mon père avec une impatience qui prenait sur ma santé; lui seul pouvait m'arracher de cet enfer.

Bientôt cette seule et unique espérance me fut enlevée : il fit une chute à la chasse du roi, il se blessa fortement à la jambe, et il lui fallut garder le lit plusieurs mois.

En recevant cette nouvelle, je tombai dans le désespoir, et je pris, malgré moi, une terreur superstitieuse de l'abbé de la Scaglia, qui, huit jours auparavant, m'ayant rencontrée dans la galerie, seul à seule, m'avait dit ces mots en passant :

— Vous attendez votre père; votre père ne viendra pas.

Le savait-il donc? le devinait-il? les événements lui étaient-ils connus avant même qu
ou plutôt les préparait-il?

C'est ce que je n'ai jamais su ; mais je l'a
soupçonné!

Que faire? que devenir, à présent?

Je me consultai avec mes fidèles domestiques, q
l'infortune élevait au rang d'amis. Babette pleurait avec moi ; Marion, plus hardie, m'exhortait à me défendre, à sortir moi-même du gouffre où l'on voulait me jeter.

— Il n'y a qu'un moyen, madame : M. le duc ne peut venir ; M. le duc de Chevreuse ou M. le chevalier de Luynes viendra. Écrivez ; je porterai la lettre à la poste, et, dans quelques semaines, l'un ou l'autre sera ici. Il nous faudra alors nous sauver avec cette assistance;

autrement, tous ces méchants vous feront mourir mauvais chagrin.

J'écrivis, ainsi que la brave fille me conseillait de le faire, au duc de Chevreuse et au chevalier de Luynes. Je les conjurais, avec larmes, de me secourir, et je chargeai Marion, pour plus de sûreté, de porter les lettres à l'ambassade de France : de cette manière, j'espérais qu'on ne les arrêterait point.

J'avais compté sans l'abbé de la Scaglia; il faisait guetter nuit et jour mes femmes, surtout celles qui étaient le plus dans mes confidences. On vit sortir Marion, tenant un paquet à la main, et, sur-le-champ, les lettres furent confisquées, et la pauvre fille fut chassée du logis, avec défense d'y remettre les pieds, sous prétexte qu'elle servait ma désobéissance et ma rébellion. Elle cria, elle pleura, elle menaça, elle jura qu'elle ne quitterait point Turin, et qu'elle saurait bien me délivrer, en dépit d'eux; ils ne firent que rire de ces menaces, et la firent jeter dehors par des valets italiens, qui n'eurent aucune pitié d'elle.

La scène avait fait du bruit, Babette accourut; elle fut témoin de cette cruauté, et revint, tout en larmes,

le l'annoncer, avec les nouvelles craintes dont elle était saisie. On menaçait de faire chasser Marion de la ville et de l'envoyer en Amérique avec les déportés, afin qu'elle n'allât point se plaindre à mes parents du traitement qu'elle avait subi, et de celui qu'on me destinait.

— Marion est perdue, et nous aussi, madame ! Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ! et qu'y pouvons-nous faire maintenant?

Je ne savais; cependant j'espérais en Marion : c'était une fille d'esprit, hardie, dévouée, infatigable, et je me doutais de quelque tour de sa façon ; j'étais loin de penser à celui qu'elle imagina.

On me retenait presque prisonnière, en me faisant passer pour malade; j'avais refusé de retourner au palais, et madame de Verrue voulait me pousser à bout. Mon malheur était au comble ; je voyais à peine mes enfants, c'était mon plus grand chagrin. Quant à mon mari, j'étais honteuse de l'aimer et j'employais tous les moyens pour m'en guérir. Je dois dire que je n'y suis pas parvenue et que j'aime encore son souvenir, ne le pouvant aimer lui-même.

Il me fut ordonné d'aller à cette villa où j'avais passé mes premiers, presque mes seuls instants de bonheur. Quelques personnes s'étaient inquiétées de moi; madame Royale m'avait demandée; on craignait apparemment une curiosité qu'on ne voulait pas satisfaire.

M. de Verrue s'informa si je ne voulais point passer quelques semaines à la campagne. Tout m'était indifférent, dans la douleur où j'étais; je pensai aussi que j'y verrais moins ma belle-mère; je consentis donc à partir, malgré les cris de Babette, qui répétait incessamment :

— On nous mène là pour nous faire disparaître.

Je savais M. de Verrue incapable d'une lâcheté ou d'une scélératesse. Il déplorait certainement ces infamies; mais, à cause de sa faiblesse, il ne les pouvait empêcher. Et cependant, il est mort sur le champ de bataille, en honnête homme. Il était fort brave; il n'avait pas peur d'un canon, il avait peur de sa mère!

Nous partîmes; il me conduisit lui-même, et s'en retourna le soir; j'étais gardée et recommandée dans ma petite Bastille. Babette était avec moi; pour Mascarone, on la craignait; elle était du pays et pouvait se

créer des intelligences. Babette faisait rage ; mais on ne l'écoutait point. Je ne pouvais me fier qu'à elle ; tous mes gens étaient vendus à leur maître, les uns par l'intérêt, les autres par la peur. Nous ne savions ce qu'était devenue Marion, nous n'en avions plus ouï parler, et je tremblais que madame de Verrue et l'abbé de la Scaglia n'eussent exécuté leurs menaces.

J'ai su, depuis, qu'on me donnait pour folle, afin d'expliquer ce qui se passait ; mes domestiques le croyaient, et le public le croyait bien plus encore : on croit toujours le mal.

Tant que ma belle-mère seule m'avait haïe, la situation se pouvait supporter, bien que difficilement; depuis que cette rancune monacale s'en mêlait, c'était un combat à outrance, au-dessus de mes forces, et dans lequel je n'étais pas la plus rusée. Je me laissais aller au chagrin. Je crois que je serais devenue folle tout de bon, si la Providence ne m'eût secourue. D'autres disent que le diable fut plutôt en jeu ; cela est possible, je ne me chargerai pas de les contredire.

M. de Verrue, ainsi que je l'ai dit, s'en retourna le soir même à la ville ; il était d'un conseil de guerre qui ne

lui permettait pas de s'absenter. Nous restions donc seules, Babette et moi; elle ne me quittait point, ni jour ni nuit. Les soirées étaient fraîches; il fait souvent très-froid en ce pays, à cause des montagnes. J'admirais de ma fenêtre la vue magnifique de la vallée et de la ville, se déroulant devant moi.

Enveloppée dans ma mante, j'étais assez déguisée pour qu'on ne me reconnût pas de loin. J'écoutais les bruits faits, autour du logis, par les domestiques, qui couraient en se poursuivant; je voyais s'éteindre peu à peu les lumières, et la nuit pénétrer jusqu'au fond des bocages et des allées. C'était triste; néanmoins c'était beau, j'avais envie de pleurer et de prier Dieu.

Babette se tenait au fond de la chambre. Mon balcon en saillie m'isolait de tous; le calme se faisait autour de moi : les gens rentraient chez eux et se taisaient; je trouvais ce moment doux et pénible en même temps.

Une voix connue perça tout à coup ce silence: c'était celle de Marion, qui m'avertissait d'en bas qu'elle allait monter par un degré intérieur de service,

donnant dans mes cabinets; elle me priait de n'en être pas effrayée.

Je fis presque un cri de joie, et je me précipitai dans la chambre, à sa rencontre. Ma porte s'ouvrit, et, au lieu de Marion, je vis entrer un homme enveloppé dans un manteau, à la façon des Espagnols. Jugez!

XVII

Je reculai, tout effrayée; je me crus envahie par une troupe de bandits! Heureusement, la terreur me rendait muette; sans quoi, j'aurais assemblé toute la maison.

L'inconnu ôta respectueusement son chapeau à larges bords, et, à la lueur du crépuscule, je reconnus M. de Savoie...

Je me mis à trembler de tous mes membres; encore aujourd'hui, je ne saurais dire pourquoi. C'était pour beaucoup de raisons sans doute; je ne suis pas sûre d'avoir été très-fâchée, bien que j'eusse montré, jusque-là, toute la sévérité d'une vertu qu'on offense.

Le prince commença par me supplier de l'excuser,

et de ne rien craindre, ni de lui, ni de qui que ce fût.

— Moi, je suis le premier de vos serviteurs; vos désirs sont mes lois; quant aux autres, je suis là pour vous défendre.

J'étais fort embarrassée; je n'osais ni ne désirais me fâcher; il l'eût fallu pourtant: la démarche était un peu bien hardie, un peu bien insultante. Je restais debout, attendant qu'il s'expliquât; il ne me fit pas languir longtemps.

— Je suis venu vous sauver, dit-il; vous n'avez que moi; et, si vous ne voulez point perdre votre beauté, votre jeunesse, votre vie peut-être, vous vous confierez à un prince qui sera votre ami, avant tout.

— Monseigneur...

— Asseyons-nous et écoutez-moi. Je sais tout. Votre Marion, que l'on comptait tout simplement envoyer mourir en Amérique, a trouvé le moyen de me prévenir en se jetant à ma rencontre avec un placet, au nom de la comtesse de Verrue; ce qui me l'a fait lire tout au long. Le soir même, elle était en sûreté au palais, où je l'ai cachée chez un de mes valets de chambre, et, depuis lors, je l'ai vue chaque jour; chaque jour, je lui faisais

raconter jusqu'à la moindre circonstance de votre supplice, qui me causait mille morts, et je cherchais les moyens de vous y soustraire. — Je les cherchais sans espoir de succès, — car, d'abord, il fallait vous les faire accepter,— lorsque heureusement vous êtes venue ici; dès lors, j'étais certain, avec l'aide de la fidèle servante, de parvenir jusqu'à vous.

J'écoutais, et je pensais cependant, et mes pensées faisaient bien du chemin!

Le duc m'expliqua, par des raisonnements très-clairs et très-positifs, qu'il avait seul le pouvoir de me soustraire à mon malheur, et que je le devais satisfaire, en lui permettant de se dévouer à mon service.

Profitant de l'occasion qu'il attendait depuis longtemps, il m'entretint d'un amour que rien n'avait pu éteindre. Il m'offrit son cœur, sa puissance, sa gloire, ses richesses; il me supplia de les accepter, de venir régner auprès de lui, d'occuper le premier rang dans ses États et de me venger de mes ennemis en les humiliant. Il me peignit en traits frappants la vie à laquelle j'étais condamnée désormais et celle qu'il me

voulait offrir. Il employa enfin cette éloquence et cette persuasion qui devaient le rendre justement célèbre, et, se jetant à mes genoux, il déclara qu'il ne se relèverait point que je n'eusse consenti à ce qu'il désirait avec tant de passion.

Je n'aimais pas M. de Savoie, j'avais encore le cœur tout plein de mon mari ; j'étais dans cette fameuse chambre au point de Hongrie, sur laquelle il existait une prophétie si effrayante... Que de motifs pour résister !

Mais j'étais outrée, malheureuse, poussée à bout; mais je voyais, d'un côté, la ruine, la misère, les souffrances ; de l'autre, l'éclat d'une couronne et la vengeance en perspective ; j'hésitais...

C'était déjà beaucoup ! Victor-Amédée s'en aperçut, il redoubla d'instances.

— Ah! venez, suivez-moi ! me disait-il en prenant mes mains, que je retirais faiblement ; nul ne nous observe ; ils ont oublié cette voie, et dorment tranquilles à l'abri de leurs sentinelles. J'ai mes gens près d'ici, un carrosse à trois pas. Un palais vous attend ; demain, vos persécuteurs apprendront que vous êtes

l'amie du duc de Savoie ; vous triompherez d'eux, vous les forcerez à se courber devant vous, à être les témoins de votre bonheur! — Je ne vous parle pas du mien; vous ne m'aimez pas assez pour que cette considération vous décide ; mais que je serais heureux, mon Dieu ! et comme rien ne me coûterait pour vous le prouver à chaque instant de notre vie !

Je ne répondais point ; je tremblais de refuser, et accepter, c'était mon déshonneur, celui de mon mari, de tous les miens!

Le prince devina que cette pensée m'arrêtait presque seule maintenant, et se mit à la battre en brèche. Il me vanta les amours de Louis XIV, étala devant mes yeux l'illustration, la gloire dont ses maîtresses étaient entourées, me peignit leurs joies, leurs succès, leurs plaisirs. Il me montra madame de Montespan adorée de sa famille, honorée, considérée de tous, recevant même la rigide abbesse de Fontevrault, sa sœur ; enfin il agita, sous toutes ses faces, ce prisme brillant de l'ambition, qui ne m'éblouissait que trop, et parvint à m'étourdir, à ce point que je n'essayais plus qu'une faible défense.

—Mais, monseigneur, balbutiais-je (et c'était le dernier cri de l'honnêteté mourante), j'aime encore mon mari!

— Votre mari! votre bourreau! Est-il digne de vous? Vous aime-t-il, lui?... Ah! que je saurai bien vous le faire oublier!

Il me montra le caractère de M. de Verrue dans toute sa vérité, sous ses couleurs réelles, sans y rien ajouter, mais avec une habileté de maître; il le blâmait en tout, en ayant l'air de lui rendre justice.

La comtesse de Verrue était séduite, le cœur de la femme allait céder; celui de la mère résista plus longtemps.

— Et mes enfants! mes enfants! m'écriai-je, je ne les verrai plus!

— Vous les verrez toujours! Qui donc oserait vous les enlever?... D'ailleurs, les voyez-vous, à présent? Où sont-ils? Les avez-vous près de vous?... Je vous les ferai rendre. On ne refusera pas de m'obéir, soyez tranquille! j'ai déjà prouvé que je suis le maître ici. Ne résistez pas plus longtemps, abandonnez vous à l'amour qui vous appelle... Venez! venez!

Que vous dirai-je?

Il m'entraîna... Sans presque savoir comment cela s'était fait, je me trouvai à côté de lui, dans son carrosse; Marion suivait, avec Babette, dans celui qui l'avait amenée.

Nous étions seuls, par une belle nuit d'Italie; le prince m'adorait, il était tout-puissant, et, néanmoins, son respect égala sa tendresse; il ne prit même plus ma main, ainsi qu'il l'avait fait dans cette malheureuse chambre, qui ne pouvait mentir à sa destinée.

Il me conta ce qu'il voulait faire de moi, la protection dont il m'entourerait et les hommages qui m'attendaient. Il me conduirait dans une délicieuse villa que, depuis longtemps, on préparait en secret, près de son palais de Rivoli. Il voulait, dès ce jour, annoncer lui-même à ma belle-mère que j'étais désormais sous sa garde, qu'elle n'avait plus à s'inquiéter de moi, et qu'il regarderait comme une attaque personnelle toute atteinte portée à ma tranquillité et à mon repos.

Je baissai les yeux; — le visage si noble et si digne de mon père m'apparut comme par enchantement; mes

joues se couvrirent de rougeur; à côté du brillant avenir qui m'était promis, je vis la honte et l'infamie, et, cachant ma figure dans mes mains, je m'écriai pleurant à chaudes larmes :

— Ah! je suis perdue!

Il fallut toute l'éloquence, tout l'amour de Victor-Amédée, pour sécher mes pleurs; ils coulaient malgré ses prières, ses supplications et ses promesses.

Il me montra des sentiments auxquels je ne pouvais rester insensible, et je promis d'être, à l'avenir, plus calme et plus raisonnée.

Il m'installa lui-même dans cette maison charmante que j'ai longtemps habitée; il y mit des gardes à lui. J'y trouvai quantité de laquais et de filles; j'y trouvai les plus belles pierreries, du linge magnifique, des habits merveilleux faits à ma taille, des meubles à profusion et des plus superbes; j'y trouvai tout ce que j'aimais, les recherches de mes goûts, enfin ce qu'un amour véritable pouvait inspirer à un homme dont la puissance est sans limites.

Babette et Marion demeurèrent près de moi le reste de la nuit

Je continuai à pleurer; le prince m'avait quittée, sur ma prière, et, quoi qu'il lui en coûtât, afin de me prouver son obéissance et son désir de me complaire en tout.

Dès le matin, je reçus, par un courrier, une lettre de lui, la plus tendre et la plus respectueuse du monde, accompagnée d'un fort beau présent de pierreries et d'un bouquet de fleurs admirables. Il me demandait humblement la permission de venir souper avec moi.

Il va sans dire que je le reçus, qu'il vint avec l'empressement qui désire, et qu'il fut aussi tendre, aussi empressé, aussi soumis que l'annonçait sa lettre.

Il avait déclaré à madame de Verrue qu'elle n'eût plus à me chercher, et ce qui me confirma davantage encore dans mes soupçons, il m'avoua qu'il l'avait regardée et qu'il avait été frappé d'un sourire à peine retenu, sur ce visage qu'il s'attendait à trouver si sévère. Elle avait simplement répondu :

— Cela ne m'étonne pas, monseigneur; nous devions nous y atteudre!

J'avais sur les lèvres le nom de mon mari; je n'osai pas le prononcer. J'appris par dom Gabriel qu'il avait été désespéré; que sa mère, après avoir tout fait pour

apaiser sa douleur, n'avait réussi qu'à la tourner contre elle en furie. Il l'avait accusée; il s'était rappelé mes efforts, mes combats, mes souffrances. Il ne pouvait maintenant nier qu'on ne m'eût poussée dans les bras du prince malgré moi.

— Ce n'est pas elle qui est coupable, ajouta-t-il ; c'est moi, c'est vous surtout, qui m'avez aveuglé, qui avez fermé mon oreille et mon cœur à ses prières et à ses plaintes ! Me voilà veuf, mes enfants sont orphelins; moi-même, je suis déshonoré, et cela, parce que vous avez réduit une honnête femme au désespoir. Que Dieu vous le pardonne, s'il le veut ; moi, je ne vous le pardonnerai jamais, et je ne vous reverrai plus !

Il prit ensuite une plume et écrivit au duc de Savoie une lettre pleine de dignité et de noblesse, par laquelle il lui remettait tous ses emplois, et lui annonçait l'intention de s'expatrier. Il n'en disait pas le motif, mais la moindre de ses expressions en était empreinte. Je n'ai malheureusement eu connaissance de cette lettre et des circonstances qui l'accompagnaient que longtemps après; peut-être, si je l'eusse appris alors, eussions-nous tous été sauvés. Il en était temps encore,

j'étais toujours digne de lui, malgré les apparences ; le prince n'avait obtenu de moi ni aveux ni promesses. J'avais accepté un appui, un sauveur, non encore un amant.

M. de Savoie s'en doutait bien! aussi défendit-il expressément de me rien apprendre à cet égard. Ce n'est qu'après une année, au moins, que dom Gabriel me raconta tout cela.

Je sus le départ du comte et je le regardai comme un soulagement. Je ne supportais pas l'idée de le rencontrer et de rougir devant lui. Quant à madame de Verrue, je la haïssais de toute la grandeur de ma faute. Je suis vindicative, je l'avoue, et je n'accordai à M. de Savoie ce qu'il sollicitait avec tant d'instance, qu'après l'avoir fait chasser de chez madame Royale et exiler dans une de ses terres, la plus éloignée de la cour.

Elle emmena mes enfants, malgré mes prières ; armée d'un ordre de mon mari, elle refusa de les rendre lorsque je les envoyai chercher.

Victor-Amédée, jaloux jusqu'à la rage, désormais sûr de son triomphe, prétendit ne pas oser passer outre; il fut, dans le fond, enchanté de cet éloignement. Il

m'eût voulu isoler de tout et surtout du souvenir de son rival, de celui que j'avais tant aimé, que j'aimais encore!

— Ah! que ne puis-je donner à M. de Verrue la moitié de mes États, pour la part de votre cœur et de votre vie qu'il m'a prise! Je le ferais avec passion, me répétait-il.

Madame la duchesse apprit la première ce qui arrivait.

— Puisque M. le duc doit avoir une maîtresse, dit elle simplement, je suis charmée qu'il ait pris madame de Verrue, je ne lui en veux pas pour cela!

XVIII

Madame la duchesse de Savoie n'oubliait point, elle, qu'elle avait été mademoiselle d'Orléans; je vous ai dit, je crois, qu'elle avait espéré, ainsi que sa sœur, la reine d'Espagne, devenir reine à son tour en épousant Monseigneur.

Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que, même après

son mariage avec Victor-Amédée, même après celui de son cousin avec la princesse Victoire de Bavière, elle conserva cet amour dans son cœur.

La reine d'Espagne se laissait distraire; elle, jamais. Elle ne pensait qu'à M. le dauphin; sa chambre était remplie de ses portraits; elle en portait un, jour et nuit, caché dans un bracelet, sous une grosse émeraude garnie de brillants. Elle lui écrivait presque tous les ordinaires, bien qu'il lui répondît fort rarement.

M. de Savoie le savait, et lui, si jaloux en toute chose, il lui passait cette innocente distraction, très-sûr qu'elle ne pouvait avoir de suites, et tenant peu, d'ailleurs, aux sentiments exclusifs d'une femme qu'il n'aimait point.

Madame de Savoie tremblait qu'il ne tombât entre les mains de quelque impérieuse créature qui lui rendrait, à elle, la vie désagréable, qui chercherait à lui nuire et à la supplanter. Elle ne craignait rien de cela avec moi et me fit parler secrètement pour me tranquilliser et me prier de lui laisser filer en repos son roman par correspondance; elle n'en demandait pas davantage.

Ma situation à la cour de Turin était donc aussi bonne que possible.

Le prince, au lieu de se dégoûter par la possession et par l'habitude, devenait de plus en plus épris. Il était à mes pieds avec le même respect que si j'eusse été une déesse, et m'obéissait au moindre signe.

J'étais ambitieuse, je ne l'ai point caché ; je donnai donc en plein dans cette nouvelle voie, et, pour combler le vide que je ressentais, malgré les soins empressés de mon amant, je me mis à m'occuper du gouvernement.

En peu de temps, j'eus acquis une expérience et une habitude dont les ministres eux-mêmes s'étonnèrent. Pour M. de Savoie, il était confondu d'admiration et ne pouvait s'en taire.

J'avais, par un raffinement de vengeance, gardé l'abbé de la Scaglia à Turin.

Je refusai de le laisser exiler, afin de braver sa haine, afin de jouir de son impuissance, et de lui bien montrer le mépris qu'il m'inspirait. Il intriguait contre moi du matin au soir, il me cherchait des enne-

mis et tâchait de me nuire, sans y réussir, bien entendu.

J'étais toute-puissante!

C'était la couleuvre que j'écrasais sous mes pieds sans daigner même la voir. Elle répandait sa bave et son venin, mais ne pouvait m'atteindre.

Le prince Thomas continuait à me venir voir assidûment; il me donnait d'excellents conseils; plusieurs fois il me fut bien utile, j'en dois convenir. J'avais appris son langage, je le comprenais à merveille. Lui et dom Gabriel venaient chez moi tous les jours. Le duc aimait à les y rencontrer et à me trouver entourée de sa famille.

Lorsque mon fils vint au monde, il fut reçu comme l'héritier de la couronne. M. de Savoie le reconnut; à l'exemple du feu roi, il le légitima sans nommer la mère. Il lui donna le titre de marquis de Suze avec un fort gros apanage, dont la jouissance me resta jusqu'à l'époque de sa majorité.

La villa que j'habitais, et qui avait été construite pour la mère de dom Gabriel, me fut donnée également. Enfin je ne puis dire tout ce que l'amour du

prince lui inspira pour moi, tout ce qu'il fit et tout ce qu'il me laissa faire : je n'en finirais jamais.

Il ne me refusait rien, je disposais des places; les ministres comptaient fort avec moi, et les ambassadeurs même me faisaient leur cour. J'inspirais à Victor-Amédée mes affections et mes rancunes. Il me consultait sur tout; lorsque madame Royale ou madame sa femme en voulaient obtenir quelque chose, elles commençaient par m'en prévenir. J'étais enfin la maîtresse absolue de la Savoie. J'y régnais sous le nom de Victor-Amédée, ce politique si fin, si adroit, si difficile à conduire, et ce n'était pas une petite victoire pour une femme !

En ai-je abusé? Beaucoup disent que oui; moi, je ne le crois pas. J'ai été hautaine, impérieuse, c'est vrai; mais j'ai été juste toujours et bonne lorsque j'ai pu l'être, sans compromettre mon pouvoir et ma situation. J'avais de grands ennemis à combattre, j'avais des influences malfaisantes à écarter, j'avais une position à défendre : je l'aurais perdue avec une politique plus facile et plus accueillante.

J'ai tenté d'inspirer au duc de Savoie des sentiments

dignes de lui, ou, pour parler plus juste, j'ai tout employé pour qu'il les conservât tels qu'il les avait conçus lui-même.

Ce prince était d'une bravoure personnelle très-remarquable, et son habileté ne saurait être révoquée en doute. Il se trouvait placé entre son secret penchant vers la maison d'Autriche et la nécessité qui l'attachait à la France. Il fallait conduire de loin les négociations. On a vu comment il s'en était tiré à Venise; on a vu cette guerre des *barbets* entreprise pour contenter Louis XIV, et aussi pour servir de prétexte à la levée de troupes qu'il méditait.

Pendant ce temps, les intrigues secrètes marchaient à l'ombre; il avait des envoyés déguisés à toutes les cours, et préparait les traités qui devaient éclater plus tard.

J'étais dans ses confidences, ce qui me plaisait fort et me faisait une vie occupée grandement.

L'ambassadeur de France eut vent de tout cela, en rendit compte à son maître, et, peu après, il vint une demande du roi de France d'envoyer les régiments d'infanterie du Piémont en Flandre, pour servir contre

l'empereur. Le jour où le duc reçut cette lettre, il était chez moi ; on annonça l'ambassadeur de France avec des dépêches.

— Oh ! oh ! me dit-il, quelque nouvelle exigence de notre oncle bien-aimé ! Ferai-je entrer ici l'ambassadeur? Verrons-nous cela ensemble?

J'acceptai, bien entendu.

L'ambassadeur entra et remit les dépêches après quelques paroles échangées. En les lisant, le duc pâlissait et se mordait les lèvres, deux signes de grande émotion chez lui.

— Quoi donc, monsieur ! dit-il en les refermant, le roi votre maître exige des garanties de moi, de son neveu ?

— Des garanties? Non, monseigneur; un secours seulement, ce que l'on demande à un bon allié... Votre Altesse prête à Sa Majesté des intentions qu'elle n'a point.

—Mon auguste oncle veut me désarmer entièrement, pour être bien certain de ma neutralité dans la guerre qu'il a entreprise. Soit! J'enverrai trois régiments en Flandre ; c'est tout ce que je puis en ce moment.

— Je crains que Sa Majesté, parfaitement instruite

des forces dont Votre Altesse a la disposition, ne se contente point de si peu de chose.

— La Savoie est un pays pauvre, monsieur. Son duc n'a point, comme le roi de France, des sujets et des trésors à semer sur les champs de bataille. Prenez ce que je puis donner, en me réservant ce qui est nécessaire pour ma défense personnelle. Ma position géographique m'expose à bien des contre-coups; j'ai de puissants voisins; ils peuvent venir, un jour ou l'autre, se frapper sur mon dos; je ne veux pas succomber sans combattre; je sauverai ma gloire, si je ne puis sauver que cela.

L'ambassadeur n'avait rien à faire qu'à accepter; ainsi fit-il. Après quelques autres menus propos, il prit congé, mais il demanda dans mon antichambre quelles étaient mes heures de solitude, ayant besoin de m'entretenir sans témoins.

Mon écuyer lui répondit que je n'en avais pas de fixes, Son Altesse venant plusieurs fois par jour et souvent ne quittant point les Délices, nom qu'elle avait donné à ma maison. L'ambassadeur répliqua qu'il enverrait prendre mes ordres.

On ne manqua pas de me répéter tout cela, et moi, je m'empressai de le redire à M. de Savoie. Il m'engagea fort a recevoir l'envoyé de France et à le sonder. Nous pourrions ainsi apprendre beaucoup de détails bons à connaître et marcher plus sûrement.

L'audience fut demandée dès le même soir et accordée tout de suite.

On me priait, pour mieux jouer la comédie, de ne point parler à M. de Savoie de cette lettre et de ses conséquences; je répondis avec la même franchise. Il en est souvent ainsi dans la politique : on se trompe en sachant qu'on est deviné, et l'on met un masque que l'on arrache soi-même, en feignant de croire qu'il y est toujours.

L'ambassadeur me venait parler officieusement de la part du roi son maître. Sa Majesté désirait savoir positivement les intentions du duc. Il lui en coûtait de croire qu'un parent, un allié, se détournât d'elle; il lui en coûtait d'agir de rigueur, et elle avait pensé qu'étant née sa sujette, j'aurais pour la France l'inclination naturelle à tous les cœurs bien nés, et que je ferais cause commune avec mon pays.

— Mon illustre maître connaît l'intérêt dont Son Altesse royale vous honore, madame; il sait combien vous le méritez, combien vous êtes supérieure par votre sagesse et les hautes qualités qui brillent en vous. Il compte donc sur votre dévouement, sur votre raison, pour représenter à M. le duc de Savoie de quel côté se trouvent pour lui la gloire et la fortune. Il a déjà reçu bien des grâces de Sa Majesté le roi de France, il lui doit beaucoup, je ne suppose pas qu'il l'oublie, mais enfin...

— Monsieur, je suis reconnaissante, comme je le dois, de l'honneur que veut bien me faire Sa Majesté le roi de France. Je suis très-étrangère aux grandes questions qui se traitent en ce moment; mais, soyez-en très-convaincu, monsieur, si monseigneur le duc de Savoie daignait me demander mon humble avis, je ne lui en donnerais aucun dont sa gloire ou ses intérêts eussent à souffrir.

— Je n'ai pas achevé ma mission; permettez que je la termine. Le roi mon maître a particulièrement le désir de vous être agréable, tant à cause de votre mérite que pour la grande estime où il tient M. le duc de

Luynes et toute sa maison ; il m'a donc ordonné de vous remettre son portrait enrichi de diamants, tel qu'il l'envoie aux personnes qu'il veut singulièrement honorer. Voici ce portrait ; vous le reconnaîtrez, sans doute, car vous avez plus d'une fois, dans votre enfance, été admise à l'honneur de voir Sa Majesté, n'est-il pas vrai ?

Je reçus le présent comme il méritait d'être reçu ; mais je ne donnai rien en échange, ni promesses ni révélations.

En se levant, l'ambassadeur, peu satisfait, me plaça cette phrase entre ses deux saluts, en manière de post-scriptum.

— La guerre de Flandre sera longue et meurtrière sans doute ; trois régiments sont bien peu de chose ; je crois que M. le duc de Savoie en devrait préparer quelques autres ; ils ne tarderont point à lui être demandés.

Ces mots étaient l'appoint du présent ; je le compris, mais je n'eus garde de le laisser voir, ni de répondre ; M. l'ambassadeur n'eut qu'un sourire pour doubler le sien. J'attendis impatiemment le prince, qui sentit, comme moi, la portée de l'avertissement.

— Il me veut désarmer, c'est clair, il me redoute. Il a deviné mes intentions, peut-être, ou j'ai été trahi quelque part. Mais, de par le ciel, il n'en sera pas ainsi. Mon Etat est un petit État, j'en conviens, mais, quel qu'il soit, je l'ai reçu de mes ancêtres, à qui Dieu et leur épée l'avaient donné ; je le défendrai contre toutes les ambitions, contre tous les envahissements. Je le léguerai à mes enfants sans qu'il y manque un château ; je l'agrandirai, au contraire, si la vie m'est octroyée, et je me montrerai digne du nom que je porte. mon cher oncle me rendra mes très-bonnes forteresses de Barraux, de Pignerol et de Casal ; je les reprendrai, ou ils les démoliront, je vous le jure, et vous savez qu'on peut se fier à mon serment.

J'applaudissais à cette fierté, je l'avoue ; sans avoir pour Victor-Amédée le même amour qu'il avait pour moi, je m'étais fort attachée à lui. Je l'aimais assez pour être de son parti contre mon roi, contre ma patrie, contre tous les miens.

J'adorais nos enfants; à défaut de ceux qu'on m'avait enlevés, je reportais sur eux toute ma tendresse; leur patrie était la mienne; leur père était mon intérêt le

plus cher et le plus naturel. Je ne pouvais donc qu'applaudir à ses dispositions et les encourager de toute mon influence. Louis XIV voulait la Savoie, il la guignait, elle était à sa convenance ; c'était un joli joyau pour sa couronne, et, nous, nous la comptions garder. Nous la gardâmes, grâce au ciel !

Voilà que je parle comme j'aurais parlé alors, comme si j'étais encore aux Délices... J'oublie mes soixante-cinq ans, j'oublie que je suis à Paris, que mes enfants m'ont payée d'ingratitude, que Victor-Amédée est allé rendre compte au Dieu qui juge les rois. Le souvenir est un grand magicien

Les régiments partirent, en effet; celui de M. de Verrue fut du nombre.

Pour lui, il avait pris du service en France, où il jouissait d'une considération dont la mienne souffrait d'autant plus, on m'accusait de tout, et cela est ainsi, lorsqu'un homme n'a point de ces vices que tout le monde voit, et lorsqu'il faudrait être instruit du secret des cœurs pour juger sainement.

J'ai été perdue par la faute de mon mari, cela est

plus que certain; pourtant, c'est moi qu'on a blâmée. Heureusement, la justice de Dieu est là. Je n'appelle point M. de Verrue à son tribunal pour le faire châtier; mais je demande à partager la faute et la punition avec qui de droit; et je me suis assez repentie de l'avoir commise pour en espérer le pardon.

Pendant ces trompeuses marques de bonne intelligence avec Louis XIV, nos négociations allaient leur train.

Des courriers s'échangeaient perpétuellement; deux furent interceptés avec des paquets insignifiants; mais c'en fut assez pour exciter de nouveau les soupçons mal assoupis; nous nous en doutâmes sur-le-champ; nous n'étions pas tout à fait en mesure de lever le masque, et nous ne savions comment gagner du temps jusqu'à ce que les difficultés fussent aplanies.

Nous étions un soir chez moi à discourir, le duc, dom Gabriel, le prince de Carignan et quelques amis particuliers de Son Altesse, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et que nous vîmes entrer un homme tout botté, enveloppé d'un manteau, crotté jusqu'à l'échine, en vrai courrier malencontreux.

M. de Savoie, qui tenait par-dessus tout à ce que nul ne me manquât de respect, se leva tout en colère, et demanda quel insolent osait se présenter devant moi en cet équipage.

— Ma foi, monsieur, c'est moi, répondit une voix que nous reconnûmes sur-le-champ. Je n'ai pas pris le le temps de changer de costume, c'est vrai; j'en fais mes excuses à vous et à madame; mais j'ai pensé qu'on ne m'accueillerait pas moins bien pour cela, à cause de la circonstance.

C'était le prince Eugène.

Il arrivait de Vienne, tout d'une traite, et, à la dernière poste, ne pouvant modérer son impatience, il avait pris un cheval pour aller plus vite, et dans l'espoir de nous trouver tous réunis.

— J'apporte de grandes nouvelles! dit-il; les puis-je dire à présent, ou faut-il vous emmener dans quelque cabinet secret?

— Mon cousin, Dieu me garde d'oser me comparer à Charlemagne; cependant j'ai, comme lui, ma table ronde et mes preux, sans lesquels je ne saurais rien entreprendre et auxquels je ne puis rien cacher. Parlez donc.

— Je n'attendais pas moins de vous, mon vaillant cousin ; aussi vais-je vous obéir à l'instant même, à condition cependant que madame la comtesse me fera servir quelque chose de plus substantiel que ces brimborions-là. Je meurs de faim, je puis manger et conter, je suis homme à faire plusieurs choses à la fois.

On se hâta de le satisfaire.

Aussitôt que les officiers se furent retirés, il se tourna vers le duc, dont l'impatience se contenait à grand'-peine.

— Monsieur, dit-il, vous avez envoyé trois régiments au roi de France, n'est-ce pas ?

— Il est vrai.

— Êtes-vous d'humeur à dégarnir vos villes, et à lui offrir le reste de votre armée?

— Je ne le crois pas.

— Vous plaît-il de lui remettre les forteresses de Turin et de Verrue, comme gage de la neutralité ou de l'alliance que vous lui avez jurée?

— Pardieu, non!

— Eh bien, alors attendez-vous à voir le maréchal de Catinat sortir de Casal avec un bon corps d'armée et

venir prendre lui-même ce que vous lui aurez refusé ; seulement, on ne vous le rendra plus, et, au lieu de places de sûreté, vos châteaux deviendront des conquêtes.

— Tout cela est-il certain?

— Je suis parti de Vienne exprès pour vous en prévenir. Le roi de France est bien servi ; l'empereur l'est encore mieux, parce qu'il ne se croit pas encore tout à fait le soleil, et qu'il daigne payer les petits services aussi bien que les grands.

— Cela arrivera-t-il bientôt?

— Demain, ce soir... Je suis étonné que cela ne soit pas arrivé encore.

— Eh bien, mon cousin, tout est perdu, fors l'honneur ! car je jure Dieu que je me défendrai, que je ne céderai pas.

— J'en étais sûr.

— Je ne suis pas absolument prêt, j'attends...

— Vous attendez ce que je vous apporte, monsieur. Je ne fais pas le service de courrier pour peu de chose. Notre ligue avec le roi d'Espagne est conclue depuis trois jours ; voici le double du traité expédié de Vienne

à Madrid; celui de l'empereur y est annexé, et voici les promesses de l'Angleterre et de la Hollande. Aussitôt que vous vous serez déclaré pour l'alliance, ils signeront les leurs.

— Mais, monsieur, le roi de France est à ma porte, et l'Espagne, l'empire, sont loin de moi; comment aller jusque-là?

— Homme de peu de foi! attendez le reste. Le gouverneur du Milanais a déjà reçu l'ordre de vous amener six mille chevaux et huit mille fantassins. La quadruple alliance vous assure, en outre, trente mille écus par mois de subside pour solder les troupes que vous pouvez lever. Enfin, votre serviteur et cousin est désigné pour commander cette petite armée, si toutefois vous ne vous y opposez pas.

— Dieu soit béni! tout est à souhait! Je ne puis cependant abandonner nos braves gens, même à vous, mon cousin, et rester inutile lorsque tant d'amis se chargent de me défendre.

— Vous, monsieur, vous occuperez un poste digne du chef de la maison de Savoie, digne de votre mérite supérieur. Vous êtes généralissime des troupes alliées;

en voici le brevet, que Sa Majesté l'empereur m'a chargé de vous présenter.

Ce fut comme un coup de baguette; toutes ces choses se tramaient depuis longtemps; on avait grand espoir de les voir réussir; mais, qu'elles arrivassent ainsi à la fois dans le moment opportun, cela tenait du miracle. Aussi la joie éclata sur tous les visages; les convives se levèrent, leur verre à la main, et crièrent spontanément :

— Vive monseigneur le duc!

Victor-Amédée leur fit signe de se taire.

— L'enthousiasme vous égare, dit-il; nous ne sommes pas seuls, et ceci doit rester secret. — J'ai besoin de négocier; attendons Catinat de pied ferme; nous nous connaissons déjà et nous savons nous attaquer l'un l'autre en paroles courtoises. Mais comment se fait-il, mon beau cousin, que vous soyez chargé de cette mission, et que mon envoyé de Vienne ne m'en ait pas prévenu?

— Et où diable en aurait-il eu le temps? A peine quelques jours se sont-ils écoulés depuis qu'on a appris les intentions du roi de France et qu'on a décidé ce que

je viens de vous apprendre; on doutait de votre assentiment; j'en ai répondu; j'ai donné pour vous ma parole, et je suis venu vous demander de l'acquitter.

— Merci, mon cousin, je vous reconnais là.

— Et j'espère que vous me reconnaîtrez toujours; je ne suis qu'un cadet de votre illustre race, un cadet mis à la porte par le grand roi, et jugé incapable de le servir; mais, de par le ciel, ou je perdrai mon nom auquel je tiens plus qu'à la vie, ou je le placerai si haut, que je forcerai l'univers à adopter les cadets de Savoie, comme les aînés des autres maisons.

Celui qui parlait ainsi a glorieusement tenu parole, on le sait.

Le reste de la nuit se passa à discourir, à combiner les moyens d'attaque et de défense. J'assistais à tout; je ne voulus pas quitter le prince.

Dès le matin, on vint annoncer l'envoyé de Catinat.

M. de Savoie retourna à Turin pour le recevoir au palais, à cause de madame Royale et de madame la duchesse, qu'il demanderait à voir certainement; je me mis en devoir de le suivre, c'est-à-dire j'allai à ma maison de Turin, où l'on ne me voyait guère

que dans les occasions de ce genre. Je voulais être à même de tout savoir.

L'envoyé fut reçu, en apparence, comme un ami; mais on le surveilla de toute part. Il apportait les propositions annoncées; seulement, la manière de les énoncer n'était pas la même. Catinat, débouchant du Dauphiné, avançait jusqu'à Avilane, où il campait en ce moment, et, de là, il sommait le duc de Savoie de lui envoyer un ministre d'État pour entendre les volontés du roi de France.

La formule était de dure digestion; aussi Victor-Amédée ne la digéra-t-il point.

Il répondit, avec une grande fierté, que ni Sa Majesté Louis XIV ni les autres rois ses prédécesseurs n'avaient accoutumé les ducs de Savoie à des hauteurs si inattendues. Il ajouta qu'il enverrait volontiers un ministre d'État au maréchal, non pour recevoir des ordres, mais pour entendre des propositions et en faire de son côté.

L'envoyé n'était point chargé d'en demander davantage. Il retourna près du maréchal, auquel on dépêcha le ministre pour gagner du temps. Celui-ci fit exprès

des offres inacceptables, jusqu'au moment où les ordres parvenus à Milan et le traité signé le 3 juin avec les confédérés d'Augsbourg purent recevoir leur exécution. Comme les préliminaires tardaient un peu, malgré le zèle et les lumières du comte de Brandis, plénipotentiaire du duc à Milan, et malgré les efforts du prince Eugène, on décida, pour rendre la comédie complète, d'envoyer à Paris le vieux marquis de Saint-Thomas, ministre aussi souple qu'habile, afin de donner le change et de détourner les soupçons. Il avait ordre de tout faire pour ne pas réussir, en affichant, au contraire, les prétentions les plus humbles et les plus repentantes.

Le marquis ne put même obtenir audience, tant le roi était irrité. Il eut soin de se plaindre beaucoup, de déplorer le malheur de son maître, qui ne pouvait, en conscience, abandonner les intérêts de ses peuples, qu'il avait juré de défendre, et qui, pour cela, se devait brouiller avec un oncle si cher et si illustre.

Quand il eut reçu l'ordre de partir, il se mit en marche avec beaucoup de fracas et s'éloigna comme à regret et lentement, pendant les deux premiers jours.

Mais, dès qu'il se vit hors d'atteinte, il courut la poste en traversant la Suisse pour ne pas être inquiété, et vint tomber à Turin, où nous l'attendions avec impatience. Jamais je n'oublierai ce jour; ce fut un des plus beaux de ma vie.

M. de Savoie avait fait pratiquer pour moi un escalier secret par lequel je me rendais dans ses appartements sans être vue de personne. En ces jours de crise, il n'avait pas le temps de demeurer aux Délices. Je restais dans ma cachette, composée de deux pièces prises dans un de ses cabinets. Il était avec moi lorsque le marquis de Saint-Thomas arriva.

Le prince alla au-devant de lui jusqu'à la porte, aussitôt qu'il fut annoncé.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, monseigneur, tout va à merveille; on m'a chassé. J'ai mis les procédés du côté de Votre Altesse; j'ai attendu qu'on me rappelât, on n'a eu garde de le faire; je m'en doutais, et me voilà.

— Bravo, marquis! s'écria le duc l'œil rayonnant de joie, bravo! Et les renforts sont partis de Milan; et mon brave cousin les conduit et nous les amène. Je

ne tarderai pas plus longtemps à me déclarer. Le palais est ce soir rempli d'une grosse foule de noblesse; ils m'attendent dans la salle de parade; j'y vais sur l'heure, et mes peuples apprendront de moi ce qui va se passer. Suivez-moi, marquis, je puis avoir besoin de vous. Et vous, *contessina*, vous, mon ange gardien et mon Égérie, allez à votre tribune, nul ne vous verra, et vous verrez tout le monde. Je saurai que vous êtes près de moi, que vous m'entendez, j'en aurai plus de courage et plus de volonté.

Il m'avait fait arranger une tribune grillée, où je me plaçais dans toutes les cérémonies et où je restais invisible. Je me hâtai d'y courir afin de l'y précéder. Il avait passé chez madame Royale et chez la duchesse régnante pour s'excuser auprès d'elles de rompre, bien malgré lui, la paix qui durait depuis soixante ans entre les maisons de Savoie et de France. Il leur demanda pardon de blesser ainsi leurs affections de famille; mais le soin de sa gloire et l'intérêt de ses États l'exigeaient.

Pendant ce temps, j'étais entrée dans la salle.

Je fus d'abord étourdie du bruit qui s'y faisait. Tous

parlaient à la fois, et c'était la confusion universelle; les yeux brillaient, les gestes s'animaient; j'entendais fort mal, le tapage était grand; mais il me sembla distinguer des menaces, des cris de rage contre le roi et des provocations près desquelles les fanfaronnades des Gascons passeraient pour des compliments.

Bientôt un cri domina tous les autres :

— Le duc! le duc! Son Altesse! Il vient pour déclarer la guerre; qu'il soit béni!

Nous autres Français, nous ne nous figurons pas les peuples du Midi dans leurs fureurs ou dans leurs joies : ce sont des violences qui nous paraîtraient insensées et dont nous nous effrayons toujours, lorsque nous en sommes témoins.

En ce moment, toutefois, le respect l'emporta sur l'enthousiasme, et, lorsque Victor-Amédée parut, le silence se fit de tous les côtés; mais quel silence! qu'il était éloquent! comme ces yeux parlaient! comme ces attitudes étaient provoquantes et martiales! quelle impatience dans ces gestes!

Le duc était digne et fier; son regard étincelait.

Il monta sur son trône avec une résolution inaccou-

tumée, et, au lieu de s'asseoir, ainsi que le voulait l'étiquette, et qu'il en avait l'habitude, il resta debout, se découvrit, et, se tournant vers deux ou trois évêques qui avoisinaient son fauteuil :

—Messieurs, leur dit-il, priez pour nous le Dieu des armées; je vais déclarer la guerre au roi de France.

Un seul cri partit à la fois de cette multitude tout à l'heure si tumultueuse, si divisée.

— *Viva! viva!*

Je sentis mes larmes couler malgré moi, car, en ce moment, princes et sujets étaient admirables. Victor-Amédée avait tiré son épée, qu'il éleva d'un geste souverain. Ce fut pendant quelques moments une agitation à rendre fous ceux qui la regardaient sans y prendre part.

Enfin on annonça que le duc voulait parler, et le silence se fit aussi promptement qu'il avait été rompu.

— Messieurs, dit Victor-Amédée, je vous dois compte des motifs qui m'ont décidé à une démarche aussi importante. Par la grâce de Dieu et la succession de mes pères, ce bon duché m'appartient. Jamais homme vivant n'a humilié la maison de Savoie ni ses fidèles su-

jets: jamais homme vivant ne l'humiliera, quelque grand qu'il soit, du reste. Le roi de France veut me prendre mon honneur, qui est le vôtre. Il veut me traîner à son char comme un esclave; il veut m'enlever mes villes et mes châteaux; il veut que je prodigue mes trésors et le sang de mes enfants pour les querelles de son ambition, et que je me soumette à ses ordres hautains. Que pouvais-je faire? Accepter les insultes et rester attaché à ses intérêts, parce que nous sommes voisins et qu'il est plus puissant que moi! Mon sang bout, rien qu'à cette pensée.

Il fut interrompu par cinq minutes d'exclamations qui lui prouvèrent une exaltation encore plus violente que la sienne dans son auditoire.

—Il m'a menacé parce que j'avais refusé de me soumettre, et, moi, j'ai bravé ses menaces; je me suis reposé sur le zèle et le dévouement de ma brave noblesse; je me sens le plus fort en m'appuyant sur elle. Me suis-je trompé, messieurs!

— Non! non! à l'armée! aux frontières! Partons sur l'heure.

— Pas encore! Nos alliés s'avancent; mon cousin,

le prince Eugène de Savoie amène avec lui un secours à marches forcées. Je trouve chez mes confédérés des troupes et de l'argent; le peuple n'aura que peu à me donner.

— Monseigneur, pardon, interrompit le prince de la Cisterne; bien que le Piémont soit un petit État, puisqu'il se bat pour son honneur, il ne doit recevoir l'aumône d'aucune puissance. Votre noblesse est riche; nous autres grands seigneurs, nous avons des terres et des revenus considérables. Nous pouvons suffire à tout; rendez le subside à vos alliés. Nous payerons, n'est-il pas vrai, messieurs?

En ce moment, on leur eût demandé la lune, qu'ils eussent été la décrocher du ciel. Ils crièrent encore à qui mieux mieux; mais ils firent plus: en un clin d'œil, toutes les poches furent vidées, toutes les bourses tombèrent au pied du trône avec les joyaux, les montres, les bagues, jusqu'aux croix de l'Annonciade en diamants.

Après s'être dépouillé, un d'eux eut l'idée de griffonner sur un mauvais papier une obligation considérable à payer sur ses terres; aussitôt les autres se mi-

rent à en faire autant. Jamais contribution ne fut si vite levée.

Le chancelier, qui recueillait ces dons, en avait sa charge. Le duc, ne sachant comment témoigner sa joie et sa reconnaissance, laissait baiser ses mains à tout le monde ; d'autres portaient à leurs lèvres le bas de son manteau : c'était un spectacle touchant et fait pour émouvoir profondément le cœur.

Cette séance dura une demi-heure à peine. Elle fut plus remplie que bien d'autres qui ne finissent point. Victor-Amédée fut presque porté en triomphe dans son appartement, où je m'empressai de me rendre et où il vint me retrouver bien heureux. Dès qu'il m'aperçut, il vint se jeter dans mes bras en criant :

— Tout cela est votre ouvrage ; vous m'avez rendu brave et courageux, vous m'avez appris à aimer mes peuples, à les défendre ; jouissez donc de mon bonheur et de ce que je vous dois.

L'amour rapporte tout à l'amour, et, si le prince désirait être grand, c'était pour moi, c'était pour être aimé davantage ; un pareil sentiment enfante des héros.

Le même soir, un manifeste instruisit le peuple, et ce fut bien mieux encore.

La foule parcourait les rues en criant : « Mort aux Français ! » brandissant ses armes, et menaçant les banquiers, les commerçants de toute espèce que la France envoyait perpétuellement à Turin.

Il fallut ôter les fusils et les épées à tout ce qui n'était ni milicien ni soldat ; autrement, la guerre eût commencé par une seconde répétition des vêpres siciliennes.

Je cachai chez moi, à Turin et aux Délices, quantité de nos compatriotes, auxquels je facilitai les moyens de quitter le Piémont; dans ce premier moment, la canaille les aurait massacrés, sans la précaution prise.

Le duc ne s'en fût point consolé, et moi moins que lui encore.

XIX

Le duc allait partir, me quitter pour la première fois depuis l commencement de nos amours. Au milieu de sa gloire et de son délire, ce fut une douleur cruelle.

Il me proposa d'imiter Louis XIV au temps de sa jeunesse, d'emmener les dames à l'armée et de combattre sous mes yeux; je savais combien cette manière d'agir avait été blâmée chez le grand roi, je ne la voulus point imiter.

Il fut convenu que je resterais à Turin, que je n'en sortirais point, que je veillerais à tout, et que je le préviendrais de tout ce qui arriverait pendant son absence.

Il n'avait encore vu ni la guerre ni les batailles, et cependant il courait à ces dangers avec cette valeur tranquille, la plus rare et la plus estimable, en ce qu'elle vient de la réflexion. Il sentait bien ce qui le menaçait et il le déplorait avec moi.

Enfin le jour fatal arriva, le duc partit ! Je me sentis presque aussi émue que lui-même, lorsqu'il m'embrassa et me fit des adieux déchirants et passionnés, en répétant qu'il ne me reverrait peut-être plus.

Ce fut le seul instant de faiblesse qu'il montra; sa dernière parole à sa mère fut celle-ci :

— Madame, si je ne reviens point, soyez bonne pour la comtesse de Verrue.

Nous avions été, pendant ce temps, fort malheureux à Turin, d'inquiétude surtout ; car la ville était bien gardée, les milices animées d'un grand courage, et tout se préparait à merveille autour des murs.

Cependant j'avais prévu les malheurs qui devaient arriver, lorsque je vis les dispositions changées, lorsque je vis le prince Eugène retourner à Vienne, au lieu de commander nos troupes, lorsque je vis le général Caraffa à sa place, — provisoirement, disait-on, il est vrai, — lorsque je vis surtout l'autorité du duc, prétendu généralissime, rester nulle et tout à fait illusoire.

J'appris, en effet, bientôt la défaite du prince à la bataille de Staffarda. Mon premier mouvement fut de courir à lui ; mais je n'osai point. Je craignais toujours les zizanies avec les princes, et, moi que l'on taxait d'une hauteur si vaine, j'étais humble et soumise devant madame de Savoie et j'évitais avec soin toute occasion de lui être désagréable ; en cette circonstance encore, je m'abstins pour ne pas la blesser.

On avait conduit l'ambassadeur de France au château d'Ivrée, en représailles de ce que le marquis

d'Ogliani, envoyé du duc, avait subi le même traitement à Paris.

Je fus un peu tourmentée à cet égard ; mais tous les tourments cédaient devant celui de la défaite.

Les lettres du prince étaient déchirantes ; il lui fallut toute sa force d'âme, toute sa puissance de vues pour résister à la mauvaise fortune.

Il n'avait d'espoir et de confiance qu'en Dieu et en son épée.

Hélas ! on ne lui en prit pas moins Suze, la clef de ses États ; on ne lui fit pas moins sauter plusieurs forteresses dont la perte était regrettable : ce fut une série non interrompue de désastres, bien décourageante pour un début.

Quand je le revis, il était méconnaissable, tant sa douleur l'avait changé.

— Accueillerez-vous un vaincu? me demanda-t-il en arrivant.

— Avec plus d'empressement qu'un vainqueur, répondis-je, puisque je puis espérer qu'il a besoin de moi.

Il me tint longtemps embrassée, et, lorsqu'il se retira, je crus voir ses yeux pleins de larmes.

— Je suis malheureux, ajouta-t-il, mais non découragé ; malgré la saison, nos troupes tiennent encore la campagne, et quelles troupes! Ces malheureux Vaudois et *barbets* que mon père et moi avons persécutés à l'instigation de notre ennemi commun, aujourd'hui ils ont surpris Barcelonnette et Mont-Dauphin; ils vont partout levant des contributions et pillant le Dauphiné que je leur abandonne. A-t-on respecté mes vallées de la Savoie?... Ah! madame, que l'ambition de Louis XIV est coupable en tout ceci, et à quoi ne nous force-t-il pas pour nous défendre!

L'hiver se passa tristement, en préparatifs, en travaux de toute sorte; le duc était partout à la fois.

Catinat essaya de surprendre les troupes dans la vallée d'Aoste. La vigilance des officiers piémontais déjoua les projets de l'ennemi; mais ses efforts se réunirent sur Turin, que le maréchal menaçait d'un siége; s'il prenait cette ville, tout était perdu. On la fortifia donc, on y fit entrer des provisions, on arma tout ce qui pouvait être armé; ce furent des mouvements, des marches, des exercices continuels.

Je ne quittai pas le duc un instant : habillée en

homme, je le suivis jusque dans ses visites au camp, à cheval à côté de lui; il m'en avait suppliée, je n'eus pas la force de lui résister. Victor-Amédée, naturellement jaloux, l'était devenu davantage encore depuis ses malheurs : il devinait bien que je n'avais pas pour lui un sentiment aussi fort, aussi tendre que celui qu'il me portait lui-même, et il répétait sans cesse que je l'allais abandonner, qu'il perdrait peut-être ses États, et qu'alors il me perdrait aussi.

— Ce n'est pas l'homme que vous avez accepté, c'est le souverain, c'est le protecteur : lorsque ma puissance me manquera, ne me repousserez-vous point, madame?

Pour le convaincre, il me fallut l'accompagner partout. Les soldats me regardaient fort : les uns disaient que j'étais madame la duchesse; d'autres, un page favori.

— C'est plutôt sa bonne amie, dit un sergent avisé.

— Fille ou diable, reprit un soldat, elle n'a pas peur; car mon mousquet a éclaté à côté d'elle, et elle n'a pas seulement sourcillé.

Je n'avais pas peur, en effet : j'allais jusqu'auprès

des vedettes ennemies, lorsque le prince y allait lui-même ; il en était fier, tout en tremblant pour moi.

Avec le printemps recommencèrent les hostilités.

Un malheureux accident, une poudrière qui vint à éclater, livra Nice aux Français et les rendit ainsi maîtres du passage des Apennins et des Alpes méridionales. Le comte de Vrussaques, le même brave colonel dont j'ai parlé, secondé par le comte Prioura et par le chevalier de Villafallet, tenait dans cette place depuis longtemps, et y eût tenu longtemps encore, sans un pareil désastre ; il s'estima heureux d'obtenir une capitulation honorable et de sortir avec armes et bagages, tambour battant, enseignes déployées. Retiré à Oneglia, il y prit vaillamment sa revanche quelques jours après. Il y eut de toutes parts des prodiges de valeur et de courage, en pure perte, malheureusement.

Le prince Eugène annonçait continuellement son retour, et, continuellement, de nouveaux obstacles l'arrêtaient. On le destinait à une autre armée, tandis que lui demandait celle-là : il aimait fort sa maison, et regardait comme un devoir d'en soutenir le chef.

Il était venu à cette malheureuse bataille de Staffarda, mais trop tard; il nous avait quittés ensuite.

Enfin, il revint, apportant à Victor-Amédée, de la part de l'empereur, le titre d'altesse royale, que le duc désirait par-dessus tout; on le lui donnait bien par-ci par-là, de courtoisie; mais il n'y avait aucun droit. Cette joie lui prêta un peu d'espérance; le prince Eugène ne lui cacha pas cependant les difficultés de la position. La gaieté cavalière et intarissable de celui-ci était nécessaire à Victor-Amédée en ce moment, pour l'aider à supporter son lourd fardeau.

Chaque jour, l'ennemi lui arrachait un fleuron de sa couronne; il en desséchait de rage et de désespoir.

Catinat, maître de Nice, fit une percée par Avillane, dont il fit sauter les fortifications. Jusqu'à Rivoli, qu'il brûla; Rivoli, ce charmant palais, le séjour favori du duc!

J'étais avec celui-ci, lorsque, placé sur les hauteurs de Turin et voyant brûler cette villa qu'il aimait tant, il dit ces remarquables paroles :

— Plût à Dieu que tous mes palais fussent ainsi ré-

duits en cendres et que l'ennemi épargnât les cabanes de mes paysans !

Mais l'ennemi ne les épargnait point; la Savoie n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes, et Turin lui-même se trouvait menacé. Aussi l'alarme devint générale. La duchesse régnante, alors grosse de six mois, avait des frayeurs épouvantables; elle partit pour Verceil avec madame Royale, et toutes les bouches inutiles les y suivirent; il ne resta dans la ville que les hommes en état de porter les armes, quelques femmes dévouées et courageuses, et moi qui avais juré de ne pas abandonner mon amant.

Le prince Eugène avait eu la joie de battre un peu les Français dans une embuscade; joie bien grande pour lui, car il les détestait sincèrement.

— Je les entendais venir en chantant, disait-il, selon leurs habitudes fanfaronnes : ces gens-là ne doutent de rien ! Ils ont été vite attrapés; seulement, mes soldats les ont traités comme des Turcs, ce que je trouve malhonnête; je ne cesse pourtant de leur répéter qu'on doit faire quartier aux chrétiens.

Ce jeune homme était d'une bravoure qu'égalait

seule son habileté comme général; dans presque tous les combats, il attrapait au moins une blessure en se jetant dans la mêlée, trop heureux lorsqu'il rapportait seulement quelques balles dans ses habits. Il avait le coup d'œil le plus sûr et le plus remarquable qui se puisse rencontrer; et, sur l'inspection seule du terrain, prédisait la défaite ou la victoire. Malheureusement, le duc, moins prudent ou plus vivement offensé, ne le voulut croire ni à Staffarda ni à Marsaglia.

Le prince Eugène avait près de lui un de ses amis intimes, le prince de Commercy, de la maison de Lorraine, qui lui disputait le prix de la bravoure et même de la témérité. En Turquie, au siége de Belgrade, je crois, ce jeune homme avait reçu une blessure épouvantable, un coup de zagaie, en enlevant un étendard turc; il était allé chercher ce drapeau au milieu de l'armée ennemie, seul, l'épée aux dents, un pistolet de chaque main, et, cela, parce que le cornette de son régiment s'était laissé prendre le sien! Quelle brillante et folle jeunesse!

Les fortins de la colline de Turin furent rendus, pour ainsi dire, imprenables. Vingt mille hommes campèrent

autour de la ville : c'était un corps mêlé de troupes d'Espagne, de Wurtemberg et de Savoie. On attendait l'électeur de Bavière, le duc de Schomberg et le prince Caraffa : ils arrivèrent, et, lorsque nous comptions chaque jour sur une attaque, Catinat, selon sa coutume, nous donna le change et se jeta sur Carmagnole, qu'il emporta après deux jours de tranchée, secondé par la trahison qui nous environnait de toutes parts.

Le coup était affreux : Carmagnole était un grenier, une place d'armes, une des positions les plus importantes du pays. Victor-Amédée, en apprenant cette perte, resta d'abord absorbé pendant quelques minutes; mais son courage se releva bien vite : il donna l'ordre sur-le-champ de trancher dans le vif. Les citadelles qu'on ne peut défendre deviennent des refuges pour l'ennemi : il fit le sacrifice de celles qui lui semblaient inutiles; on démolit Querasque et Chivas, pour concentrer toute la résistance dans Coni.

Depuis le commencement de la campagne, cette ville résistait à toutes les attaques, défendue seulement par ses propres habitants et par quelques troupes de

paysans voisins, entre autres par huit cents Vaudois, sous le commandement d'un chef célèbre parmi eux, et qu'on appelait, je m'en souviens, Guillelmo. On racontait à son sujet des histoires de toutes les couleurs, fabuleuses et autres; on a même fait des complaintes là-dessus.

Le comte de la Rovère commandait dans la place assiégée, et le comte de Bernezzo trouva le moyen de s'y introduire avec trois régiments savoyards et des détachements des alliés. Comme les finances de l'État n'avaient pas permis à Son Altesse de réparer les fortifications, les habitants les réparèrent à leurs frais et de leurs deniers; ce qui prouve tout le dévouement que ces provinces portaient à leur souverain.

Le prince Eugène, effrayé de ces défaites, partit pour Vienne en poste, afin de réclamer des secours : il en obtint immédiatement, et revint en triomphe; aussi changea-t-il la face des choses. Carmagnole fut reprise; on parla de reprendre Nice, notre diamant, et d'arracher Montmeillan à l'ennemi, qui la guettait; mais Caraffa détestait la maison de Savoie, et en particulier le prince Eugène, dont il était jaloux : il s'op-

posa à ces projets, au point que le prince, mécontent et irrité, se retira à Venise.

Nous en étions réduits au dernier point : Montmeillan, après une défense héroïque, après une famine épouvantable et trente-trois jours de tranchée ouverte, fut obligé de se rendre. Dès lors, la Savoie appartint aux Français.

Coni, néanmoins, fut sauvée. Après le comte de Bernezzo, qui y avait introduit les trois régiments que nous avons dits, le comte Costa y pénétra à son tour, puis le comte Caretto, tous les deux avec de nouveaux renforts et à la faveur d'une sortie des assiégés; les femmes, les enfants, les prêtres, les moines, les vieillards, tout concourut à la défense. Quatre mille Français restèrent couchés sous les murailles; mais les autres persistèrent cependant, et, si le prince Eugène n'eût imaginé de les tromper par la fausse nouvelle d'un secours prodigieux, ils n'eussent certainement point abandonné la place, comme ils le firent.

Après la levée du siége, le duc voulut se rendre en cette ville et me demanda de l'y suivre; il n'était pas plus question de la duchesse que si elle n'eût jamais

existé. J'allai donc avec Son Altesse sous mes habits de cavalier, ce qui n'était pas sans risque. l'armée ennemie tenait encore la campagne et faisait rage de tous les côtés; à mesure que nous avancions, nous trouvions ce malheureux pays désolé, et ce spectacle nous fendait le cœur.

Nous rencontrâmes des paysans qui fuyaient, et qui, reconnaissant leur souverain, se vinrent jeter à ses pieds et les baigner de larmes.

— Monseigneur, monseigneur, ayez pitié de nous! on nous a tout pris.

— Hélas! mes enfants, répondit le prince, pleurant avec eux, ce n'est pas ma faute, Dieu m'en est témoin; et, s'il ne fallait que mon sang pour payer vos souffrances, je ne vous le marchanderais point. Mais voici tout ce que je puis... Prenez, prenez.

Et il versa devant eux une bourse pleine d'or; puis, brisant son collier de l'Annonciade, qu'il portait au cou, il leur en distribua les morceaux. Ce furent des transports d'enthousiasme et d'amour auxquels il était bien accoutumé, car ses peuples l'adoraient.

Sans cesse il arrivait des scènes de ce genre; j'en

étais attendrie autant que lui. Nous parcourions ensemble les rues de Turin et les campagnes environnantes, autant que la présence de l'ennemi nous le permettait. On était accoutumé à ma présence, et nul ne la remarquait plus.

Une fois, cependant, j'éprouvai une bien vive émotion. Je rencontrai le bon abbé Petit, revenu à sa paroisse, et qui portait le saint-sacrement à un malade, avec mon petit Michon. Je ne les avais pas revus depuis mon élévation, ou ma honte, comme il vous plaira.

Je devins très-rouge, et je détournai le visage; ils n'eurent pas l'air de m'apercevoir.

Le digne curé fit, en ces temps difficiles, des prodiges de bonté et de charitable abnégation; on le voyait partout où sa présence pouvait apporter consolations et secours.

Mon Michon, près d'être ordonné, restait toujours le petit Michon, comme devant; il ne grandissait guère, et conservait son visage et ses façons d'enfant de chœur. Ses traits poupins ne prenaient pas un jour; j'en ai été frappée de plus en plus en vieillissant; sans la catastrophe qui le changea tout d'un coup, je suis

sûre qu'à l'heure qu'il est, il aurait encore l'air d'avoir vingt ans; privilége que bien des femmes lui envieraient, n'en doutons pas.

XX

Cette guerre abominable durait depuis deux ans. Le duc y avait plus perdu, à lui seul, que tous les alliés ensemble; il ne se repentait cependant point de l'avoir entreprise, car il y allait de l'honneur de sa couronne. Louis XIV, au contraire, malgré ses victoires, sentait ce que valait un pareil ennemi; il sentait aussi qu'il était plus politique de le ramener que de le pousser à bout. Il lui fit donc écrire par Monsieur une de ces épîtres de famille dont toutes les expressions sont pesées les unes après les autres, et qui sont de véritables contrats.

On offrait à Victor-Amédée la restitution de ce qui lui avait été enlevé : on lui cédait Pignerol et Fenestrelles; enfin, on lui remettait Casal, cette ville vendue au roi de France par le duc de Mantoue, pour en jeter le prix aux courtisanes; Casal, ce joyau que

tant de princes enviaient! C'était bien tentant, surtout avec la garantie de Messieurs des cantons suisses et de la république de Venise. Frappée des malheurs de la guerre, je penchais pour ce parti. L'envoyé secret de la France, M. de Chamery, avait reçu l'ordre de me voir avant tout, de s'entendre avec moi et de me gagner à son bord, soit par les promesses, soit par les menaces.

J'y étais déjà convertie : la guerre me semblait odieuse. J'employai tous les moyens pour convaincre le prince, il demeura inflexible. M. de Chamery lui parla chez moi, devant moi ; je réunis mes efforts aux siens, tout fut inutile. Alors, l'envoyé de France pria le duc d'adopter au moins la neutralité, lui faisant observer que, s'il persistait dans son *entêtement* chevaleresque, il se trouverait bientôt dépourvu de troupes.

— Monsieur, s'écria Victor-Amédée, je frapperai du pied le sol de mon pays, il en sortira des soldats !

Chamery n'insista pas davantage ; et, le lendemain, on lui fit répondre officiellement par le marquis de Saint-Thomas que Son Altesse suivrait la fortune de ses alliés, quoi qu'il lui en pût advenir

Le prince Eugène, ennemi implacable et personnel de Louis XIV, ne contribua pas peu à cette décision. Il en rendit compte à l'empereur, dans un voyage qu'il fit à Vienne, et celui-ci en fut tellement enchanté, qu'il lui remit le brevet de généralissime, — avec les pouvoirs cette fois, — et qu'il nous débarrassa du Caraffa, qui nous avait fait tant de mal. C'était déjà la moitié de la victoire.

Le prince Eugène était radieux mais ironique. Il se défiait des intentions de son cousin à l'endroit de la France.

— Madame la comtesse, me disait-il, Son Altesse royale n'est pas de cœur avec nous ; ce n'est pas comme moi une belle et bonne haine qui l'a poussé là, c'est la nécessité et la vergogne. Au premier sourire de Louis XIV, il nous lâchera.

— Vous avez bien vu qu'il y a résisté, monsieur !

— C'est que, derrière le sourire, il a vu les dents ; sans cela !... Et puis, vous avez beau dire, vous êtes Française, votre maison est en faveur à Versailles, vous inclinez pour le grand roi, sans vous en douter peut-être, mais cela est.

— Je ne veux que le bien de Son Altesse et celui de ses peuples.

— J'en suis persuadé ; seulement, ce bien, chacun l'entend à sa manière.

Il se tint un conseil chez moi, devant moi, dans lequel il fut décidé que, pour profiter des avantages obtenus, il fallait prendre l'offensive à son tour et porter le champ de bataille en Dauphiné

— Le grand roi n'est pas accoutumé à ce qu'on entre chez lui, dit le prince Eugène ; il a posé sa majesté à ses frontières, et il pense qu'on ne les peut franchir sans lui faire d'abord la révérence ; nous lui prouverons qu'on sait s'en dispenser.

Il appelait toujours Louis XIV *le grand roi*, et je ne saurais vous rendre le dédain avec lequel il prononçait ces mots. C'était là une rancune de prêtre, et, comme je lui en faisais l'observation :

— Que voulez-vous ! me répondit-il, j'ai porté le petit collet ; cela déteint sur l'âme.

Ce qui fut dit, fut fait : les princes de Savoie s'emparèrent d'Embrun et de Guillastre. La bataille fut rude : on y perdit quantité de braves gens ; le prince de Com-

mercy reçut une balle qui lui cassa trois dents, ce dont il fut très-marri.

— Mes trois meilleures! répétait-il; les autres tomberont toutes seules... Et puis ne voilà-t-il pas un joli galant édenté!

Le prince Eugène reçut, lui, une contusion dans la tranchée, à côté de Victor-Amédée, qui en sortit sain et sauf. A la suite de cette première victoire, les princes s'emparèrent de Gap presque sans coup férir. Tout allait à merveille; on se disposait à marcher sur Lyon par Sisteron, en passant à Aix. La terreur était telle dans la Provence, qu'en se hâtant un peu, on y serait parvenu avant que les secours fussent arrivés. Alors la France eût été vaincue; on eût pu faire la paix avec des conditions qu'on aurait dictées. Mais la Providence ne le voulait pas, et le soleil ne devait point pâlir encore...

Un soir, après une marche forcée, en arrivant dans un petit village, le duc de Savoie se plaignit d'un grand mal de tête, qui l'avait tourmenté toute la journée; il se mit au lit, croyant guérir par le sommeil; mais il avait une forte fièvre, et, dans la nuit, la petite vérole se déclara.

L'alarme fut grande; que faire? que devenir, en pays ennemi, avec cette terrible maladie, qui pardonne si rarement et qu'il faut soigner d'une façon si particulière?

Le prince ne perdit pas la tête; lui seul la conserva. Il donna des ordres pour que tout se passât comme s'il eût été en bonne santé, dépêcha des courriers, un à la duchesse et un autre à moi; seulement, il eut soin de m'écrire pour que je ne m'inquiétasse pas et pour que je ne vinsse point près de lui, dans l'ignorance où je serais d'y trouver probablement madame Royale et la duchesse régnante. Ensuite, il s'occupa des affaires de l'État, fit son testament, déclara, en présence de toute l'armée, qu'il nommait le prince Eugène à la régence jusqu'à la majorité de son fils, s'excusant d'en exclure les deux duchesses à cause des circonstances difficiles qui réclamaient une main plus ferme.

Cela fait, il donna de nouveaux ordres pour qu'on le transportât en lieu sûr; puis il s'entendit avec le prince Eugène touchant la retraite de l'armée, et le chargea de la reconduire; ce qui n'était pas petite besogne. Les rivalités des généraux surgirent; ils

refusèrent presque d'obéir au prince, sous prétexte que Victor-Amédée avait grand tort de ne pas les laisser pousser en avant, malgré l'obstacle de sa santé. Mais Eugène était un habile homme : il savait qu'une armée sans chef se décourage promptement; il savait que Catinat ralliait ses forces, qu'il lui en arrivait de tous les bouts du royaume; il savait que, la surprise manquée, l'expédition était impossible; qu'il eût fallu profiter du premier moment de stupeur, malheureusement perdu par la maladie du duc; mais, ce premier moment passé, on devait être écrasé indubitablement. La retraite était donc le seul parti à prendre.

Les soldats en gémissaient comme leurs généraux ; mais ils s'en consolaient en disant :

— Au moins, nous avons vengé les horreurs des Français dans le Palatinat, et, sans agir tout à fait à leur façon, nous avons bien levé sur eux un million de contributions.

Ils étaient, en effet, si chargés de butin, qu'on voyait des cuirassiers mettre vingt louis sur une carte. Il fallut abandonner tout cela et renoncer à augmenter la dose; ils s'en allèrent en rechignant. Mais le duc!

il fut très-malade, et fort sérieusement. La duchesse accourut près de lui et le trouva un peu mieux ; moi, je n'osai pas aller jusque-là : je restai à quelques lieues, afin d'avoir des nouvelles à chaque instant. Il en fut profondément touché.

Enfin, grâce au ciel, il guérit! Je courus le rejoindre dès que la duchesse l'eut quitté ; ce moment fut bien doux pour lui et pour moi. J'avais craint de ne le pas revoir, et, bien que je n'eusse pas pour lui un de ces amours fougueux qui dominent tout dans la vie, je l'aimais fort en ce temps-là ; il ne m'avait montré que le beau côté de son cœur.

Il rentra en Savoie, puis en Piémont, pour achever son rétablissement, et, aussitôt qu'il lui fut possible de se tenir à cheval, il voulut se remettre en campagne.

Le prince Eugène, plus froid en de certaines choses, bien que plus exalté dans beaucoup d'autres, lui conseillait de ne point livrer de bataille décisive. Les héros se jugent entre eux ; le prince avait jugé Catinat et reconnu son génie. Victor-Amédée, d'une bravoure personnelle singulière, était plutôt un grand politique qu'un grand général. Il s'entendait admirablement aux

négociations; mais il n'avait pas, sur le champ de bataille, le coup d'œil aussi prompt, aussi sûr que son illustre cousin.

L'ennemi avait brûlé, en manière de représailles, une maison du duc appelée *la Vénerie*, et une autre au marquis de Saint-Thomas. Victor-Amédée voyait tout s'écrouler autour de lui; il en voulut finir. A la fin de la campagne, terminée par sa maladie, il avait découvert une insurrection dans ses États du Midi; la trahison était partout. M. de Tessé, commandant français de Pignerol, avait soudoyé des traîtres, et c'était véritablement trop de choses à la fois.

Hélas! quelle défaite! c'était bien autre chose que Staffarda! Catinat en eut le bâton, et, ainsi que le disait plaisamment le prince Eugène, ce furent nos épaules qui en reçurent les coups. Celui-ci n'y tenait plus et parlait de quitter l'Italie. Il alla, en effet, à Vienne solliciter un peu d'aide; on nous l'accorda encore, mais en faisant observer que nous étions battus et qu'il était un peu dur de sacrifier toujours argent et hommes sans résultat.

On mit le siége devant Casal; et c'était une chose im-

portante que de reprendre cette ville. Elle se défendit un peu : puis M. de Cressau, le gouverneur, capitula. Catinat ne bougea point pour lui porter secours : il le pouvait cependant, et alors l'armée des alliés était perdue. Mais déjà le prince, résolu à traiter avec la France, à sauver ses peuples qui gémissaient, à ne pas faire plus longtemps de la Savoie le champ de bataille où se débattaient les intérêts des autres, le prince avait entamé des négociations secrètes, afin de sortir de cette impasse où on l'avait acculé. Il n'en parla qu'à moi et à quelques confidents intimes. Catinat, qui avait des instructions du roi, accueillit les envoyés, c'est-à-dire l'envoyé, et convint avec lui qu'on défendrait Casal à moitié pour donner le temps de conclure, et qu'on la livrerait après, lorsqu'on aurait tout décidé.

Les conditions étaient que Casal serait rasée et la place livrée au duc de Mantoue, à qui elle appartenait avant son marché honteux. Ce fut le seul qui y gagna : tant il y a que souvent en ce monde la justice de Dieu favorise ceux qui ne le méritent point; ce qui fait espérer en l'autre!

Le bruit se répandit des intentions du duc de Savoie

et le prince Eugène en prit de l'ombrage, car sa haine ne se pouvait calmer. Il n'en laissa rien paraître; mais il fit surveiller secrètement les démarches du duc, afin de les contrecarrer, s'il était possible. Victor-Amédée s'en aperçut et en fut fort irrité. Il voulait cependant voir les plénipotentiaires français pour s'entendre avec eux définitivement, et, quant à les faire entrer dans Turin, il n'y fallait pas penser; il imagina un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Le cousin s'en formalisa encore.

— Prenez garde, dit-il au duc, je vous ai déjà averti que je vous surveillais plus que Catinat.

Le prince Eugène en parlait bien à son aise. Il n'avait pas charge d'âmes, lui; il n'avait pas un État et des sujets à sauver; il n'avait pas surtout des enfants et une maison à soutenir; ses intérêts et le plus vif des sentiments le poussaient vers l'empereur.

Il fallut donc jouer au fin pour arriver à la conclusion, et signer ce traité que nous désirions tant obtenir et après lequel le pays tout entier soupirait.

Victor-Amédée partit pour Lorette, sous prétexte d'un vœu fait pendant sa petite vérole. Il y alla seul, avec

une suite de laquais assez grosse, mais sans la duchesse, sans moi, sans courtisans, en vrai pèlerin. Il y trouva les agents du pape, des Vénitiens et des Français; on y discuta les articles du traité, et cela si secrètement, que les espions les plus habiles ne purent obtenir de certitude. On se réunissait la nuit dans la chambre d'un vieux prêtre attaché à la sainte chapelle, et qui ne se doutait même pas de ce dont il était question; il croyait à des prières et à des vœux particuliers. On parlait français, il n'y comprenait rien.

On avait commencé d'abord, à Turin, par tromper le duc en lui annonçant la mort du roi Guillaume, qui devait nécessairement rompre la ligue et mettre les alliés dans un grand embarras. Il sut que la nouvelle était fausse; mais il était alors avancé de telle façon, que, dans l'intérêt de ses peuples, il ne pouvait plus reculer. Il termina donc à Lorette, et le traité fut signé. En voici les conditions :

Pignerol, tous ses forts et le château de la Pérouse seraient démantelés, comme l'avait été Casal, et le sol serait rendu au duc de Savoie ;

Le prince rentrerait en possession de toutes les places

dont les Français l'avaient dépouillé au commencement de la guerre ;

Le duc de Bourgogne, petit-fils de France, épouserait Adélaïde de Savoie, fille aînée de Victor-Amédée.

Les ambassadeurs de Savoie recevraient désormais en France un traitement pareil à celui des ministres de roi.

Enfin, le duc joindrait ses armes à celles de Louis XIV et entrerait immédiatement dans le Milanais pour forcer l'empereur et l'Espagne à reconnaître la neutralité de l'Italie, laquelle neutralité serait, dans ce cas, reconnue par la France.

Ce traité, tout à l'avantage du duc de Savoie battu et malheureux, montrait ce qu'il eût obtenu du roi s'il eût pu mettre à exécution son projet de conquête, et combien on tenait à son alliance. Le mariage de sa fille surtout était pour lui un point capital, celui sur lequel il avait le plus insisté, et l'idée de la savoir reine de France le satisfaisait au delà de tout.

— Le premier trône de l'Europe, chère comtesse! me disait-il. Et, avec ce que sera cette enfant, avec ce que l'on m'a appris du duc de Bourgogne, ils auront

un règne merveilleux, auquel elle prendra autant de part que lui. Elle ne partira pour la cour de France qu'endoctrinée par moi, et je vous réponds qu'elle y sera la maîtresse avant six mois.

Le grand embarras de Victor-Amédée était d'apprendre au prince Eugène la conclusion du traité.

— Il croira que je l'ai trompé ; il prendra ma discrétion nécessaire pour une perfidie, et tout cela m'est excessivement douloureux. J'aime fort mon cousin ; je voudrais que nos besoins, nos opinions, nos nécessités fussent les mêmes. Malheureusement, l'aîné de la maison de Savoie a d'autres obligations à remplir que de faire sa fortune ; elle est toute faite, il la faut conserver : c'est là le plus difficile, avec Louis XIV pour ennemi.

Il fut convenu que je me chargerais de la commission. Le prince venait souvent me voir ; il avait pour moi une sorte d'amitié qui ne céda pas même à sa colère contre le duc ; nous sommes encore aujourd'hui en commerce de lettres. Je le fis donc prier de passer chez moi, et, là, avec des ménagements infinis, je lui annonçai le changement survenu dans les intentions

de Son Altesse. Eugène jeta feu et flamme; je m'y attendais. Il cria, tempêta, jura, — ce qui lui arrivait souvent, en allemand surtout: — il s'emporta même à quelques injures. Je le laissai dire, me réservant de l'apaiser lorsqu'il pourrait entendre mes raisons. Il ne m'en laissa pas le temps.

— Madame, je vous quitte; je fais fermer mes coffres, et je retourne à Vienne raconter cette trahison. Quant à monsieur mon cousin, il saura ma façon de penser avant de partir.

Il sortit de chez moi furieux, alla trouver le prince de Commercy, son ami, et s'exalter encore de la furie de ce jeune homme. Il était de mode, parmi ces héros, de détester Louis XIV, de le honnir sans cesse et même de le mépriser; ce qui me semblait, de leur part, une exagération un peu ridicule.

Commercy cria plus fort qu'Eugène. Celui-ci ne voulut point voir son cousin, il lui écrivit une lettre qu'il a fort regrettée depuis, une de ces lettres qui veulent du sang chez des particuliers, mais qui, en cette circonstance, ne valurent de l'aîné au cadet qu'un généreux pardon.

Le prince de Commercy fit mieux : il adressa au prince un cartel dans toutes les formes, assaisonné de ces expressions de pandour auxquelles le duc souverain de Savoie n'était pas accoutumé. La colère prit Victor-Amédée à son tour, et, oubliant ce qu'il était, ses obligations de prince et de père, il fit répondre au prince de Commercy qu'il l'honorerait d'une rencontre.

Le valet de chambre du duc vint, tout effaré, m'en prévenir, malgré la défense de son maître. Je savais que ce serait temps perdu que de sermonner celui-ci ; j'envoyai chercher le marquis de Saint-Thomas, et je lui racontai ce qui se passait, en ajoutant qu'il pouvait seul empêcher cette folie.

— Rappelez à Victor-Amédée qu'il a une famille et des sujets à soutenir, et ne le laissez point aller, comme un enfant perdu, tirailler dans la plaine. Je n'aurais aucun pouvoir en cette affaire-ci, et les femmes ne doivent pas s'entremettre contre les épées à tirer ; l'honneur des hommes est aussi délicat que celui des femmes en une autre façon, et l'on a toujours peur d'un soupçon, quoique, Dieu merci, la valeur de Son Altesse soit connue.

Saint-Thomas était prudent ; il avait grand pouvoir sur son maître : il le retint, en se faisant aider de tout le conseil, et aussi des généraux de l'armée.

Pendant ce temps, le prince Eugène, un peu calmé, faisait entendre raison à Commercy. Le duel n'eut pas lieu, le traité s'exécuta, et le siége de Valence, sur le Pô, entrepris par les deux armées, en fut le premier résultat.

Ce traité amena d'abord ceux de Vigevano et de Pavie, par lesquels toute l'Europe reconnut la neutralité de l'Italie, objet de l'ambition presque unique de Victor-Amédée, qui voulait, avant tout, délivrer ses peuples du fléau de la guerre. Enfin arriva la paix de Ryswyck, et ensuite celle de Carlowitz.

Tous ces traités furent l'ouvrage du duc de Savoie, ou plutôt le résultat de son influence, ce qui ne fut pas pour lui une petite gloire. Il amena, par sa conduite, la paix générale : elle ne devait pas durer longtemps, il est vrai ; mais ce ne fut point sa faute, ni même celle des autres souverains. Le testament du roi d'Espagne ralluma les flambeaux de la discorde ; il n'en pouvait pas être autrement.

Victor-Amédée donna pour dot à sa fille le comté de Nice, qu'on sut fort bien reprendre plus tard.

La royale accordée était impatiemment attendue en France, tandis qu'on déplorait à Vienne le refus fait par le duc de la main de cette princesse au roi des Romains; ce dont l'empereur ne se montra que médiocrement blessé.

L'allié naturel de la Savoie était le roi de France, et Victor-Amédée ne l'oublia jamais.

XXI

La princesse dont les mains enfantines portaient à la France et au monde l'olivier de la paix, n'avait alors que neuf ans tout au plus. Jamais fiancée aussi jeune n'eut un pareil rôle à jouer et ne le remplit avec autant de perfection que Victoire-Adélaïde de Savoie. Je l'avais toujours suivie depuis des années; elle venait souvent chez moi, — ce que les duchesses ne trouvaient point mauvais, — et j'avais souvent admire l'intelligence précoce et la finesse extrême de cette jeune créature.

Elle ne disait pas un mot de trop, bien qu'elle ne

pût apprécier, en apparence, la délicatesse de notre position mutuelle ; elle ne parlait point de moi à sa mère, et ne prononçait devant moi le nom de la princesse que dans les occasions indispensables. Tout au contraire, lorsqu'elle voyait madame Royale, elle ne manquait pas de lui rapporter les choses flatteuses qu'elle m'entendait débiter sur son compte, ou de me dire, à moi, combien sa grand'mère était bien disposée en ma faveur. Elle répétait souvent à l'ancienne régente :

— Mon père aime beaucoup la comtesse de Verrue, madame, et, pour lui plaire, il faut aussi l'aimer.

Elle vivait au milieu de ces intrigues et de ces difficultés ; elle y prit une souplesse et un esprit d'observation qui la rendirent propre de bonne heure au rôle qu'elle allait remplir. Son père, aussitôt le traité signé, commença à la styler, à lui inculquer chaque jour une leçon pour ce qu'elle allait avoir à entreprendre à l'avenir. Je dis entreprendre, car c'était certainement une grande entreprise que de charmer ce roi si fier, si hautain, si maître de lui, avant de l'être des autres.

La princesse vint aussi plus souvent chez moi, afin

de m'interroger sur les gens et sur les choses de la cour de Versailles; et, comme elle vit que j'étais peu instruite à cet égard, elle me demanda un jour à quel âge j'étais venue en Piémont.

— J'étais bien jeune, madame : je n'avais pas quatorze ans.

— Et vous n'en savez pas davantage sur le roi de France et sur sa cour? A cet âge-là, j'espère bien que nul ne m'en pourra remontrer sur la manière de m'y conduire.

— Madame, je ne suis point destinée à monseigneur le duc de Bourgogne, moi; en outre, je ne suis point une enfant extraordinaire comme la princesse Adélaïde de Savoie.

— Madame, ne m'appelez point une enfant : mon père m'a assuré qu'il m'était défendu de l'être désormais, et j'y vais tâcher.

Victoire-Adélaïde, dont il est temps de tracer le portrait, était fort petite, même pour son âge; elle n'était point jolie et n'annonçait pas le devoir être jamais. Elle était régulièrement laide : les joues grosses et les mâchoires épaisses; le front si bombé, qu'on

ne savait, au premier abord, ce que c'était (ce défaut a un peu disparu avec l'âge); le nez aplati, sans physionomie et sans noblesse; les lèvres avancées, épaisses et charnues; les dents pourries déjà; plus tard, elles tombèrent presque toutes : elle avait le bon esprit d'en rire la première et de s'en moquer.

A côté de cela, les yeux les plus beaux, les plus parlants du monde, des sourcils et des cheveux d'un châtain brun admirable et plantés à la perfection. Là était tout le charme de son visage, qui, malgré tous ses défauts, en avait beaucoup. Sa peau était d'une blancheur et d'une fraîcheur merveilleuses; son port de tête, gracieux, galant, majestueux, lui seyait à ravir; son regard imposait et attirait en même temps; son sourire n'avait point son pareil; elle plaisait plus mille fois que les plus belles, et j'aurais volontiers changé mon visage contre le sien, moi qui passais, dans ma jeunesse, pour un modèle à envier. En grandissant, elle eut la taille la plus ronde, la plus aisée qui se puisse voir. Son commencement de goître ne la déparait pas, au contraire; tout ce qui eût enlaidi une autre devenait pour elle un charme de plus. Sa

gorge, peu prononcée, semblait moulée sur un marbre antique.

Le moment de son départ arrivé, elle vint la veille passer une grande heure auprès de moi. Le duc y était déjà et voulut me donner un échantillon de l'habileté de cette petite fille. Il lui parla de la cour de France, de ce qu'il lui avait enseigné à cet égard, et je vis, avec une surprise sans égale, la future duchesse de Bourgogne développer des plans et des aperçus dignes d'un vieux diplomate rompu à toutes les cours.

— Vous n'avez rien oublié, ma fille, lui dit le prince ; vous savez comment vous devez commencer dès l'abord avec le roi, avec Monseigneur, avec M. le duc de Bourgogne, avec madame de Maintenon surtout.

— Oh ! que oui, monsieur, répondit-elle, armée du plus fin sourire ; je ne suis plus une enfant, vous me l'avez dit : je suis une princesse destinée au plus beau trône de l'Europe, et il me faut dès à présent préparer ma place, afin de l'avoir plus tard telle que je la souhaite et de la remplir avec honneur.

Elle répondit cela, non comme un perroquet qui récite sa leçon, mais comme une personne qui sait ce

qu'elle dit, qui en sent toute la portée et qui désire la faire sentir aux autres.

— Et vous vous rappelez bien ce que je vous disais hier encore, au sujet de madame de Maintenon, de ses relations avec le roi, relations légitimées par l'Église, dit-on, mais peu goûtées de sa famille, surtout de Monseigneur : vous aurez à rester bien avec les uns et les autres ; pourtant...

— L'essentiel en ce moment, c'est le roi, c'est madame de Maintenon ; ce sont eux qu'il faut séduire, et ce n'est pas difficile, allez !

— Vraiment ! comment ferez-vous ? reprit M. de Savoie en souriant d'un air satisfait.

— Mon Dieu, monsieur, le roi de France est accoutumé à sa propre majesté, au respect des autres, à une sorte de crainte qui l'isole ; il s'ennuie, j'en suis sûre, car il n'est plus jeune, n'est-ce pas, mon père ? et il regrette de ne plus l'être. Je l'amuserai, je le traiterai comme si de longues années ne nous séparaient pas ; je prendrai sur lui une autorité badine, à laquelle il ne se refusera pas, et qui en amènera ensuite une solide. J'ai retenu tout ce que vous m'avez prescrit et

tout ce que vous m'avez raconté; il me sera donc facile de ne me point tromper, soyez tranquille.

Le prince me regarda; j'étais confondue de tant d'assurance et de tant de sagesse.

— Et madame de Maintenon?

— Oh! pour elle, c'est autre chose: la veuve Scarron ne se traite pas comme Sa Majesté Louis XIV, bien qu'il faille en avoir l'air; elle ne se doutera jamais que je sache la *scarronade*, et je vous promets, monsieur, de la prendre sur un tel ton d'amitié et de déférence, qu'elle se croira bien sûrement ma grand'mère.

— Vous devez tout obtenir, tout établir en vous jouant. Ces gens-là sont pour vous maintenant de grandes poupées, destinées à devenir ensuite vos instruments. Ne perdez point de vue qu'il vous faut oublier Turin et devenir Française; autrement, vous ne réussirez jamais en ce pays-là.

— Mon père, vous ne ferez plus la guerre à la France, n'est-ce pas? demanda-t-elle avec un air fûté qui me ravit.

Combien il y avait de choses dans ces mots d'un enfant de neuf ans!

— Non, si la France ne me la déclare point, ou ne me force pas à la lui déclarer, ma fille. On ne peut répondre de rien quand l'intérêt des États est en jeu.

— Je tâcherai alors, monsieur, pour ne jamais voir en vous un ennemi, de me souvenir toujours que vous êtes mon père.

Et, lui jetant les bras autour du cou, elle l'embrassa avec une tendresse, une grâce, une gentillesse, dont il était impossible de n'être point charmé.

— Et moi, lui dis-je, madame, me garderez-vous un petit coin dans votre mémoire?

— Un petit coin dans mon amitié, madame, s'il vous plaît! Vous êtes l'amie, vous êtes la confidente de mon père; vous lui faites souvent oublier les chagrins que lui donne un État mal établi; vous lui parlerez de moi, quand je ne serai plus là. Comment pourrais-je ne pas vous aimer?

Cette adorable princesse avait le mot juste pour tout, le regard et le geste qu'il fallait au moment précis. Jamais je ne me consolerai de sa perte, que la France et la Savoie déploreront toujours.

Je lui demandai la permission de l'embrasser

— Madame, me dit-elle, c'est de tout mon cœur ! Je le puis encore, ici, entre nous ; mais bientôt il me faudra calculer et savoir d'avance à qui je dois faire cet honneur ; à la cour de France, c'est une grande aventure. Les duchesses et les dames titrées ne me pardonneraient point de prodiguer ma joue. Oh ! je le sais bien, allez ! et j'y ferai tant d'attention, que j'en veux remontrer bientôt à une dame d'honneur elle-même. Ici, il ne s'agit pas d'honneur ; il s'agit d'un vrai plaisir, et je n'ai besoin de la permission de personne.

Ce disant, elle me prit la tête et me baisa à plusieurs reprises, pleurant d'un œil, riant de l'autre, jouant avec son chagrin, et me priant de parler beaucoup d'elle avec son père lorsqu'elle n'y serait plus.

Elle détacha ensuite de son bras un fort beau bracelet et le passa au mien ; ce bracelet renfermait son propre portrait, celui du prince et celui de madame Royale, entourés de fort beaux brillants.

— Gardez-le pour l'amour de moi et pour l'amour d'eux, madame... ma bonne amie ! et ne nous séparez jamais dans votre amitié.

On ne me croirait pas, car tout cela est incroyable

dans un enfant de cet âge, si les témoignages de tous les contemporains n'étaient là pour attester ce que j'avance. La cour entière de France, celle de Savoie, ont connu cette charmante dauphine ; on l'a vue naître, on l'a vue grandir, on l'a vue mourir, hélas ! dans sa vingt-sixième année, ainsi qu'il lui avait été prédit par un devin en Italie, lorsqu'elle était encore toute petite.

Le départ de la princesse fut déchirant. Les duchesses pleuraient à chaudes larmes ; le duc pleurait aussi : il vint se renfermer avec moi à son retour à Turin, car il alla reconduire sa fille jusqu'à la première poste. La princesse de la Cisterne, avec une autre dame, et le marquis de Promero la devaient accompagner jusqu'au pont de Beauvoisin pour la remettre entre les mains de la duchesse de Lude et de l'ambassade française. Arrivée là, l'auguste voyageuse se reposa quelques instants dans une maison qui lui avait été préparée du côté de la Savoie. Le pont est tout entier à la France ; elle fut reçue à l'entrée par le comte de Brienne et les dames, qui la menèrent à un autre logis préparé du côté de la France et où elle

coucha deux jours. Les Italiens qui l'avaient accompagnée la quittèrent en cet endroit; elle se sépara d'eux sans verser une larme. Elle ne fut suivie d'aucun de son pays, que d'une seule femme de chambre et d'un médecin; encore ne devaient-ils point demeurer près d'elle à Paris : ils la quittèrent, selon les conventions, dès qu'elle fut un peu accoutumée aux soins des Français, dont elle parlait la langue peut-être mieux que la sienne propre.

Aussitôt son arrivée, elle eut le rang et on lui rendit les honneurs qui appartenaient à la duchesse de Bourgogne, comme si le mariage eût déjà été accompli. Son père en sut un gré infini au roi : ce n'était point l'usage, et les autres princesses avaient eu mille difficultés de rang pendant leur voyage. Madame en pensa devenir folle, elle qui se gênait si peu et qui pourtant tenait à ce qui lui était dû plus qu'à la vie.

Adélaïde de Savoie tint tout ce qu'elle avait promis et même davantage; car, dès ses premières entrevues avec le roi, son empire sur lui fut assuré... Mais cela n'est malheureusement point de mon sujet en ce moment; peut-être aurai-je plus tard l'occasion d'y revenir.

XXII

Une fois la princesse partie, le cours des négociations partielles recommença, et les traités de Ryswyck et de Carlowitz, présentés successivement à l'adhésion de chacun des alliés, ne tardèrent pas à être revêtus de la signature de tous. A ce propos, M. de Savoie fut en butte à des récriminations sans nombre : on l'accusa hautement de changer de parti et de se donner à celui qui lui offrait le plus d'avantages.

Je ne nierai pas qu'il ne fût très-habile, et qu'il ne sût discerner ses intérêts avec un tact merveilleux; mais ses intérêts n'étaient-ils pas ceux de ses peuples, et son devoir ne lui commandait-il pas d'agir comme il l'avait fait?

La façon dont s'était accompli le mariage de madame la duchesse de Bourgogne, la part que j'y avais prise, et le degré de faveur où j'étais, excitèrent à un tel point mes ennemis, qu'ils firent rage en propos et en discours. L'abbé de Verrue était à Turin, où il pous-

sait des cris de chouette, montant sur tous les toits pour me vilipender. Victor-Amédée le sut, et voulut en faire justice; mais je m'y opposai formellement.

Quoi qu'on en ait dit, je ne fus ni cruelle ni vindicative, et je n'ai fait d'autre mal que celui qui s'est opéré malgré moi.

Un jour, mon petit Michon, devenu abbé, et abbé assez à la mode, me fit demander une audience, ayant, disait-il, à me révéler des choses de la plus grande importance.

J'étais toujours heureuse de le retrouver, ainsi que le bon M. Petit, et je les faisais venir à la cour aussi souvent que possible. Michon se présenta donc un matin.

— Madame, me dit-il, prenez garde ! le dessein est fait de vous empoisonner. On a cherché à séduire un de vos cuisiniers : il est venu me trouver pour me le dire, ne pouvant vous approcher sûrement.

— Et qui *on*, mon petit abbé? Cet *on* doit avoir un nom, puisqu'il a parlé.

— C'est justement ce que ne sait point mon marmiton, qui s'appelle Jacquinet, et qui vous fait ces tourtes

aux pigeons que vous aimez tant. Il ne connaît pas le tentateur, lequel lui offrait de fortes sommes.

— Jacquinet est un sot. En pareil cas, on a l'air d'accepter, on accepte même quelques petits rogatons d'arrhes, que l'on empoche pour la peine; puis on reçoit les tentateurs dans quelque bon endroit bien gardé, où on les pince. Où veut-il que nous le pêchions, à présent, son tentateur? Il va en résulter que je mourrai de faim, dans la crainte de mourir de la colique. Mais j'y songe, ces monstres veulent donc aussi empoisonner le prince, qui mange presque toujours avec moi?

Ceci ne laissa pas que de me donner de l'inquiétude : je n'avais pas envie de mourir, bien que je ne fusse pas au comble du bonheur. Je racontai la chose au duc; il me voulut donner des soupçons sur mon mari, dont il était un peu jaloux, car sa finesse démêlait fort bien dans mon cœur le sentiment que je lui gardais; je le reçus de la belle façon; il n'y revint plus.

Ce même soir où nous étions à causer ainsi, il arriva un courrier tout botté dans mon cabinet; ce qui

ne se faisait point. M. de Savoie se récria, et moi aussi, et nous crûmes que la paix était rompue et que l'ennemi venait de nous prendre quelque forteresse.

— J'apporte, en effet, à Votre Altesse une très-grande nouvelle qui dérangera certainement la paix, répondit le messager. Le roi d'Espagne est mort, et il a fait son testament en faveur de M. le duc d'Anjou.

Victor-Amédée, en apprenant cette nouvelle de la mort du roi d'Espagne, fit cette moue que je lui connaissais bien, et qui signifiait : « J'y vais mettre ma griffe de lion. »

Le courrier donna ses dépêches, ajouta quelques détails encore, et nous laissa. Le prince ne dit mot ; il étudiait ses lettres une à une.

Enfin, se tournant de mon côté :

— Allons, ma chère comtesse, s'écria-t-il, encore une noce à célébrer ! encore une instruction à faire, mais moins difficile cette fois.

— Comment donc ?

— Oui, je veux marier ma seconde fille au duc d'Anjou, quand il sera Philippe V. Il faut que l'arbre de ma maison pousse ses racines sous tous les trônes.

J'ai, dès longtemps, formé ce dessein, dans la prévision de ce qui arrive. Je ne me déclarerai qu'à cette condition, et encore faudra-t-il que la France soit la plus forte, car je ne veux pas faire de pas de clerc. Catinat est à mes portes : je ne serais pas étonné d'apprendre ce soir qu'il les a franchies; pourtant, je ne céderai qu'à la certitude, je vous en réponds.

Jamais je n'ai connu d'homme ayant le coup d'œil si juste et si prompt, et jugeant si bien toute chose.

— J'aurai le prince Eugène sur les bras, ajouta-t-il; mais qu'y faire? Il me faut toujours y porter quelqu'un, et je choisis la charge la moins lourde.

Il ne se trompa pas d'une heure. Le soir, au moment de se mettre au lit, il reçut une lettre de M. de Catinat, lui mandant qu'il entrait en Savoie avec cinquante mille hommes, afin que M. le duc eût l'extrême bonté de mêler ses armes aux siennes, selon qu'il l'avait promis. Le maréchal assurait, d'ailleurs, à Son Altesse que rien ne coûterait au roi son maître pour consolider son alliance avec elle, et, en attendant, il lui expédiait derechef le brevet de généralissime des troupes de Sa Majesté Très-Chrétienne et de

Sa Majesté Catholique, — brevet que Victor-Amédée ne pouvait manquer d'avoir, puisqu'on le lui envoyait à chaque instant; et, ce qu'il y a de bon, c'est que, avec tout cela, il ne commandait rien du tout.

Je ne puis nier que les inclinations de M. de Savoie ne fussent toutes pour l'empereur et contre la France. Son puissant voisin l'inquiétait bien autrement que l'empire, qui ne le touchait pas. Louis XIV pouvait ne faire qu'une bouchée de cette pauvre Savoie, si fort à sa convenance!

— Mais, parbleu! disait le duc, dont le mot a été souvent répété depuis, je ne me laisserai pas avaler comme cela : je me mettrai en travers, et je l'écorcherai bien quelque part!

Au début de cette nouvelle guerre, on s'inquiétait de ce que ferait le duc de Mantoue. Je ne sais si j'ai parlé de ce prince en détail : il en méritait bien la peine. Il était venu à Turin quelque peu auparavant, accompagné d'un certain abbé Vantoni, son gentilhomme de chambre, lequel remplissait son métier de *ruffiano,* ainsi qu'on dit en Italie, avec les plus grandes manières. Il me représentait un homme

qui prendrait des gants pour toucher des torchons sales.

Cet abbé mettait du rouge, et marchait toujours sur la pointe du pied. Il allait partout pour son maître, et lui choisissait des maîtresses dans tous les rangs. Il y en avait deux régnantes, la comtesse Calori, pour la cour et la représentation, et une certaine fille nommée Mattia, qui suivait le duc partout, et qu'il nommait sa favorite de poche. Nous eûmes le bonheur de la voir à Turin; elle était fort jolie, mais effrontée à miracle, et elle portait des bas jaunes, ce qui nous amusait fort. L'abbé prétendait que c'était un vœu; nous voulions savoir à quel saint: il ne put pas le dire; M. de Savoie prétendit que c'était au dieu des coucous.

Le duc de Mantoue était un homme d'appétits gloutons : il mangeait tout le jour, et il avait, la nuit, des *compagnies indispensables*, assurait-il gravement.

— Je ne sais, madame, pourquoi on ne s'empresse pas de me marier, me disait-il; car mon véritable état, c'est le mariage : je ne suis pas créé pour autre chose.

Le fait est qu'il avait un vrai sérail, gardé par de vrais eunuques. Je me fis montrer un de ceux-ci qui

passait dans la rue, un matin que j'y regardais par la fenêtre; cette figure-là ne me revenait pas du tout.

Depuis, M. de Mantoue épousa mademoiselle d'Elbeuf. Au moment de cette guerre de succession, l'Autriche lui voulait donner une d'Arenberg, afin de l'avoir à elle; mais le Vantoui, gagné par la France, lui donna un si beau renfort de demoiselles et de bons dîners, qu'il ne put se résoudre à accorder ses grâces à une seule, quelle qu'elle fût. Louis XIV le conquit ainsi.

Les affaires de la France et de l'Espagne réunies allaient déjà bien en Italie; le sage Catinat les eût conduites comme il savait le faire. Il vint à Turin passer vingt-quatre heures pour s'entendre avec le prince, et il ne lui cacha pas que ni Son Altesse ni lui-même n'étaient bien notés en cour.

— Je m'attends à être rappelé d'un instant à l'autre, ajouta le maréchal; on m'en a prévenu : je ne suis point aimé à Versailles. Quant à vous, monsieur, vous y êtes craint. On vous accuse et on vous soupçonne sans cesse. Je ne trahis aucun secret en vous disant cela, et, d'ailleurs, pour agir de concert, il nous faut

bien savoir au juste sur quel terrain nous marchons. J'ignore ce qu'il adviendra de tout ceci.

Catinat était un homme remarquable et estimable de toute façon; il n'avait rien de brillant, rien d'aimable dans le commerce, et, pour ma part, je n'eus pas à m'en louer. Il vint chez moi, de mauvaise grâce, et me parla, tout le temps, comme à mademoiselle de Luynes, non pas comme à la comtesse de Verrue, et nullement surtout comme à la maîtresse du duc de Savoie. Il ne voulut jamais, dans son propre pays, faire la cour à aucune maîtresse. Ce fut ce qui le perdit, et il le savait.

Il retourna à son armée; une semaine après, il y fut remplacé.

Quand je dis remplacé, le mot est inexact : Catinat ne fut pas rappelé encore; mais il reçut, comme aide, en apparence, et comme chef, en réalité, le maréchal de Villeroi, qui avait déjà pas mal escarmouché avec le prince Eugène en ce temps-là.

Je ne puis m'empêcher de tracer ici le portrait du maréchal de Villeroi, auquel la France et la Savoie ont eu tant d'obligations pour sa vaillance et son habileté!

Je l'avais bien connu avant mon mariage, et il était encore fort beau alors. Il avait été du dernier galant et un des petits-maîtres les plus recherchés parmi la jeunesse de la cour de France. On l'appelait *le charmant*; il eut toutes les belles femmes de la cour, à cette époque, et se fit exiler deux ou trois fois dans son gouvernement de Lyon pour ses entreprises amoureuses. Il avait été élevé d'enfance avec le roi, dont M. son père était gouverneur; ce qui lui valut une faveur constante, sans compter les bonnes grâces de madame de Maintenon.

Villeroi, quand il nous fut envoyé, n'était plus que le vieil amant de madame de Ventadour, et il se croyait encore *le charmant*. Il était si accoutumé à vaincre, qu'il se tenait pour sûr de la victoire et de la fortune, comme des belles dames autrefois. Il se figurait triompher sous jambe du prince Eugène et de tous les confédérés; il était fat et content de lui en toute chose, entêté comme un sot, bien qu'il ne le fût qu'à moitié, et, au total, le plus piètre général qu'ait eu la France en ce siècle-ci.

Il s'habillait du meilleur air, donnant la mode

comme un jeune seigneur, et si convaincu de son propre mérite, qu'il ne daignait être jaloux de personne.

J'eus sa première visite, bien entendu. Il n'était pas sévère, comme Catinat, à l'endroit de l'amour ; sans quoi, il ne se fût jamais regardé au miroir. Il me fit beaucoup de fête, assura que j'étais plus belle que toutes les dames de la cour de France, et que j'y ferais un terrible ravage si j'y voulais revenir.

— Mais, ajouta-t-il, je comprends que vous n'y reveniez point: Vous êtes ici la reine. Vous la seriez partout : cependant, votre royaume ici est dans un bouquet de fleurs, et nos climats glacés ne vous offriraient rien de suave et d'odorant comme elles.

Voilà un échantillon du langage du duc de Villeroi; en voici un autre de son tact : — quant à sa capacité « on en verra les pièces ! » comme dit Petit-Jean dans *les Plaideurs*.

Il se mit, dès l'abord, à traiter M. de Savoie avec une familiarité et une égalité dont il ne se départit point, et d'autant plus sensible, qu'il gardait tous ses respects pour madame Royale et pour madame la duchesse ré-

gnante, qui étaient de la maison de France, comme on sait.

Un jour, à l'armée, M. de Savoie, étant entouré de tous les généraux et de ce qu'il y avait de noblesse, ouvrit sa tabatière en causant; il allait y prendre une prise, lorsque M. de Villeroi, qui se trouvait à côté, lui ôte sans façon la tabatière de la main, y met ses doigts tout entiers, ainsi qu'il en avait l'habitude, et la rend à Son Altesse. Victor-Amédée rougit de colère : il ne dit rien pourtant; mais il renversa tranquillement tout le tabac par terre, en appelant un de ses gens, pour qu'on lui en donnât d'autre. Il n'interrompit même la conversation que par ce seul mot :

— Du tabac.

Villeroi en but la honte tout entière.

Dès le commencement de son séjour, il se mit à contrecarrer Victor-Amédée dans tout ce que celui-ci voulait faire. Quand le prince disait : « Je suis généralissime, » l'autre répondait : « J'ai un ordre du roi. » Il l'avait en effet, et le montrait.

On conçoit quels dégoûts! Catinat et le duc de Savoie, tous les deux aussi capables l'un que l'autre, étaient

subordonnés aux caprices et à l'ineptie de ce général de carton. Il n'est pas étonnant qu'un grand prince comme M. de Savoie ait eu de la peine à supporter ce joug et s'en soit affranchi dès qu'il a pu le faire.

On donna ainsi la bataille de Chiari. Il faut convenir qu'en désirant la victoire aux armées, le prince souhaitait à Villeroi un bon échec ; ce qui n'était pas facile à accorder. Lorsqu'il arriva à l'armée, le prince Eugène, qui ne manquait jamais aux respects extérieurs, l'envoya complimenter, comme chef de sa maison. Il lui fit offrir, en même temps, de beaux chevaux turcs, qu'il avait encore de Zante. Le duc m'en envoya deux pour mon carrosse de ville ; ce dont les duchesses se montrèrent fort jalouses.

Cette bataille de Chiari fut perdue par la faute de Villeroi, qui l'engagea contre l'avis de Victor-Amédée et de Catinat. Le prince s'y battit en héros, au point de forcer l'ennemi d'admirer son courage ; ce qui fit dire au prince Eugène :

— Monsieur mon cousin le duc de Savoie voudrait bien que les Français fussent battus ; mais ce diable de Victor-Amédée a tant de vaillance, qu'il ne peut

s'empêcher de nous battre de tout son cœur, en attendant!

XXIII

Me voici arrivée au moment où Victor-Amédée me donna les plus grandes preuves de son attachement, au moment où il m'aima le plus, en effet, et où j'eus le malheur de m'assurer, au contraire, que j'avais pour lui plus de reconnaissance que d'amour.

Le prince dînait chez moi à peu près tous les jours, on le sait; mais il ne manquait jamais d'y souper, et en compagnie de ce que nous pouvions réunir de beaux esprits, de courtisans et de généraux qu'il aimait. J'y souffrais peu de femmes, et elles n'y entraient qu'après un mûr examen. Les femmes ne valent guère entre elles, à la cour surtout. L'entrée de ce souper était bien enviée : on tâchait de la forcer par tous les moyens possibles; mais je faisais bonne garde, et l'on n'admettait que mes amis.

Un soir, par un extraordinaire inouï, M. de Savoie me fit dire qu'il ne viendrait pas : il était retenu par

madame Royale, laquelle avait convié une vieille dame qui l'avait élevé, qui habitait Chambéry, et qu'on avait fait venir exprès pour le voir.

J'étais de si mauvaise humeur, que je renvoyai tout le monde et me mis à souper seule, d'un plat français que je ne mangeais guère avec le duc. Je mangeai, de colère, plus que de coutume; ensuite, je me couchai et ne tardai pas à m'endormir. Il était de bonne heure encore. Sur le minuit, je fus éveillée par des douleurs épouvantables; il me sembla qu'on me déchirait les entrailles. J'appelai mes femmes, les Françaises, d'abord, — je ne me confiais qu'à elles, — et, l'avertissement du petit Michon m'étant venu en tête, je me mis à crier que j'étais empoisonnée.

— Mon Dieu! madame, me dit Marion, cela se peut bien : ce méchant abbé de la Scaglia a tant dit que la main de Dieu vous frapperait bientôt!

— Ma mie, ne nous amusons pas à discourir. Vite un médecin! et vite M. le duc! Le médecin dira si nous ne nous trompons pas, et Son Altesse me donnera le fameux contre-poison de Venise; je veux le tenir de sa main.

— Mais, si vous le preniez tout de suite, madame...

— Avant de savoir si j'en ai réellement besoin? Non, non, Marion : il ne s'agit pas ici de perdre la tête, autrement, je ne la retrouverais plus. Fais partir deux de mes gens sur-le-champ, et qu'on se hâte ; le temps presse!

J'étais à Turin, heureusement; un quart d'heure après, le médecin et le prince étaient chez moi. Le premier déclara que j'étais bel et bien empoisonnée, et le second se dépêcha de me faire prendre une dose raisonnable de notre drogue, sans vouloir souffrir que j'en prisse aucune autre, et je puis dire que je lui dois la vie.

Analyse faite des matières rejetées, mon médecin déclara ne point connaître ce poison et ne pouvoir me guérir avec les remèdes ordinaires. Je fus, toute la nuit, entre la vie et la mort; Victor-Amédée ne me quitta pas une minute. Il fit d'abord arrêter et interroger les gens de ma cuisine, en les menaçant de la torture. Je voulus qu'on exemptât mon faiseur de tourtes, qui nous avait avertis. On eut beau demander, prier, donner des ordres sévères et se fâcher beaucoup, on

n'apprit rien, ce furent lettres closes. Seulement, un de mes chefs raconta qu'un homme, étranger à mon service, était venu le matin, sous prétexte de demander un de mes officiers que j'avais fait chasser la veille. Cet homme avait rôdé autour des fourneaux. et on avait dû le mettre à la porte, en conservant certaines formes, néanmoins.

Tout d'une voix, on l'accusa.

A midi, le docteur me déclara hors de danger. Son Altesse en eut une joie dont je lui serai éternellement obligée. Elle fit dire une messe d'actions de grâces, et, en même temps, on donna sous main le conseil à l'abbé de la Scaglia de quitter Turin.

Ma belle-mère, en apprenant ce qui s'était passé, m'envoya une lettre de mon mari, que j'ai relue bien souvent, et que je sais par cœur; je l'ai encore sous les yeux, au moment où j'écris.

« Je ne puis me consoler d'avoir perdu cette femme que tout me rappelle et que rien n'efface; je la regrette toujours et ne garde aucune haine de ce qu'elle m'a fait souffrir. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle soit heureuse! Je me surprends à penser que ce prince

ne l'aime pas comme je l'aimais et qu'il ne lui donne pas tout le bonheur qu'elle mérite. Vous voyez, madame, que je suis loin d'être guéri et que je n'ai nulle envie de revenir en Savoie. »

Ces mots me firent à la fois du bien et du mal. Pourquoi donc avait-il été si faible puisqu'il m'aimait, et pourquoi n'avais-je pas eu de patience? Je me mis à détester ma belle-mère et cet affreux abbé de la Scaglia de toutes mes forces; je déclare que je les détesterai jusqu'au dernier jour: c'est une de mes voluptés.

Je restai près d'un mois au lit, des suites de cette belle équipée. C'est justement en même temps que Crémone l'échappait belle de la part du prince Eugène. Villeroi y fut fait prisonnier, à la grande joie des deux armées. La sienne se réjouit plus encore, je crois, que les ennemis; ses soldats chantaient publiquement un pont-neuf que M. de Savoie me vint dire, pendant que je gardais encore la chambre, et qui nous amusa beaucoup :

Français, rendons grâce à Bellone;
Notre bonheur est sans égal:
Nous avons conservé Crémone
Et perdu notre général !

— Nous voilà délivrés du Villeroy, ajouta le duc. L'empereur le rendra, car il ne le craint guère; mais en attendant, la France enverra un autre général, et, probablement, l'ancien ne reviendra plus.

Nous apprîmes, en effet, que nous aurions le duc de Vendôme. Victor-Amédée n'en fut qu'à moitié content. Il avait déjà, je crois, le dessein de faire une volte-face; il eût voulu y être forcé : or, le duc de Vendôme était un homme à ne point justifier son changement et à lui donner tort par ses victoires.

Quant à moi, j'en fus charmée : toute ma vie, j'avais entendu vanter ce brillant général. Je savais quels étaient son esprit, ses talents guerriers, et combien le sang de Henri IV dominait dans ses veines. Mon père l'aimait peu, il s'en défiait; mais ma mère en faisait grand cas, et, toute sainte qu'elle était, lui passait ses débauches. Il faut bien le dire, le duc de Vendôme était hors de toute proportion à cet égard. Il dépassait tout ce que les chroniques scandaleuses racontent des plus paresseux et des plus débauchés; si l'on ajoute des plus sales, on aura mis au jour ses trois vices principaux. A cela près, il était charmant,

non point beau, mais d'un grand air et d'une amabilité surprenante. Malheureusement, les défauts que j'ai dits le renvoyaient aux amours du ruisseau; aucune femme n'en voulut, ou, du moins, ne l'avoua; car, pour la cachette, je ne réponds d'aucune.

M. de Vendôme arriva, que j'étais à peine convalescente. Il vint saluer, à Turin, Son Altesse sérénissime madame Royale et la duchesse régnante; mais, tout en donnant ce premier jour aux devoirs officiels, il n'en glissa pas moins dans l'oreille du prince qu'il brûlait de me voir; et, en effet, dès le lendemain, il arriva chez moi sans s'être fait annoncer.

— Ah! dit-il en entrant et en se jetant sur un siége sans me saluer autrement, j'espère qu'ici, du moins, on est en France, qu'on parle en français, qu'on mange en français, qu'on aime en français; aussi, me voilà, madame, tout fier d'être chez vous, près de vous, de pouvoir l'écrire, et d'annoncer à l'Europe quelle merveille de beauté nous avons donnée à ce duc, qui devrait nous être à jamais fidèle, ne fût-ce que pour cette raison.

Je lui répondis comme je le devais, pesant toutes

mes paroles, car M. de Vendôme était bien homme à me faire parler; le duc m'en avait prévenue. Je lui fis servir un excellent dîner auquel il fit honneur, et j'essayai de le raccommoder avec le fromage, que l'on met à toute sauce en Piémont. Il le trouva bon en certains cas.

— Ah! lui dis-je, si vous aviez goûté d'un certain plat que me faisait un certain abbé Alberoni que nous avons envoyé à Parme, vous seriez bien plus enchanté encore, monsieur.

— Madame, je garde ce nom dans ma mémoire, et je vais m'enquérir partout de cet abbé Alberoni et de son plat.

Il l'a bien retenu, en effet, et, sans m'en douter, j'aidai encore, ce jour-là, à l'une des plus grandes et des plus singulières fortunes de ce siècle-ci, comme on va le voir.

Alberoni accompagna l'archevêque de Parme, lorsque celui-ci allait traiter pour son souverain avec M. de Vendôme, victorieux alors. M. de Vendôme avait, entre autres habitudes extraordinaires, celle de recevoir les ambassadeurs et les personnages les plus

graves, sur un siége et dans une occupation où, d'ordinaire, on n'admet que son apothicaire ou son valet de chambre.

L'archevêque fut singulièrement blessé de cette façon d'agir, et s en alla furieux, ce qui n'avança pas les négociations. Il fallait cependant les mener à bon port; l'archevêque s'obstinait à ne pas vouloir retourner, et, en même temps, à ne point demander un successeur.

— J'ai le droit d'exiger que M. de Vendôme me reçoive décemment, disait-il.

Ce en quoi il n'avait pas tort.

Et M. de Vendôme répondait :

— Je ne me gênerai pas pour ce vieux pingre, qui n'a pas seulement un anneau pastoral en pierres fines; j'en ai reçu de plus huppés sur ma chaise, et qui s'en sont contentés : il s'en contentera lui-même, ou bien, au diable son traité et tout son grimoire!

La querelle n'était pas près de finir, on le voit, puisque personne ne voulait céder, et l'on ne savait comment sortir de là, lorsque Alberoni s'engagea à tourner la difficulté, si on le laissait faire. Il proposa

d'aller reprendre la conférence où l'archevêque l'avait laissée. Alberoni avait fait son chemin à petit bruit; depuis son retour de Parme, l'archevêque l'avait donné à son souverain comme une manière de bouffon très-amusant, et le duc le goûtait fort.

—Va donc près de ce singulier prince, dit Son Altesse à l'abbé, et ce sera la fable du singe et de la couronne: je suis sûr que ton adresse et ton esprit me serviront mieux que les meilleurs négociateurs.

J'ai négligé de noter une circonstance, la principale, cependant, et celle qui fâcha l'archevêque pardessus toute chose: c'est que je ne sais pas trop comment m'expliquer, ayant le malheur d'être femme et de ne pas savoir parler latin.

M. de Vendôme, tout au beau milieu de la conférence, dans le moment le plus important et le plus grave, se leva tout à coup, et montra à l'archevêque, épouvanté, ce que, assurément, il n'avait jamais montré aux ennemis de la France, et cela dans un accès de propreté bien en dehors de ses habitudes.

—Mais, disait-il, il ne faut pas que les étrangers nous accusent d'être des...

Vous y mettrez le mot, s'il vous plaît.

Heureusement, Alberoni n'y regardait pas de si près que l'archevêque. Il arriva, se fit annoncer comme envoyé du duc de Parme, et réclama audience sur-le-champ.

— Un envoyé du duc de Parme! fit M. de Vendôme Est-ce encore cette face blême d'archevêque? Dites-lui que je suis justement où j'en étais l'autre jour.

Comme on lui répondit que c'était un abbé qui semblait jovial et sans aucune prétention, M. de Vendôme le reçut. Il le regarda quelques instants, de ce coup d'œil sûr qui mesurait si vite les champs de bataille; puis il lui demanda son nom.

— Alberoni.

— Alberoni! Justes dieux! as-tu été à Turin?

— Oui, monseigneur.

— Tu connais la comtesse de Verrue?

— Si je la connais! je lui dois tout.

— Ce serait une raison pour que tu ne la connusses plus, si ton tout était quelque chose; mais tu me feras la fricassée?

— Oui, monseigneur, tout ce qu'il vous plaira.

— Tu es mon homme, Alberoni, et je veux traiter avec toi, pour toi-même, plutôt que pour ton maître. Que ne parlais-tu l'autre jour! nous nous serions déjà entendus. Attends un peu, nous allons aller dans la pièce où sont mes cartes, et nous discuterons.

Et, se levant aussi vite que sa position le lui permettait, il recommença la même aventure qu'avec l'archevêque; seulement, Alberoni ne s'en fâcha point.

A dater de ce jour, celui-ci ne quitta plus M. de Vendôme, sauf à l'heure de la bataille; il devint son confident, son secrétaire, son cuisinier, etc., etc.; il le suivit en France, et de là sa fortune, qui l'a fait depuis cardinal, premier ministre, arbitre de l'Espagne, tout ce que nous avons vu enfin, et ce que chacun sait en ce temps-ci.

XXIV

M. de Vendôme annonça au duc l'arrivée du roi d'Espagne comme très-prochaine, en ajoutant que le désir de Louis XIV était que Son Altesse allât recevoir Sa Majesté Catholique à Alexandrie. La cour entière s'y

devait transporter. Je n'étais pas assez bien portante pour y suivre le prince; mais il le désirait tant, que je consentis à m'y faire transporter en litière, incognito, et à condition qu'on le dirait le moins possible. Je m'apercevais bien que Victor-Amédée était jaloux : c'est un vilain défaut, selon moi, surtout dans un homme pour qui on a plus d'amitié que d'amour. Je le souffrais déjà impatiemment; mais ce n'était pas au point où cela est venu depuis.

Les princesses étaient à Alexandrie avant moi. Madame la duchesse de Savoie se plaignit de ce que l'on m'avait emmenée, non pas à son mari, mais à ses familiers, qui ne manquèrent pas de le répéter.

— J'espère bien que le roi d'Espagne ne la verra pas! dit-elle.

Le duc eut vent de ce propos. Il n'était pas dans ses idées gouvernementales qu'on s'occupât de ses actions privées; aussi réprimanda-t-il sévèrement la princesse, qui en avait encore les yeux tout rouges au moment du dîner.

— Madame de Verrue est mon amie, madame, avait-il dit; j'entends qu'on la respecte comme telle, et vous

autant que les autres. Elle ne vous a jamais manqué, vous n'avez pas à vous plaindre d'elle : ne l'attaquez pas; elle verra le roi d'Espagne s'il lui convient de le voir et de venir prendre à ma cour la place qu'elle y doit tenir, par sa naissance, son esprit et sa beauté

Je ne vis pas le roi d'Espagne, je n'en étais nullement curieuse, et je restai fort cachée, ce qui m'arrangeait beaucoup mieux.

Philippe V, débarqué à Finale, vint en chaise à Alexandrie. Le duc alla au-devant de lui assez loin, et, dès qu'ils se rencontrèrent, ils descendirent de leurs carrosses et s'embrassèrent. Les compliments furent courts : le roi s'excusa de ne pouvoir offrir une place à Son Altesse dans une si petite voiture, et lui dit qu'il la recevrait dans peu, se proposant d'aller le soir même lui demander à souper.

Ceci bien convenu, M. de Savoie revint à la ville, passa chez moi pour me raconter cette entrevue, puis s'en alla chez le roi son gendre. Il avait bien stipulé, avec les seigneurs du *despacho* de Sa Majesté Catholique, qu'il aurait un fauteuil, et qu'il renonçait à demander la main, ainsi que l'avait eue Charles-Emmanuel,

en allant épouser en personne la fille de Philippe II, mais que, pour le fauteuil, il y tenait.

On fit changer d'avis à M. de Louville, le *factotum* de cette cour : le duc fut reçu debout. Philippe V décommanda son souper, sous prétexte que ses officiers n'étaient pas arrivés. Enfin, Victor-Amédée reçut toutes les mortifications possibles; il abrégea sa visite, et revint à mon logis, outré, me demander un morceau à manger, et surtout décharger son cœur.

— Ils verront! me dit-il, et l'on ne me traitera pas ainsi chez moi sans que je me venge!

Le lendemain, le roi d'Espagne le vint voir et ne s'assit pas; il alla de même chez les princesses, avec lesquelles il se montra de fort bonne grâce, particulièrement avec la fille de Monsieur, sa tante et sa belle-mère en même temps.

Le duc fut très-poli, très-digne et très-réservé.

En prenant congé du roi, qu'il reconduisit seulement à un mille de la ville, il lui fit une grande révérence, en lui disant :

— Votre Majesté m'excusera si je ne fais pas la campagne en personne, ainsi que je l'avais résolu; il se peut même que je ne puisse fournir beaucoup de

troupes : mes peuples sont fort épuisés d'hommes et d'argent; je ne suis pas riche, nos montagnes ne produisent guère; mais mes vœux suivront toujours les armes de Votre Majesté.

Le compliment se termina là, et ceux qui connaissaient le prince purent dès lors en augurer ce qui arriva.

Il revint à Turin précipitamment; j'étais partie la veille, pour qu'il n'eût pas à m'attendre. Comme je mettais pied à terre en ma maison, Babette, que je n'avais pas emmenée, me vint dire que j'allais y trouver un étranger caché dans le fond de l'appartement de mes enfants; que Son Altesse lui avait envoyé l'ordre de le recevoir dans le plus grand secret, de le traiter comme lui-même et de le servir de son mieux. Un mot du duc pour moi éclaircit le fait : c'était le comte d'Aversberg, envoyé secret de l'empereur.

J'étais fort désolée de tout cela; je voyais la ruine du pays imminente et le prince en butte à tous les malheurs, aux calomnies de l'Europe entière. Je me promis de le lui dire dès que je le verrais.

— Je sais ce que je fais, me répondit-il; il suffit que vous soyez Française pour que je ne vous écoute point.

Les conférences eurent toutes lieu chez moi, en ma présence. Le comte apportait de très-belles conditions; mais Victor-Amédée voulait davantage. Je ne sais ce qui en serait résulté, si l'ambassadeur de France, M. Phélippeaux, n'eût découvert par ses espions un courrier dépêché au prince Eugène. Il vint sur-le-champ trouver Son Altesse au palais, et, tout rouge de colère, il commença des plaintes et des récriminations que M. de Savoie écouta avec un sang-froid méprisant.

— Mais, monseigneur, reprit Phélippeaux, quelles sont les intentions de Votre Altesse royale?

— Ai-je des comptes à vous rendre, monsieur?

— Non pas à moi, mais à mon maître.

— S'il m'en demande, je saurai sur quel ton lui répondre.

— Monseigneur, je serai forcé d'écrire tout cela.

— Écrivez, monsieur; qui dit ambassadeur, dit espion, je ne l'ignore pas.

— Monseigneur, Leurs Majestés les rois de France et d'Espagne vous renverront les princesses vos filles, si vous les forcez à vous traiter en ennemi.

— Qu'ils les renvoient : nous avons besoin de servantes.

L'entretien devait s'arrêter là; je le sentis plus vite qu'eux, moi qui n'étais pas en colère, et je fis signe à Phélippeaux de sortir. Il comprit que mon conseil était bon, car il en profita : il salua le prince, qui lui rendit un signe de tête; puis il nous laissa.

— Ma chère comtesse, me dit Victor-Amédée, les vitres sont cassées, et nous allons voir l'Espagne et la France en face de nous. Il arrivera ce que Dieu voudra; mais je n'y tenais plus. Envoyez, s'il vous plaît, tout à l'heure chercher Aversberg.

Le comte vint, et ils s'enfermèrent; je n'ai jamais su ce qui s'était dit dans cette conférence. J'en ai vu les résultats. Phélippeaux écrivit; marqua-t-il le mot sanglant du duc sur ses filles? Ce qui est certain, c'est que les suites furent terribles; le roi envoya l'ordre à M. de Vendôme de désarmer les troupes piémontaises qui se trouvaient avec les siennes et qui venaient de faire des prodiges de valeur à la bataille de Lugara. Cette opération se fit sans résistance, car on ne s'attendait à rien. Les soldats désarmés furent incorporés dans les régiments français, et bien entourés, de crainte de désertion.

Jamais je ne vis fureur semblable à celle de Victor-

Amédée lorsqu'il apprit cette nouvelle; il soupait chez moi avec Aversberg et deux ou trois familiers. Il jeta la dépêche par terre et donna un grand coup sur la table en jurant d'une façon énergique.

— Comte d'Aversberg, vous pouvez annoncer à l'empereur que je me battrai jusqu'à mon dernier homme et ma dernière ressource, pour m'opposer à l'ambition de Louis XIV. Vous n'avez plus besoin de vous cacher ici ; demain, tous mes sujets connaîtront ma résolution : je les appellerai à moi, et ils ne me manqueront pas plus qu'autrefois. Je vous réponds d'eux.

Son indignation se répandit, comme une traînée de poudre, dans tout le pays; il n'y eut que cris et que rage, partout, dans toutes les classes; le peuple, la bourgeoisie, la noblesse, ils accoururent tous.

Le soir même où l'on apprit cet étrange procédé, l'ambassadeur Phélippeaux fut arrêté dans son hôtel; tous les Français résidant en Piémont le furent également et leurs marchandises saisies.

Dans la nuit, le duc fit appeler les membres les plus influents de l'assemblée des nobles pour s'entendre avec eux.

— Messieurs, leur dit-il, c'est en vous, après Dieu,

que j'ai placé ma plus ferme espérance, pour obtenir satisfaction d'une injure qui nous est commune et qui ne peut être supportée par des gens de cœur.

Ce furent des cris et des menaces effrayantes, qui nous firent trembler, madame la duchesse et moi, car nous ne pouvions oublier que nous étions nées Françaises.

Quoique ennemies en public, et par position, nous étions loin de nous détester en particulier. Nous avions des rapports fréquents, inconnus même à Victor-Amédée, et je donnais souvent à madame de Savoie des avis dont elle profita dans sa conduite. Cette explosion de fureur ne nous plaisait ni à l'une ni à l'autre.

Elle m'envoya une de ses femmes pour me dire sa désolation de ce qui allait arriver, en ajoutant qu'elle souhaiterait d'être loin alors ; à quoi je lui fis répondre que je serais charmée de m'en aller avec elle.

Le prince envoya chercher Phélippeaux, qu'on gardait à vue et dont tous les papiers furent visités.

Phélippeaux soutint bien l'honneur de son maître.

— Comment, monsieur, lui dit le duc, le roi de France a osé commettre une action aussi lâche sans prendre même la précaution de vous mettre en sûreté?

Il tient donc bien peu à votre liberté, à votre vie! Vous êtes cependant un fidèle serviteur.

— Sa Majesté peut disposer de moi : ma liberté et ma vie lui appartiennent, répondit Phélippeaux, aussi tranquillement que s'il se fût agi d'une partie de chasse.

— Mais savez-vous que cette action de votre maître est infâme : désarmer un allié qui dort sur la foi des traités!

— Lesquels? ceux de Votre Altesse avec mon souverain, ou ceux qu'elle est en train de conclure avec le prince d'Aversberg, caché chez madame la comtesse de Verrue depuis plus d'un mois?

Le duc fut interdit en entendant cette réponse : il se domina assez pour ne rien laisser paraître de son trouble, même aux yeux clairvoyants de l'ambassadeur; mais il lui vint à l'idée que Babette ou Marion l'avaient trahi, et Dieu sait qu'elles n'y pensaient guère.

— Je puis me venger, monsieur, répliqua-t-il : on m'a abreuvé d'assez de dégoûts, et je n'ai à rendre compte de ma vengeance qu'à Dieu seul... Je vous ferai connaître mes volontés.

— Je les exécuterai si je le trouve convenable, mon

seigneur; moi, j'ai à rendre compte de mes actions au roi mon maître et à l'Europe, qui nous jugera tous les deux.

— Oseriez-vous dire, par hasard, que je n'avais pas le droit de vous faire arrêter?

— Non, monseigneur, vous ne l'aviez pas; vous n'aviez pas autant de raisons de vous assurer de ma personne que le roi mon maître de faire désarmer vos troupes; deviez-vous douter qu'étant à sa solde, Sa Majesté ne fût la maîtresse de disposer de vous, de vos soldats et de vos États même, monseigneur?

— Sortez, sortez, monsieur! s'écria le duc hors de lui-même, sortez! ou j'oublierai votre caractère, et je ne sais...

— Il me semble que, depuis plusieurs heures, Votre Altesse ne s'en souvient plus, répliqua froidement Phélippeaux, faisant une révérence et se disposant à sortir; on pourra le lui rappeler.

Le duc eut bien de la peine à se contraindre; il le fit néanmoins, pour ne pas mettre le tort de son côté.

Le lendemain matin, il reçut une dépêche de Louis XIV, ainsi conçue :

« Monsieur, puisque la religion, l'honneur et votre

propre signature ne servent absolument de rien entre nous, j'envoie mon cousin le duc de Vendôme vous expliquer mes volontés; il vous donnera vingt-quatre heures pour vous décider. »

Les vingt-quatre heures de répit étaient une vraie dérision; le duc répondit sur-le-champ :

« Sire, les menaces ne m'épouvantent point; je prendrai les mesures qui me conviendront le mieux, relativement à l'indigne procédé dont on a usé envers mes troupes; je n'ai que faire de mieux m'expliquer et ne veux entendre aucune proposition. »

On lui proposa néanmoins de recevoir garnison française à Turin et dans les places fortes du Piémont; il ne prit même pas la peine de répondre; mais, en quelques semaines, il eut organisé une défense magnifique dans tout le pays.

Pour la seconde fois, je fus témoin de l'enthousiasme d'un peuple travaillant pour sa liberté sous les ordres d'un souverain éminemment capable. Il est incroyable ce qu'ils firent : les forteresses furent réparées; une armée s'improvisa comme par enchantement; tout l'argent de la noblesse et de la bourgeoisie fut apporté entre les mains du prince, qui sut en tirer un parti merveilleux.

Les soldats que la France avait désarmés et incorporés dans les régiments désertèrent et revinrent trouver leurs drapeaux. Le prince était rayonnant.

— Mes peuples m'aiment, me disait-il; vous le voyez, et je suis sûr d'être approuvé de l'Europe, indignée d'un manque de foi, d'une trahison aussi indigne... Je saurai résister; mais l'empereur me vendra cher son assistance. Ah! pourquoi n'ai-je pas un État assez grand pour me passer du secours des autres!

Le dessein était pris d'arrêter le prince et de l'envoyer en France; j'en fus avertie par quelques lignes d'un ami que je ne nommerai pas, et qui risquait sa tête pour me rendre service : je ne l'ai jamais oublié. Le duc devait aller visiter les lignes des frontières pour les rendre inattaquables, ou du moins susceptibles de résistance : c'était pendant le voyage qu'il devait être enlevé; le duché était envahi, et j'étais probablement réclamée par les Verrue. Mes parents en France ne m'auraient pas soutenue contre eux, ils me l'ont bien prouvé : j'étais donc tout à leur merci, mon ami le savait; voilà pourquoi il me prévint avec tant d'empressement, car, pour Victor-Amédée, il n'y tenait guère.

Cet avis m'arriva singulièrement. Le prince aimait les devins, je l'ai dit ; il en avait plusieurs à Turin qu'il allait souvent consulter, et auxquels il accordait sa confiance. J'y allais aussi, moitié par conviction, moitié pour me distraire, car ils m'avaient trompée quelquefois ; ils m'avaient aussi annoncé des choses très-vraies et très-étranges. Quelques jours après tous ces événements, Marion vint annoncer qu'il y avait là un homme se disant Vénitien, qui me demandait et qui assurait que je le verrais avec plaisir.

— Dites à madame la comtesse, ajouta-t-il, que c'est celui qu'elle a été consulter.

— Ah! oui, m'écriai-je ; qu'il entre, il arrive à propos.

C'était, en effet, notre sorcier de Venise : on juge comme je le reçus, car la bague m'avait certainement sauvé la vie ; il m'écouta tranquillement, avec ce visage impassible qui faisait une de ses grandes puissantes

— Je suis venu exprès, madame, pour vous rendre un grand service, et j'espère que j'arrive à temps.

— Qu'est-ce donc?

— Que Son Altesse ne sorte pas de la ville : elle court un grand danger! Une embuscade lui est dressée ;

on doit l'enlever et la conduire en France; tout est disposé pour cette expédition.

— En êtes-vous bien sûr? ceci est-il une certitude ou une prophétie?

— Si j'étais un imposteur, je m'en donnerais le mérite auprès de vous, madame; mais je vous dirai la vérité : c'est un avis que je suis chargé de vous transmettre. Voici quelques lignes d'un ami, pour vous donner confiance.

Je lus toute troublée.

— Vous voyez qu'on peut ajouter foi à mes paroles et que je ne vous trompe pas. Maintenant, si vous voulez savoir ce que dit la destinée, de grands malheurs menacent M. le duc de Savoie, bien que cette embuscade ne doive pas réussir; mais le plus grand de tous sera celui qu'il aura de vous perdre.

— Je mourrai?

— Non pas : vous quitterez ce pays-ci.

— Volontairement?

— Volontairement.

— Et sera-ce bientôt?

— Vous ne tarderez guère; je puis, si vous le voulez, vous en préciser demain l'époque.

— Et pourquoi m'en irai-je?

— Je ne veux pas vous le dire.

— Je voudrais pourtant bien le savoir.

— Écoutez, madame : vous êtes une personne de parole; si vous voulez me donner la vôtre de m'obéir en tout, votre curiosité sera satisfaite, mais pas à présent.

— Comment cela?

— Je regarde comme nuisible à votre bonheur que vous sachiez dès aujourd'hui le sort qui vous attend; seulement, si vous voulez me promettre de ne pas l'ouvrir avant le jour où vous quitterez l'Italie, je vous donnerai un sachet cacheté contenant votre horoscope. Vous verrez alors si je vous trompe.

— Eh bien, j'y consens; donnez.

— Je vous apporterai demain ce sachet.

Je m'empressai de congédier cet homme pour chercher le prince et lui faire part de l'avis que j'avais reçu; il ne s'en troubla point.

— On ne me prend pas comme cela, me dit-il; je saurai m'en garantir. Ah! si Louis XIV venait en Italie, ou si Philippe V n'était pas hors de mes États, je vous jure que... Enfin, nous allons leur en donner pour leurs frais.

— Vous ne ferez pas le voyage que vous projetiez.

— Je le ferai, mais précédé d'un manifeste, pour apprendre à mes peuples ce projet du roi de France, et les prier de me garder eux-mêmes ; vous verrez que je serai bien tranquille et que la mine éventée n'éclatera pas. Merci, comtesse, votre ami a choisi un messager tout particulier ; que faisait-il donc, notre devin, à courir les armées ?

— Il venait ici à Turin pour vous. Ne l'avez-vous pas mandé ?

— Pas précisément, me répondit le duc avec embarras.

Il y avait des instants où il rougissait d'avouer sa crédulité ; j'ai remarqué que c'était surtout dans les moments difficiles.

— Je lui ai seulement fait écrire que je serais bien aise de le voir, ajouta-t-il.

— Il vous a compris, et il est venu.

Le lendemain, le sorcier m'apporta une manière d'amulette fort proprement arrangée à l'orientale, et il me pria de me la pendre au cou jusqu'au jour promis.

— J'ai quelque chose à y ajouter, dit-il ; quelque

danger que vous couriez, ne vous effrayez pas : ni maladie ni accident ne peuvent vous faire mourir ; vous êtes destinée à faire d'abord une grande œuvre, et loin d'ici.

— Laquelle ?

— Vous sauverez la vie à un grand personnage ; vous conserverez le dernier bouton de l'arbre le plus illustre et le plus précieux de l'Europe, et vous finirez paisiblement et heureusement vos jours ; ceci, je vous le promets.

Il a tenu parole. Quant au sachet, je l'ouvris quand j'en eus le droit : j'y trouvai strictement ce qui m'était arrivé depuis. Je n'ai jamais vu devin aussi habile que celui-là, bien que j'en aie consulté beaucoup, car Victor-Amédée m'avait passé sa maladie.

XXV

Le moment des épreuves était venu pour Victor-Amédée ; il faut lui rendre la justice de dire qu'il se montra supérieur en toutes choses et qu'il fut plus grand que sa fortune.

Il signa le traité de Vienne, par lequel l'empereur s'engageait à le secourir; mais le maréchal de la Feuillade n'envahit pas moins la Savoie, que M. de Vendôme gardait du côté opposé.

Chaque jour apportait la nouvelle d'une perte ou d'une défaite; tous les courriers qui arrivaient auraient dû mettre un crêpe, car ils menaient un deuil. Le prince était partout; il ne couchait pas trois jours de suite dans le même lieu, et, ce qui est plus fort, il m'obligeait à le suivre. Il lui était survenu une jalousie effrénée, sans que j'y eusse donné lieu que par un peu de refroidissement dont je n'étais pas la maîtresse.

On le sait, je n'avais jamais aimé ce prince avec une grande passion : c'étaient l'amitié et la reconnaissance qui m'attachaient à lui. Il n'était pas, d'ailleurs, bien aimable en ces temps-là. Cette jalousie m'était odieuse, et je n'aspirais qu'à m'y soustraire.

Dès cette époque, je formai le projet que j'ai exécuté depuis : deux circonstances le retardèrent. La première fut une petite vérole des plus malignes, dont je fus saisie, et qui mit tout le monde dans l'inquiétude, excepté moi; la prédiction de notre sorcier me donnait la certitude de n'en pas mourir. Heureusement

aussi, elle me prit à Turin, et pendant un repos du duc; sans cela, je ne sais ce qui serait arrivé. Au risque de passer pour ingrate, je lui rendrai la justice qu'il mérite : aussitôt que je fus attaquée, il s'enferma avec moi, ne me quitta pas, et me soigna lui-même avec un zèle et une tendresse que je n'oublierai jamais. En vain les médecins lui représentèrent le danger qu'il courait; en vain sa mère le vint-elle conjurer, presque à genoux, de songer à lui et à ses peuples; en vain le priai-je moi-même de m'abandonner à mon sort; voici ce qu'il répondit :

— J'ai fait quitter à la comtesse de Verrue son mari, sa famille et sa maison; eût-elle envers moi tous les torts possibles, je ne l'oublierai jamais. Or, elle n'en a aucun, Dieu merci! Je dois donc remplacer pour elle tout ce que je lui ai pris; je ne la quitterai pas.

Il tint parole, et, tant que le danger dura, il ne sortit pas de ma chambre, où il travaillait avec ses ministres; ce qui ne leur plaisait guère, je l'ai su depuis d'eux-mêmes.

Quand je fus en convalescence, il retourna chez lui pour la nuit seulement; encore fallut-il de grandes

prières. Mon occupation constante était de demander un miroir, pour savoir si j'étais bien défigurée, et l'on me le refusait impitoyablement.

Enfin, quand j'eus repris mes forces et que je commençai à me lever, il n'y avait plus moyen de se taire. Tous les miroirs de ma chambre étaient couverts; j'ordonnai à Marion d'ôter ces voiles.

— Madame, me répondit-elle, monseigneur va venir; il veut vous parler lui-même à ce sujet, et il nous a défendu de vous obéir dans le cas où vous demanderiez un miroir.

— Allons, pensai-je, je suis hideuse, et l'on veut me l'annoncer doucement.

Si j'avais pu aller moi-même déchirer ces malheureuses enveloppes, je ne m'en serais pas fait faute; mais j'étais trop faible.

Le duc arriva enfin, et m'embrassa avec la dernière tendresse.

— Vous m'êtes rendue, ma chère comtesse; que le Dieu miséricordieux en soit béni!

— Je vous remercie, monsieur, de votre attachement; je le sens comme je le dois, n'en doutez pas; mais dites-moi...

— Si vous êtes encore belle, n'est-ce pas? Vous serez toujours la plus belle du monde à mes yeux.

— Mais, aux yeux des autres, monsieur, comment suis-je?

— Que vous importe?

— Dame, on ne veut pas faire horreur, monsieur; et puis, pour soi-même...

— Rassurez-vous, répliqua-t-il plus froidement, il vous reste encore assez de charmes pour contenter les plus délicats. Soyez satisfaite, vous allez vous voir et vous juger.

Il alla vers un grand miroir de Venise, dont il m'avait fait présent, et que j'ai là, en face de moi, au moment où j'écris; puis, ôtant la gaze qu'on y avait mise, il me dit :

— Regardez-vous!

Mon premier mouvement fut de fermer les yeux et d'éloigner cet instant que j'avais tant désiré.

— Du courage, reprit le duc, du courage! Cela n'est point effrayant.

Je regardai enfin, et je vis une espèce de squelette tout couturé, avec les yeux rouges, sans sourcils, et de la couleur d'une écrevisse cuite.

Je jetai un cri d'horreur et je m'évanouis.

Victor-Amédée ni mes femmes ne me comprenaient : ils m'avaient vue si laide, qu'ils me trouvaient superbe en comparaison, et ne se souvenaient plus que je n'avais pas envisagé mes traits depuis leur changement. Il me fallut bien longtemps pour m'y accoutumer.

Le prince, cependant, ne se faisait faute de me dire à chaque minute :

— Ma chère âme, je vous aime mieux ainsi ; je serai plus sûr que vous êtes à moi tout seul et qu'une pensée autre que la mienne ne vous polluera même point.

J'étais assez peu flattée du compliment. Il faut aimer un homme plus que je n'aimais M. de Savoie, pour renoncer à l'admiration de tous.

Il commence à être parlé, en France, d'un parti de philosophes qui veulent connaître toutes les impressions, tous les sentiments, et les expliquer. Qu'ils me disent donc pourquoi, à dater de cette époque, moi qui aurais dû aimer le prince de tout ce que je lui devais, je le pris, au contraire, en aversion, de telle manière que je ne pouvais me souffrir près de lui. Il est vrai qu'il me fit payer cher les soins qu'il m'avait donnés.

Par une des particularités singulières de cet esprit,

qui en avait tant, il s'était *flatté* que je demeurerais toute ma vie dans le même état et que je ne reprendrais jamais le même visage qu'autrefois; mais, à mesure que ma convalescence avançait, je redevenais sinon ce que j'avais été, au moins un portrait de moi-même, toujours ressemblant, quoique un peu effacé. Victor-Amédée en fut excessivement fâché, et prit une ialousie de plus en plus enragée, qui alla jusqu'aux mauvais traitements, et qui me fit trouver ma chaîne bien lourde.

J'ai dit que j'avais eu deux raisons de rester près de lui, en ce temps-là; je n'ai encore donné que la première : la seconde et la plus vraie était le malheur qui l'accablait. Je ne voulais pas l'abandonner dans sa mauvaise fortune : c'eût été pour moi un remords; et puis je ne savais, en vérité, quel moyen prendre pour me soustraire à sa tyrannie. Je n'en voyais aucun; il me surveillait trop.

J'étais strictement enfermée, ne recevant absolument personne, n'allant pas à la cour, ne sortant guère que pour quelque promenade en carrosse ou une course à la villa.

Il m'emmenait dans tous ses voyages, me faisant

quelquefois passer deux ou trois jours seule, dans un mauvais village où je me mourais d'ennui; si bien que la duchesse régnante disait à un intermédiaire :

— Si j'en avais jamais voulu à la pauvre comtesse, je lui pardonnerais à présent; personne ne peut lui envier la vie qu'elle mène : elle me rend un grand service en me l'épargnant.

Sous les autres rapports, je n'avais pas à me plaindre. Le duc, économe pour tout le monde, était prodigue pour moi; il me comblait de présents. Je le priai même de s'arrêter; en l'état où était sa fortune, il y pouvait trouver de la gêne. Il me répondit que je le priverais de son seul bonheur. En vérité, maintenant que j'y pense de loin, je fus une ingrate; il m'aimait fort à sa manière, laquelle n'était éloignée de la mienne que parce que je ne l'aimais pas autant.

Je reçus, en ce temps-là, une lettre qui me donna de fortes tentations d'en finir, en m'offrant les moyens que je cherchais en vain de tous les côtés.

Je ne voyais absolument âme vivante que les ministres, qui travaillaient chez moi avec leur maître, et le bon M. Petit, accompagné parfois du petit Michon.

plus petit Michon que jamais, bien qu'il fût sur le point d'avoir un bénéfice.

Je vis arriver, un jour, le bon curé, avec un air de mystère qui pinçait sa figure ouverte et me donna envie de rire.

— Qu'apportez-vous, mon cher curé? lui demandai-je. Vous semblez tenir en réserve la boîte de Pandore.

— Madame, je ne sais ce que j'apporte, ni jusqu'à quel point l'espérance restera au fond; mais voici une lettre qu'un commandeur de Malte étranger m'a prié de vous remettre. Comme j'ai fait quelques difficultés, ne sachant trop ce qu'était ce message, il m'a dit qu'elle venait de monsieur votre frère. J'espère bien qu'il ne m'a pas trompé.

— Donnez, répondis-je, et, quelle qu'elle soit, je vous promets que vous la lirez.

J'ouvris la lettre : elle était, en effet, du chevalier de Luynes, lequel se couvrait de gloire dans la marine du roi, et croisait, dans la Méditerranée, contre les flottes anglaises.

Il avait un peu de loisir en ce moment, et me demandait s'il me serait agréable qu'il vînt le passer près de moi. Il ne se fiait pas à la poste, avec raison

et avait prié un de ses amis, qui venait à Turin, de se charger de sa lettre. On disait, dans le public, que j'étais fort malheureuse; il désirait savoir à quoi s'en tenir, m'offrant son secours pour me tirer de peine, si, en effet, j'étais dans la peine. Il ne doutait pas que son ami, homme fort intelligent, ne parvînt à me faire passer son message, quelque bien gardée que je fusse, et me priait de lui répondre par la même voie.

M. Petit me tourmentait depuis longtemps pour mettre un terme à un commerce que, religieusement, il ne pouvait approuver, et qui, maintenant, faisait le malheur de ma vie.

A la lecture de cette lettre, il chanta le *Nunc dimittis,* et s'écria que Dieu inspirait le chevalier, qu'il fallait accepter sa proposition et sortir de ce péché où je croupissais depuis tant d'années.

Je répondis que je ne demandais pas mieux, mais que, d'abord, je ne pouvais abandonner le duc dans le chagrin où il était, et qu'ensuite, je ne savais comment faire, car, certainement, il ne me laisserait pas partir.

— Faites venir monsieur votre frère, madame; avec lui tout est facile. Quant aux malheurs de Son Altesse, nous sommes généralement d'accord pour croire que

vous en êtes la seule cause. Le double adultère dans lequel il vit éloigne la protection de Dieu de son État et le laisse exposé à toutes ses vengeances. Ainsi, ne vous faites aucun scrupule d'y mettre un terme.

— Mais, monsieur, si cela est, en effet, pourquoi le roi Louis XIV a-t-il été heureux tant qu'il a vécu dans ces adultères dont vous parlez, et pourquoi toutes les infortunes fondent-elles sur lui depuis qu'il est rentré dans l'ordre en épousant madame de Maintenon? Ceta ne me rassure point.

Les gens d'Église ne sont jamais embarrassés de rien, ils ont réponse à tout.

— Il expie, madame, il expie, et, malheureusement, son royaume expie avec lui. Quant à vous, croyez-moi, vous n'avez qu'à accepter la proposition de M. le chevalier, et nous trouverons bien moyen d'arranger le reste. D'ailleurs... puis-je tout vous dire?

— Parlez-moi franchement, je le veux.

— Eh bien, j'en aurai le courage, car le moment est décisif; vous entendrez la vérité, et vous prendrez ensuite, je n'en doute pas, le parti nécessaire... On ne vous aime pas ici.

— Ah! repris-je blessée; et pourquoi?

— D'abord, parce que vous êtes Française, et que les Français sont haïs. A chaque échec, on vous accuse de trahison; puis on prétend que vous soufflez au prince certaines mesures qui n'ont pas l'approbation des grands; pour le menu peuple, il vous regarde comme une sorcière, et jure que le duc est sous le poids d'un charme que vous lui avez jeté : il vous attribue les défaites et les pertes successives du pays. Dans certaines églises de campagne, on fait des prières pour que vous soyez éloignée, et, s'il faut tout vous avouer enfin, il n'est pas jusqu'à madame Royale qui, en pleurant, ne m'ait supplié, l'autre jour, de vous engager à partir.

— Madame Royale aussi!

— Non pas de son chef, mais pour obéir à l'opinion. Elle vous aime; cependant, elle est influencée par madame la comtesse douairière de Verrue; et puis...

— Et puis elle croit que je lui ôte la part de domination qu'elle avait sur l'esprit de son fils, qu'elle ne connaît point, et que personne ne domine. C'est là la vraie raison. Je réfléchirai, mon cher abbé; revenez demain, vous aurez ma réponse.

Je réfléchis, en effet.

J'eus une nuit affreuse. Tous mes désirs me portaient vers la France. M. de Verrue y était; ma famille pourrait peut-être amener un rapprochement; le duc de Chevreuse, mon frère, était en fort bonne posture, et avait toutes les facilités de conclure cette affaire, s'il le voulait. Mon cœur battait de joie, à l'idée de revoir mon mari, le seul homme que j'aimasse, le seul que j'aie aimé dans ma vie; ce que personne ne croira, et ce qui n'en est pas moins vrai. Mais quitter le duc, mon bienfaiteur; quitter mes enfants avec la certitude de ne plus les revoir, c'était affreux. Je fus donc dans une perplexité terrible; enfin, je me décidai, dans tous les cas, à faire venir le chevalier, pour en causer avec lui.

Je prévins le prince que M. Petit avait appris, d'un voyageur, sa présence à Gênes, et que je le mandais. Victor-Amédée fit quelques difficultés, que je levai avec des prévenances, et il permit qu'il vînt, non à Turin, mais à ma maison de campagne; ce qui me convenait bien mieux, du reste.

— Vous aimez fort votre frère, madame, me disait-il.

— Je ne sais si je l'aime, car je ne le connais point,

ou très-peu; il y a si longtemps que nous ne nous voyons plus!

Je savais que cette réponse le satisferait, et qu'il ferait ainsi un bon accueil au chevalier; sans cela, il ne l'eût pas voulu voir, peut-être; car il était jaloux de toute chose, même de ma tendresse pour mes parents.

J'obtins un peu de liberté, même avant cette arrivée, qui ne tarda guère, pour aller aux Délices avec mes enfants. Le prince les aimait plus que ceux de la duchesse et ne s'en séparait presque jamais. J'ai dit qu'il les avait légitimés, sans nommer la mère, à l'exemple de Louis XIV. On crut que c'était moi qui l'avais demandé, et la rigidité des dévots ne s'en accommodait point; mais il le fit de lui-même et sans que je m'en fusse même occupée. Il les légitima tous les deux. Mon fils a toujours porté le titre de marquis de Suze; et ma fille fut la princesse Marie-Victoire qui ne changea point son nom en épousant son cousin Victor-Amédée, fils du prince de Carignan le muet.

Je ne parle plus de ce dernier, ni de dom Gabriel, parce que j'avais cessé de les voir, étant, comme je l'ai dit, strictement enfermée et séparée de tout le monde.

Mon frère arriva. Il me vit avec grande peine où

j'étais, et traita mes enfants, non pas en neveux, mais en enfants du duc de Savoie; ce qui m'engagea à les renvoyer à Turin.

Lorsque Son Altesse vint le soir, le chevalier lui parla avec le respect dû à une tête couronnée, mais très-froidement et comme un homme très-peu désireux d'en être traité autrement que comme un étranger.

— Vous avez été bien hardi de venir ici, monsieur, lui dit Victor-Amédée : les Français y sont peu aimés en ce moment.

— Avec le sauf-conduit de Votre Altesse, je ne risquais rien, monseigneur, répliqua le chevalier.

— Vous êtes un ennemi généreux et osé, monsieur; on aime à en avoir en face de semblables.

— Dans les armées de Sa Majesté, ils sont tous les mêmes, monseigneur ; il n'y a pas de choix.

J'étais assez embarrassée, à ce souper, entre eux deux ; mon frère y mettait moins de grâce encore que le prince. Celui-ci demanda son carrosse, au lieu de rester, ainsi qu'il en avait l'habitude.

— Madame, je reviendrai dans quelques jours, dit-il en me regardant d'un air piqué ; je vous laisse à vos épanchements de famille.

Mon frère nous avait quittés un instant ; nous étions seuls. J'essayai de l'apaiser de mon mieux ; il me répondit toujours de la même manière :

— Je ne veux point de partage ; vous ne pouvez vous occuper de moi et du chevalier en même temps. Soyez tout à lui, j'y consens, et je ne vous dérangerai point.

— Au fond, je n'en étais pas fâchée ; je le laissai partir en faisant mine d'être piquée, à mon tour.

Dès qu'il entendit le carrosse s'éloigner, mon frère reparut.

— Ma sœur, dit-il, il faut vous tirer d'ici.

— Je ne demande pas mieux ; seulement, je ne sais pas comment m'y prendre.

— Si vous avez de la résolution, je m'en charge.

— J'aurai tout ce que vous voudrez, mais dépêchez-vous !

XXVI

Nous fûmes, en effet, bien seuls.

J'employai les jours suivants à montrer au chevalier ce charmant pays, qui lui plut fort : nous courions du

matin au soir, très-gais, très-libres. Après les beaux jours passés avec mon mari, ces moments ont restés dans mon souvenir comme les plus agréables que j'aie passés depuis ma première jeunesse.

Nous formâmes tout notre plan ; il était hardi ; mais, par cela même, il offrait plus de chances de réussite. Nous décidâmes que je demanderais au prince la permission de conduire le chevalier jusqu'à la frontière, et qu'au lieu de revenir, je la traverserais avec lui à la barbe des commis et des soldats, qui n'oseraient pas s'y opposer.

Le difficile était d'obtenir l'autorisation : Victor-Amédée, j'osai l'espérer, devant venir bientôt de ce côté-là, croirait que je voulais l'y devancer.

Je trouvai une résistance inattendue lorsque j'allai voir le duc à Turin pour lui présenter ma demande.

— Je ne puis vous accorder cela, me dit-il : ce serait risquer de vous perdre. Les armées ennemies sont trop près, et vous risqueriez d'être prise par elles. Jugez donc quelle joie pour les troupes royales de saisir la maîtresse du duc de Savoie! Comme on me ferait payer cher votre rançon!

— Mais, monsieur, je suis prudente ; je ne m'avan-

cerai pas, et l'on ne me prendra point, je vous en réponds.

— Ne m'en parlez plus, cela ne se peut; je n'y consentirai jamais.

Quoi que je fisse, je n'en pus tirer autre chose : je revins fort contrariée, fort en peine de savoir comment nous sortirions de cet embarras. Le chevalier ne s'en déconcerta point.

— Tranquillisez-vous, ma sœur, me dit-il; le duc nous ouvre lui-même la voie : il va entreprendre une de ses tournées; faites-vous malade pour ne pas le suivre; dites que vous l'irez rejoindre; mettez-vous en route, et on vous enlèvera, c'est moi qui vous en réponds.

C'était, en effet, le meilleur moyen, et nous l'employâmes tout de suite en commençant à jouer notre pièce. Le chevalier prit congé de lui et partit ostensiblement.

Le prince revint le soir même : il fut encore un peu froid, un peu gêné; mais le nuage se dissipa, et je le retrouvai comme de coutume. Il m'annonça son intention de se mettre bientôt en route et sa joie de m'emmener avec lui. Je n'eus garde de le contredire, et,

d'ailleurs, je fus saisie d'un chagrin involontaire; car, malgré tout, je l'aimais, et l'idée de le quitter pour jamais, en le laissant triste et malheureux, me faisait mal. Je fus aussi tendre que d'ordinaire, ce qui le charma.

Après son départ, je songeai à ma fuite, à ce que je devais emporter, au sort que j'aurais en France. Mon frère ne m'avait pas caché que mes parents me verraient de mauvais œil, que je n'avais guère à compter sur eux, que le duc et la duchesse de Chevreuse étaient sévères et peu obligeants. Lorsque je parlai du raccommodement avec mon mari, il hocha la tête, en disant qu'il n'y fallait penser que de loin.

— Sa mère l'effraye même à trois cents lieues, me dit-il, et les dispositions qu'on a pour vous à Paris ne sont pas propres à le ramener; mais venez toujours, emportez ce qui vous appartient, et j'espère vous remettre, un peu plus tard dans une situation heureuse.

J'etais reine à Turin; j'allais être à Paris simple particulière, dans un couvent sans doute, ce qui ne changerait guére ma vie. J'allais quitter mes enfants, tous

mes enfants, madame de Verrue retenant ses petits-fils, et le duc n'étant nullement disposé à me donner le marquis de Suze et Marie-Victoire. C'était triste! et puis j'aimais l'Italie, j'aimais ce pays où j'avais passé de si bons moments, où j'avais vu s'écouler ma jeunesse. Ne plus le revoir me semblait cruel ; je fus sur le point de rester, et, ce que je puis assurer, c'est que, sans l'espoir de retrouver M. de Verrue, je ne serais pas partie.

Après une nuit d'insomnie, mon parti fut pris ; j'étais décidée. Je fis emballer secrètement mes joyaux et mes pierreries par Babette et Marion, qui me devaient suivre. Je pris mes habits, mes hardes de prix, tout l'argent que je pus réunir et me tins prête.

Une circonstance vint me donner du courage.

La duchesse me fit dire par notre confidente que le marquis de Saint-Sébastien était mort et que sa veuve était arrivée à Turin. Elle avait écrit au prince, qui l'avait fait appeler, et lui accorda une audience fort longue. Le soir, il demanda à madame Royale si elle ne serait pas contente de revoir une personne qu'elle avait honorée de ses bontés et qui le méritait bien. Il ajouta qu'elle avait été pendant de longues années

très-malheureuse, et que désormais elle se fixerait à la cour, pour y vivre en repos et jouir de la belle fortune qu'elle avait gagnée par ses larmes.

— Je la voudrais placer comme autrefois près de Votre Altesse, madame ; y consentiriez-vous ? demanda-t-il.

La princesse espéra que ce serait pour moi une rivale dangereuse, et pour elle une créature dévouée; elle la prit, en se faisant un mérite de sa complaisance. la marquise de Saint-Sébastien était toujours fort belle; elle était encore jeune, et elle avait ce même caractère de finesse et de dissimulation qui l'a conduite où nous la voyons.

Madame Royale l'accueillit à merveille, la présenta elle-même à la duchesse, pour laquelle elle eut des respects infinis, et qui la trouva fort aimable. La fine mouche évita le prince, qui se souvenait trop du passé pour ses projets. Elle ne pouvait ni le rebuter, ni l'accueillir; il était bien plus commode de le tenir à distance à force de respect. Victor-Amédée m'aimait encore avec assez de passion pour ne point forcer cette barrière, bien qu'il y songeât peut-être.

La duchesse, qui ne se souciait pas de changer le

connu contre l'incertain, me fit prévenir afin que je pusse veiller à mes intérêts et à ma place. Ce fut pour moi un véritable soulagement. Le prince aurait donc une amie, il aurait même une maîtresse, car ils ne s'arrêteraient pas en si beau chemin : ce sentiment, coupé dès sa racine, devait vivre encore au fond de leurs cœurs. La Saint-Sébastien était ambitieuse, et ma charge à prendre était tentante ; elle la prendrait.

Je fis semblant de ne me douter de rien d'abord ; puis l'idée me vint qu'une petite jalousie ne ferait pas mal, et que je pourrais ainsi donner à mon amant l'idée de me tromper, s'il ne l'avait pas. La jalousie sert à cela, en général.

En conséquence, la première fois que je le vis, je pris un air pincé qui l'intrigua ; je refusai de répondre à ses questions ; enfin, je me laissai emporter jusqu'à lui dire que, lorsqu'on était soi-même si soupçonneux, il fallait épargner aux autres le chagrin de craindre.

— Quoi ? que craignez-vous ? qu'est-ce que cette folie?

— Vous le savez bien, monsieur, à quoi bon vous faire répéter ce que vous n'ignorez pas ?

— Je veux être pendu si...

— Vous avez reçu la marquise de Saint-Sébastien.

— Cela est vrai. Eh bien, ensuite ?

— Comment, ensuite ? Mais la marquise de Saint-Sébastien est cette belle fille que vous avez tant aimée. que vous pleuriez encore lorsque je vous ai connu, et dont j'ai eu grand peine à vous consoler. Elle est toujours belle, et elle est libre ; comment ne la craindrais-je pas ?

Victor-Amédée me jura qu'il n'y songeait point, et moi, je compris qu'il y songeait quelquefois, pas souvent encore ; mais cela ne pouvait manquer de venir avec le temps.

— Allons, pensais-je, il m'oubliera !

Et nous sommes faites de telle façon, que cette idée me chagrina, bien que ce fût le plus ardent de mes vœux en ce moment. Je voulais être oubliée et je craignais de l'être tout à fois, je voulais rompre ces nœuds et je les regrettais pourtant.

La dernière fois que je vis le prince, j'eux peine à

retenir mes larmes ; je suffoquais, et, cependant, il ne fallait pas montrer que j'étais émue. Il s'inquiéta fort de ma santé, qui me retenait loin de lui quelques jours encore, me fit jurer que je ne tarderais pas à le rejoindre et que je lui enverrais un courrier tous les jours. On eût dit qu'il pressentait un adieu éternel, car il revint trois fois m'embrasser, et ne pouvait s'arracher de mes bras ; à la fin, je ne fus plus maîtresse de moi, et je pleurai abondamment.

— Surtout, me répéta-t-il, n'allez pas plus loin que l'endroit convenu ; prenez une escorte, et ne vous aventurez point. Je devrais vous dire de m'attendre ici ; mais je n'en ai pas le courage. Je vous laisse le prince de la Cisterne ; vous viendrez avec lui ; vous viendrez bientôt, n'est-ce pas ?

Je le lui promis ; je le regardai partir, et, lorsqu'il m'eut quittée, je m'évanouis. Mes Françaises attendaient, prévoyant ce qui arriverait. Elles me portèrent dans mon lit ; j'y restai toute la soirée, avec mes enfants près de moi ; je ne les voulais pas perdre de vue un instant. Je jetais quelquefois les hauts cris toute seule, en pensant que je les allais quitter et qu'ils m'ac-

cuseraient peut-être plus tard. Si je ne les avais pas tant aimés, je les eusse pris avec moi ; mais ils auraient perdu un riche état et un brillant avenir pour n'occuper à Paris que le rang de bâtards inconnus : il fallait faire le sacrifice ; je le fis, et rien ne m'a tant coûté en ma vie.

Enfin, le jour fixé arriva : dès la veille, et sans me prévenir, Babette avait envoyé mes enfants à Turin, pour que je ne les visse plus et que mon départ fût moins pénible. Le prince de la Cisterne et ses dragons escortèrent mon carrosse, chargé de grandes valeurs, et qui eût été une bonne prise ; j'en avais deux, aussi précieux l'un que l'autre. Nous n'avions pas prévu les dragons, et j'eus quelques inquiétudes ; cependant, mon frère était averti par le messager annonçant mon départ et la route que j'allais suivre.

Je jetai un regard sur cette maison qui m'appartenait, où j'avais eu tant d'heures tranquilles et fortunées, où j'avais, la veille encore, embrassé mes enfants pour la dernière fois, et je me laissai tomber dans le fond de mon carrosse, sans répondre à M. de la Cisterne, qui s'approchait chapeau bas

près de la portière. Il me crut indisposée, et se retira.

A la troisième couchée, je finissais de souper, lorsque Marion entra mystérieusement et m'annonça un messager de mon frère, bien déguisé.

On devait nous enlever cette nuit-là, et sans bruit. L'hôte était gagné : du vin soporifique serait versé aux dragons qui gardaient les deux carrosses, ainsi qu'au prince et à ses gens ; on sortirait les voitures ; on les tiendrait tout attelées, et nous irions les rejoindre par une rue détournée qui nous conduirait hors du bourg sans être vues par personne. Pour se mettre tout à fait à couvert, l'hôtelier se verserait à lui-même de ce vin, une fois la besogne faite ; de sorte que, le lendemain, le trouvant endormi comme les autres, on ne le soupçonnerait pas.

Cet admirable plan avait été conçu à table par cinq ou six seigneurs français, tous plus ou moins mes parents, qui se réjouissaient d'enlever au Savoyard sa maîtresse. Je ne pus que l'approuver ; pour des étourdis, il ne manquait pas d'un certain sens.

Tout s'exécuta à merveille : on nous fit partir sans

que nul s'en doutât ; c'était, comme dans les contes de fées, un véritable enchantement. Les avant-postes français étaient fort loin de là ; on ne s'attendait pas à une surprise de cette hardiesse : il fallait être Français pour en former le dessein, et pour l'exécuter surtout. Mes ravisseurs auraient pu égorger les dragons endormis ; j'avais mis pour condition qu'il ne leur serait fait aucun mal. D'ailleurs, le parti qui m'enlevait était peu nombreux : c'était une douzaine d'enfants perdus, ayant traversé le pays comme un ouragan, et se donnant pour des maraudeurs de l'armée savoyarde ; ils avaient pris l'uniforme piémontais, et la conformité de langue empêchait qu'on ne les découvrît.

Nous courûmes ainsi toute la nuit ; il y avait partout des provisions et des chevaux prêts ; on ne s'arrêta pas un seul instant. Au jour, nous rencontrâmes un parti considérable qui nous attendait ; nous ne craignions plus rien, et je me trouvais enfin au milieu de mes compatriotes, où je reçus force compliments.

Le comte d'Estrées me vint demander où je voulais qu'on me conduisît. Je répondis que j'irais à Paris, aux

Carmélites de la rue du Bouloi, où j'avais plusieurs bonnes amies.

— Touche donc à Paris ! dit-il à mon cocher, comme pour les princesses qui viennent de se marier.

Je ne voulus pas passer la frontière sans écrire au duc de Savoie ; voici ma lettre :

« Monseigneur,

» Je pourrais essayer de tromper Votre Altesse, lui dire qu'on m'a enlevée et que j'ai quitté, malgré moi, l'Italie : je me regarderais comme une indigne de vous cacher la vérité. Je suis partie volontairement, aidée par M. le chevalier de Luynes et par nos amis.

» Je n'en conserve pas moins une reconnaissance éternelle des bontés que Votre Altesse royale m'a prodiguées, et je la prie de croire que l'ingratitude est bien loin de mon cœur. Je lui recommande mes enfants, qu'il m'a été bien cruel d'abandonner ; ils n'ont plus qu'elle, ils sont éloignés à jamais de leur mère, qui ne peut rien pour eux. Si vous me conservez quelque ressentiment, je vous supplie qu'il ne retombe pas sur ces pauvres innocents ; ils ne doivent vous rappeler

qu'un temps de bonheur qui ne peut plus revenir hélas ! Ne m'oubliez pas tout à fait, et croyez bien, encore une fois, que je vous conserverai un souvenir éternel... »

Je ne lui donnai pas de raison de mon départ. Il aurait fallu nous accuser tous les deux, et pourquoi faire ?

FIN DE LA DAME DE VOLUPTÉ.

PARIS. — CALMANN-LÉVY, 3, RUE AUBER. — 1449-6-23.



